Études sur Goethe

Xavier Marmier

LU AVEC LIREGRATUITEMENT.COM

Livre libre de droits, lisible gratuitement en ligne et en quinze minutes par jour.

PARIS

Che« F. G. LEVRAULT» me de la Harpe» n.* 81; SVRAS-BOUIIG) même maiioo, rae des Juifs, n." 33.

:ft

aB«Bqai

Ce livre est le résultat de quelques ëtudes entreprises en Allemagne méme^ dans une ville où Gœthe a vécu , au milieu des souve* nirs qu'il y a laissés ^ au sein de ses amis. En me livrant a ce travail^ je n'ai point prétendu faire la critique des œuvres de Gœthe^ je ne me suis senti , je l'avoue , ni assez hardi ni assez fort pour m'attaquer à un tel homme. Mais j'ai pris ses œuvres l'une après l'autre; f ai tâché d»en saisir l'esprit, d'en comprendre la portée, et alors j'qn ai rendu compte avec honne foi, non point d'après une opinion établie d'avance, non point d'après une idée systématique, mais uniquement d'après rim^ pression que j'en ressentais. Ce que je voulais surtout, c'était de remonter à l'idée première d'où Gœthe était parti pour composer un drame, une comédie; c'était de voir comment il s'était emparé de cette idée , comment il avait su la faire ployer au gré de son

génie, Télever, Fétendre, Fennoblir, la ti-availler avec art dans ses détails et la poser avec majesté dans son ensemble. C'est ainsi qu'en arrivant au drame de Faust j on trouvera toute la vieille chronique du magicien, telle que nous la racontent des traditions écrites , mais devenues aujourd'hui fort rares. Si ces recherches purement bibliographiques et qui n'exigent à vrai dire qu'un peu

de patience, sont exactes et présentent quelque intérêt, ce sera la peut-être le seul mérite dç ce livre ; et si je parviens a faire passer dans l'esprit de quelques lecteurs l'admiration sin-; cère que j'éprouve pour le grand homme de l'Allemagne ; si je puis leur inspirer au moins le désir de le connaître, de l'étudier, le but que j'avais en commençant cet ouvrage sera rempli.

asB

PRÉFACE

G41TU naquîl dans la irîlle où l'on oouroanaît les Céttm, à FramofinrUnii^Meiii, le 38 Août 1749; U nous a dit hiHDéme aous quelle étoitet et si jaipais l'aatroiogîe eut raiaoD, c'est quand elle lui aooorda un horoscope de bonheur. Le génie le dota de ses dons; la fixtnne le prit dans ses bras : cette ibis la fortune et le génie senibbient s'être récpocUîés; GiBthe deyait (aire cicq>tîon à l'histoire de tous lea grands hoaunes, de tous les grands poètes doués d*une intelligenoe supérieure et maltraitéa par le ^sort U ftit Thoasme priTil^gpé , rhosune heureux de son siède; sa rie se passa riche d'étur des, pleine de firuita , et l'atmosphère poétique qui TenTironnait parut la présenrer des <fa>uleurs journalières qui atteignent le Tulgaire. Il naquit fils d'n conseiller impérial de Franefort; il s'endormit ministre de Weimar; jeune, il n'aspirait qu'à se frire un nom aussi illustre que celui de Gdlert et

de Hs^gedom; mais une fois qu'il se fut mis en route y il laissa bien loin en arrière de lui ceux qui avaient d'abord tenté son am-

bition; il marcha d'un pas de géant à la tète de son siècle , et ne s'arrêta que devant la postérité.

La littérature allemande secouait déjà ses ailes , et tentait de prendre un nouvel essor; mais il devait venir lui-même pour rompre les barri&« qu'on lui opposait , et le finire comme l'alouette , dianter au haut des airs. Le génie lui donnait son inspiraticm , la nature lui ouvrait ses trésors , les drconstances vinrent encore le fovoriser, et lui former Tune après l'autre, comme autant d'échelons à Tiude desquels il gravit aux plus hautes sommités de l'art et de la science.

Je n'ai jamais lu cet admirable ouvrage qu'il a écrit sous le titre de : Vérité et poésie {Dichiung unâ WaktheU) , et où il raconte lui-mèine sa vie avec tant de gi4ice et de naxvetéi sans remarquer comme l'époque où il vint au monde , les événe^ mens auxquels il assista , les études qu'il fit , tout enfin semblait être disposé par ime main mystérieuse pour le conduire graduellemeni là où il devait aller.

Et voyeas , à le {urendre d'abord dans l'intérieur

de sa Cunille , qiltl tableau pittoresque se dérouk autour de lui. C'est d'abord sou grand-père » membre de la baute magistrature, graye dignitaire , dont la figure yénérable d<Mt lui rester comme un soutenir des TÎeux temps et une belle page d'bistoire; c'est son père, homme pose, ferme et méthodique, qui lui foit suivre un cours d'études sérieuses , et Teut le yoir mettre la dernière main' à tout ce qu'il entreprend (i) ; c'est sa mère, .douce, bonne et indulgente femme, qui n'a pour lui que de tendres conseils et des caresses; sa sœur, enfant ^irituel et espiègle, d'abord compagne assidue.de ses jeux, plus tard confidente de

ses rèyes et de ses trayaux. Puis , tout autour de lui , Toici des collections d'objets précieux, des antiques et des tableaux; l'enbnt se réyeille au milieu des œuyres d'art, et son intdUigence s'ouyre aux récits que San père lui fait de la belle Italie et des morveill^ de son sol et de ses musées; aux yisites des artistes, aux entreliens des litléhiteurs et des aayansL U est encore tout jeune , que le tremblement de terre de Lisbonne arriye comme un coup de foudre pour réyeiller son imagination ; ensuite le couronnement de l'empereur, qui se déroule deyant lui ayec ses saintes coutumes, ayec son or et ses

draperies, tes dianu de ISte et ses eaynIcMles^ oonmie an poème des Mmnèsànger. Puis yieot la guerre, cette guerre de sept ans, » effi^yante i soti approche , si grande dans, aes iiésultata; cetlie guerre dotit tout le monde se désole, et qur lui amène , à lui , par un bonheur siipgulier , un Fran«çais , pom^ lui donner le godt de notre littérature et de notre fauogue , et des peintres distkigàés.pour amis. Unie fois la carrière ouverte, une fois Tespace abandonné à sa fantaisie , le jeune honune prend Tessor, et qui sait où il s'anrétera? Qui sait a corn'»' hkia de tentatives dÎTerses , i combien de scîenôçs cette ame s'attachera , à quels rayons de soleil cette imagination de poète ira se oolorer; à quelles fleuta elle ira emprunter son^ miel 1 A Francfort , obser^ Tateur curieux de tout ce qui se passe; à Leipa^ poète, à Dresde artiste , il s'en vaà Strasboui^ trm au milieu d'une société déjeunes médecins, étudier la chimie , faire sa belle idylle d'ansoUr aTec Frede» rika, rêver, au haut du Munster, la première idée de son G<etz de Berliehingen et de son Faust , et voir poindre les premières lueurs de la rérolutimi française. Puis il revient à Francfort, non plus en^ faut , non plus jeune homme comme noua 1>vo«b vu , mais avec une 'expérience anticipée , avec un

esprii ferme et tiÊaibh, aëneui et bfîDaiity qui peut passer sans peine d'une quesU<m de juiispru* denee à Teiainai d'un tableau ; avec une amé ardente, qui porte un monde au dedans d'eUe^mème et souffre les soufErances de Werther.

Ohl e'est une dâidense dioae de surrre dans ses Tariations et ises développemens oette niAune si firalehe , si yiiFe y si ande de nourdles émotions et de nouTdles oonnaissanees ; cette nature qui s'ouTre à toutes les impressions du monde extérieur, et qui, eomme une plante bien organisée, profite Clément des rayons de soleil , des gouttes de rosée, du Tent çpii Teffleure et du repos de k nuit. Aucun homme peut-être n'a été .doué d'une force d'objectirité (*) aussi grande que G<Bthe; aucun homme n'a, ocname lui, Técu dans son siècle, aoulEert avec son siècle et respiré avec son siècle , tout tti le dominante). Là ou les événemens ont lait impression , il est Tenu comme un autre Michel* Ange , et leur a âevé de sa main puissante un monument immortel. Là où l'art s'arrêtait, il est accouru pour lui d<mner une nouvelle impulsion; li où un besoin se faisait sentir , il l'a rempli ; là où le chemin littéraire s'arrêtait brusquement, il Ta continué. Il a repris la critique do Lessing , les

théories de Winkelmàiin ^ là poésie de Klopstock ,

et lès a lancées dans une vaste arène où jamais ces

grands hommes n'étaient, parvenus. Son époque souffrait d*une maladie morale ; maladie de crainte , de fatigue , de découragement , et il a fait Werther. Le moyen Age avec ses naïves couleurs souriait aux temps modernes , comme un rayon de soleil à travers les vieux vitraux, et il a fait Go^ de Berlichingen. La philosophie avec tous ses mystères , avec son coup d'œil qui veut

passer du cœur de Thomme à la nature de Dieu, avec son vaste cercle qui cm* brasse toutes les sciences , avec son labyrinthe qui se perd dans les profondeurs de l'astrologie , la philosophie le prend comme son poète , et il écrit Faust. Et lorsqu'il a assez vu sa vieille Allemagne , il monte sur les ailes puissantes de son imagination et s*ea va visiter les terres étrangères. Il embrasse la Grèce dans Iphigéoie , l'Italie dans le Tasse , les Pays-Bas dans EgmonL Rome le voit explorer la cendre de ses tombeaux , et le Righi le porte fière* ment sur ses épaules de neige.

Â mesure qu'il avance dans la vie, il agrandit soit domaine , il élargit son cercle. Il ressemble à l'arbre vigoureux qui jelle en tout sens ses vastes rameaux , qui tient à la terre par ses fortes racines ,

et au ciel par son vert sommet. Alors science , art; poésie, drame, histoire, antiquités, tout lufappar* tient. Alors il est le roi des régions littéraires dont il a dévoilé l'étendue , comme Colomb l'eût été de r Amérique, si, au lieu de sa royauté, il n'avait pas reçu des fers. Alors Weimar , cette petite capitale d'un petit duché , est devenue la première ville de l'Allemagne , et de toutes parts arrivent philosophes et poètes , artistes et critiques , pour honorer, comme les mages, le souverain qui leur est né (4). Gœthe est le roi de cette littérature du dixhuitième siècle (^), et regardez, il a toute la majesté d'un Toi. Sa démarche est grave , son front se lève avec dignité, ses paroles sont brèves, mais fortes et imposantes , et quand il parle de lui , il dit : nous. Les années se succèdent, et chacune d'elles ne bit que lui apporter de nouveaux fruits. L'âge lui blanchit les cheveux , mais ne lui vieillit - pas le cœur. A soixante-quinze ans il aime encore une jeune flile, et il lui adresse des vers aussi frais, aussi richement colorés qu'il

eût pu le faire étudiant de Leipzig. Puis la mort vient lui dire qu'il faut partir; il s'assied, pour l'attendre, dans son large fauteuil; sa vue s'obscurcit, son regard se trouble. — Plus de lumière! s'écrie-1- il, plus de

(xiT)

lumière! {Meht Licht! Mehr Licht!) et il tombe douœmenl comme un beau soleil d'été qui se cache demère bi montagne.

Qui pourrait dépeindre la Ténération quo TÂlIe-

magne garde pour Gœthe^ et le respisct avec lequel

on parle de lui ou de ses ouvrages^ Déjà de son tanps M."* de Staël disait qu'il n'aurait pas écrit l'adresse d'une lettre f sans que ses fervens admirateurs n'y cherchassent des traces de génie. Et maintenant qu'il est mort , combien de pieux sou-* venirs n'a«t-il pas laissés après lui ! Combien de pèlerinages à son tombeau comme à une autre Mecque ! G)mbien d'Allemands ne connais-je pas qui sont si fiers d'avoir quelque chose de lui, une ligne, un mot, un souvenir ! Et croyez^Tous^ mon cher docteur Wagner, que j'oublie jamais nos te^ ligieux toast portés avec cette coupe de vermeil que Gœthe vous dcmna pour récompense de vos ter-cines , comme les chevaliers du moyen &ge donnaient leur coupe pour récompense a la ballade du Meistersànger.

On a déjà beaucoup écrit sur Gosthe; on a recueilli toutes ses lettres , tous les fragmens échappés de sa plume, toutes les parti-cularités de sa vie, pou^ en composer des volumes» On a tenu sur son

Faust un cours public , comme Boccace en tenait un sur la Di-vina comedia. Maint libraire a voulu Tiyre de Gœthe» maint

homme de lettres s'est mis à la tâche pour yiyre aussi de Gœthe. Les œuTres de l'homme de g^nie ressemblent à ces grands châteaux , que les paysans de la yaliée Tont démolir pierre par pierre pour se bâtir à chacun leur petite hutte. Combien d'éditions de Shakespeare ^ depuis celle des Managers du Globe jusqu'à celle de Galigoani! Combien de commentateurs depuis l' Allemagne jusqu'à l'Angleterre; depuis son contemporain fien-Johnson jusqu'à son grand admirateur L. Tiédi I N'en sera4^il pas de même de Gœthe? Les éditeurs y journalistes, critiques , poètes, partisans enthousiastes , adversaires opiniâtres , tant de gens qui ne peuvent se frayer leur chemin sans l'aide d'un autre; tant de pauvres oiseaux qui doivent vivre des gr&ins de blé que répand la main du riche laboureur ; tant d'hommes qui ont besoin de critiquer ou de louer, d'imprimer ou d'écrire, ne viendront-ils pas se bâtir leur petite hutte sur le terrain de G<sthe ?' Qu'on me pardonne donc aussi de vouloir y construire la mienne , qui sera si humble et si petite qu'elle ne pourra faire «ivie à personne. (^

SUR GŒTHE

liBS ROMANS.

Pourqooî oe pis mourir? De ce monde trompeur Foorqaoi ne pas sortir sans colHre et sans peor?

SAoraiF-BniTi*

Quand Gomâius, le peintre de Munich , échappant, tout jeune encore, aux rigoureux enseignemens de l'école, publia ses gracieux et fenuistiques dessins sur Faust, on raconte qu'il y eut à

leur apparition un mélange de douleur , d'indignation et de colère de la part de son maître, brave et respectable conseiller de cour, qui ne concevait pas que l'on pût employer son crayon à dessiner autre chose que le nu antique, ou tout au moins le costume des beaux temps de Boucher. Je conçois bien sa colère à ce pauvre professeur ; il voyait en un moment tous ses efforts trompés, toutes ses consciencieuses leçons perdues; il avait voulu se faire un élève docile, studieux, marchant dans les bonnes voies, et il

n avait produit (ji^'un hérétique, et un hérétique de la plus monstrueuse espèce. Au lieu d'une belle composition bien froide et bien rangée comme une allée d'arbres , son ingrat élève ne lui donnait qu'une suite de tableaux où Tiniagination l'emportait sur le compas géométrique ; au lieu d'une fille d'Athènes, la pauvre Marguerite; au lieu de Thémistocle ou d'Alcibiade, la figure du diable ou du docteur Faust. Hélas! mon Dieu, songez- vous bien à cette terrible déception ? C'est comme si le Cours de littérature de La Harpe eût enfanté Smarra; comme si les remarques aristotéliques du bon vieux Lebatteux eussent mis au monde Hernani ou Lucrèce Borgia.

Je me représente les critiques allemands du dtxliuitième siècle dans le même état de surprise et de colère que le maître de Cornélius, le jour où le libraire Weidmann, de Leipzig, publia Wei*ther. Voyez -vous les grammairiens de lecoje de Cotisched ; lès hommes dévoués à limitation des ouvrages français, comme Haller; les critiques, comme Nicolai, réunis le soir en përn^^ue autour d'une théière bouillante , lorsqu'un des leurs airive d'un air tout effaré, le jabot en désordre, et les man^ chettes mal plissées : — ^ Vous ne savez pas la nouvelle?— Qu'est-ce donc? A-t-

on retrouvé une nouvelle pièce de Racine? Voltaire travaille-t-il peutêtre à une autre Sémiramis? Aiiriez-vous appKs quelque chose de la dernière représentation du siège

de Calais , ou ne venez-vous pas nous dire comment on a joué aujourd'hui le Philosophe de Palissot? *- Non, rien de tout cela. Imaginez bien autre chose. Le jeune auteur de Gœtz de Berhchingen 9. encore fait des siennes. Ce n'est plus au théâtre qu'il en veut; ce n'est plus à notre grand maître Aristote qu'il a si indignement outragé, c'est au roman; imaginez, messieurs, qu'il vient d'écrire un roman. — Sur quoi le nouveau venu tire de sa poche le pauvre petit volume de Werther, et le jette aivec mépris sur la tahle, tandis que la docte assemblée met ses lunettes , et penche gravement la tète pour prendre connaissance de ce nouveau manifeste de guerre. Le volume est bientôt parcouru et le jugement des Aristarques ne se fait pas attendre. le pense qu'on peut le traduire à peu près de cette sorte : a Comment ose-t-on appeler cela un roman? Dans quelle page de ce livre l'auteur a*t-il montré qu'il eût la moindre idée de la conceptioti du roman? Un rêveur, un homme qui court à travers champs, en écrivant des lettres sans suite, un vaniteux secrétaire d ambassade , qui s'irrite parce que la noble société où il se rencontre le traite avec un peu de froideur ; un ibu qui lit Ossian , devient amoureux de la femme d'un autre et se tue. Voyez la grande merveille! Là, dans tout ce Êitras de sentimens et de tristesses auxquelles on ne comprend lîen, pas une aventure étrange pour ranimer im

peu rintérèt du lecteur; pas un seul voyage sur mer comme Robinson; pas un brigand; pas un joli i&t spirituel berger, comme nous en montre notre bon Gessner; pas une seule dame grecque bien francisée, comme les peint le poète Wieland; mais

une Charlotte qui (ait des tartines de beurre; un garçon meunier qui parle comme un garçon meunier; une maison décrite comme nous voyons les maisons; et la nature dessinée telle qu'elle est; oh! Tabsurde roman. "

Oh! le beau roman, s'écrièrent ensuite les critiques plus éclairés, qui remarquaient dans cet ouvrage rémancipation de]a littérature allemande; et les lecteurs impartiaux qui se laissaient entraîner sans défiance à ce drame si simple et si touchant; et les jeunes gens à l'ame souflfrante, qui croyaient se reconnaître là -dedans comme dans un miroir. Oh! le beau roman, s'est écrié la France, qui en a dévoré cinq ou six traductions et Fa parodié, ce qui prouve de sa part un double enthousiasme; l'Angleterre , qui l'a lu sérieusement et le relit avec son Manfred; et l'Italie, qui lui a donné pour imitateur l'un de ses meilleurs poètes, Ugo Foscolo.

Gœtbe avait quitté Strasbourg; il était revenu à Francfort la tête pleine d'idées d'art, de poésie, de projets littéraires et de vagues amours, ayant besoin d'écrire et ne sachant quoi écrire; tourmenté au fond de l'ame par son activité morale; tourmenté

au dehors par la vie monotone à laquelle il devait s'astreindre , et les fades occupations qu'on lui imposait; fatigué d'ailleurs, comme tous les jeunes gens de son époque , de -ces temps de trouble et (incertitude qui avaient passé sur eux; de celte littérature usée devant laquelle on voulait encore leur Élire ployer la tète ; sentant bien qu'il y avait pour lui une route plus large , plus belle , et regar-^ dant avec anxiété de quel colé était cette route. Dans cet état de mal-atse intérieur, qui s'aggravait sans cesse par sa continuité, il se renfermait souvent seul dans sa chambre, et là, pour se consoler de linutiie entretien des êtres réels, il appelait autour de lui des êtres fictifs, auxquels il communiquait ses pen-

sées, et dont il préparait sérieusement les réponses et les observations. Cest dans ces heures de solitude, dans ces discussions ima^aires qu'il en vînt à formuler d'une manière plus nette ses idées, à connaître distinctement ce qui se passait au fond de son ame , et à se tracer ainsi à lui-même tout oe qu'il devait plus tard retracer dans Werther. A la même époque^ deux circonstances vinreàt comme d'elles-mêmes former le cadre de son roman; ses relations journalières avec une jeune fiUe, fiancée à l'un de ses amis, et l'amour du jeune Jérusalem paur une fisamne mariée y et le suicide qui suivit cet axnour.

Certes^ on se méprendrait bien sur le caractère

(6) de ce premier roman de Goethe , si Ton ne le regardait que comme une histoire d'amour dénouée tragiquement, au lieu de se résoudre» comme les romans ordinaires, par la cérémonie nuptiale. L'idée principale repose toute entière sur une maladie morale dont l'amour explique la catastrophe; le drame se passe terrible au dedans du cœur, et l'amour n'y tient pas la première place. L'amour amène pourtant le dénouement, mais le dénouement d'une pièce qui a déjà fait sans lui toutes ses gradations; le suicide d'un homme que rien ne rattache au monde, et qui a brisé un à un tous les fils qui le tenaient lié à la vie; quand le corps est affaibli , il ne faut plus qu'une secousse pour l'abattre ; quand l'arbre ne tient plus à ses racines, un coup de vent peut venir et le renverser.

Mais le meilleur garant de l'idée de Gœthe, en écrivant Werther, c'est ce qu'il en a dit lui-méma

ce Le dégoût de la vie a ses causes physiques et morales; à celles-là les soins du médecin, à cellesci les observations du phi-

losophe, et dans une matière déjà si souvent traitée, la chose importante est de voir comment ce dégoût se manifeste. Tout ce qui nous attache à la vie est fondé sur le retour régulier des: choses extérieures. La succession périodique du jour et de la nuit, des saisons, des fleurs et des fruits, de ce que chaque époque nous •mène, est à proprement parler le ressort de cette

(7) TÎe. Plus nous sommes disposés à jouir (]e ces chan« gêmens, plus nous devoDspous sentir heureux; mais si nous en venons à les voir reparaître d un œil indiflërent, si notre ame reste fermée aux sen* sations qu'ils doivent nous donner, alors nous sommes véritablement malades, alors notre vie ne peut plus être qu'un pénible làrdeau. On raconte qu'un Anglais se pendit pour n'avoir plus chaque jour à s'habiller et à se déshabiller. J'ai connu un brave jardinier qui s'écriait une fois avec douleur : faut-il donc que je voie toujours ces nuages pluvieux s'en aller du Couchant à l'Orient! J'ai entendis dire aussi qu'un homp^e de notre connaissance» lrès*bon et très- estimable, voyait avec chagrin rer paraître la verdure du printemps, et désirait que, pour varier, les plaines pussent une fois devenir rouges. Ce sgni là autant de symptômes de cett^ lassitude de la vie qui conduit parfois au suicide^ et qui se (ait sendr plus souvent qu'on ne le pense aux hommes rêveurs et habitués à rentrer eQ euxmêmes.

« Mais rien n'est plus propre à provoquer cette lassitude, que le retour de l'amour. Le premier amour est, comme on l'a dit avec raison, le seul véritable. Car dans le second et par le second même» la plu^ belle idée de l'amour est perdue. Le sentiment de durée éternelle et d'infini que le premier porte avee lui, est détruit, et cette £ois ce n'est plus, qu'une

(8) passion qui revient comme les autres passions. Et la distinction du moral et du sensuel qui, pour les classes éclairées, brise les sensations d'amour et de désir, produit une exagération dont il n'y a ri^i de bon à attendre.

ce Maintenant voici un jeune homme qui remarque dans les autres mieux encore que dans luimême le changement des époques morales , pareil à celui des saisons. La faveur des grands, les bonnes grâces du pouvoir, le penchant de la foule, Tamour de quelques personnes , tout apparaît à nos yeux , grandit, passe, et il n'est pas plus en notre pouvoir de les retenir, que de retenir le soleil, la lune et les étoiles. Ce ne sont pourtant point de simples apparitions naturelles, c'est le résulut de nos fautes, de notre adresse, du travail des autres ou du hasard; mais toutes ces choses changent et nous ne pou* vons les assujettir.

((Mais ce qui tourmente le plus ce jeune homme, c'est la réapparition constante de nos dé&uts; car nous l'apprenons trop tard, nos défauts se forment en même temps que nos vertus. Ils leur servent comme de racines, et croissent et s'étendent au dedans de nous, à mesure que nos vertus se montrent au dehors. Et comme nous n'employons le plus souvent notre expérience et notre volonté qu'à mettre en œuvre nos vertus, elles nous procurent rarement quelque joie,. tandis que nos dé&uts,

(9) grossb en silence, viennent tout à coup nous sur* prendre et nous apportent maint regret, mainte tristesse. Là est vraiment le point difficile, le seul qui nous rende presque impossible la parfaite connaissance de nous-mêmes. Que Ton se figure donc, outre une nature jeune, ardente, une imagination qui a gagné trop d'ascendant, joint à cela les vagues agitations du jour, et l'on

comprendra les efforts impatiens d'une ame qui tend à se dégager de cette lutte.

a De telles considérations peuvent entraîner dans un espace infini une fois que l'on s'y abandonne; mais elles n'auraient pas pu se développer d'une manière aussi prononcée dans l'esprit de nos jeunes Allemands, s'ils n'eussent reçu d'ailleurs une autre impulsion. Et cette impulsion nous vint de la litté-rature an^ise, surtout de la poésie, qui porte en elle-même un caractère de mélancolie auquel ne peuvent échapper ses lecteurs

ff Ainsi les œuvres les plus sérieuses, les poètes fouillant dans la nature humaine, formaient nos études fiivorites; l'un de nous seulement préférait peutêtre la douce et tendre élégie; l'autre les vers lourds de douleur, mais tous nous étions comme à la recherche du désespoir. Une chose remarquable encore, c'est que notre père et notre maître Shakespeare, qui sait si bien répandre la sérénité autour de lui 9 donnait encore plus de force à notre pen-

(to)

chant Hamlet et ses monologues , semblables à des spectres, aiguillonnaient notre tristesse. Chacun de nous en connaissait les passages les plus saillans et se plaisait à les réciter, et chacun de nous se croyait obUgé d'être aussi mélancolique que le prince de Danemark, bien qu'il n'eût point vu des revenans et qu'il n'eût point de père à venger.

a Puis, comme il nous manquait encore un local approprié à toute cette douleur, nous nous étions laissés conduire par Ossian, au milieu des brous-* sailles sauvages et sans homes, auprès des vieux tombeaux de pierre recouverts de mousse, au bruit du vent

qui agitait les grandes herbes autour de nous , sous un ciel sombre et chargé de nuages.^ La lune éclairait celte nuit calédonienne; les mânes des héros, les ombres des jeunes filles mortes à la fleur de Tâge, planaient auprès de nous, jusqu'à ce qu'en* fin nous crûmes voir l'esprit de Loda paraître sous sa forme effrayante. ^

C'est dans un tel élément de rêverie, de tristesse, de dégoût de la vie que naquit Werther, et l'impression qu'il devait produire fut appuyée avec enthousiasme par cette jeunesse allemande dont il exprimait si bien la lutte intérieure et le découra* gement Quelques-uns même donnèrent à cet ouvrage une sanction qui fit redouter à l'auteur d'avoir poussé trop loin son anatomie morale. Quand les brigfinds de Schiller parurent, des jçuoes gens»

exaltés par le caractère de Franz Moor, ne crurent pouvoir mieux faire que de s'en aller voler sur les grands chemins ; et .après la publication de Werther il arriva plusieurs suicides que l'on put attribuer à la lecture de cet ouvrage.

En examinant la composition de ce livre , il est &cile de voir que tout est dirigé de la part de l'auteur pour mettre à nu les souffrances d'une ame malade, plutôt que pour faire l'histoire succincte d'un amour exalté de jeune homme. Regardez comme Werther arrive dans la retraite qu'il s'est choisie, comme il est bien, comme il se plaît à croire qu'il est guéri, qu'il va désormais se trouver parfaitement heureux. Ce sont les jours de printemps, les fraîches matinées, les beaux soirs; il se plonge avec volupté dans la contemplation de la nature. U est artiste et poète. Il s'arrange avec délices une place commode sous un tilleul pour écrire et rêver tout à son aise. Il apporte là sea crayons et son Homère. Il s'intéresse à tout, au paysage qui se déroule devant lui, à la

bonne femme qui lui sert son café, à l'histoire d'une pauvre &mille. U est enfant et jouit dé la vie comme un eoÊint ; c'est le réveil subit de l'homme tombé en léthargie; c'est la convalescence du malade. Puis il voit, il aime Charlotte, et son ame calme et reposée commence à reprendre son exaltation > et ses idées de bonheur ne sont plus si bien assises, ni

son^zistence si simple. Alors vient le mouTement / l'activité corporelle qui trompe l'activité morale, les longues courses à cheval, les.battemens de cœur inégaux et précipités, les jours qui ne se ressemblent plus , tantôt une extase délirante , tantôt un abattement inoui Puis arrive l'hiver, le triste, le froid hiver; il ne se trouve plus bien , il faut qu'il change de place; il dit adieu à son village &vori, à la maison dé Charlotte, au presbytère du vieux pasteur, à la source où il aimait tant à voir les jeunes filles venir puiser de l'eau. Il rentre dans le monde et y arrive en étranger. Les usages de la société le choquent, les esprits méthodiques l'effraient, les hommes froids le terrassent, les préjugés nobiliaire^ l'accablent Avec sa pensée ardente il ne peut s'asservir à un monotone travail de chancellerie ; avec sa noblesse d'ame il ne peut se croire inférieur aux hommes qui se pavanent de leurs armoiries. Il lève fièrement la tète; mais l'orage gronde, il faut qu'il parte. Ailleurs il se rattache pour un moment » l'espérance; le changement de lieu lui fait croire à un changement de situation. Quand on présente un nouveau mets à un malade, il sent renaître son appétit et rejette avec mépris les fioles du médecin.^ Mais le dégoût revient bientôt à ce palais blasé, à ce cœur fatigué. Werther ne peut jouir long-temps des charmes de sa nouvelle existence. Il y renonce encore; il retourne au Ueu qu'il n'a pu oublier; il

retrouve ses tableaux champêtres , ses beaux en&ns qui viennent encore jouer autour de lui, et sa Charlotte, et ses bois favoris, mais non le calme qu'il a connu, les heures fraîches et poétiques que ce séjour lui a procurées. Le mal est déjà descendu trop avant dans son cœur; l'amertume du présent s'aigrit par le souvenir du passé ,* et son expérience du monde décolore et flétrit son espoir d'avenir. Alors les remèdes simples ne lui vont plus ; les - remèdes violens le trouvent sans résolution ; chaque jour envenime sa blessure, chaque jour lui apporte un surcroit de fièvre; il est comme le voyageur que le vertige saisit au bord de l'abîme, et qui, au lieu de revenir en arrière, s'avance, s'avance encore, se penche à l'ex^ trémité du roc, et regarde en bas jusqu'à ce que la tète lui tourne. Ainsi, quand le malheureux Werther a long-temps combattu avec lui-même , quand il s'est assez affaibli par toutes ces secousses intérieures, par toutes ces brusques transitions de sen*timens, par tout ce cahotement d'idées, de passions, d'orages, l'heure de la catastrophe arrive, et son cœur, si cruellement sillonné, peut maintenant se rompre sans effort

Le grand tort d'Ugo Foscolo, dans ses dernières lettres de Jacopo Ortis, est d'avoir voulu joindre aux péripéties de ce drame intérieur le poids des événemens extérieurs, en faisant de son héros un banni, un homme malheureux de son exîl, malheu-

reux de Tasservisseinent de sa patrie, malheureux en outre de son amour déçu ; îl en a sans doute £dt un très-bon patriote et un homme d'un caractère noble, d'une nature poétique très-intépessant : mais il a détruit par là même l'idée philosophique que pouvait avoir son livre ^ il a ôté à son héros l'em* preinte distinctive de cette ame inquiète, prédes^ tinée, maladive, qui se plaît à descendre dans le cimetière comme le Hamlet de Shakespeare , qui

se ronge elle-même comme le Werther de Gœthe, qui pleure au milieu des prospérités de la terre comme le René de Chateaubriand.

Il y a pourtant une grande différence entre Réaé et Werther : le premier porte l'empreinte d'une dou* leur toute religieuse, d'une résignation toutie chré^ tienne ; le second ne craint pas d'entrer en lutte avec les événemens, et de donner de l'espace à ses passions, dans l'espoir de les combattre avec plus d'hon* neur. Le premier forme un drame court, serré, rapide, se passant entre deux personnes; le second se jette dans la vaste arène du monde , et laisse partout où il passe. un souvenir de lui. Quand je lis René, je me sens saisi d'une sorte de tristesse pieuse, comme lorsque vous vous trouvez le soir sous les voûtes profondes d'une église ; la nuit répand déjà autour de vous ses grandes ombres ; la lampe suspendue devant le sanctuaire ne jette qu'une lueur blafarde , qui vacille et qui trompe. Le vent siffle à

traTers les chapiteaux dentelés, et tire un long génHSsement des tuyaux d'orgue. Puis, par intervalle^ lorsqu'il vient à s'apaiser, il se fait un silence im-. posant .Vous n'entendez que la rumeur lointaine de la cité, le pas du sacristain qui s'éloigne, et quelques vieux vitraux mal joints qui crient; et à voir alors toutes ces figures immobiles de saints, toutes ces statues d'apôtres et d'évéques, la tête penchée, les mains jointes, vous diriez que c'est pour elles l'heure du recueillement ; vous pourriez croire qa'dles prient, et les rayons de la lune perçant à travers les fenêtres coloriées , pourraient tous faire Toir leur visage éclairé d'une dbuce lumière, leur firont animé d'une douce sérénité, comme on nous représente celui des élus. Puis, au fond de l'église, dans l'ombre, au pied de l'autel, un homme s'avance à pas lents, s'agenouille et

tâche de prier. Il a Au le monde qui Timportune, le bruit des cités qui le fatigue, les hommes qui veulent l'associer à leurs vulgaires besoins , et ne veulent pas s'associer aux siens. Il souffre, et il veut prendre son refuge dans la prière. Il a été blessé au cœur, et il porte sa plaie devant Dieu , devant la religion. N'est-ce pas René ? Quand je lis Werther, je vois la nature^ qui s'anime, la terre qui refleurit, le ciel qui déroule ses tentes d'azur , les arbres pleins de sève et de fraîcheur. Au milieu de tout cela l'oiseau chante, la plante et la perre semblent douées d une nouvelle

vie, le ruisseau court avec plus de gaité à travers son lit de menthe et de myosotis ; le nuage passe plus léger sur ces vertes plaines et ces collines chargées de fleurs. De toutes parts on respire un doux arôme; l'œil s'arrête avec joie sur une riche végé* tation, sur des contours vaporeux, sur des lignes qm fuient et entraînent la pensée vers des lointains bleuâtres. De toutes parts l'oreille s'ouvre avec volupté à une immense variété de sons, qui forment, en se réunissant,. une complète harmonie. C'est le grillon qui chante à vos pieds , c'est l'insecte qui bourdonne sur votre tète , c'est l'oiseau qui vole en emportant son brin de paille pour bâtir son nid. Cest le rameau d'arbre qui se balance avec sa lourde guirlande de fleurs ; c'est l'eau qui murmure, le vent qui siffle le long des bruyères. Alors arrive le poète, l'artiste, Thomme aux rêves ardens, séduit et trompé par le monde; l'homme riche d'i* magination et de talent; Thomme passionné, que ses passions rejettent, épuisé de fatigue, hors de la société y comme une mer en courroux rejette rintrépide nageur haletant sur la dune. Il vient dems^der à la nature le repos et la guérison, mais il s'y est pris trop tard. Les sucs balsamiques de la nature ne sont plus assez forts pour lui; l'air pur, les jours rians, les plantes salutaires

ne peuvent plus apporter qu'un soulagement trompeur aux blessures de ce malade qui, tout en appelant sa guérison,

(ï7) semble ne pas vouloir se guérir et se torture lui'^ même.

Le but distinct que Chateaubriand et Gœthe avaient en écrivant leur ouvrage, en explique d'ailleurs le caractère tout différent.

Chateaubriand voulait peindre l'ame «mise à Tétroit dans le monde; l'ame qui pressent Dieu et se jette dans l'infini.

Gœthe voulait nous montrer l'homme aux prises avec ses passions) les tortures du génie qui se reploie sur lui-même, au lieu de porter au dehors sa force d'activité.

Ainsi René est demeuré comme tin hymne religieux d'une tristesse solennelle, comme un admi-* rable chapitre découpé dans le Génie du christia*« nisme.

Et Werther, comme une contre -épreuve d^une étude d'anatomie morale, comme une page saillante dans l'histoire de notre humanité.

Chateaubriand , Goethe et Ugo Fôscolo se sont rencontrés tous les trois dans la description du s^ jour de leur enfance , et chacune de ces descriptions peut donner une idée particulière de lei^r roman.

RENÉ

La terre. où fav^U été élevé se trouvait $ut

route. Quand j*aperçus les bois où j*avais passé les seuls momens heij|reux de ma via^ je ue pus retenir mes larmes, et il me fut impossible de résister à la tentation de Içur dire un dernier adieu.

Mon frère aîné avait vendu l'héritage paternel, et le nouveau propriétaire ne lliabitait pas. J'arrivai au château par la longue avenue de sapins; je traversai à pied les cours désertes; je m'arrêtai à regarder l^s fenêtres fermées ou demi -brisées, le chardon qui croissait an pied des murs /les feuilles qui jonchaient le senil des portes, et ce perron solitaire où j'avais vu si souvent mon pèr^ et ses fidèles serviteurs. Les' marches étaiient déjà cou^ vertes de mousse; le violier jaune croissait entre leurs pierres déjointes et tremblantes. Un gardien inamnu m'ouvrit brusquement les portes. J'hésitais à franchir le s^uili cet homme s'écria : «£h bien! allez -vous faire comme cette étrangère qui vint ici il j a quelques jours ? Quand ce fut pour entrer, elle s'évanouit^ et je fus oblige de la réporter à sa voiture. " Il me fut aisé de reconnaître X étrangère q^i , comme moi , était venue chercher dans ces lieux des pleurs et des souvenirs.

Couvrant un moment mes yeux de mon mouchoir, f entrai sous le toit de mes ancêtres. Je parcourus les appartemens sonores où l'on n'entendait que le bruit de mes* pas. Les chambres étaient à peine éclairées par la faible lumière qui pénétrait entre les volets fermés; je visitai

(>9) ceUe où ma mère avait perdu la vie en me mettant an monde; celle où se retirait mon père, celle où f avais dormi dans mon' berceau ; celle enfin où Famitië avait reçu mes premiers vœux dans le sein dune sœur. Par« tout les salles étaient détendues, et Faraignée filait sa toile dans les couches abandonnées. Je

sortis précipitamment de ces lieux, je m'en éloignai à grands pas sans oser tourner la tète. Qu'ils sont doux, mais qu ils sont rapides les momens que les frères et les sœurs passent dans leurs jeunes années , réunis sous Taile de leurs vieux parens ! La famille de l'homme n'est que d'un jour; le souffles de-

Dieu la disperse comme une fumée. Â peine le fils con* oait-il le père, le père le fils, le frère la sœur, la sœur le frètel Le chêne voit germer ses glands autour de lui ; il n'en est pas ainsi des enfans des hommes !

WERTHER

J'ai terminé mon voyage dans mon pays avec toute la dévotion d'un pèlerin, et j'ai éprouvé grand nombre de sentimens inattendus. Je fis arrêter la voiture auprès des grands tilleuls que l'on trouve i un quart de lieue de la ville de S. Je descendis, et pendant que le postillon contînoait sa route, je voulus suivre à pied mou chemin pour goûter tout à mon aise le charme de mes souvenirs. Je revoyais les tilleuls , jadis le but et la limite de mes promenades ! Quel temps alors ! Avec mon heureuse ignorance f aspirais à ^vivre dans le monde que je ne connaissais pas, et où. j'espérais trouver assez de nourri^ tare pour mon cœur, assez de jouissances pour satisfaire

(ao)

à mes désirs. Et maintenant fe reviens de ce monde loin* tain. O mon* ami, combien de projets détruits! combien d*espérances trompées! Je regardais devant moi cette montagne au-delà de la-

quelle s'élançaient autrefois tous mes Tceux. Jaurais pu m*asseoir là des heures entières et m'égarer par la pensée dans ces forêts, dans ce vallon, qui se montraient si rians à mes yeux, et quand le moment fut venu ou je devais partir, avec quel regret ne quittaije pas cette place favorite ! Après cela je m*approche de la ville, je salue tous les petits jardins que j'avais connus; •mais je voyais avec tristesse les nouveaux, ou les changemens survenus dans les anciens. Puis je traverse la porte, j*entre, je me reconnab tout de suite. Oh! non, je ne puis te faire ce récit en détail, si attrayant qu'il soit pour moi, îl te paraîtrait peut- être monotone. J'avais résolu de loger sur la place, près de notre vieille maison. En passant, je remarquai que l'école, où une bonne vieiÛ^ femme gouvernait notre enfance, avait été transformée en boutique. Je me rappelais l'inquiétude , les larmes, les angoisses de cœur que j'avais senties dans cette pauvre chambre. Je ne pouvais faire un pas sans m'arrèter. Non , le pèlerin ne peut trouver plus de religieux souvenirs dans les villes de la Terre-Sainte y et son ame ne peut pas éprouver un recueillement plus pieux. Encore une remarque entre mille. Je descendb le cours du fleuve jusqu'à une certaine terrasse. C'était aussi jadis mon chemin habituel ; c'était le lieu d'où nous nous exei^ dons, enfans, à faire ricocher des pierres sur l'eau. Je me rappelai si vivement combien de fois j'étais venu là me pencher rêveur au bord de l'onde ; avec quels son-

(ai)

ges merveilleiix je suivais les Vagues courant]*uue après* Fautre, et quel étrange tableau je me faisais des lieux qu'elles aUaient yisiter. Je me rappelais aussi que je trou- Tais bientôt des limites à. mon imagination, et qu'il me fallut aller plus loin,

toujours plus loin, jusqu^à ce que je me perdisse dans le rêve d*un lointain infini. Regarde pourtant comme les anciens étaient naïis et beureux» comme leurs idées et leur poésie avaient la simplicité de l'enfance l Quand Ulysse parle de la terre sans bornes, de la mer sans mesure, cela est yrai, profond, éttoit et mys« térieux l Et que me sert, à moi, de pouvoir dire à présent avec cbaqne écolier, que notre globle est rond ! L'bomme n'a pas besoin d'un grand carré de terre pour j vivre i son aise, et il lui en faut moins encore pour s*endonnir dans le tombeau.

JACOPO-CmTÏS*

Ouvre les fenêtres, ô Lorenzo! et salue mes ccdlines. ' Par une hàle matinée de Septembre, salue.en mon nom le del, les lacs, les plaines qui peuvent parler de mon enCmce, et où)e me suis reposé quelque, temps des fati'* gnes de la vie. Si le soir tes promenades solitaires te conduisent snr le chemin du village, je te prie de gravir la montagne couverte de sapins» qui conserve encore tant de doux et tristes souvenirs de moL An pied de la cot« line, quand tu awas passé le bouquet de tilleuls qui ré*

t ^paiofnca iefaoisirt, o Lonnxo, € sabUa i meitolUn JFP» nnE€, 7 SepUmbrCk

•pandent autour d'eux un air frais et embaume, lè où le ruisseau s'arrête et forme comme un petit lac» tu trouveras un saule isolé; c'était sous ses longs rameaux plaintifs que je m'en allais, le front penché, causer avec mes espé* rances. Puis, lorsque tu seras parvenu an sommet du coteau, peut-être entendras-tu le chant d'un coucou. Il me semblait chaque soir qu*il m'appelait avec son cri lugubre, et quelquefois il s'interrompait au murmure de mes monologues, au trépignement xle mes pieds. L'arbre sous

lequel il se tenait caché , ombrageait de ses rameaux une chapelle où jadis brûlait une lampe devant un crucifix. L'orage la renversa dans cette nuit dont je garderai toute ma vie une impression de douleur et de remords. Ses ruines me semblaient être des piecres sépulcrales, et plus d'une fois j'ai songé à y creuser ma tombe; Et maintenant qui sait où je reposerai mes os. Console les paysans qui te demanderont de mes nouvelles. Dans un temps ik se pressaient autour de moi, et je les appelais mes amis, et ils me nommaiât leur bienfaiteur. J'étais le médecin qu'ils choisissaient pour leurs enfans malades ; j'écoutais attentivement le sujet de leurs querelles, et je prenais à tâche de les réconcilier. Je faisais aussi de la philosophie avec ces braves gens , et je m'efforçais d'éloigner d'eux les terreurs de la religion» et de leur dépeindre les récompenses qne le Ciel accorde à Thomme qui a passé sa vie dans les sueurs et la pauvreté. Mais cette fois ils prononceront mon nom avec tristesse ; car j'ai passé pendant ces derniers temps muet et bizarre au milieu d'eux, sans répondre à leur salut, et quand je les Voyais parfois revenir de leurs travaux, j'allais me cacher dans le phis ^is de la

courir à tf^vers les arbres, qui- sacôu^iant sir mioa froni leurs branches humides de rosée , traverser les prairies ^ gravir la montagne, et là-faant debout, les bras étendus vers rOrient, xrontempLer le soleil et pleurer de ce qu'il se levait si triste pour moi,

£n lisant ces ixou frftgpens^ il me, sienible que Ton peut. çli$liQguep.<isiP9" celui de Ghaftea^briancf plus dé poésie ^t jdQtQd)edt4; d»Q^ Celuidc Goethe^ plus de vérité;' dan^ celui d'U^Fea^lo^ plw d'idéal.

Je cîier^i . encore parm} Içs oqvragfts qui sont en parenté avec le Wecther. de Go^tbe; m^MUiwtgne , ^leâagwart de X M. Miller; wJPfsi^f le» déf Ucâouscs. page». que Sainte- Beu¥e a éerit^^^ous sop fsmdcHkjmB. de* J..Delocaiê> fl te peintre dt SaUr bourg, de Gb. Nodier» pour ilequel yi nt> fQ\ixm§ pas eue plus impartial quV)a ue Te^» pour! «a pre* mière auntié de coUége, pour son premier iTOuiQUi

L'ihfltteace littéraire de Wértberiiitrijtcalculdile^ C'était la première œuive d*art aclM^vée qu^ parjil eu ce gcoire ekk Allemagne ^ç'^itilûeui^ qu'un beau travail ^ c'était ufie création. Une nouvelle branche littéraire' se dévelçppàit nKee ce livre; un nouveau monde s'ouviaii devant lui. Gœtbe avait frayé la vme au dmne «vec son Gœtz de Berlichingeii;^il k frayait: .maintenant au roman avec Werther. Ce furou là :le& deuft coljonoies de son. édifice, le reste

ne devak pas tarder à venir. Nous vetrrcHtu plus iartl quelle fut la Téritable influence morale de eet ou- ▼raige.

n s'écoula un long intervalle entre la publication de Werther et celle de Wilhelm Meister ; intervalle bien rempli , il est vrai, par plusieurs ouvrages importans y msos qui n'apporta au nouveau roman de Gœthe qu'une lente succession de faits et d'obser* vations : c'est que, si Werther était le jet naturel d'une ame longtemps comprimée , l'éclair jaillissant du choc orageux de plusieurs passions, Wilhelm Meister devait être au contraire l'oeuvre reposée d'un homme qui avait long-temps porté autour de kii un regard scrutateur, étudié le monde, non point avec les ' exagérations de l'enthousiasme, les verres- •ombres de la misanthropie , mais avec une inteUigeoce droite et un esprit pénétrant Si, pour prodtiire Werther, Gœthe n'avait eu qu'à presser son cœur, à en

faire sortir tout ce que, dans ses battemens précipités, il avait senti de joie et de tristesse , d'enivrement poétique et d'amour, d'illusions et de désespoir; pour écrire Wilhehn Meister, il devait obéir à sa science d'observanon plutôt qu'au send* ment; coordonner avec soin chactme des parties de son ouvrage, et, ^onmie le musicien consôeneieux, faire vibrer long-temps l'une après l'autre loutes les notes, tontes les variétés de stjle, tons

les tons et demi-tons de sa vaste composition. Aussi , quand l'idée lui vint d'écrire Werther, il s'enferma pendant six semaines dans sa chambre et en sortit avec son roman tout fait, tandis qu'il porta six ans de par le mondé la pensée de son Wilhelm Meister. Gœthe a lui-même dans son journal (Tagebuch) divisé sa vie par époques. Au commencement se trouve Werther; Wilhelm Afeister n'arrive que beaucoup plus tard. Nous citerons ici quelques fragmens de ce journal, qui indiquent assez bien le développement intellectuel du poète.

De 1749 à 1764.

Des germes de talent qui surissent de bonne heure; plusieurs compositions travaillées naïvement d'après des modèles en prose ou en vers , la plupart ne sont que des imitations très-fidèles. L'imagination s'exerce avec de riantes images, ayant toutes i^^yport à moi ou am événemens qui me touchent de plus près. Dans' des poésies de circonstance,' l'esprit se rapproche de la nature, vraie et réelle; de là une certaine conception des rapports de l'homme avec diverses individualités^ car il nous survenait des circonstances qui tomes devaient me faire &ire des observations particuli^'es. J'essaie d'écrire en plnsiears langoos; de bonne heure la dictée me devient utile.

• ' -'il'

De 1764 à 1769,

Séjour à Leipzig. Besoin d'une forme déterminée pour mieux juger mes propres productions; la forme grecque -française, surtout pour le drame, est adoptée. Sensations de jeunesse sérieuses, innocentes, mais tristes. Je les observe et les exprime^ en même temps que j'observe nombre ' de défauts dans l'intérieur fardé de la société. Bu premier genre de travail il est resté : les Caprices de l'amoureux (Laune des T^erUebtén)^ et quelques chansons. (Lieder)-y du second les Complices {Die Mitschuldigen)j où il n'est pas difficile de reconnaître les traces d'une étude assidue de Molière; de cette étude proviennent aussi les situations hétérogènes dé la pièce qui la firent long-temps exclure du théâtre.

De 1769 à 1775.

Coup d'ceil plus proibnd dans la yiè. JÊvénemens^ passions, jouisBances, douleur. BâH>iû d'uoe forint plus libre;, je me rejette du côté des Ang^is. Deià Werthét, Gœtz de Berlichingen, Egmont Dsoisdes sbjets plu» simples., je reprends. la forme étroûe : Cbvigo, Stella^ JEFwio etElmire» Gandioe de Vilk» Bello; ces deux dtrnîèrest pièces éerâtes en prose, entremêlées de chants. A cette époque appaniennttit aussi les vers à BeUnde et Lili, dont une

(^7) partie, ainsi que plusieurs morceaux de circonstance , épîtres , poésies légères , ont été perdus.

A travers ces travaux, j'embrasse av^ plus. de hardiesse la profonde humanité. Aversion ardent^ contre toutes les théories

fausses et bornées ; révoltée contre la louange que l'on accorde encore aux mauvais modèles. Tout ce qui arrive ensuite est senli d'une manière vraie et profonde, mais souvent mal exprimé. Cest ainsi qu'il faut prendre Faust, le Jeu de poupées {Puppenspieie) , le Prologue à la Révélation de Barth : le public peut maintenant les juger» Mais les fragmens du Juif errant et le mariage de Jean Wur^t {Hanst^ursi^s Hochx^eiï)^ ne pouvaient paraître. Le dernier semblait assçs drôlp, parce que tous les sobriquets allemands y arrivaient avec leut personnification et leur caractère. Beaucoup d'essais de ce genre hardi ont été perdus; celui qui a pour ûtre : Les Dieux , les Héros et Wieland est resté.

Les articles publiés dans l'Indicateur de Francfort, de 1772 à 1773, donnent une idée complète de ce que j'étais alors eff de ce qu'étaient mes amis; On y remarque surtout' un eflTort cdntinuel pôut* franchir toutes les vieilles limites.

Le premier voyage en Suisse tne laisse entrevoir sur ie monde de nouveaux aperçus ; ma t^site H Wcîmar me procure de nobles relations et m'ouvre insensiblement une nouvelle et heureuse carrière.

Jusqu'à 1780.

L'idée de Wilhelm M eîster commence à: se manifester, mais d'une manière encore incomplète. Le développement et la composition de cet ouvrage devaient durer plusieurs années.

A la fin de 1779^ second voyage en Suisse. Mon attention s'arrête sur plusieurs points; mais l'ordre et l'arrangement du voyage donnent peu de place à la productivité. J'écris pourtant le voyage de Genève au mont Gothard. Le retour à travers les plaines de la Suisse me donne l'idée de Jéry et Baetely, que j'écrivis de suite,

de manière à rapporter toute faite cette pièce en Allemagne. Je sens encore souffler fair des montagnes, lorsque les personnages de cette comédie m'apparaissent au milieu des décorations de la scène.,

Jusqu'à 1786.

J'ai long-temps gardé en silence la première coH' çeption de Wilhelm Meister; elle provenait du sen-. timent confus de cette grande vérité, que l'homme peut essayer un travail pour lequel la nature lui remise toute disposition, et persister opiniâtrement dans une entreprise qu'il ne conduira jamais à bien. Ui|e sprte d'appréhension l'avertit de s'arrêter ; mais cette appréhension il ne se l'explique pas parfaitement, et il continue à se jeter dans une fausse Toie, à s'a-

tancer vers im faux but, sans savoir comment il y est conduit. Et cVst à cela qu'il faut rapporter ce que Ton appelle mauvaise tendance, talent d'amateur, etc. Si de temps à autre, pendant qu'il s'égare, un rayon de lumière lui vient , il éprouve alors un regret qui touche au désespoir, et cependant il continue à se laisser entraîner, et ne résiste qu'à demi au courant qui l'emporte. Beaucoup d'hommes dissipent ainsi la plus belle moitié de leur vie , et finissent pçir tomber dans une profonde tristesse. Et cependant il peut se Êire que cette &usse dirjection le conduise à un état moral d'une valeur inappréciable; c'est là ce qui, dans Wilhelm Meister, se laisse pressentir, ce qui s'explique même distinctement par ces mots : Tu m'apparais comme Saûl , qui sortit pour aller à la recherche des ànesses de son père , et trouva un royaume.

Tdle est la double idée philosophique qui a présidé à la création de Wilhelm Meister. La première, Gœihe l'a parfaitement développée dans cette partie de. son ouvrage qui porte le titre d'Années d'enseignement (Z^AiyoÂr«); dans ces jours d'ennuis, d'inquiétude, de doute et souven) de regrets, que Wilhelm passe pour suivre sa prétendue vocation d'acteur ^ dans cette société de comédiens ambukns où il est tour à tour envié , trompé , humilié et la plupart du temps méconnu, La seconde se manifeste à la fin

de ce même livre, lorsqu'il rencontre Lotbario , Ismno 9 l'Abbé, Natalie, Thérèse et toute cette noble réunion qui forme une sorte de franc-maçonnerie mo«> raie. On retrouve encore cette idée plus largement peinte dans Fautre partie de son roman ^ connue sous le titre d'Années de voyage (Tf^anderjakre),

Quant au plan de ce livre, il est d'une grande simplicité et d'un naturel admirable. Goethe est sorti de cette subjectivité qui formait le fond de Wer« cher. Là il se réfléchissait lui-même; maintenant ^ tout en prêtant à Wilhelm* ses propres sensations « souvent même les propres circonstances de sa vie^ il est tout-à-fait objectif, il tente de réfléchir et réfléchit en effet la scène du monde. Une pensée qui m'aide à concevoir tout ce qu'il y a de simple et de sagement coordonné dans son livre ^ c'est celle-ci : Je me représente le thème qu'il a choisi , traité par une autre main que la sienne , par un écrivain de talent et d'imagination. Voilà un jeune homme riche, beau, l'esprit orné d'un grand nombre de connaissances , l'ame ardente , qui sort de la maison de ses parens , renonce au commerce auquel on le destinait, et s'en va courir le monde; Rir combien d'aventyres étranges le romancier ne le fera-t*il pas passer ! Combien de rencontres ina^

tendues , d'événemens bizatres , de personnages £111^ tas tiques et de scènes gigantesques ! Ne sera-»t*il pas enfermé dans deux ou trois châteaux mystérieux ,

comiM U» héros de Mad."" |||dclîffe? N'ira- 1- il pas vbiter quelque contrée imaginaire encore bu^ blîée par Gulliver? Ne sera-ce pas un Lovelace plus Lovelace encore que celui de Richard^on ? Un homme lié par je ne sais quel contrat avec le diable, comme le Melmoth de Malurin, ou une nou^ velle copie de Gilblas, ou un second tome de l'Enikm prodigue ? Que si par hasard ce pauvre Wilhelm Meister tombe entre les mains d'un des cruels roman<Àers de notre époque, hélas! mon Dieu, prenez pitié de tout le sang qui va- couler, de tous les meurtres,* guet-à-pens, adultères qui vont se succéder sans fin. Je vois déjà le malheureux jeune homme égaré dans une trame d'intri-» gués amoureuses qui ferait envie au plus obscur de tous les dramaturges espagnols.* Il a des jours d'orage continuels, des nuits brûlantes comme lu fièvre. Il ne se donnera pas au diable , parce* que de nos jours on ne voudrait plus paraître assei Ignorant pour croire au diable; mais il se dévouera probablement h toutes les horreurs , à toutes les atrocités que le diable lui-même pourrait inventer; et quand il aura bien maudit le monde , maudit lé jour qui Ta vu naître , craché à la figure de tout le corps social, égorgé deux ou trois maris et dés-* honoré une douzaine de familles, il se coupera* dignement la gorge, sî le bourreau ne vient encore plus dignement clore la scène. -

Au lieu d'un t^||nievas, que Gcethe auraû auasi bien pu ronplir, si je ne me. trompe, il s'est choisi une route beaucoup plus unie, beaucoup moins orageuse. .

Wilhelm Melster est tout simplement un jeune honune à qui la fantaisie vient d'être acteur, con^me elle petit venir à beaucoup d'autres , et qui malheu* reusement se croit destiné à devenir un grand acteur, comme beaucoup d'autres aussi peuvent le croire. U lutte pourtant lui-même contre ce penchant , et il ne s'esquive pas à l'improvlste de la maison paternelle pour suivre .sa carrière ftvorke, mais il doit entreprendre un voyage de commerce. Pendant ce voyage il rencontre des comédiens ambulans, entre en rapports avec eux, et degrés par degrés en vient à faire pariie de leur société, sans en avoir nuUement cherché Toccasion. Puis voyes ensuite comme cette société est naïvement et naturellement peinte, comme on conçoit que tout ce qui lui arrive devait lui arriver. Certes', ce n'est pas le tableau chargé que Scarron nous montre dans son roman comique, c'est quelque chose de plus vrai et de non moins plaisant Quiconque a jamais observé une troupe de comédiens ambulans , peut reconnaître cette société de Wilhelm, mal en ordre « mal équipée 9 ayant grande peine à dresser quelques planches en forme de théâtre, a trouver un costume convenable, deux quipquets et une décoration ; cette

société) qui s'entasse pèle-méle sur une charrette « jeunes premiers et vieilles duègnes ; pères nobles et enians, coffres de bagage, épées, robes, canons, lambeaux de tapisserie, ustensiles de cuisine, instrumens de musique, tout cela pour s'en aller de bourg en bourg donner une représentation solennelle un jour de foire ou un jour de fête. Malheur à eux si la plme vient, car il n'y a rien pour les couvrir, et l'orage attaque sans pitié l'armure en papier peint du héros, et la couronne en clinquant de la jeune princesse. Malheur à eux s'ils arrivent un jour trop tard, si la foire est déjà passée, ou si la recette manque ; car dans ces courses aventureuses ils ne portent guère que le juste nécessaire, de quoi se

rendre d'une étape à l'autre, de quoi rivre ce soir en attendant demain; et si l'un d'eux avait par hasard la bourse mieux garnie, il devrait faire comme le marin qui, en pleine mer dans les jours de disette, possède encore un biscuit et partage avec ses compagnons. Â toutes ces misères extérieures il vient s'en joindre encore d'autres qui ne sont pas moins désolantes. La jalousie d'artiste pénètre aussi dans cette société , et comme il y a un directeur et des chefs d'emploi, il y a aussi toutes les rivalités et les combats d'ambition que Ton trouve sur les grands théâtres. Le directeur n'a- 1- il pas de grandes préférences pour la jeune première? Les recettes ne sont- elles pas trop inégalement partagées, et les

plus beaux rôles donnés h des acteurs qui n^ont

aucun* droit de les avoir? De temps à autre, quand

les temps sont calmes, la caisse assez bien remplie, toute cette troupe, comme pour suppléer aux mésaventures qui lui manquent, entre en dispute, se fâche , se boude : c'est une guerre incroyaUe y ce sont des injures et des mots comme Ton n'en trouve point^dans le dictionnaire; c'est sans doute de tout le répertoire la pièce la plus drôle et la plus curieuse, et les bons artistes la donnent ordinairement en public et gratis. Les hommes tiennent des dis* cours superbes , et les femmes ont des gestes d'un naturel étonnant. Après quoi tout le monde se lac* commode, car tous ces membres de la société ont besoin l'un de l'autre, et doivent se supporter mutuellement comme les diverses pièces d'un travail de charpcnterie.

. Et c'est dans une telle compagnie que se trouve Wilhelm, lui, homme du monde, homme habitué au luxe de la vie, homme dé-

licat et généreux, cherchant toujours son idéal d'artiste an milieu de ce biaarre mélange de caractères, et formulant ses leçons d'esthétique m des gens qui auraient beaucoup mieux compris un tout autre langage II n'est p^s nécessaire d'y réfléchir long-temps pour sentir quel amer retour il doit £iire sur lui-même et sur sa position , et dans quel triste enchàinemeni de décep lions il s'est précipité.

Ce sont là, si l'on y jtiint encore le temps de son amour avec Marianne , ses véritables Années d'enseignement. Â la fin , une circonstance fortuite Fa* mène auprès de Lothario. Là il retrouve les habitu* des de vivre nobles et aisées qu'il a connues, des hommes éclairés, des coeurs généreux, des amis vrais, une femme à laquelle il se dévoue par amour et par estime. Son apprentissage d'acteur lui a servi de leçon ; la lumière lui est venue à travers la souffrance, comme l'éclair à travers la nuit II comprend mieux sa véritable vocation; il quitte sans pane les tréteaux pour se consacrer à ses devoirs de fitmille, d'époux, de père, d'homme social; et c'est alors que ^'expliquent naturellement ces mots de Goethe cités plus haut : Tu m'apparais comme Saûl, qui sortit pour aller à la recherche des âne^ ses de son père et trouva tm royaume.

La même vérité que ce roman présente dans les descriptions de la nature, le cours de la vie et le détail des événemens, se montre, mais à un degré peut-être plus saillant encore dans la peinture des caraaères. On peut prendre ces caractères de deux façons, ou en les rapprochant Tun de Vautre, et alors ils forment les contrastes les plus beaux et se dessinent avec les nuances les plus délicates , ou en les isolant tous séparément , et dans ce cas

chacun d'eux offre des traits distincts et une individua^ Hté complète. Voyez comme Wemer, le jeune né-

gociant si rangé 9 si éconMae, si scrupuleusement attaché à son comptoir, a ses habitudes de. vie, si sûr de ses chiQres et si précautionneux dans la moindre de ses opérations, se pose en &ce de son ami Wilhelm , tout plein de poésie , de rêves d'art et d'amour, et se jetant gaiment à la nage au beau milieu du torrent de la vie, sans songer où il abordera. Là est bien le type du négociant, la plume sur Foreille , les manchettes de toile sur les coudes, l'escabeau pour trône ^ et la caisse pour royaume ; le sage et prudent négociant qui veut régler sa vie comme .ses livres, établir à la fin du jour la balance de l'emploi de son temps avec la balance de ses recettes et dépenses , et qui , habitué à niveler tout à la même mesure , regarde la poésie comme une denrée de la plus mauvaise espèce, et l'amour comme une marchandise sujette à s'avarier. Ici le jeune homme , si fier des rêves de son imagination, si audacieux dans ses entreprises, le jeune homme à qui toutes les douces passions sourient, parce qu'il leur sourit à toutes , et qui se trompera bien certainement dans une addition, mais ne se trompera pas en scandant les syllabes d'un vers ou en écrivant un billet d'amour. La fidélité de cette peinture de Gœthe est facile à vérifier, car nous avons toujours eu assez, de Wemer, et nous ne manquons pas encore de Wilhelm. Philine est une de ces femmes comme il n'est pas rare d'ean rencon*

trer, frivoles, coquettes, légères, ne suivant que leurs riantes fantaisies, n'obéissant qu'à leur caprice, bonnes fenunes au fond , passant facilement sur les convenances, agissant bien toutes les fois que Fidée leur en vient, ou qu'elles ne sont pas distraites par autre chose, et se Élisant pardonner leurs péchés pr la grâce et

Tinsouciance avec laquelle elles pèchent. Philine est délicieuse à voir à côté de la figure vulgaire et de Tame envieuse de Mélina , au sein de cette société d'acteurs qu^elle sait tous prendre par leur faible, à travers les circonstances fâcheuses où jamais ni sa bonne humeur ni sa cocpietterie de jolie femme ne l'abandonne, et surtout à côté d'Aurélie, si sérieuse, si énergique, si passionnée. Philine est là comme la chanson joyeuse qui égaie toute la fête, comme le rayon de sol^l qui rit au milieu de l'orage. Le lecteur la suit avec un mélange de joie et d'inquiétude,, à peu près comme on suit les pas d'un en&nt gàté^ et si parfois on la trouve en défaut, si notre front se plisse et prend une expression de reproche, elle n'a qu'à retourner la tète , nous sourire y et tout est oublié. Je crois qu'il ne serait pas difficile de rencontrer , dans un grand nombre de romans , un caractère de femme pris sur la même souche et dessiné sur le même modèle que Philine; je ne crois pas que fon en trouve un où le mélange du bon et du mauvais soit iait avec tant d'art et de ménagement, où les

traits soient si fins» les nuances si bien fondues, el tout l'ensemble si attrayant et si gracieux.

Et puis, que pourrais-je dire de Mignon, cet être demi- réel, demi -idéal; cette création si légère et si douce , que la bulle de savon qui s'envole aui rayons du soleil n'est pas plus légère, et la note plaintive d'une harpe pas plus douce ? Que pourraîs-)e dire encore de cette pauvre rêveuse et inno* cente jeune fille sur laquelle le poète semble avoir concentré tous les sentimens qui nous émeuvent le plus , toutes les douleurs d'un enfant ravi à sa mère, toutes les soufirances d'un amour caché timidement au fond du cceur, toutes les joies d'une ame ardente et expansive, les pieux souvenirs de la reconnaissance, les douces émotions de f

amitié? Don, à prendre dans le monde moderne tous les poètes et romanciers l'un après l'autre, aucun n'avait encore peint cette figure de jeune fille , si belle d'amour et de résignation, et il ne faut rien chercher de semblable dans le monde ancien. La poésie du christianisme pouvait seule produire une telle création. Que ai l'on voulait aussi symboliser Mignon , conune on l'a fait de Psyché , quelle triste et profonde idée ne serait-ce pas que celle de cet enfent, enlevé de bonne heure à la terre natale, qui souffre et se sent mal à l'aise, et a froid dans les nouvelles contrées où on le transporte, et lentement dépérit, et meurt •veo un rayon de joie dans les yenx et une parole

(59) d'amoor sur les lèrres ! Quel doux et touchant ta- Ueau que celui.de cette vie tonte d'abnégation, de reconnaissance, d'harmonie; cette vie passée sur une terre étrangère, parmi des étfés étrangers ; cette vie sur laquelle le soleil de ce monde ne luit pas, et qui, pour se réchauffer , a besoin de s'en aller bien loin, bien loin!

Assez d'écrivains et d'artistes ont pris à tàdie de retracer , comme ils le ^taient , ce pur et angélique visage de Mignon. En ^U^^^^gi^^ ^out le monde connaît la pauvre fille, tout le monde peut vous réciter sa chanson et vous raconter sa triste histoire. Je sais, entre antres, deux hommes qui l'ont admilablonent comprise; c'est le grand compositeur Beethoven et le peintre Retsch , l'auteur de ces belles gravures au trait sur le théâtre de Goethe, de Shakespeare, et quelques poésies de Schiller. Beelhoven a mU en musique k romance de Mignon : le commencement est grave; les notes résotinent avec force et lenteur; les syllabes tombent conune des coups de mafteau; puis, à mesure que la jeune fille avance dans la description de son pays, sa voix s'élève,

s'exalte; l'accompagnement se précipite comme les battemens d'une artère tourmentée par la fièvre, et quand eQe en vient à ces mots : Cest là ! c'est là {dahin! dahin!)\ ce n'est plus qu'un cri d'angoisse; on dirait d'un instrument qui se brise, d'un cœur qui s'éteint dans la convulsion, d'une voix qui se déchire.

Retsch a composé sur la même situation un petit tableaa Mignon est assise par terre aux pieds de Wilhelm Meister, un bras appuyé mollement sur les genoux de son bien&iteur, et de l'autre tenant son luth. A voir la forme délicate de ses membres , ses longs cheveux et ses vétemens d'une forme ambiguë , on ne saurait dire à quel sexe elle appartient. A voir les traits de son visage, on remarque bien encore que c'est un enfant^piais un en&nt précoce et vieilli trop tôt, et sou^ cette joue si pâle, dans cet amer sourire qui vient expirer sur ses lèvres , dans ces grands yeux bleus au regard immobile, fixe, ardent, on peut déjà pressentir un germe de mort. La jeune fille vient d'achever sa triste chanson.

Connais -tu la contrée où les citrons fleurissent, Où croit Torange d'or sous un feuillage obscur? Là plane un Tei\t léger venu d'un ciel d'azur, Là près du mjrte vert , les beaux lauriers grandissent. La connais -tu? C'est là, mon bien -aimé, dis -moi. C'est là que je voudrais m'en aller avec toi.

Connais- tu la maison avec sa colonnade! La chambre est bien parée et le salon brillant, Et les marbres sculptés semblent en me vojrant, IKre : Que fa-t-on fait, 6 pauvre enfant malade? La connais-tu? C'est là, mon protecteur, dis- moi. C'est là que {e voudrais m'en aller avec toi.

Connais-la la montagne élerée an nuage?

Le mal et j ponnnit son chemin nébuleux; Le dragon j repose au fond d'un antre affreux , Et le torrent bondit arec le roc sauvage. La connais- tu? C'est là, mon pére^ ob! dis «le moi^ C'est là 'qu'il te fiiudra m'empiener arec toi.

Et maintenant sa voix retombe épuisée , elle lève les yeux vers le ciel, et il y a dans son regard tant de tristesse et de résignation, tandis qu'à côté d'elle Wilhelm, la tète penchée, le front rêveur, semble écouter encore ce chant étrange et chercher dans sa pensée le pays où la jeune fille veut qu'il la conduise.

Je voudrais &iré remarquer encore dans ce beau roman de Gœthe , le caractère du vieux chantre , qui peut paraître im peu outré , mais qui traverse À douloureusement tout l'ouvrage, comme un remords ou un funeste pressentiment; puis toute l'histoire de Marianne et les délicieux rédts que "Wilhelm lui £ût sur son enfance ; puis , enfin , ces idées sur l'art et la poésie qui jaillissent de temps à autre comme autant de clartés lumineuses au milieu de cette vul^ffe et ignorante assemblée de comédiens; puis tout ce que l'histoire d'ÂuréUe, de Lotbario , de Thérèse amène de pensées sages et profondes sur la vie et l'amour.

Wilhelm Meister n'est pas un roman à parcourir dun oeil distrait, mais un Uvre à étudier; car cha-

 cune des situations qu'il renferme présente un riche sujet de réfleicions, et chaque page porte Tempreinie d'un esprit supérieur. Gœthe en avait lui-même une très -haute opinion; car il dit dans un endroit de son journal : ce Je viens enfin d'envoyer le dernier livre de Wilhelm Mebter à l'éditeur. Depuis six ans j'ai travaillé sérieusement à écrire cet ouvrage, à le mettre en ordre, et je l'ai donné successivement à l'imprimerie. C'est pour moi une

des productions les plus incalculables, soit qu'on la prenne dans son ensemble, soit dans ses détails; je désire même que la mesure me manque pour la bien juger. ^

A vingt ans je crois que l'on préférerait Werther; mais plus tard il faut reUre Wilhelm Meister, et convenir que c'est le premier romaU de Gcethe. Il est triste, après cela, de songer que cet ouvrage, traduit en français, et bien traduit par M. Th. Tous* senel, n'a pas eu de succès. U est triste de songer que les beaux, les vrais romans où l'Allemagne se reflète avec sa poésie et son esthétique, ne se vendent pas chez nous ; que le Siembald de Tieck, par exem-» pie, en est resté à sa vieille et informe édidon; que son Phantasus n'est pas traduit, taftis que l'on ne manque pas de nous donner les romans de Spindler, ou les mauvaises Nouvelles de Tromliu ou de Laïuu

Après cette partie de Wilhelm Meisier, dont nous venons de parler, et qui est la plus connue, vient celle qui porte le titre d'Années de voyage. Elle

«me aux Années d'enseignement, en ce sens que Ton y retrouve les mêmes persomiages} mais ce n'est pas, à proprement parler, un roman. Dans la première partie, Wilhelm Meister était le jeune homme avide encore d'émotions, manquant d'expériences, s'ins* truisant, par les fiiutes qu'il commet, du chemin qu'il devrait suivre, et par les êtres bons ou mauvais qu'il rencontre, du hàt où il devrait tendre, lâ Wilhelm Mâster est l'homme mûr, l'homme grave et posé, Thomme initié aux jlus hautes questions de la sâence , l'homme qui ne veut plus seulement vivre pour lui, mais qui étend ses re« gards sur la société dont il &it partie, sur cette grande humanité dont il forme une fraction. Cétait d abord le représentant de Goethe, de Gœthe

poète et amoureux d'une jeune fille, de Gœthe racontant avec le même enthousiasme comment il avait eu , en&nt, un spectacle de nuirionnettes , et comment il concevait le rôle de Hamlet Cest maintenant en-» core un organe de Gcethe, mais l'enfant est devenu hoonne, l'âève est devenu maître; le poète a su joindre à ses belles répons de poésie le vaste champ de la sdenice. Cest l'homme qui a assez de fois étu-* dié son cœur, analysé ses sentimens, discuté avec ses passions; c'est l'homme qui maintenant porte ses regards autour de lui, interroge la terre et le âel, les plantes et les orages. Ici il apparaît avec son télescope, explique le cours des astres et les

merveilles de l'astronomie. Là il gravit la montagne pour développer le fruit de ses études sur la géologie et les minéraux. Ailleurs il entre dans l'examen des plus hautes idées de religion y de civilisation et de morale. Le monde où il nous transporte n'est pas le monde que nous connaissons , l'époque qu'il nous dépânt n'est ni dans le passé ni dans le présent , et l'on chercherait inutilement sur la carte cette vallée où il place son vaste établissement d'ëducation. C'est plutôt un monde à venir, un beau idéal qu'il forme de tout le prestige de sa poésie , de tout le pouvoir de sa science , de tous les dons de sa sagesse. Je gâterais, en les découpant, ces belles pages où il explique avec tant de netteté ses principes religieux, et surtout sa manière de concevoir l'éducation de l'enfant et celle de l'honmxe. Il y a là de cet amour de la nature comme on le trouve dans Rousseau ; de la philosophie de Lessing , des rêves d'or de Bernardin de Saint- Pierre; tout cela combiné avec la force et la justesse de conception qui n'appartiennent qu'à lui. £n même temps il anime les contrées où il passe , les lieux où il s'arrête; il détache les figures d'un tableau et leur donne la vie et le mouvement. Il fait passer devant nous des êtres revêtus

d'une teinte vaporeuse qui se dessinent .comme des ombres. On le suit avec un singulier mélange de doute et cependant d'avide intérêt, et quand on a fini le livre, il semble que l'on a

tait un rêve, mais quel rêve! Je me figure que les somnatebules, auxqueb on prêté des aperçus si merveilleux sur ce monde et des révélations si étranges de l'autre, doivent avoir des rêves pareils. (7)

Il fiiut prendre encore à part de cette seconde pÀTtie du roman , ces pensées recueillies sous le titre de Réflexions du voyageur, et Fragmeins tirés des archives de Macâire. C'est comme l'essence de sa philosophie , comme un tableau où il a résumé en quelques lignes et gravé en caractères saillans tout ce qu'il développe ailleurs par les faits et les événemens.

J'arrive maintenant au dernier roman de Gœthe, à celui qui, des trois, a soulevé les plus graves débats et £dt naître les critiques les plus amères, aux Jf^ahlt^enyandischa/ien ou Affinités électives (^)« Cest aussi une idée philosophique qui forme la base de ce livre, et une idée bien profonde par sa vérité, bien poétique par les réflexions qu'elle fait naître et les résultats auxquels elle peut conduire. Gcethe pense qu'il y a des âmes apparentées l'une à l'autre, des âmes en quelque sorte prédestinées à se rencontrer de par le monde, et à vivre heureusement ou à souffrir ensemble. Lorsque ces âmes conduites par un vague instinct ou par la Êitalité se r^pro-^^ cbenty se trouvent en présence Tune de l'autre, elles se comprennent bientôt , elles tendent à se joindre ^ à s'unir , à se fondre ensemble , comme les

(46) deux gouttes d'eau dont parle si poétiquement Saint-Martin d'Amboise. Que si rien ne se place entre elles, si nulle bar-

rière ne les arrête, la jonction est bientôt faite ; ces deux âmes , suivant leur sympathie, ne forment plus qu'un seul faisceau, et passent, appuyées l'une sur l'autre, 'satisfaites Tune de l'autre, au milieu de ce monde auquel elles n'ont plus rien à envier. Mais il peut arriver que des liens contractés d'avance arrêtent ces deux êtres qu'un même penchant domine ; il peut se faire que les lois de la nature et de la société les enchaînent, et alors commence le rude combat du sentiment contre les lois reçues, de la passion contre le devoir. Goethe a voulu encore exprimer cette idée renouvelée, mais de beaucoup ampliBée depuis par les Saint-Simoniens, que deux êtres attachés d'abord l'un k l'autre par une vive sympathie et une véritable affection , en viennent au bout de quelques années à trouver du vide dans leurs relations , du malaise dans leurs coeurs, de la gêne dans le lien qui les réunit Alors encore, s'il n'y a pas d'une part au moins une grande patience et une complète résignation, il doit s'en-* suivre de cet état de gêne une autre lutte contre le devoir et la société ; car ces deux êtres , homme et femme (bien entendu), tendent mutudlement à se dégager de leurs liens : mais le monde est là qui les regarde, les lois morales sont là qui les réprouvent et les lois sociales qui les arrêtent II y a effort d'un

(47) côté, il y a refoulement de Fautre, et de chaque côté la lutte s'aggrave par la résistance.

Voilà lia double situation d'Edouard et de sa femme Caroline, lorsqu'ils en viennent non -seulement à s'éloigner en secret Fun de l'autre, mais à aimer, ea dépit du devoir conjugal, celui-ci sa nièce Othilie, celle-là le capitaine. Cependant Caroline et le capitaine ne s'aiment que modérément} la raison dans leur comr l'eihporte sur la passion , et le sen^ timent du devoir domine leur

mutuel penchant. Ils n'auraient donc que de légers efforts à faire pour recouvrer le calme habituel de leur vie Mais l'amour énergique d'Edouard et l'amour si vrai et si dévoué d'Othilie marchent eux-mêmes au*devant des obstacles et amènent l'action du drame* Une fois arrivé ' là, le poète n'avait plus que deux voies à prendre. Ou Caroline se séparerait d'Edouard pour 'épouser le capitaine, et Edouard épouserait OthUie; mais ce ne senât plus alors qu'une plate histoire d'intrigues amoureuses, un misérable contrat dont les conséquences s'étendraient à l'infini ; car dans un an d'ici le même cas peut se représenter et le même pacte avoir Ueu ; ou le poète devait nous représenter cette lutte du coeur et de la morale, cette lutte de l'amour contre les règles et les habitudes sociales; et voilà le chemin qu'il s'est choisi.

Edouard , qui a d'abord demandé le divoi^e avec safismme, veut cependant éprouver jusqu'où va sa

passion pour Othilie. Il s'éloigne, il se retire dans la solitude, il s'efforce de repousser l'image de la jeune fille; puis, ne croyant pas avoir encore assez fait, il va se jeter dans le tourbillon du monde, dans le tumulte de la guerre. Il s'élance un jour de bataille au milieu de la mêlée, le désespoir s'est emparé de lui et il souhaite la mort; car d'un côté il n'aperçoit dans ce monde qu'un amour sans consolation ou un parjure, une infraction à ses devoirs.

Pendant ce temps Othilie est restée chez sa tante , luttant aussi contre son. ard^ite affection, tâchant de se distraire par une variété de travaux, par la vigilance qu'elle exerce sur toute la maison, des souvenirs qui la poursuivent, et chaque jour expiant par ses larmes et les angoisses de son cœur les folles espérances auxquelles elle avait osé se livrer.

Auprès d'elle est Caroline , qui pense tout autant aux dangers de son mari qu'à son amour pour le capit^ône ; Caroline , l'être positif et raisonnable auprès de la jeune fille toute poétique ; le cœur dont l'on peut suivre les battemens réguliers, auprès de celui qui s'exalte par des transports d'enthou*»siasme, ou retombe comme anéanti sous le £irdeau de la douleur.

A la fin Othilie meurt; Edouard meurt aussi. Caroline et le capitaine vivent pour se marier ensembla Les deux acteurs véritables du drame succombent, les deux êtres raisonnables et positifs restent.

La peQ6ée poélique s'en va, le prosaïsme demaire; Voilà, je croîs, comme les admirateurs de ce romaoi symbolisent la pensée de Goethe et en tirent une moralité philosophique et sociale.

Le roman «st intéressant, écrit d*une manière vraie et reposée comme la plupart des œuvres de Gœihe, mais il me parait être un peu long. U s'y trouve des situations et des personnages qui .ressemblent à des hor8*d'<£uvre; telle est par exemple Fapparition de la fille d'Edouard, qui fait, il esc vrai, par sa folle élourderie, sa vie bruyante et ses jcaprices un étraDge contraste avec l'existence tranquille de Caroline et Famé douce, timide et soufirante d'Othilie, mais qui distrait trop long- temps l'attention du lecteur de la smte du drame, auquel il tend sans cesse à revenir. Telle est encore la longue et minutieuse description de cette diapelle que Ton bâtit, et le rôle assez monotone de l'architecte;

Quant aux caractères, quelques«-uns sont très-» beaux ; celui d'Edouard est dessiné en relief, plein* de vie, de force et de vérité; celui d'Othilie tient de la douceur humble et passive de Mignon et de la grice de Charlotte. On ne peut pas contester non

plus l'empreinte vraie que portent les caractères de Caroline et du capitaine; mais ils &tiguent par leur froide raison et leur vulgarité^ et celui de la fille d'Edouard nous semble un peu outré.

Les Allemands font à ce tivre un autre reproche^

c'est celtû d*itnmoralité| et il ne serait pas prudent de demander à toute femme allemande si elle a lu les JVahlçerçi^andischafieny il en est qui pourraient prendre cette (question pour une grave offense. Il est vrai qjie la sévérité habituelle de leurs mœurs ne s'accorde guère avec les relations du comte et de la baronne, qui se continuent si facilement jusque, dans le château d*Édouard. Mais l'idée la plus choquante, celle qui pourrait nous surprendre, en France même, où nous ne nous piquons pourtant guère de puritanisme , c'est celle de cet en&nt né dans les embrassemens d'Edouard et de Giroline , lorsque tous deux sont déjà devenus l'un à l'autre infidèles de cœur, et qui porte dans sa ressemblance avec Othilie et le capitaine le cachet d'une double pensée adultère.

Mais en parlant de l'immoralité de ce livre, il y aurait je crois une pensée plus large à exprimer, c'est qu'il est empreint d'une sorte de fatalisme ^désespérant ; c'est qu'en ôtant à l'homme le pouvoir de lutter avec avantage contre le sort et contre ses passions, on peut lui en ôter aussi le désir, et alors il quel degré de fkiblesse et de misère ne nous ferait^ on pas retomber? Certes, Schiller va sans doute trop loin dans son idéalisation de l'homme , dans cette force et cette majesté qu'il prête au moi humain. Schiller est trop poëtique et Gœthe est beaucoup plus vrai; mais la poésie à demi éthérée de

Scbiller ne j>roduiraii-elle pas de meilleurs rësuU uts que laustère vérité de Goethe ? L'homme tient encore da caractère de Penfiint ; si on lui dit ^'il est bon et vertueut , il tâchera de se montrer bon et vertueux; A on lui dit qi/il a Tante vicieuse, il court grand risque de retomber plus avant dans ses dé&uts.

Cest peut-être ici le cas de parler aussi de la moralité de Werther. On a dit que ce roman doit exalter les passions, déplacer les saines idées pour les remettre sous un fiiux point de vue et jeter dans Tesprit du lecteur une exagération qui lui rend la vie ordinaire, la vie sociale impossible. Tai vu en Allemagne des pères de famille cacher avec soin Werther dans le fond de leur bibliothèque povw le dérober à leurs enfans, et j'ai connu un jeune homme à qui sa mère avait fiât solennellement promeure de ne jamais le lire. En y réfléchissant avec plus de sang-froid , on pourrait voir cependant que cet ouvrage, en apparence si dangereux, porte avec lui un haut ensagnement Cest cet état de maladie morale dans lequel tombe celui qui repousse les usages, les idées reçues, les lois de la société; c'est la huBse voie où ses exagérations le jettent , et l'abime où sa fièvre de cœur le précipite. . Quant à la moralité de Wilhelm Meister, nous avons vu comment l'auteur lui-même la comprenait et l'avait développée.

Du reste, de telles (juestions sont peut-être plus qu'inutiles dans des ouvrages de ce genre. L'architecte élève son monument; le peintre dispose sa toile et nuance ses couleurs sans songer à autre chose qu'à son œuvre d'art U peut bien en être de même du romancier» et dans ce cas Gœihe a résolu assez hautement la question à son avantage. (9)

FAUST

(l^ CHRONIQUE.)

Daram dûss der-Menseh tint Setîe Mai^ êànm siogt er mkgr die Naimr^ ta ergrundtn amtk pmp michi itt der Natur ist^ sondera ta itfabrea ami ergraaden die Hôilea^ dea Tea/et aad seia Reiek : miso maeh ergriîadei der Measck dea Hiaaaêl aaê eeia Wesea^ aaailich G oit aad seia Reich.

Pabactuus-

Gcprres a placé, au commencement de son excellent ouvrage sur les anciens Livres da peuple {Volksbueher) y une allégorie qui exprime très-biei» k manière dont il envisage }e moyen âge, et celle* dont chacun doit Tenvisager pour trouver dans celte étude quelque jouissance.

L'auteur est seul, égaré an milieu de la campagne auprès d'un rnisseaUr U entend les vagues de ce ruisseau qui murmurent , et il voudrait comprendre leur l^gage. Les vagues s'enflenc, grondent^ et il le» suit avec inquiétude sans savoir ce qu'elles veulent lui dire; le bruit redouble. Tonde bouiHonne et lui s'avance toujours avec plus de perplexité , honteux et chagrin de ne pouvoir ex|4iquer cette voix d^uit des élémens de b nature. Il arrive auprès tf ud herw. mite à la chevelure blanche ^ au front vénérable^ et

là le ruisseau s'apaise , s'étend mollement comme une nappe de cristal , et tout autour respirent la paix et le silence.

Que demandes -tu, dit lliermite ?

Je cherche à deviner l'énigme obscure de la vie.

L'hermite l'emmène avec lui dans le flanc d'un rocher. Une porte d'airain s'ouvre, et sous une voûte de cristal, à la lueur d'une I^mpç» apparaissent les héros du moy^i âge, les Charlemagne, les Barherousse y les Lionel et les Henri au cœur de lion.

Non , il ne faut pas l'étudier pour en rire, ce heao et poétique moyen âge; il faut le prendre avec foi» avec amour, et la porte d'airain qui nous en sépare êe brise, et à la lueur de cette lampe, qui a pâli dans le cours des siècdest nous allons revoir tout ce que ces temps de naïve croyance et de chevalerie ont enfiinté. Salut h vous, valeureux hommes do roi Arthur; salut à vous, nobles pairs de Charlemagne» qui aves si bien guerroyé pour le Christ contre les Saxons et contre les Sarrasins; salut à toi, douce et pauvre Geneviève, dont la calomnie et les persécutions n'ont pu vaincre la constance et la piété; salut à toi, Montevilla, le voyageur, qui a si bien peint les portes du paradis et les fruits merveilleux de l'Asie ; et à toi, Fortunatus, dont chacun pourrait envier le sort; et à tm ausn, joyeux Eulen^egel, convive assidu des .rieuses assemblées , l'ami du puissant sei* gneur, et le compagnon du paysan et de l'ouvrier.

Reprenez ces vieux livres informes et mal imprn méf , déroules jces pages termes par la poussière : lii est toute cette ^oque qui s'en va loin de nous, tout ce moyen âge avec sa simplicité, sa science cou- (ose , sa religion et son amour. L'histoire anciennet parant de ses lambeaux les conceptions des temps modernes; la Bible et Homère; la fraîche mythologie de l'Orient et les graves rêveries du Nord ; les contes de l'Arabie et les vers des Minnesanger; les diables

et les enchanteurs; les fées et les gnomes; le sultan de Babylone et l'empereur d'Allemagne » tout cela mêlé , confonda , arri-

vant à la fois , se disputant le terrain» nouant et dénouant le drame, tout cela si nefae de couleurs et plein de vie, si vrai dans ses anachronismes et son mépris de toute géographie, voilà ce que l'on peut rechercher, lire^ étudier, et, j'ose le dire , admirer dans ces livres, dont une pièce de vers, une tradition orale, un fragment d'ouvrages anciens, fiit quelquefois le premier fondement, et que les imprimeries de Cologpe, Nuremberg, Francfort, Paris, Troyes, Lyon, nous ont léguées avec leurs formes sans prétention et leurs grossières gra-» vures sur bois.

On a tant haussé les épaules sur cette littérature du moyen âge : elle était pourtant extrêmement riche et variée; fraîche comme un matin de print^npt et étiacelante comme des perles de rosée. Elle ne s'était pas encore usée en théories, elle n'avait pas

«ncore plîé sous le faix de Fexpérietice; elle ecnn* m encan sa carrière; le passé ne lui* donnait -qu'un léger bagage , et Favenir ne la préoecupait pas. Elle s'en allait gaîment le long de son chemin et s'amu^ sait conune' un enfent avec tout ce qu'elle rencontrait; ici avectme fleur, arec le chant d'un oiseau, avec une montagne^ où le soir elle croyait voir dans sa curieuse imagination apparaître des esprits; là avec un vieux château devant lequel elle ouvrait de grands yeux , et une forêt au milieu de laquelle il lui sem* blait entendre toutes sortes de bruits étranges. Puis elle avait quelquefois des rencontres charmantes et des occasions de s'instruire merveilleuses. Un jour elle entendait parler d'un chevalier qui pourfendait les mécréans , et délivrait des attaques dès infidèles le saint sépulcre. Une autre fois il lui arrivait un pèlerin qui avait visité la ville de Jérusalem et la crèche de Bethléem , et qui racontait des prodiges des lieux où il avait passé. Aujourd'hui elle pouvait recueiUir les lais d'amour de Thibault de Champa^

gne, ou les récits héroïques de Wolfram d'Eschenbach, et demain peut-être elle allait ouir les grands miracles opérés par la vertu de 5. Denis ou de S. Bernard. Et la bonne fille écoutait tout cela avec une pieuse crédulité , et se faisait un devoir de rapporter ce qu'elle avait entendu pour l'édifîcatioi^ des fidties et l'effroi des méchans. Nous avons été enfans, nous avons été bercés avec des contes de fées, des his-^

toires de nourrices, et notre littérature a eu comm* nous son enfance curieuse y riante , naîye et pleine de joies innocentes et de doux souvenirs. Aujourd'hui nous voilà devenus grands; aujourd'hui il nous faut des travaux sérieux et un but déterminé* Hélas ! qui de nous ne regrette pas quelquefois le temps où il pouvait jouer des heures entières *$ur la verte pelouse du village, et se &ire redire tous les soirs avec un nouveau plaisir la touchante histoire df Toiseau bleu et celle du petit Poucet ou du Chaperon rouge. Peut-être en est^il de même de notre littérature, qui doit aujourd'hui &ire la grande dame, et qui, dans les salons où on la conduit cérémonieusement sous les habits dorés dont on la pare, jette un. regard de tristesse vers ce temps de liberté où elle pouvait s'égarer tout à son aise dans la forêt, rêver des heures entières sous le porche d'un vieux château ou l'ogive d'une cathédrale.

B31e avait à elle beaucoup d'espace, et si Colomb ne lui avait pas encore découvert l'Amérique, elle pouvait bien y suppléer avec le monde imaginaire qu'elle se créait Sa poésie tournait, il est vrai, presque toujours dans les mêmes cercles : le roi Arthur et la table ronde, Charlemagne et ses pairs, le saint Graal (^o) et les pieuses expéditions. Mais ces trois cercles pouvaient

s'étendre, se modifier et varier à rinfini. Ensuite venaient les histoires bibliques , le»

tradition» locales, les récits de voyage toujours trèspoétic{U6s et très-amusaiis; le livre des s^t sages ^ les livres de médecine, nécromancie, divination» astrologie, et enfin les contes de sorcellerie, parmi lesquels nous voyons surgir de toute sa hauteur la figure du grand enchanteur et maudit nécromancier Faust, et avant lui encore celle de l'enchanteur Virgile.

Les bibliographes font remonter très -haut Tori^ gine de cette chronique. Goerres ne la connaissait que d'après le livre imprimé en 1 55a à Amsterdam , sous le titre de : Een schone Historié van f^irgilius^ van zijn Leuen^ Dooly ende van zijn ^^fonderlicke JVerken^ di hy deede hy Nigromantien ende hy dai hehulpe des Duyvek. Mais il ne fait pas difficulté de la reporter beaucoup plus haut, et en ajoutant qu'elle renferme plusieurs choses empruntées au Livre des sept sages ^ il en recule indéfiniment la source première; car le Livre des sept sages Ait traduit du grec en latin au 'douzième siècle ; le grec était traduit du persan, et le piersan provenait d» l'indien , qui provenait je ne sais d'où.

Le professeur Fr. Val. Schmidt, dans ses Documens pour l'histoire de la poésie romantique, parle de la Chronique de Virgile comme ayant été écrite au treizième siècle par un auteur dont on ignore le nom) dans le IM^er de mirabilibus Romœ. Gervasius Tilburiensis , qui écrivit en i a 1 5 ses Oiia im-

(59) piriaUof raconie plusieurs choses qu'il avait emenda dire pux Iialieus sur les ouvrages merveilleux de Virgile. Helinandus, qui mourut en 1227, rapporte aussi plusieurs ' documens curieux à ce sujet. Par exemple, que devant une des portes de Naples,

Virgule avait placé une mouche en hronze qui devait chasser toutes les mouches de la ville. On lui auribuait aussi la construction d'un édifice enchanté» appelé le Sauveur de Rome, et qui passait pour une des sept merveilles du monde. Cétait un cercle de statues ponant chacune sur la poitrine le nom du peuple qu'elle représentait, et ayaift au cou une sonnettft Des prêtres étaient là chareés de veiller jour et nuit , et si une nation songeait à se soulever contre Home, la statue de cette nation s'agitait aussitôt et Êdsait retentir sa sonnette. Alors les prêtres s'en allaient donner cet avis aux ministres de l'em*

pereur, et l'on envoyait aussitôt une armée pour prévenir la révolte.

Âlexaiidre Fïeckam, bénédictin anglais, qui vivait au commencement du treizième siècle, a fait aussi mention de Virgile dans son ouvrage intitulé : De naturis remm. Et dans les Gesia romanorum 9 ch. 57, on trpuve le passage suivant : Titus, empereur d^ Rome , rendit une loi d'après laquelle l'anniver^ saîre de naissance de son fils aine devait être sanctifié, et toute espèce de travail interdit ce jour^la. Après la publication de ceue loi , il fit venir auprès

de lui Virgileet lui dit : J'ai peur que Ton ne com^ mette encore en secret et sans que je le sache, beaU' coup dlnfractions à Fédit que je viens de rendre. Ainsi je te prie d'employer ton savoir à me pro-^ curer un instrument à Taide duquel je pubse découviir les coupables. Maître, répondit Virgile, ta volonté sera accomplie. Et alors il éleva au milieu de la ville une statue, qui disait chaque jour à Fempereur quel mépris on avait fait de sa loi, et quels étaient les infracteurs.

La tradition de Virgile, grossie de mainte anec- . dote de sorcier , recueillie de part et d'autre , se ré^ pandit promptement en Europe. Nous avons vu qu'en i552 elle était traduite en hollandais. En i5io il en parut une édition en Angleterre avec ce titre : This boke treateth of the lyfe of Kirgilius , and of his deihj and many maivayles^ tkat he dilin hi$ lyfe tyme hy %^^hiichcrafl and nicromancy^thorougk the help ofihe de^ylls ofhelL II en existe aussi deux vieilles éditions françaises imprimées à Paris, l'une in-4*° l'autre in*8.°, mais sans date.

Virgile avait fait encore, au dire de ses biographes, une excursion en Angleterre et visité le roi Arthur, auquel, s'il faut en croire Hans Sachs, il joua un tour de son métier. Cest toujours cette histoire d'épreuve de fidélité conjugale que l'on retrouve dans l'Ariosie et dans les nouvellistes du moyen âge, et dont on ne fait que varier la forme. (*») •

Un jour le roi Arthur était triste et refluait toute eapèee de consolation; Virgile s'en vint lui offrir ses secotu^y mais le joi lui dit : Ton art magique est inutile, tu ne peux rien &ire pour moi jCependant il finit par lui révéler la oause de son cha- * giia.. Alors Virgile bâtit un pont magnifique sur la Tamise; au milieu il élève une tour, et à cette tour était attachée une petite cloche. Le roi arrive avec toutes les dames et les seigneurs de sa pour ; Vir^e tire la cloche, et tous ceux qui se trouvaient sur le pont tombent à droite et à gauche; car celuilà seul aurait pu rester debout qui eût été vraiment pur en pensée et en action. Et quand le roi Arthui* se vit en si nombreuse compagnie, il se mit à rire et flit consolé.

On dit aussi que Virg^e avait fiât une statue ap* pdée limage de la vérité. Ceux qui , dans des cas importans, avaient prêté serment, devaient mettre leur main dans la bouche de cette sta-

tue; si elle les' mordait, c'est qu'ils avaient mend; si au contraire elle ne bougeait pas , on pouvait croire à la vérité de leurs paroles.

A ces promesses de l'enchanteur Virgile , Gœrres en ajoute encore d'autres qui ne sont pas moins curieuses. Par exemple, il s'était élevé un jardin où chaque jour Ton pouvait voir s'épanouir de nouvelles fleurs, mûrir de nouveaux fruits; où sans tesse l'oiseau chantait, où. le balancement des ar-r

br«s t le munuure des ruisdeaQX formaient une harmonie perpétuelle. Il devint amoureux de la fiUe du sultan de Babylone, et toutes les puks îl Tenlevaît à ia demeure de son père et la transportait dans son beau jardin. Cependant le sultan s'aperçut que sa fiUe ne couchait pas toujours très-^régdlièrement i la maison, et il lui fit subir un intérrogatoire auquel la l»eif -aimée de Virgile répondit par des larmes et par l'aveu de ses promenades nocturnes. Alors le père liii donna une liqueur narcotique y en lui commandant de la faire boJré a Virgile 5 et quand l'enchameur fut profondément endormi , le sultan le fit arrêter et le condamna à mort Le jour de l'exécution est venu, toute la ville se rassemble pour voir le supplice du magicien; mais quand on arrive auprès de l'écha&ud, TEuphrate déborde 9 inonde la place; le sultan et la fouk réunie autour de lui se jettent à la nage. Pendant ce temps, Virgile se construit un pont aérien et em* mène sa bien-aimée*

De là il* vient en Italie, ouvre la montagne dé Pausilippe, jette lesfondemensdeNaples, et il élevé dans cette nouvelle ville une tour, au-dessus de laquelle on voyait pendre une pomme attachée à une chaîne de fer. Si l'on secouait cette pomme , il en résultait un tremblement de terre, et, si on l'en^ levait, k ville devait tom-

ber. Il bâtit aussi des écoles et enseigna la nécromancie; et après avoir vécii

un gnnd nombre d'années , l'idée lui vint de vouloir se rajeunir. Il appelle un de ses serviteurs dans lequel il avait grande confiance , et lui commande de le couper par morç^ux, et de placer ces morceaux dans une tonne, avec la tële en haut , les pieds ea Jbas , le coeur au milieu , selon la conformation de l'homme ; puis , de porter celte tonne sous une lampe qui devait brûler éternellement, et trois semaines après il devait se réveiller jeune homme. Le sernteur fit ce que son maître lui avait commandé; maïs au bout de sept jours , l'empereur n'entendant plus parler de Virgile, voulut savoir ce qu'il éuit devenu. On s'adressa aux gens de sa maison , qui ne surent que répondre: On fit une perquisition, W corps de ?ii^e bxi trouvé haché par morceaux : on l'enterra sans attendre sa résurrection , et le fidèle serviteur mourut sur l'échalaud , comme convaincu d'avoir assassiné son maître.

Nous avons rapporté cette histoire de Virgile « parce qu'elle nous semble être en parenté avec celle de Faust Le peuple du moyen Âge aimût beaucoup ces contes de magie et d'enchantemens, qui avaient pour lui, grâce à sa crédulité, tout le charme du merveilleux et tout le pouvoir de la réalité. Quelquefois un type primitif passait d'une nation à l'autre, en se modifiant d'après le caractère, les moeurs et la culture de cette nation. Ainsi Virgile, Merlin, Makgys et le bohémien Zito, peuvent bien être

(64) sortis de la même souche et avoir pris là TemprûnU du Midi , ici celle de TEst, ailleurs celle du Nord. Souvent aussi des hommes apparaissaient avec une science tout-à-fait hors de Ja portée du vulgaire, et produisaient des œuvres qui , pour ces

temps ^'ignorance, étaient de véritables prodiges. Alors le peuple 9 pour s'expliquer plutôt ce qu'il ne comprenait pas, peut-être aussi pour se venger de la supériorité' de ces ^vans , ne balançait pas à en faire des magiciens , des hommes liés par quelque pacte au diable. Et c'est ainsi que l'évêque Théophile^Comélius Agrippa, Philippe-Bombast de Hohenheim, connu sous le nom de Paracebe, ont dû %ibir eux-mêmes cette accusation de sorcellerie

Cela tenait aux croyances de l'époque. Il n'y avait pour le peuple que deux puissances dans le monde , le ciel etFenfer. Toutes les deux le préoccupaient sans cesse, putes les" deux semblaient agir chaque jour directement sur les moindres circonstances de sa vie. Si un homme faisait une bonne œuvre, c'était la vierge Marie ou son bon ange qui l'avait soutenu; s'il conunettait une faute, c'était Satan avec ses ruses infernales qui l'avait entraîné. Dans l'absence de toute véritable science morale, physique, astronomique, judiciaire, tout devait se résoudre pour lui par ces deux immuables principes : Dieu et le diable. Il appelait Dieu comme interinédiaire dans ses juge* mens, dans, ses affaires de fiunille, dans ses tour-

nois, dans ses jours de fttes et ses heures de travaux. La figure de Dieu ne lui était pas inconnue , il h voyait dans toutes les cathédrales avec une longue barbe et des cheveux flottans , et la Vierge portait une robe allemande ou française, selon qu'on la peignait pour l'Allemagne ou pour la France. De même il savait très-bien que le diable avait des cornes et une grande queue, une bouche effroyable, qui vomissait la flamme et la fumée ; et tout ce qui arrivait de mauvais dans le monde, il pouvait le mettre sans difficulté sur le compte d'un aussi hideux personnage. Ainsi vivant sans cesse entre ces deux puissances, les rencontrant chaque

jour sur son chemin, dans ses loisirs, dans ses prières, les connaissant toutes deux particulièrement, on conçoit qu il rattachât à l'une ou à l'autre tout ce qui pouvait l'étonner. Il n'y avait pour lui que deux manières d'opérer des choses extraordinaires, ou par le Ciel ou par le diable. Celui qui , après avoir jeûné, prié, s'être 'flagellé le corps, s'être couvert la tête de cendre , guérissait les malades et faisait revivre les morts, était un homme de Dieu, un saint. Celui qui, au contraire, pouvait troubler Tordre de la nature, conjurer les élémehs, et que Ton ne voyait jamais entrer dans les églises, s'agenouiller devant la croix, saluer avec respect les prêtres et les moines, celui-là était un compagnon du diable , un sorcier. Et de là vient que le moyen

âge a fourni tant de saints au calendrier, et tant de sorciers aux faiseurs de légendes. On prenait le nom de Thomme suspect , on grossissait son aventure , on y en ajoutait encore quelques autres tirées des anciennes chroniques, et on renvoyait absî sur le Blocksberg, rejoindre pour la nuit du sabbaUi ses prédécesseurs. Ensuite. son etfroyable figure prenait place dans les livres populaires « et les vieilles femmes n'entendaient plus parler de lui sans faire le signe de la croix. Il y avait ainâ d'un côté une myriade de saints, dont chacuû avait son emploi déterminé pour toutes les occasions de la vie, pour les maux de dents et les maux d'yeux, poiu* les chutes de cheval, pour les choses perdues que Ton désirait retrouver, pour les accouchemens, voyages sur terre et sur mer, entreprises de commerce, etc. Les soldats avaient leur saint , les chasseurs aussi leur saint; chaque corporation, chaque tribu, chaque métier nie marchait qu'avec la bannière de son saint. Et d'un autre côté vous retrouviez le même nombre de diables, démons^ esprits mauvais pour tous les vices et toutes les passions , tous les penchans au mal , toutes les rencontres dange-

reuses. La mytholo^e des anciens était plus riante, mais ne pouvait pas être plus riche. L'homme , au lieu d'écouter la voix de sa conscience, croyait tpujours entendre , comme le Féroce chasseur de Bûrger, un chevalier' blanc qui lui montrait le chemin vérita-

(6?) ble^ nuis di65cUe, un chevalier noir qui flattait set passions.

Ces remarques peuvent, en grande partie, s'appliqner ii Fau^t , dont la chronique est aussi pro* venue de ee même amour du merveilleux , de cette même agglomération d'idées prises dans l'esprit sa^ perstïdeux, non -seulement de plusieurs hommes , mais de plusieurs peuples.

Basée d'abord sur un fond vrai , elle n'aura pas eu de peine à rallier autour d'elle quelques-unes des histoires de sorcellerie qui coaraient le monde, et si, eomme Conrad Gessner le prétend, Faust fai* sait partie des scholastiei vagarUes , il donnait par là même lieu à ce que les écrivains de son temps loi' prêtassent toutes les aventures étranges qu'ils pouvaient ima^ner ou recueillir; car ces seholasiid vagantes n'étaient autres que des étudians sans emploi, qui s'adjoignaient à des astrologues, des cornée dîens et des chanteurs , et s'en dilaient de ville en ville exercer leur industrie. On les trouvait dans tomes les grandes foires et les grandes fttes, et la- Chronique de limhourg rapporte qu'au mois de Mii 1397 5 à la diète de l'Empire, qui eut lieu à Francfort 9 on comptait dans cette ville 5 182 prin-^ ces, comtes, barons, chevaliers, et 4^0 diseurs de bonne aventure , musiciens et écoliers errans.

Que Faust soit un personnage réel, qui existait au commencement du 16/ siècle,, c'est ce dont il

serait diâScile de douter, après les témoignages de quelques hommes notables^ qui devaient être ses contemporains.

Le Gelehrie CrilicuSj livre rempli de recherches bibliographiques très-précîeuses, a consacré une des cent questions' qu'il veut résoudre à la chronique de Faust, et nous empruntons à cet ouvragé <]uelques notices sur l'existence du magicien allemandL(>^)

L'un des plus anciens auteurs qui parlent de Faust y est le théologien . Plazius , qui a^rit l'ouvrage : De speclris et hmuribas. Ensuite vient Jean . Mànlius qui , dans ses Coiiectaneis locorum commn^ niurrij pag.^ 38, dit que Fàiist était né à Kundling, petite ville de Souabe, qu'il étudia à Cracovîe, que de là il se mit en voyage, et découvrit maint seéret merveilleux.

André Homoffino, Vdxxxxsmàe&Promptuariaexemplorumj ajoute que Faust vint à Wittèmberg, mais qu'il se sauva de cette ville en apprenant que le^duc voulait le faire arrêter.

Jean Wierus regarde Faust comme un impostfnxr.

Conrad Gessner, dans son Onomastko^ pkce Faust, à côté de Paracebe et des autres hommes exercés dans la pratique de la magie.

Philippe. Camerarius dit qu'il n'existe peut-être pas un homiïie dans la classe du peuple qui n'ait souvent entendu parler de Faust

Martin Delrlo., dans ses Disquisiiionibus magicis.

traite Faust et Agrippa* comme deux fripons^ ha-^ bûués de payer leur écot dans les auberges avec de l'argent qui, au premier

abord , semblait être de bon aloi, et qui ensuite se changeait en co(ne ou en morceaux de fer.

Mezgerus, au contraire, praid le parti de Faust, et dédare 4pie c'était un homme probe et religieux.

Enfin Mélanchtdn, Luther^ et l'abbé Tritheim ont ausâ dans leor correspondance parlé de Faust; maïs Tun des lémoigùages les plus précieux à enregistrer, est celui que le D/ Siieglitz, de Leipzig, rapporte dans la notice intéressante qu'il a publiée dernièrement sur la vieille tradition de Faust.

Cetémoignage est emprunté à l'ouvrage que Phil. Begardi publia à Worms en iSig^ sous le dtre de : Zeyger der Gesundheii.

■ ff On a encore découvert, dit-il, un homme fameux. Je voudrais n'avoir pas prononcé son nom, mais il ne peut cependant pas rester secret; car c'est le même qui, il y a quelques années, s'en alla h travers un si grand nombre de principautés et de royaumes, et se rendit de toutes parts si céld^re, non-seulement par ses connaissances en médecine, maïs par sa chiromancie, nécromancie, physiognomonie et les visions qu'il représentait dans un miroir. Il n'a pas nié qui il était; il s'est donné pour

1 Gcerrcs^ VoiksHiciir, pag. 212.

 un' maître' connu et expérinienté, et a joint' à éxna nom de Fanst, le titre de Philosophas phUosopha- Tum. fi l'on Toulah compter tous ceux qu'il a trom* pésy ce semt une grande tiche. Ses promesses étaient grandes, aussi grandes que celles de Thessalus, et sa renommée aussi grande que celle de Théophraste; mais il a pris beaucoup d'argent et fait très-peu de dios& *

Quelques écrivains ont pourtant confondu Faust arec Faust l'imprimeur; d'autres avec un Faustus Socinua et avec un Jean Sahdilieus, qui prenait le titre de Fausius junior^

Ce qui parait à peu près certain y c'est qne Faust naquit à Kundlingen , qu'il fut élevé à l¥itteniber g , et ne tarda pas à se distinguer par sa science A Erfurt, dit Mœhsen, il s'offirit à reproduire dang l'espace de quelques lieures les comédies de I4aute et de Térence qui ont été perdues. Mais les professeurs ne Toulurent pas le mettre à l'épreuve; cair ils ne pouvûent regarder ime leHe tentative que comme une oeuvre de magie. Il se vantail aussi de pouvoir faire revivre ks œuvres de Platon et d'Arî»tote dans le cas on elles viendraiem à être ccHnplèlement perdues. Une autre fois, dans la méine ville, il reçut la pernûsaion d'ouvrir à Funiversilé nn cours puUîe sur EkMnère» et il représenta ks héros de llliade avec une telle clarté , qu'on e4t pu croire qu'il les avait lui-même connus. Les étudians^ qui

n'î^oraienl pas îusqu'où allail sa science étr^inge^ lui demand<èrent s'il pourrait faire passer deTant eux les principsmx personnages des poèmes d'Homère. Il' y consentit , et les mena dans une chambre obscure «n leur défendant de parler. Là ils virent venir Tan après f autfe , chacun avec ses attributs et son caractère particulier : les demi -dieux, les déesses, les rois et les guerriers dont il est tant parlé dans rUiade et TOdyssée; n^ais quand^rriva le géant Polyphème aveic son œil au milieu du front, sa barbe rouge et une énorme massue à la main, les étudians eurent peur, crièrent, se sauvèrent en tumulte ,r et deux d'entre eux crurent que Poljpbème avait voulu les manger. Le bruit de cette aventure ne tarda pas à se répandre dans la ville, le franciscain Klinge s'en vint trouver Faust pour tâcher de le convertir, et

n'ayant pu y parvenir ^ il le dévoua au diable et le fit chasser de la ville.

La plus ancienne histoire de Faust «pue f on con« naisse en Allemagne date de 1 588. Elle parut à Francfort-sur-le^Mein sous ce titre : Histoire du D.' Jean Faîist , le célèbre sorcier et magjicîen , où l'on voit comment il se donna au diable, comment il entreprit un grand nombre d^ choses prodigieuses jusqu'à ce qu'il reçût sa récompense ; extraite en grande partie de ses in-anuscriu , et rédigée pour f effroi des impies et l'avenissement des fidèles. Soyez soumis à Dieu y résister au Aable et il s'éloignera de vou».

(70 Çum gratia et prwiUgio. Imprimé chez Jean Spîes (sans nom d'auteuf).

Ce livre est devenu extrêmement rare , et il est presque impossible en Allemagne même de se le procurer.

En . 1 589 il en parut une autre sous le dire de : Histoire du D/ Jean, Faust le sorcier et ms^qien, de s^^ conjurations diaboliques, de -sa vie impie, de ses voyages et aven^pres étranges et de sa fin effroya* ble; revue et augmentée; in-12 , 326 pages sans nom d'auteur ni d'imprimeur. Ce doit être une réimpression de l'ouvrage précédent

L'auteur fait naître Faust dans un village près dléna en 1491 ; il le conduit ensuite à Witteinberg. Là Faust se donne au diable , entreprend de nom* breux et lointains voyages. Cette partie du livre est curieuse par les détails qu'elle donne sur quelquesunes des principales villes de l'Europe, et surtout, de l'Allemagne, sur Prague, Saltzboiirg, Cologne, Milan, Florence, Venise et Rome, où Faust pénètre dans le palais du pape , s'asseoit à la table de sa

sainteté, et lui joue plusieurs espièglerie‌s que Mario we n'a pas oubliées dans son drame.

Plusieurs chapitres de cette chronique sont employés aussi en discussipns théologiques ou philosophiques entre Faust qui cherche à s'instruire, et MéphistophelèsN qui professe. Cest là que l'on apprend comment est composé l'enfer, comment a

ct^créé le moilde, <]'où proviennent l'été et l'iiiver, ec (enn-caup d'autres choses, non moinfs utiles et ioiéressantes à savoir. Quel<]uefois les questions de Faust ne semblent avoir été si bien choisies par Fauteur que pour lui donner un moyen de dévelop-per ses. connaissances en théologie et en physique, et ces connaissances sont curieuses. D'autres fois dles amènent de la part de Méphistophelès une réponse sardonique, dont le bon écrivain ne manque pas de faire remarquer la portée diabolique.

Je crois que ce livre, devenu très -rare, a servi de base à celui que George -Rodolphe Widmann. publia à Hambourg en iSgg, et dont une nouvelle édition parut à Nuremberg sous le titre de.: La vie. crioiindle et fin effroyable du célèbre archi-magi-. cien D.' Jean Faust , revue et augmentée par Pfiffer^ ia-S.**, 128:1 pagesr(^3)

En comparant ces deux ouvk^ges ensemble , il est

Ëicâle de voir que Widmann a ,connu celui de son

devander, et qu'il lui a emprunté beaucoup défaits,

d'anecdotes et d'aventures. Mais en choisissant dans

cette première chronique ce qu'il y avait de saillant,

en élaguant beaucoup de pages monotodes et en

arrangeant le tout avec soin , il a su rendre la sienne

plus agréable à lire et plus intéressante.

Et «'est là que nous prendrons les principaux traits de la vie de Faust , comme le peuple du 1 6.^ ftiède se la représentait

Mais vaat àei chose» les plus précieuses de cet ouvrage , ce sont sans contredit les remarques mises à la fin de chaque chapitre. L'auteur -^déclare dans sa pré&ce qu'il n'a point écrit la vie de Faust pour faire naître de mauvaises pensées dans l'esprit de ses lecteurs, mais au contraire pour leur montrer l'abîme effroyable dans lequel se précipitent ceux qui s'éloignent de Dieu, et pour rendre son livre aussi moral que possible, il a grand soin de commenter les actions de Faust l'une après Vautre. Toute la crédulité et toute l'érudiûon naïve d^un homme du 1 6* siècle sont employées à faire ces commentaires. Parle-t-il des démons, il rapporte aussitôt ce que S* Augustin, la Sorbonne de Pariis et les conciles en ont dit S'il en vient au suicidé, il a* grand soin ans» de compuker tous les pères de l'Église pour connaître leur opinion à cet égard. S'il est question des peines de l'enfer, même travail d'érudition pour savoir au juste de quoi elles se composent. Il discute sérieusement les conditions qui entrent dans le pacte du diable avec Faust, et l'existence du diable lui-même, d'où il vient,- sous quelle forme il aime le mieux à se montrer, pourquoi il s'appelle)e prince du monde, quelles sont ses ruses, son* pouvoir, etc. Il emploie dans toutes ces discussions l'autorité de la Bible, Homère et Vir^e, S. Paul, S. Chrysostôme, Platon, Âristote, Luther et Cicéron, peu lui importe. Tout cela est entre-

vaâé d'histoires de magîe non movis intéressantes que celle de Fattst , et d'attaques directes Contre le pape , qoi prouvent que

cette chronique est tome différente de la chronique de Faust l^mprimeur, attribuée à la vengeance des moines.

Du reste il ne Êiudrait pas s'attendre à trouver ici une suite d'aventures si étranges et une histcnre si tra^que que le titre du livre pourrait le faire croire.

Faust est très-souvent un homme fort débonnaire, ou tin joyeux compagnon qui tient plus de la gaité tome ronde d'Eiilens-piegel que de la méchanceté du diaMe. Il n'j a tel brave étudiant allemand qui ne puisse hardiment prendre' sur s<m compte quelques-uns de ses plus grands écarts , et tel joueur de gobelets qm ne soit en état de hitter . avantageuse* ment contre bon nombre de ses sorcelleries.' Le pauvre Faust est parfois même si humble et si embarrassé qu'il fait pitié ; au Heu de gouverner son esprit^ Méphistophelès, comme bon'lui semble, il en a peur, et tout ce qu'il en obtient pourrait bien ne pas tenter beaucoup de personnes de se donner pour le même prix au diable.

Quant au caractère de la chronique , il est allemand, tout-à-fait allemand; par les mœurs qu'elle dépeint, par les habitudes, les personnages qu'elle met en scène, par cette vie d'étudiant que Faust mène à Wittemberg, el ces voyages qu'il entreprend

(76) au temps de la foire à Leipzig et à Francfort , et fe ne doute pas un seul instant que toutes les chroniques sur le même sujet, répandues en Angleterre, en Italie, en Hollande^ en France, en Espagne, ne soient provenues d'abord de l'ouvrage allemand qui; porte xm cachet irrécusable d'originalité. ^

Faust est né de parens pauvres dans le comté d'Anhalt Un de ses cousins, qui habitait Witteknberg, le prend auprès de lui et le fait entrer à r^ni* versiié; là il étudie à la fpis la théologie et la

médecine, et reçoit plus tard à Ingolstadt le titre de docteur. Tout en se. livrant à ses devoirs classiques^ le goût lui vient pourtant' aussi de.connâàre les sciences secrètes dont il a om raconter tant de merveilles. Il se procure des livres d'astrologie et de nécromancie , et consacre . à cette lecture maiidite tout le temps qu'il peut dérober à la théologie. En

1 En Hollande j elle a produit les gravures au- trait de Rembrandt , celles de Van Sichem , et VHistorie van D.' J. Fausius, die eenen iiitnemenden groote Tooienar ende siverï Constenar (vas, uit de Hooch^ Duyischer oversiens ende mit figures vercîart. Emmerich, iSga. Deïft, 1607*.

En France, l'Histoire prodigieuse et lamentable de Jean Faust, grand et horrible enchanteur, avec sa mort épouTantable. Rouen, i604, in-12.

En Angleterre, elle a doniié lieu au Faust de Marlowe; en Espagne, au magicien prodigieux de Galderon; en Italie,. à plusieurs petites poésies de théâtre.

peu de temps il a iaii^de rapides progrès; i^ peut prophétiser l'avenir d'après les lignes de la main ; il peut tracer des cercles magiques et . conjurer les démons, à l'akle dâ miroir. Quelquefois cependant le rentords s'empare encore de lui ; mais il Tétouffe bien vite au milieu d'une spâété de jeunes gens qui ne pensent qu'à mener joyeuse vie, et n'ont plus aucune ' crainte de Dieu, - aucun respect pour les choses saintes. •

Son couôn inêurt, et Faust, courant^sans cesse de ftle en fête , a bientôt dissipé le mince patrimoine qu'il en a hérité. Il a'besoin d'argent et n'a plus rien a vendi^e, et c'est alors qu'il se résout à invoquer le diable. Il 9e rend v^n jour dans'une fbrét voisine de

Wittemberg; puis, quand la nuit est venue, il trace ses cerclés de conjuration > et appelle trois fois* à haute voix le- démon. L'orage gronde, la forêt mugit, la terre tremble : Faust, effrayé, vent fuir, mais une apparition gigantesque le retient. C'est Satan lui-même. «

Quelques mots s'échangent entre lui et Faust; Satan ne peut. devenir son serviteur, mais il promet de lui envoyer un de ses démons.

Le lendemain à son réveil^ Faust voit entrer dans sa chambre un petit homme revêtu d'un capuchon de moine; c'est l'esprit infernal dont Satan a parlé, c'est Mépfaistophelès qui s'ofTue à. servir fidèlement pendant vingt-quaire ans le docteur et à satisfaire

(78) tous «es déftirs, pourvu q\ji^\ signe préalablement une obligation au diable.

•Cette oblig^on se compose de cinq arûcles^

, 1." Faust renonce à Dieu et à ses saints^

:a.^ Il doit devenir l'ennemi des hommes, et sur* tout de ceux qui lui reprjocheraient son nouveau genre de vie;

S."" Il n'obéira plus ni aux prêtres, ni aux reli* gieux , ni aux clercs; •

4.*" Il n'^itrera dans aucune église, n'entendra point de prédi<iation, et ne fera usage d'aucun sa-* crement;

5.* Il jurera de haïr le mariage et dé ne jamais se marier. •

Fau^t trouve les conditions un peu dures, surtout la première, qui l'oblige de renoncer à Dieu, et la cinquième,- qui le force de ne pas se marier. Cependant comme d'une part il a grand besoin d'argent , et que de l'autre le ctiable le presse imé» rieurement par la cupidité, et extérieurement par Méphistophelès , il se fait ouvrir une veine et signe. L'auteur dit que Ton a retrouvé après la mort de Faust cette obligation à Wittemberg , mais que Ton a eu des raison^ particidière^ pour ne pas en donner * lefac simUe, C est dommage.

A peine Faust a-t-il ainsi, le mécréant ^ g^^go^ 1^ faveur du démon, au prix de son ame, vous croyez qu'il va, comme le Faust de Gœtiiei demander à

(79) ' parcourir le inonde, à satisfiiire sa «soif de science. Non pas , ses appétits brutaux sont les premiers qui «e léveillei^t; il veut avoir du vin de France, mais non pas du vin £ilsifié comme on en vend dans les mauvaises auberges de Wittemberg; ensuite deux ou trois bonnes tranches de rôti de veau ' , du jambon et des petits pains blancs. Tout cda est servi aussi promptânent que proprement, et Faust se met à table avec la joie d*un homme qui a bien gagné son diné , et dont l'appétit ^'aiguillonne encore par ' les di$cukés qu'il a rencontrées pour le sati^&ire Ensuite il fiûc meubler sa maison par Méphistophelès, qui est à la fois son somi^elier, son rôtisseur, son valet de chambre et son tapissier. Il veut avoir de beaux rideapx en soie, des gravures, des tableaux, de riches tapîs, tout comme un grand seigueur, et le diable Im apporte tout cda. Janlais on n'a vu une tdle célérité; l'Ariel de Shakespeare n'est pas plus ponctuel , et Puck n*est pas plus prompu Aussi Faust, en se promenant dans son beau salon, contemplant ses beaux meubles, ses riches vète-

mens et sa table si bien fournie, se frotte les mains et se moque de la canaille déguenillée , qui passe en gre^ lottant sous ses fenêtres et n'a pas l'esprit de se donner au diable.

1 Le rôti de reau est encore aujourd'hui la base essentielle, et scmvent l'alpha et romega d*un bon soupe d'auberge saxonne. ' ^*

Quand tout ^ été disposé avec soin , quand il y a a4sez de place pour donner un banquet y assez de chaises pour les convives, assez de réti de veau au buffet et de vin de France à la cave, Faust, qui n^est pas égoïste et ne veut pas jouir de sa bonne fortune tout seul , appelle ses bons amis les étudians de Wittemberg, et alors vive la joie!. Ce sont des festins où il se casse plus de bouteilles que dans les cuisines d'un roi; ce sont des soupers où Ton ne compte plus les heures, et des verres qui s'entrechoquent à grand bruit, et des chansons impies qui font pleurer les saints, et le jeu, le tumulte et le scandale dont les vagues retentissemens effraient toutes les bonnes âmes de Wittemberg.

Bientôt l'argent que Fau3t reçoit de Méphisiophelès ne suffit plus, et pour s'en procurer il a recours à toutes sortes de ruses infernales. Par exemple, il* fait venir chez lui un juif et lui emprunte quatre-vingts écus, en lui promettant de les rendre dans un mois ou cle se laisser couper le pied. Le jour du paiement arrivé, le' juif accourt, et comme Faust n'a point d'argent à lui donner, il veut, nouveau Shylock , mntiler son débiteur. F^ust se met au lit; le juif tiré son couteau et coupe en effet une jambe d'homme : le sang ooule, il a peur qu'on ne le dénonce à la justice, et pour apaiser Faust, qui pousse de grands cris de douleur, il lui rend, son obligation ; de plus, il lui donne tout l'argent qu'il

porte sur lui, et Faust, ayant si bien joué son rôle, saute gtiment à bas du lit , et boit aux dépens du juif avec un nouveau plaisir.

Une autre fois il vend a un très -haut prix un beau dbeval jeune, vif, fringant, et à la première rivière que ce cheval traverse , son cavalier le sent se fondre entre ses jambes comme un morceau de glace, ce (jui doit être pour le cavalier une sensation fort désagréable.

Puis, de temps à autre, il quitte sa jolie nmson de Y^ittemberg et s'en va voir, aussi ce qui se passe dans les autres villes d'Allemagne. Son voyage ne lui coûte pas cher, et ses moyens de transport sont encore plus rapides qu'une bonne voiture anglaise sur im chemin de fer. Il n'a qu'à étendre son manteau, puis s'asseoir là-dessus avec ses compagnons, et les voîlà qui panent comme l'éclair. Un. matin il arrive à Lâpzig avec une troupe d'étudians , et à l'entrée de la cave d'Auerbach ^ , la même où Goethe devrit le fiûre descendre trois cents ans j^us tard , il apercent des domestiques qui roulaient avec peine un énorme tonneau. Allons^ fiiinéans que vous êtes»

1 On sait que dans quelques villes d^Allemagne, notam^ meut à LeipDg, a Dresde et à Berlin^ le rendez -vo|is dea goaimets et des amateurs de bons vint est encore dans des cares souterraines. Hoffmann en a fait assez de fois mention poor que nous n*a;ons pas besoin de les décrire plus longuement.

s'écrie-t-il(, comment l'un de vous ne se charge-!il pas lui seul de cette besogne? Les valets le regardent d*un air surpris; mais l'hôte, moins patient, se f^che et lui dit : Mauvais plaisant que vous êtes, essayez donc de remuer ce tonneau, et si vons parve-

nez à le fiire sortir de oette chambre je vous le donne. Faust accepte cette proposition , appelle ses compagnons pour en être témoins , puid se met à cheval sur le tonneau, et le tonneau s'avance lé* gèrement d'une salle à l'autre, comme eût pu le faire un bon coursier de Franconi. Alors ce fut un triomphe tons pareil, et une vie de bombance comme la cave d'Auerbach n'en avait encore point vue. Faust rassemble tous ses amis , puis toutes les connaissances de ses amis, et l'on se met à table, et Ton passe la npit et le jour à boire jusqu'à ce que- le tonneau soit vide, et bien vide; car Faust tenait à ne pas laisser le moindre scrupule au brave aubergiste.

Dans cMt cave historique d'Auerbach nous avons vu les deut pmntin*e8 sur bois destinées à retracer cette circonstance mémorable. La première nous montre Fàustravec^son bonnet d'étudiant, sa longue barbe et sa barrette, arrivant à califourchon sur le tonneau; l'hôte le regarde avec stupé&ction^ les étudians font des gestes de surprise, et le petit chien, nonuné Prestigiar, marche au devant de luL

Au bas sont écrits ces six vers :

Doctm^ Famii xu tUesir FriH Ans Auifiachs Kttter gmtien ist , Auf emem Fass mil Wein guchwmd, Weîches geseken vUl Mutierkmd.

Solches durch seine subtile Kraft hat gethùn, Vnd des Tet^isis Ishn empfiamgen dawn, 15^5.

àom voici la traduction» littérale :

En oe temiM-lày le D/ Faust sortit rapîdenient de U caye d'Auerbacli sur un tonneau plein de viû; beaucoup de personnes

furent témoins de ce faît^ qu'il accomplit par la force de son art subtil, dont le diable lui donna plus tard la récompense.

L'aatre r^résente le joyeux docteur assis au bout de la table; autour de lui ses compagnons; les uns <{ui boivent , les autres qui jouent de divers instrumens, et près de lui. le bienheureux tonneau, où le domestique vient encore de puiser pour remplir une grande cruche.

Au bas de ce tableau on lit cette inscription, qui a déjà donné lieu à beaucoup d'interprétations et de commentaires différens :

Vice y hibe, ohgregare, nmmor

Fausti A^tf et hiyus PmMce. AdenU daudù hoc

Asterai ai amph graiu, i5a5.

La couleur de ces tableaux a noirci : celui qui se trouve aii fond de la cave a surtout 'beaucoup souiOTert de Fhunûdité, mais Ton peut cependant

(84) distinguer les [Ay sionomies , qui ne sont pas sans expression , et la naïveté du dessin et les costumes peuvent offrir encore un sujet intéressant d'étude. Leur forme en demi -cercle et mesurée exactement aux compartimens de la muraille , pourrait indiquer qu'ils avaient été peints exprès pour la salle voûtée où ils se trouvent Mais foutes les recherches que l'on a faites pour découvrir le nom du peintre sont demeurées jusqu'à présent infructueuses. *

Cependant l'aventure de la cave d'Auerbach a ranimé l'esprit entreprenant de Faust, et comme il n'espère pas trouver toujours des hôtes qui le paient si largement pour promener leurs ton-

neaux d'une salle à l'autre, il se résout à aller chercher fortune ailleurs. Justement pendant qu'il en est à débattre avec lui-même de quel côté il fera voile sur son manteau , il entend dire que l'évèque de Saltzbourg a une cave pleine de vins exquis ; et le voilà qui y avec sa troupe joyeuse, se met en route pour Saltzbourg. On arrive le soir auprès de l'évèché/on se tapit contre la muraille, et quand la nuit vient protéger ces nouveaux larrons, ils gravissent le mûr du jardin, entrent dans la cour, descendent l'un après l'autre par le soupirail, ouvrent tous les tonneaux ,

I Le D.' Stieglitz a publié, en 1826 k Leipzig, un traité complet sur ces deux peintures, et Ton trouve aussi dans le Tmgehiati de Leipzig, i833, diverses explications d» quatre vers latins cités plus haut*

et soûi assez francs pour rendre honunage à la gahoterie et au j)on goût de l'évèque. La l^te durait déjà depuis quelques heures, et les bùtreurs allaient se retirer par le chemin qu'ils avairat pris , sauf à revenir une autre fois, lorsque le sommelier de Févèque, qui ^vàit apprécier aussi les trésors de son maître , réfléchit que ce serait pourtant bien à loi de boire encore un coup avant de se coucher. Il s'en va donc à la cave, et n'est pas peu surpiis d'j trouver une si nombreuse société. Il y a de part et d'autre étonnement et frayeur. Lui veut crier; les autres veulent fuir; mais Faust ne se déconcerte pas. Que chacun remplisse sa bouteille , s'écrie-t-il en vrai héros de cave, et partons. Puis il prend par les cheveux le pauvre sommelier, Tentraine rapidement dans la forêt voisine , et l'attache à un arbre. Le biogrsjihe de Faust blâme sévèrement ce dernier trait; car il allait de la ^ du sommelier, et l'on ne saurait dire au juste s'il n'est pas mort abandonné dans le bois.

BeSalttbouvg ie magicieas'en va k Francfort A moitié chemin il entre dans un diâteau , et devant toute la société prend l'arc-en-ciel avec sa main; c'est un des plus beaux traits de sa vie. Puis il est reçu auprès de l'empereur Maximilien , et fiiit apparaiire sous ses yeux le grand Alexandre^ et lui bâtit tme salle où sans cesse on entend le chant des oiseaux, où Vom respire le parfum des fleurs, où tout est splendide et manque.

Puis il retourne à Wittemberg et reprend sa vie bruyante conune par le passé. De temps à autre pourtant il lui yient des remords; il voit ses vingt-ijuatre années s'enfuir, il songe à ses péchés et à ce qui l'attend dans l'autre monde. Alors il se frappe la pmtrine et pense à Eure pénitence, mais le diable arrive aussitôt pour l'en empêcher. Une fois il lut prend envie de lire la Bible, mais M^histophelès le lui défend; à part pourtant les cinq premiers livres de Moise. Mais il ne doit lire ni le livre de Job , ni les psaumes de David , et dans le Nouveau Testament on lui permet la lecture des trois évangéUstest Mathieu, Marc et Luc, pourvu qu'il évite ce que & Jean et S. Paul ont éciit

Une autre fois il se lasse des femmes de mauvûse via qu'il a toujours connues. Il sait une jolie jeune fille qui est servante chez un de ses voisins; il tente de la séduire, mais la jeune fille est sage et résiste à tous ses moyens de séduction. Alors , comme il a conçu pour elle une violente passion, il se propose sérieusement de l'épouser; mais le diable arrive, son contrat à la main : Tu ne te marieras pas» lui dit-il, car le mariage a été institué par Dieu, et nous ne voulons pas des institutions de Dieu. Faust résiste, le diable menace, et comme ces menaces semblent être encore inutiles, tout d'un coup la maison tremble, les murailles et le parquet s'enflamment, et à travers le feu et la fiunée, Satan,

en courroux, apparaH lui-même devant Faust, qyi

tomlNS par terre tout effrayé, et demande pardon

en promettait de se soumettra Sur quoi Salan , en

monarque généreux, lui offre pour compensation,

à la servante de son voisin, savez -vous qui? JUen

moins que la belle Hélène, l'épouse de Ménéla^^

cette Hélène devant laquelle , dit Homère , les vieil*

lards eux-méme£^ se levaient avec respect.

Donc Hélène^ la fille poétique de la Grèce ^ arrive^ en Allemagne , dans la petite ville de Wittemberg ^ dans la chambre du D/ Faust , avec un riche vète-> ment couleur de pourpre , avec de longues boucles, de cheveux dorés pendant s|ir les épaules» et probablement aussi avec ce regaid ^.qui mU T^i^ €n cendres^. Âi-je besoin de dire que Fwst^ en h^ voyant, oublie à tout jamais sa petite ^rvante, se& projets de mariage, et se sent possédé du même amour que Ménélas et Paris. J9élène est aussi d'une grande complaisance. Le changemept de lieu ne rétonne pas } la deineure toute allemande du philo* sophe ne lui £dt point regretter le palais splendide de Prîam. Hélène est ime boppe fiUe qui tombç sans difficul^ de l'épopée d'Honière ^xxx, secreu ca-* balistiques de Faust, et de soii r$mg de princesse à la condition assez bourgeoise 4e maîtresse de mai^ son à Wittemberg.

Je ne dois pas oublier de dire que, pendant &^ voyages, Faust s'éuit choisi un compagnon, un

famuhis, le bon Christophe Wagner, qui lui servait en quelque sorte de domestique » et qui , en échange de ses loyaux services, recevait des leçons de magie.

Ainsi {dacé entre une belle femme auquel il prodigue tout son ainour, et un fidèle serviteur auquel il ne craint pas de (aire part dé sa science, il Ëiut avouer que la vie de Faust commence à prendre une consistance assez honnête. Pour comble de bonheur Hélène *devient mère; un joli garçon, qui - porte sur son visage le feu du Midi et la rêverie du Nord , est le fruit de cet amour enchanté. Nous verrons plus tard quel parti Gcethe a su tirer de cette fiction , car ce n'était qu'une fiction; après la mort de Faust, Hélène et son fils disparaissent, sans que l'on ait pu découvrir jusqu'à présent queUe route ils avaient prise

Mais Faust ne pouvait plus jouir qu'à demi de sa félicité d'amour. Le diable lui avait accordé ^vingtquatre ans de vie , et il sentait fuir si vite ces vingtquatre ans, et le diable, tel que bous le montrent les chroniques du moyen âge, était homme de parole; ce qu'il avait promis une fois on éxAa sûr qu'il le tiendrait, comme aussi il ne transigeait pas sur la moindre des obligations contractées envers lui. C'est une qualité que le diable a peut-être encore, mais que beaucoup d'hommes n'ont plus. Je suis Aché de le dire.

Une fois arrivé au déclin de sa magique existence, le in^heureux Faust n'osait en regarder le but. Le sable coulait dans son horloge avec une épouvantable rapi^té. Autrefois il pouvait s'endormir au léger murmure de cette chute des heures , maintenant

il comptait chaque grain, et chacun d'eux, en tombant, réveillait dans son cœur autant de remords que de douloureuses appréhensions. S'il avait pu saisir la durée de sa vie , comme cette peau de chagrin dont on nous a raconté la 'fatale histoire, il l'eût sentie se rétrécir de jour en jour, de minute en minute, jusqu'à ce qu'elle devint à peine visible à VobH , à peine sensible au toucher.

Alors il lui arrive de nouveau d'excellentes pensées de reli^on et de très-bonnes résolutions de Êâre pénitence; mais il était trop tard. Dès qu'il s'avise de touimer ses regards vers le ciel, le diable ts^ là pour les ramener sur la terre; dès qu'il songe à prendre un livre de piété, Hélène s'en vient avec son doux sourire lui passer ses beaux bras autour du cou, répandre ses longs cheveux d'or sur sa tète, et il ne songe plus qu'à lire dans les yeux de cette sirène; et au Heu de réfléchir aux saintes maximes de la Bible, il ne rêve qu'à ce mélodieux chuchotement de paroles d'amour que son amante lui apporte avec ses baisers.

l^niot sa vie ne se compte plus par années, par mois, mais par jours; il est temps qu'il règle ses

(90) afiaires dans ce monde; il appelle son famulus et lui confié ses dernières instructions , et les manuscrits où il a raconté plusieurs traits de sa vie S ^^ ses livres d'astrologie, qu'il lègue à la postérité. Ensuite il appelle encore une fois sa science à son secours, et prophétise l'avenir. Il prophétise la chute de la papauté , le renversement de cette ville infiime qu'on appelle Rome; de grands fléaux et de grandes guerres sur les bords du Rhin.

Puis, après s'être ainsi occupé du monde à venir, après avoir fait en règle son testament comme tout honnête hommç pourrait le Gare ; après avoir aussi donné à son &mulus un démon qui

doit le servir sous la fonne d'un singe , il se rév^Ue eacore un matin, et c'est, hélas! le dernier. Alors il veut au moins mourir comme il a vécu; il convoque ses compagnons de débauche , et commande à Méphistophelès une grande ftte. Les bons vins ôrculent de nouveau sur la table, les chansons folles et étourdies se succèdent spns .interruption; jamais les braves étudians de Wittemberg n'avaient pris tant de plaisir à s'enivrer chez Faust. Pour lui il ne peut s'empé» cher d'être triste; car il songe au voyage qu'il va bientôt entreprendre, et ce voyage n'est pas récréatif*

1 Widmann dit , dans sa préface , qu^îl a obtenu d'au savant docteur de Leipzig*, la coinoiunication de ceà maniis* crili , cl qu*il en a bit la base de son histoire de Faust.

(9») Il faul aussi, qu'en homme bien élevé, il pr^oe congé de ses amis^ et il essaie eu vaiu de parler. Le mot est dur à prononcer,. plus dure encore est la pensée qu'il renferme. Enfin, il vide d'un seul trait' sa grande coupe , et commence sa harangue.

«Mes amis, je dois bientôt vous quitter, ^e pe sais quand nous nous reverrons ; j'espère pourtant que nous nous reverrons, car vous prenez un bon chemin pour me rejoindre. Je ne vais ni à Munich , ni à Francfort, ni à Erfurt, mes bons amis, autrement je vous proposerais de venir avec moi Hélas l je vais beaucoup plus loin , et je vous assure que' s'il avait dépendu de moi de rester plus long-temps dans votre aimable société, j'y aurais consenti de grand coeur, mais j'ai aâàire à quelqu'un dont il Qy ^ guère d'actes de patience à attendre, pas plus que d'autres actes de vertus. Je vais en enfer, rejoindre mon maître le diable. Je vous prie de continuer, à chanter et à boire , et de me &ire seulement la grâce de m'emerrer quand vous me trouverez mort. *

Cela dit, Faust se relire dans sa chambre. Les. élodians ^-estent ensemble A minuit on entend un orage effroyaUe , la maison tremble comme si elle, devait tomber; puis à ce bruit, qui glace tout le monde de terreur, succède un silence non moins effrayant Et quand les étudians entrèrent dans Is^ chambre de Faust, ils trouvèrent ses membres dis-

(90 perses sur le parquet, et les recueîUireat pour les enterrer comme il les en avait priés.

Après cette vie du D/ Faust, il faut lire cde àe son famulus, Christophe Wagner, qui se trouve jointe aussi à l'ouvrage de Widmann.

Wagner a, comme nous l'avons vu, reçu de son maître un démon pour lui obéir. Il quitte Wittemberg et commence sa carrière de magicien, à peu près comme Faust a commencé la sienne » par jouer des tours de filouterie. Il s'en va chez un marchand de vin et lui donne ce qu'il a d'argent pour pou* voir boire pendant une h^ure à son aise; le marchand, qui pèse la bourse et la trouve asses lourde, se réjouit de trouver un homme si généreux. Mais Wagner prend un tonneau plein, le porte à sa bouche, et ne le pose à terre qu'après l'avoir mis à sea Ensuite il se fiiit faire par son singe ou son démon Auerhahn, un perroquet qui parle toutes les langues, et le vend laoo écus à un juif (toi^qours les juifs qui sont trompés). Puis, avec sa sorcellerie» il gagne nombre de gageures, et ne manque pas d'employer son argent à bien boire et bien manger. De l'Allemagne il va en Italie et ensieigne la nécromancie à Padoue. De temps à autre aussi il a de graves entretiens avec Auerhahn. Il lui demande par exemple où est l'enfer, et le démon lui répond par des citations de S. Grégoire , de S. Jérôme, de TertuUien et de la Bible. Ensuite, comme ce démon

(95) est un être très-instruit, il expKqoe à Wagner comment Dieu a créé nx mondes. Le premier est le nmndus arehùypus. Cest là que se trouve la nature dhrinè , la .source de toute force et de toute lumière. Le second est lemundus inUlUciualis^ où habitent les anges, les cbérubins et les bienheureux. Puis vient le mundus cœlesiisj où sont les étoiles, les sphères et les planètes. Celui-ci est la partie intelligente de Punivers , et il est aux autres mondes ce que Tame est au corps. Le mundus eUmêntaris renferme l'eau, là terre, le feu, l'air, les météores, les salamandres, les plantes et les minéraux. Ce mondelà exerce de très-grandes influences, comme on peut s'en convaincre par la science de l'astrologie. Le cinquième est notre pauvre petit monde , qu'on i^pelle mundus mierocosmus^ et le sixième est l'enfer. Et c'est ainsi, ajoute lé démon Auerhahn, que Ton peut comprendre le ravissement de S.' Paul jusqu'au troisième . ciel ; cela veut dire qu'il passa dans le monde céleste, intellectuel et arohitype Ensuite le même Auerhahn démontre les. rapports qui existent entre la conformation de l'bomme et celle des astres. D'abord c'est Dieu qui a créé. les astres, et c'est aussi lui qui a créé les âmes. Les astres régissent le monde et l'ame régit Thonmie, et comme les astres sont immortels, l'ame doit aussi être immortelle. Tespère que ce n'est pas un petit trtcwiphepour Fauteur de la vie de Wagner, d'aVoir mis

la preuve de rimmortalitë de Tame dans la koucke d'un dëmOD. De là il en tient à expliquer comment chaque planète se trouve en corrélation avec nos membres et nos organes, et doit par conséquent exercer sur chacun d'eux une influence notable; comment les douze signes du zodiaque répondent ' aux douze principales parties de notre corps. Puis, ce qui n'est pas moins intéressant à apprendre,* c'est l'organisation de l'empire infernal,

sur laquelle nous n'avons encore, que je sache, aucune sutisd«que bien déterminée. Or, comme il y a sept planètes , il y a aussi sept esprits infernaux. Le premier, qui règne sur toutes les choses 'souterraines, est le chef de quarante-neuf rois, quarante-deux princes, vingt ducs et trente-six mille légions. Quatorze conseillers l'assistent dans ses entreprises. Le second est le démon de l'ambition , et il a aussi beaucoup de rois, de ducs et de princes à ses ordres. Le troisième préside à la guerre. Le quatrième est le madtre des régions terrestres. Le cinquième est en correspondance directe avec cette planète qu'on appdle Vénus, et se trouve, sans que nous nous en (foulions , de moitié dans beaucoup d'histoires d'amour et autres choses sembkbleSb Le sixième est le Mei^ cure des anciens , le patron du commerce ; il oonnaât tous les arts imaginables, et peut, en quelques inttans , feire d'un peu de vif-argent une pierre philosophale. Le septième change les métaux en argent et gouverne les ondes.

(95) Ce n'est pas tout Quand le diable Auerhahn a si bien démontré la formation de l'univers et l'organisaiion de l'empire souterrain^ il dévelo|^ encore à son docile âève Wagiier, les diverses scien-* ces qui com]posent en détail ce que nous sommes convenus d'appeler dans son ensemble magie^ et les notions qu'il lui donne à ce sujet sont assez curieuses à recuôUir, pour montrer par combien de voies différentes se jetsât l'esprit superstitieux du i6.' siècle.

U y a d'abord la giotiê^ qui conjure les esprits et les force de paraître là où on les appelle

La ihérugie^ qui nous fait parler aux esprits olympiques et célestes^ et nous procure des visions comme l'apocalypse de S. Jean.

La nécromancie , qui évoque les morts.

Celte science se divise encore en deux parties : la fUeyomancie force lé diable de ranimer un corps mort; la scyomancU ne produit que la ressemblance des figurea

Avec la Uconamancie on conjure les esprits à l'aide d'un vase plein d'eau.

Avec la gastromanciâ on allume quelques boikgies autour d'un verre, et après avoir évoqué les esprits, on prend un en&nt encore dans l'âge de l'innocence, qui peut voir dans ce verre tout ce qiie roB désire voir.

La captromanck ressemble beaucoup à celle dcr-

(96) nière Sdence, mais elle exige pouriant qadqaes cérémonies particulières.

Pour se servir de ïonimanciâ, on noircit avec de l'huile et «de la suie la main d'un enfiint, et les esprits apparaissent sur cette main et répondent aux questions qu'on leur adresse. Vient ensuite la géo^ mancie^ pour conjurer les esprics avec un dé à seize coins; la pyronumcie, avec laquelle on pro* phétise les résultats d'un incendie; VacromancUt pour savoir ce qui arrive d'un orage; la tiphramancUy quand on se sert des cendres pour fiiîre une conjuration : on trace alors un petit cercle, on y forme avec des cendres les caractères A. B. C , et l'on prophétise d'après la manière dont le vent en- -lève ou déforme les caractères.' Avec la gtslinomancie on découvre l'endroit où se trouvent les choses volées et quels sont les voleurs.

Après avoir reçu ces belles instructions, Christophe Wagner continue ses voyages aventureux. Il se rend à Tolède où, pour son

début, îl change en ""cochons des étudÎEans qui avaient l'air de se moquer de lui; puis, de là, en Lapoaie, et de là en Amer rique. n visite toutes les contrées découvertes par Colomb , et en rapporte beaucoup de jolies descriptions. Ensuite il revient en Espagne; il approche de sa fin, ne fait pas pénitence, s'oiivre, s'étourdit et meurt Et ici il faut remarquer la décadence sensible de la ma^. Faust a eu à ses ordres un démon

puissant, qui pouvait le transporter d'un lieu à l'autre avec la rapidité du vent, et son élève n'a qu'un pauvre petit «singe qui le laisserait mourir de (àûn , si Christophe Wagner ne trouvait encore dans son ima^nation des moyens de subvenir à ses besoins. U ne s'agit plus pour lui de s'asseoir sur son manteau et de se laisser emporter où'^bon lui semble;, il &ut qu'il prenne la manière de voyager de tout le monde ; qu'il aille à pied, ou en voiture, ou en bateau, obligé de subir tous les inconvéniens, toutes les lenteurs, tous les accidens de la route: ensuite Faust a ait marché avec le diable pour vingt-quatre ans de vie, et Wagner n'a pu en obtenir que cinq. Faust a reçu dans ses bras la belle Hélène, et lé malhçurèux Wagner n'obtient de son démon qu'une misérable femme qui lui montre ses }Oues décharnées et ses yeux caves, après l'avoir bien embrassé sous un beau masque. En vérité, la ma^e s'en va; Faust en a encore vu le bon temps, mais Wagner n'en connaît plus que la décrépitude. Faust a été Toeuvre originale , et Wagner n*est qu'une méchante copie. Au temps du maître, on croyait encore aux prodiges de la sorcellerie-, de la chiromancie ; au temps de l'élève on commence déjà à ne plus guère croire. On le conduit en Espagne et en Amérique, et on lui fiât dire ce que les voyageurs ont cfit , au lieu de le promener seulement de la cave d'Auerbach au palais de l'empereur Maxi-

milien. Il est clair que celte pauvre magie tombe, que rimagination des écrivains laisse là ces coules qui lui ont tant fait passer de soirées d'hiver^ pour reporter ailleurs sa soif de récits. Il est ckir que les vieux contes s'endorment dans Tonibre quand la science véritable commence a luire ^ que ïève an* cienne recule, et qu'une autre ère s'ouvre avec ces deux grandes , ces dieux merveilleuses nouvelles : Tinvenûon de l'imprimerie et la découverte de l'Amérique.

Il nous reste un mot à dire des œuvres attribuées à Faust et à son famulus Christophe Wagner. Il existe en Allemagne un livre de magie bien connu, qui contient nombre de conjui^ations, de signes càba<lîstiques, de formAles diverses djexorcisme. Ce livre a été remanié à différentes repri^s , et il serait dif* ficile de dire quelle est au juste sa forme primitive. Nous ne l'avons encore vu que deiu fois : un exemplaire se trouve à la bibliothèque de Dresde; l'autre appartient à. M. Apel , de Leipûg» Il porte le titre de : D/ Johannis. Faust Magia celebérrima , und Tabula nigra. Après la mort de mon maître, j'ai moi, Christophe Wagner, pubhé ces fornoAiles d'art, à l'aide desquelles on peut forcer les esprits à nous apporter ce que nous demandons ^ que ce soit de l'or, de l'argent, désirësors cachés ou tonte autre chose. Lyon , 1 4 Avrii 1 5 1 1.

Ensuite viennent différi^ijtes indicatioDA sur le fOut

(99) de la semaine et Theure convenables pour conjurer les esprits» sur ^ manière de tracer Je cercle magi- <jue, etc. > puis on trouve cette remarque : i

Ici commence le manuscrit du D/ Faust, appeiti HoUenzui^ang (Contrainte de l'enfer), avec lequel il a obligé les

démons à lui obéir.

Le D.* Stieglitz a cité encore un autre livre : FÉtoile noire du D/ Faust Londres, i5io. Ouvrage rédigé d'après ses propres manuscrits.

. Horst a publié aussi , dans sa Bibliothèque magique, deux de ces manuscrits.

Le premier est intitulé : La grande puissance du D/ Faust pour conjurer les esprits inrernaux, particulîèrçment Aziel^ afin quils lui apportent avec soumissiqn et sans vouloir ni lui faire tort ni leffrayer, les t|*ésors qu'il v(3Ut avoir. D'après l'exem* plaire de Prague , 1 609.

Le second poite le titre de : Miracles , science \ livre merveilleux du D/ J. Faust ou le corb^u noir, ou le triple Bj&lhfi^^yang (le reste du titre comme les préc^eos). Lvoa, Mcoxipupm^

Au comqiencement de ce livre dds Afir^cles, on trouve le passage suivant, qui nous a paru asse^ remarquable pour que nous le citiops :

c Moi, P/ Jean paust, j'ai lu dans ma jeunesse beaucoup de livres de toutes sortes; un jour il m'en tomba UA ^Qtre les mains qui contenait plusieurs conjar^tioDs. Après uvoir quelque temps rèyé avec

plaisir à ce qu'il me promettait,)e voulus pourtant en faire l'épreuve. Et alors je vis ^paraître devant moi le puissant démon Astaroth , qui me demanda pourquoi je l'avais appelé? Je ne sus

rien lui dire autre chose , sinon qu'il devait se mettre à mon service et satisfaire à mes demandes. Alors il exigea que je signasse un contrat avec lui, ce qui d'abord me répugnait assez. Mais comme je n'étais pas encore très-avancé dans la magie, je n'osai lui résister. Ainsi nous fîmes notre contrat. Il s'obligea à me donner, pour un certain nombre d'années, un fidèle serviteur, et me présenta l'esprit MochieL Je lui demandai quelle célérité il avait? Celle du vent, me réppndit-il. Ce n'est pas assez, lui dis-je. Il m'en faut une autre. Après lui vint Arriguel.— Comment voles-tu ? — Comme l'oiseau. — Tu es trop lent Ensuite vint Aziel. Conmient cours-tu? — Comme la pensée. — - C'est bon, je te garde, et cet esprit m'a servi pendant long-temps. ^'

U y a encore un autre livre cité par Horst , et intitulé : Pouvoir du D.' Faust, pour contraindre Lucifer et les trois démons des eaux à lui apporter les trésors de la mer.

Du reste, ce serait un travail assez inutile que de vouloir rechercher quelle part plus ou moins grande Faust a prise au juste à ces ouvrages. Il est bien certain qu'il sera advenu pour ces livres la même chose que pour sa chronique; c'est-à-dire , qu'on lui aura

aitribne beaucoup de travaux scientifiques , comme aussi beaucoup d'aventures , auxquels il n'a jamais songé. Faust était le véritable type et le représentant de la mag^e en Allemagne; son histoire exerçait sur le peuple une influence dont on aurait peine à se fiûre aujourd'hui une idée. A l'époque de la guerre de trente ans, une troupe ennemie se prépa>ait à entrer dans le village de Bréda, en Saxe. Le bourguemestre accourt au-devant d'elle et ra-

conte que sa maison a été le théâtre de la mort effroyable de Faust, et que les murs sont encore couverts de son sang; et la troupe se retire en désordre tout e& frayée. Les récits, les chansons, les livres populaires, les théâtres forains ambulans, répétaient ce nom de Faust et son étrange chronique. Les artistes étrangers retraçaient les principaux traits de sa vie; les écrivains traduisaient le livre de Widmann; les savans ont dû lui prêter aussi bon nombre de leurs idées ; car c'était pour une œuvre de magie un assez bon titre de recommandation que de paraître sous le nom de ce grand enchanteur Faust

DRABIES.

From mj jouih ttpgpMrds Mf sfH'fà oaàed kêi wHà thé SêUh ^mek^ Nor hok^d apok the earih wUh human €j€s; The ihirst of thefr ambition vas not mini; the aiia Kj/their e^ùistence pas nâi miaè; Mf iofS^ my griefs^ mf passtaoi msd mf ptmirSf Made me a stranger*

Gé Serait une grâtide tâche d'ëntiméirek' toutes les histoires, thèses, disset^tious, rechercha biblio^ graphiques qui ont été faites sur la chh)itilque de Faust Ce n'eu serait pas une knoins grande dé compter tous lès essais dramatiques auxquels cette chronique a donné lieu ; et c'est une chose facile à concevoir, car Faust est IW des sujets dé poésie les plus vbstés et les plus puissans. Si les fUreufs d'Oreste, si rhistoire des Âtrides sont venues des théâtres de la Grèce remplir encore du brUit de leurs sanglots nos théâtres, que ne devait- on pas attendre d*un type aussi original, aussi touchant, aussi élevé que celui de Faust! Il y a dans cette vieille tradition, que le V moyen âge nous a léguée, trois caractères distincts que le temps ne peut eiTacer. D'abord, elle est

née du christianisme ; elle en porte l'image mystérieuse, le cachet symbolique; elle est la fille du

(io3>

christianisme, de la religion nouvelle, comme les héros de la guerre de Troie sont les en&ns de la religion antique. A ceux-ci, k force physique, la guerre et les belles armes, et le pillage des villes. Je tumulte des camps, ou les courses dans l'arène. A Faust, la lutte intérieure; c'est l'homme qui se . Méchire l'ame pour en dérouler tous les plis; l'homme qui chancelle, quand la foi ne le soutient plus; l'homme du christianisme, qui tombe dans l'abime pour avoir oublié ces deux grandes vertus du chris» tianisme : la croyance et l'humilité. Pour les pre^ miers, tout l'effet dramatique est extérieur, comme toute leur vie, toute leur religion, toute leur poésie est extérieure. Ce sont des nations entières qui se rassemblent contre une seule ville; ce sont des guerres qui durent dix ans; ce sont les dieux qui abandonnent leurs trônes dans l'Olympe , pour ve-nir encore aiguillonner et soutenir les passions des hommes. Ce que nous appelons amour, doux et pieux sentiment de l'ame, se personnifie chez eux par un enËint qui porte des flèches et un carquois ; ce que nous nommons majesté, c'est Junon; cou^ rage bouillant, c'est Mars; ivresse, c'est Bacchus. lis ont des dieux pour toutes les pensées, pour toutes les situations^ Pour le remords, Némésis avec son* oeil en courroux et ses serpens; pour les chagrins du coeur,. les furies avec leur tète échevelée et leur bouche san glante ; pour l'esprit , Apollon ;

(io4)

pour l'ame, Psyché. Ainsi rhomme ne peut pas redescendre.au dedans de lùi-méme; car tout ce qu'il éprouve est déjà représenté

au dehors» Tout pour lui prend une forme objective , une forme plastique et -saillante, dessinée avec le géme de sa nation et faite ponr attirer ses regards. Au lieu de se retirer dans son individualité, d'approfondir s^ diverses sensati<Mis, de vouloir dérouler l'un après l'autre les feuillets de son ame» il n'a besoin que d'ouvrir son livre de mythologie ; car tous les aocidens de la vie humaine se trouvent là retracés comme dans un miroir. S'il aime, s'il est aimé, c'est Vénus qui lui sourit; s'il souffre, c'est la Fortune qui trompe ses espérances ; s'il veut tenter une entreprise commerciale, il appelle Mercure à son secours; s'il est poète, il invoquera les Muses et Apollon. Jardinier, il rend grâces de ses fruits à Pomone; laboureur, il s'adresse à Cérès. Ses actes de religion ne sont pour lui que des fêtes; il s'en va au temple le front couronné de roses; il remplit sa coupe d'un vin écumant, et Bacchus lui sourit; il £di voguer sa galère sur les flots, et les nymphes des eaux l'environnent, et la déesse Amphytrite s'avaiice pour Iç voir. Si un malheur le menace, si un fléau vient à ravager le pays, il n'ira point se courber le front dans la poussière et se frapper la poitrine, pour implorer la miséricorde Je ses dieux. Mais il choisira quelques victimes dans ses gras troupeaux ^

(io5)

OD leur mettra des guirlandes de fleurs , on leur dorera les cornes; puis la hache du sacrificateur tombe, le sang coule, l'encens fume, et Voilà son expiation.

Tout autre est cette religion chrétienne, cette religion gravé et mystérieuse, qui se porte doucement et tristement au fond du cœur, au lieu de s'exhaler à travers les boscfuets de Gnide, ou l'enceinte de l'amphithéâtre ; cette religion qui renferme dans l'ame Dieu, la nature, l'amour, les passions ^ au lieu de les ré-

pandre au dehors sous des formes corporelles. Tout autres sont ses joies; tout autres aussi ses expiations et ses souffrances. Lorsque Manfred. s'écrie :

From rwy youih upwards My spirU wattced not mik ihe soûls of men, Nor iooked upon ihe earih çpùh kuman eyes; Tki thirsi of ihtir ambiiion tpas noi mine; The atm of iheir existence tvas noi mine; ^fy Joys, mygriefi, my passions and my poiversy Mode me a stranger,

Jeane encore, mon esprit ne pouvait pas sympathiser arec l'ame des liommes ni envisager cette terre comme ils)e font. Leur soif d'ambition n'était pas la mienne; le mobile de leur existence n'était pas le mien. Mes joies, mes douleurs, mes passions et mes facultés ont fait de moi un étranger.

qui ne sent qu'il y a dans cette douleur secrète concentrée à l'intérieur, dans cet isolement de iliomme au milieu des hommes, dans ces souf-

frances étranges qu'il éprouve sans pouvoir les communiquer, un drame tout différent, et cependant non moins terrible à concevoir que la mort d'Hippoljrte, ou le meurtre d'Agamemnon?

Et c'est la le drame de Faust ; le drame qui tient à l'esprit des nations modernes, parce qu'il est né du christianisme; le drame qui offre, d'un côté, assez de merveilleux et de situations intéressantes, pour frapper l'imagination du vulgaire f de l'autre, assez de hauts déyelopp^mens pour fixer Fattention du philosophe , ou ébranler l'imagination du poète. Là, pour celui qui n'y veut rien voir de plus, est la vieille chronique, Thomme qui se livre

aux écarts d'une vie aventureuse , l'homme qui fait de la sorcellerie, et meurt emporté par le diable. Ici, est la noble lutte d'une ame audacieuse contre les limites qui lui sont imposées; la soif insatiable de science qui devrait la transporter au-delà d'un autre monde, et n'aboutit qu'à lui faire sentir plus amèrement les souffrances dans celui-ci. C'est la tentative que tout esprit éclairé a plus ou moins entreprise; c'est le vent qui a fait frémir les ailes de notre ima^nation ; c'est le problème sur lequel chacun de nous a du moins jeté quelques regards. Pourquoi sommes-nous ici? et où allons-nous? Qu'est-ce que la nature? Qu'est-ce que le temps? Qu'est-ce que Dieu? Pourquoi ces bornes imposées à notre intelligence? Pourquoi cette force ravie à notre volonté ? N'y a-t-îi pas

(Ï07) pour nous une route autre que celle du vulgaire? Ne pouvons -nous entrer en communtcation avec fies êtres supérieurs, pénétrer dans les seerets de la création , découvrir ce que le ciel cache dans ses voiles, ce que les siècles à venir nous réservent, ce que Tétemité roule dans son manteau?

Cest la pensée, c'est le rêve, que l'époque moderne discute méthodiquement, et à laquelle le moyen âge, avec sa naïveté , donnait pour instigateur le diable. C'est la pensée dont l'on reculerait indéfiniment l'origine, car l'histoire de l'arbre de la science n'eu est que le symbole. Les Indiens la gardent dans leur mythologie; les Grecs l'ont re-^ produite dans leurs systèmes de philosophie; le seizième siècle nous l'a rendue sous la figure de Faust.

Cette fois le terrain est assez large, et je ne m'éton&e pas de la quantité de poètes qui ont voulu s*y frayer une route. Faust était un beau type, dont chacun pouvait prendre uue copie, ou, si vous aimez mieux, un thème fécond que chacun pouvait essayer de remplir avec sa riche ipisfgination ou sa science, avec sa piisan-

thropie ou sa folle gaité , avec ses couleurs trempées dans les superstitions du moyen &ge ou dans les idées actuelles. Faust pouvait se prêter à toutes les formes, revêtir tous les caractères, passer docilement par toute b filière d'aventurés qu'on lui supposerait, mépriser les hommes comme Diogène,

les maudire comme Timon, les amuser comme Âlcibiade, se faire grave docteur du moyen âge, ou fàshionable des temps modernes; être guerrier, poète, rêveur y sensuel, triste, libertin, servir à calomnier le seizième siècle, ou à cracher à la £ice de celmcl Ce pouvait être une comédie, un. roman, une épopée, un dithyrambe, voire même un mélodrame ou un vaudeville. Bref, Faust était un nom , une idée , et cette idée , tombant au milieu d'un monde de littérateurs affamé dldées, pouvait dévenir le partage de tel homme . qui n'aurait qu'un haHt d'arlequin à lui donner; de tel autre qui le revèti* rait d'un capuchon de moine; de tel autre, enfin^ qui s'en servirait en guise de journal pour proclamer ses pamphlets littéraires, ou ses diatribes politiques, jusqu'à ce que cette pauvre idée, ainsi déguisée, mutilée, salie, tronquée, couverte de &rd, de taches, de clinquant et d'oripeaux, arrivât aux mains de l'homme de génie , qui l'accueillit avec amour et pitié, la lavât de ses souillures, la dépouillât de ses* lambeaux^ et la Ht apparaître sous sa forma la plus belle, et dans sa plus noble con* ception.

C'est pourtant une chose assez curieuse de voir comment une même pensée peut être prise de tant de manières différentes, comment chaque poète a pu prêter h Faust /sa propre individualité; et de là vient, dit M. Arnim, qu'il n'y a pas encore assez

(1^9) de Faust, car chacun de ceux que nous connaissons porte avec soi un caractère particulier; et la manière de concevoir

ce sujet , de le traiter et de le mettre en scène, peut varier à Tinfîni.

Mais encore &ut-il que ce sujet, si grand et si élevé par lui-même, soit embrassé avec force , et compris avec talent; et nous ne voudrions pas nous engager à rendre compte de tous les journalistes, prosateurs et poètes allemands, qui se sont gaimeùt abandonnés à la Ëmtaisie d'écrire aussi leur Faust Même après l'œuvre immortelle de Gœthe, il s'est trouvé encore ' des écrivains pour revenir sur le même terrain; d'autres même, conduits sans doute par un zèle très-louable , voyant le Faust de Gœthe inachevé, ont cru bien faire de mettre la main à l'œuvre, et de lui constfuire une seconde partie.

Et en joignant Te poème du maître avec celui des continuateurs , on aurait tout juste l'image des andens monstres marins : un beau corps de femme, qui se termine en queue de poisson.

Ainsi nous laisserons de côté la plus grande partie de ces essais, imitations, continuations, pour ne prendre que quelques-uns des principaux ouvrages auxquels Faust a donné naissance.

Et , d'abord , il est assez curieux de trouver au sortir de la chronique la première pièce écrite par un auteur dont nous regrettons de ne pas savoir le nom, le drame empreint de la naïveté de son époque, de son

poêle, de son public; le drame qui se jouaii au dixsepiième siècle, pour le peuple, sur un petit iliéatre de marionnettes. C'était pour lui un grand divertis* sèment, car leL pièces ne dépassaient pas , par leurs longs monologues et leurs phrases pompeuses , la portée de son intelligence. Le prix d'entrée était en proportion avec la foriune; les premières places lui appartenaient; il était le roi de ces thé&tres; on ne levait la toile que quand il arrivait, et on ne la bais* sait, que quand il en avait assez. Là, il retrouvait ses chroniques fevorites, qu'il avait lues maintes fois au coin de son feu; mais ces chroniques vivantes, douées de la parole et du mouvement , re* présentées par des personnages dont il prévoyait d*avance la catastrophe « dont il suivait avec intérêt le son de voix et les gestes. Là, il voyait Don Juan emporté par le diable; il s'attendrissait aux malheurs de Geneviève; il .pleurait, en suivant dans sa misèi*e le Fils perdu ^ et tressaillait de joie, en le voyant rentrer sous le toit paternel. Tandis que les grands seigneurs et les beaux esprits de l'Allemagne s'en allaient écouter sur les grands théâtres de froides imitations des pièces françaises et italiennes, le bon peuple du dix -septième et du dix -huitième siècle conservait encore quelque chose de sa nationaHté, en assistant avec sa pieuse croyance à la représentation de ces pièces, tout allen^andes par le fond^ par la forme, par le langage et les caractères. En i904>

il y avait encore a Berlin un ilié&tre dé marîon*

nettes irès^renommé; et non-seulement le peuple,

nms aussi plu^urs littérateurs s'y rendaient avec assiduité. Mais dans l'espace de trente ans, les mœurs ont bien changé; le théâtre de marionnettes, s'il existe encore, est abandonné aux bonnes et auK enfans; et le peuple, qui n'a. plus de larmes pour le Fils perdu et pour Genei^ième^ s'en va comme un grand ^seigneur à l'opéra voir jouer la Vestale, et du haut de la troisième galerie, juger, le lorgnon à la main, la danse de M.'" Elsler.

L'une des pièces les plus en vogue sur ces anciens théâtres populaires i était celle de Faust, qui dut à sa grande réputation l'honneur d'être imprimée, ce qui n'arriva pas à beaucoup de ses compagnes ; et c'est une chos^e qui mérite d'être vivement regrettée. L'analyse de ces {àèces pourrait montrer qu'il est telle tradition d'instinct, tel sentiment poétique qui Bé S9 perd jamais complètement parmi le peuple; et que ce que nous appelons aujourd'hui révolution littéraire, poésie romantique, n'est peut-être autre chose que la continuation de cette poésie naturelle, de ceue poésie du peuple , dont l'on retrouverait les traces en Angleterre, dans les anciennes ballades; en France, dans nos lais et nos contes ; en Allemagne, dans une foule de chansons. En pénétrant à travers l'enveloppe dont la soi-disant belle littérature l'a recouverte, en jetant de côté et d'autre tout ce qui

(lia)

la dérobait à nos yeux, on pourrait voir apparaître cette poésie comme une statue mutilée , mais pleine de nerf et de vigueur ; on pourrait suivre une filière de ballades, 'progressive sans doute, mais non interrompue, depuis Thibault de Champagne josqua V.'Hugo et Lamartine, depuis Klingsor jusqu'à Gœthe et Uhland. A une certaine époque, toute la poésie était romantique , parce qu'elle était toute d'inspiration naturelle, toute populaire. Puis, les savans sont venus qui voulaient l'accabler sous le poids de leurs définitions et de leurs théories; et la pauvre poésie romantique, à qui il ÊtUait de l'air et de la liberté, s'est retirée à l'écart, et a soupiré doucement ses timides chansons; tandb que la littérature des beaux esprits, usurpant la place vacante, s'est mise une couronne sur la tète, et s'est appelée la littérature de France, ou d'Allemagne, du dix-septième ou du dix -huitième siècle.

Quoi qu'il en soit de ce préambule, j'avais besoin de le faire pour en venir à cette analyse de l'ancienne pièce de Faust, qui présente des situations très -remarquables, et des scènes d'une vérité que Gottsched et Schlegel^ et les autres régens classiques de l'Allemagne n'ont pas souvent reproduite dans leurs drames.

Au lever du rideau, Faust est seul dans sa cbamf '■' ■' ■ ' ' ■ I I. I ■ ■ ■

1 Elias Schlegel y qui naquit en 1718 et mourat en 1749*

(ii5)

bre, lefront courbé sur un gros livre (dans ce temps^ la 9 les gros livres lie pouvaient être que des ouvrages de science). Il a, ditnl, étudié beaucoup de choses; il s'est adonné sucoessivement à plusieurs sciences , mais aucune ne le satisÊdt; et de désespoir, il va finir par se donner au diable. Alors, à gauche de luiy une

voix se fiât entendre qui l'encourage dans ce louable dessein ; tandis qu'à droite une autre voix l'engage à continuer l'étude de la théologie. La voix de gauche l'emporte. Faust trace un cercle de maglie, prononce ses conjurations, et les diables paraissent II s'informe de leur rapidité^ l'un vole comme l'oiseau, et il le trouve trop lent; l'autre comme la flèche, et il est encore trop lent; mais un troisième vole comme la pensée de l'homme , et il le choisit.

La scène change, et nous trouvons Wagner, le iàmulus de Faust, en grande conversation avec Gas^ pard. Dans ces pièces allemandes, Gaspard est ce qu'en Espagne est le Gracioso ; en Italie, l'Arlequino; en France, le Pierrot ou le Paillasse. Gaspard se plaint de la négligence des gens de cette auberge, qui ne repondent pas à son appel, qui ne lui apportent ni à boire ni à manger lorsqu'il le demande; et quand il apprend qu'il n'est pas dans une auberge, mais dans la maison du docteur Faust, il déclare qu'il n'a point l'humeur difficile , et qu'il s arrangera aussi très-bien de prendre chez le docteur

un bon repas graUs. Ses naïvetés et ses jojeuses balooidtses amusent Wagner, qui finît par Fengagcr au service de Faust Gaspard est le comique du peuple , rhomme qui égaie le sérieux de la vieille tradition par ses bouflPonneries; Thomme qui alterne avec les scènes de meurtre et les apparitions du diable; et qui, après que les spectateurs se sont at-

• tendris et ont pleuré, vient avec une grosàère plaisanterie ou une folle gambade, leur arracher un édat de rire , afin que le souvenir de celte représentation ne leur soit pas trop trbte ; afin qu'ils s'en aillent entre la joie et les larmes; entre Tironie et Tefiroi,

" comme cela arrive dans la. vraie comédie de cette vie. Gaspard est quelquefois aussi un personnage d'opposition; un homme qui, tout en folâtrant «sur le théâtre, et en se grimaçant le visage^ jette de temps à autre un rude sarcasme contre les autorités du jour; contre les prêtres ou k noblesse; contre les financiers ou les savans. C'est un bouffon, mais un bouffon malin. Le peuple veut toujours avoir un moyen de manifester son mécontentement. S'il ne prend pas les armes contre ceux qui le tyrannisent, il veut au moins se moquer d'eux. S'il n'a pomt de chefs pour le conduire sur le mont Aventin, point de tribuns pour le défendre, il attache ses pamphlets à la statue de Pasquin , et ces pamphlets sont aussi une vengeance.

Faust conclut un padte avec Méphistophclès. Voila

le sériaa de la pièce. Pais , vient Gaspard qui fu'* rète dans la chambre du docteur allemand , ouvre ses livres Vna apr^ l'autre, et regrette beaucoup de ne pas savoir lire; mais c'est la feute de sa grand'*» mère, qui s^était chargée de l'élever. Elle mourut lorsqu'il n'avait encore que dix-neuf ans, et le laissa à moitié chemin de la science , car il commençait déjà à connaître passablement ses lettres. A force de regarder et d'épeler, il parvient cependant à déchiffrer quelques mots, et il apprend qu'avec le mot Berlik^ il peut faire apparaître les démons; et avec BerluAy les renvoyer. Et alors Berlik Berlûk se succèdent avec une rapidité très-amusante pour les bons spectateurs. Les diables accourent, s'enfuient, reviennent, disparaissent, se flèchent; puis, reviennent toujours au niot de Berlik, et doivent encore s en aller au &tal BerluL- Gaspard prend un grand plaisir à les voir ainsi voltiger, et ensuite à les faire poser devant lui , et à les interroger l'un après l'au-^ tre sur leur âge, leurs fonctions, leur demeure. A la fiff, les diables

s'aperçoivent à qui ilâ ont afiàire, et commencent à tourmenter aussi Gaspard qui, oubliant alors le grand mot Berluk, s'enfuit devant eux , pousse de grands cris en sentant leurs griffes, et finit par se sauver au fond de la scène. Au second acte, Faust est en présence de Mé* phistophelèsy qui exige la signature du contrat II fait couler le sang de sa main, et remarque avec sur-*

prise que ce sang a formé deux caractères très-distincts : H. F. , ce qui veut dire : Homo fage^ C'est un ajvertlssement de son bon ange; la frayeur le saisit 9 il chancelle et tombe évanoui. Méphistophelès a pressenti l'approche de cet être céleste, et comme il ne peut lui résister, il s'éloigne. Alors l'ange gardien descend auprès de Faust, et lui murmure dans son sommeil de douces paroles et de pieux conseils. Mais ses efforts sont inutiles; Faust se réveille, ap pelle Méphistophelès, signe le contrat, et un corbeau noir s'élance sur la scène, prend le papier avec son bec, et le porte à son maître Pluton.

Maintenant Faust, qui s'est déjà acquis une grande réputation par sa science magique, veut s'en aller exercer son art à la cour d'un prince italien , et emmène avec lui Gaspard , mais en lui recommandant le plus strict silence sur tout ce qu'il sait de lai.

La scène représente im appàrtenient somptueux dans le palais du prince^ Un maître d'hôtel est là qui fait divers préparatifs pour une f^te. Gaspard arrive comme un oiseau par la fenêtre. Le maître d'hôtel veut entrer en conversation avec lui, et Gaspard , qui tremble de tous ses membres , commence par déclarer qu'il n'a pas peur, qu'il connaît sa force, et que personne n'est en état de l'obliger à dire qu'il s'appelle Gaspard, qu'il est allemand de naissance, domestique d'un savant renommé,' etc. Le maître d'hôtel lui demande le nom de son maître, et Gas-

(i>7) pard, qui n'ose nî enfreindre ouvertement les ordres qu'il a reçuSy^nî résister aux pressantes interroga* tioDs de son interlocuteur, lui répond par un Rébus ^ en lui montrant le poing fermé (le poing, en allemand Faust).

Alors entre le prince, donnant le bras à sa jeune épouse, et s'entretenant avec elle des fttes splendides* qui vont avoir lieu. Le maître d'hôtel vient &ire diversion à l'entretien , en annonçant l'arrivée du célèbre Faust Cette ^louvelle met tout le monde en rumeur; le duc se hâte d'envoyer quelqu'un à la poursuite de Gaspard; puis, dans son impatience, il y court lui-même; et pendant ce temps arrive Faust. La duchesse le reçoit avec des témoignages de bienveillance qui l'enivrent d'orgueil, et lui font concevoir les espérances les plus présomptueuses. Elle le prie dé lui donner une preuve de son grand art, et Faust évoque tour à tour Samson, Goliath, Salomon, Judith. Avec Judith, on voit aussi apparaître la tète d'Holopheme, et tout le camp des Assyriens se déroule aux yeux étonnés des spectateiir& £n même temps, le savant docteur ne manque pas de raconter l'histoire de chacun de ces personnages, ce qui jette la cour dans un nouvel étonnement. La duchesse est on ne peut plus enchantée d'un tel prpdige de science, et elle veut aussitôt présenter Faust à son époux; mais il la prie d'attenr* dre que l'on soit à table, et il veut se révéler alors

(ii8>

lui-même par d'autres œuvres encore plus mervôlleuses.

Mais le triomphe du docteur ne devait pas durer si longtemps; comme il se disposait k se rendre à la gracieuse invitation de la duchesse, et à prendre place à table, Méphistc^helès vient

le prévenir qu'une coupe empoisonnée l'attend, par les ordres du duc, et qu'il n'a rien de mieux à (aire que de s'enfuir bm vite

Probablement que le duc avait trouvé un peu trop vif rintérèt de sa jeune épouse pour le docteur, ou un peu trop tendres les regards de Faust Cest du moins l'idée que le poète jette dans l'ame des spectateurs.

Quoi qu'il en soit, Faust part; et dans son accès de frayeur oublie, en vrai égoïste, son fidèle Gaspard. Oh ! c'est une triste chose pour le pauvre serviteur, qui, après avoir long-temps imploré la pitié des Italiens, pleuré , crié, ne sachant plus que devenir, finit par employer son mot Berlik , pour ap< peler les puissances de l'autre monde à son secoure Un diable arrive, difforme, méchant, moqueur, et Gaspard le reçoit comme son bienfaiteur et lui saute au coxL Le diable consent à le ramener en Allemagne, et lui amène une voiture dans laquelle est assise une jeiHie femme; et Gaspard reconndi sa soeur, et ne veut faa voyager avec ella; une autre ftnune vÎMt, et c'est sa grand'mève. Il est à prAsomer que

(t«9) toute k fianille de Gj^pard éuût allée prendre son domieile en enfer, et que le cbable saisissait cette occasion pour lui en donner des nouvelles.

Enfin Gaspard, qui ne ^pousse pas Tamour fra-lerod et filial très*loin, à ce <p11 parait, obtient de ^^y^^ s^9 ^ revient en Allemagne, dans la ville même oii se trouve Faust, et eu on lui accorde une place de Nachivi^âchUr (gaidien de nuit, qin est chargé de crier les licnrea).

Au cinquième acte,.yoici veair Faust; mais Faust

sombre, diagrin^ désespéré. Lesannées ont fiii rapi-r dînent, le terme de son contrat approche; il le voit arriver, et cette pensée empoisonne pour lui le peu de temps qui lui reste à vivre. Au fond de son cceur un reste de rdigion se réveille; le re^ mords raignillonne. Il voudrait finre pénitence; mois il ne sait s'il ne s*y prend pas trop tard. Dans ce moment, parait Méphistopbelèe. •-— -Écoute, dit Faust, tu t'es engagé^ par notre contrai, à me dire toujoum k vérité. -—*• Oui, répond le diable, -qui se souvient avec une amère ironie de cette ciauae singulière pour un esprit de menjKmge. -^ Ek tien! parle; peux-)e eaccMre seionrnear k Diieu?-^ Oh ! dit le diable tout tremblant, quelle étrange qaestioii?*^ Parle. -— Je ne sais. *^^ Oui, tu le sais; r^pon^, yà le l'oedoniie. Mais Méphistophclès^ pour ne pas répondit, laisse Faust prii^ità gsnoux^ sort, «i «amène av«c lut une belle ftmme, sw la^

quelle aussitôt Faust arrête un regard ardent La belle femme 9 qm est Hélène, tombe dans les bras du docteur; la prière est oubbée» et le diable tient sa proie.

Maintenant toute espérance est perdue pour Faust ; son dernier jour à lui, son dernier mom^t approche. Sa chambre s'obscurcit; sa tête tombe lourdement sur sa poitrine; son regard se tnouUe. Neuf heures sonnent, et une yoiz sourde lui crie eft latin : Prépare toi. Faust a peur et va se cacher au fond de sa chambre. Alors revient encore ui^e soèno de plaisanterie pour contraster avec cette scèns de deuil. Cest Gaspard qui a épousé une femine acariâtre et querelleuse, et qui maintenant se dispute avec elle. Quand il en a assez de la dispute, il allume sa lanterne , et s'en va de par la ville e^ chante une joyeuse chanson.

Dix heures sonnent, Faust reparaît, et .la mèn^e voix lui crie : Tu es accusé; et tandis que Faust sent redoubler son effroi, Gaspard recommence sa plaisante querelle avec sa femme; eeUe Sois Tenfiint s'en mêle, ce qui est un redouUemoit de joie pour les spectateurs. Puis> il s'élance hors dp la maison» et se met. à chanter. Enfin, onze heures, aohnimt, ^t la voix mystérieuse fine : Tu es Jugé. Gaqxud, (rompe par l'obscurité de la nuit, va se hpuf ler cook tre Faust; et en homme Inen avisé,. il profite de cette remontre pour Ini demander scm^MUre de

trois mois., Faust a les sens égarés ; il murmure des paroles inintelligibles, des phrases dâirantes^t sans suite Cq>endant il songe encore à un moyen de salut; il propose à Gaspard de changer d'habits avec lui, car il espère ainsi tromperie diable et lui faire pendre Gaspard à sa plaça Mais celui-^â soupçonne au^i de

la part de son ancien maître quelque 91^ percherie; il sort pour remplir ses fonctions. Minuit sonne, la voix crie : Tu es damné; et Faust, après avoir prononcé un terrible monologue , tombe entre ks mains du diable. *

Après cela, Gaspard arrite encore une fois, et devine à l'odeur du soufi^'e ce qui s'est passé. Mais son caractère d'insouciance ne se dément pas; il regrette seulement de n'avoir pas été prévenu de ce départ, car il aurait pu envoyer, par Faust , son salut à sa grand'mère. Puis il sort, et on l'entend comÎBuer le refrein de sa chanson.

Caldéron a pris aussi dans la tradition de Faust l'idée de son Jùtgiciea prodigieux^

On retrouve dans cette pièce la plupart des défam& ec des 4|ua]ités qui signalent ordinairement ses pièces de théâtre^ Il y a des, situations mal expliquées ^ des personnages hors d'œuvre; des idées .qui seraient lrès-)»dUes, dévdoppées avec concision, mais qui se délaient dans de longues phrases. On ne conçoit, guère Je. rôle des deux dodDoestiqnes de Cyprien^ et leur amour pour livia; car oe rôle i^e jette ni une

scène comique, dî aucun intérêt de plus dans le drames Oit ne voit pas iion {dus tris-bien à quoi sert la pauvreté de Lysandre, qui le force à quitter sa maison pour écfaaj^Mr aux recherches de la justice; et Ton aurait le droit de se demander aussi pourquoi Galdéron a fiât de Cyprien un psien, au lieu de le prendre au seiâème siècle, comme l'ont £iit les autres poètes. Mais probablement que le pieux drmaturge espagnol ne pouvait se résoudre à montrer aux yeux de ses spectateurs un <^u^en sVidon* nant à la magie; ou que s'il le fiiisait, il devait au moins donner à un tel

sujet de drame le dénouement naturel en Espagne, c'est-4-dire l'Auto-da-fe; et cela n'entrait pas dans son plan.

A coté de ces dé&uts, il y a des scènes vraiment très- belles, des idées fortes et élevées, des pages pleines de poésie. L'auteur a surtout, comme l'a remarqué M. de Sismondi, une grande éloquence quand il parle de religion, et c'est là bien certainement Tun des principaux motifs qui loi ont valu les éloges outrés de W. Scfalegd,

Le Ma^cim prodigieux n'est sans doute pas. une des premières • pièces de Caldéron; et je crois que, par son caractère, par sa forme, die devrait être rangée au nombre des Autos sacrameniaUs , qui composent, dans ses œuvres théâtrales , un ordre de drames inférieurs aux autres ; mais c est une cfaoee assez curieuse, ce nous semble, de vcdr -comment

la «ombre tradition de Faust a pu se modifier entre, les mains du catholique espagnol; et voilà pour(|uoi nous ne craignons pas d'analyser ce drame.

La scène est à Ântioche.

Cjprien arme dans une contrée montagneuse, le front penché, le r^ard rêveur. Il a fui, dit-il» le tumulte d'une fêle que Ton célèbre dans la ville à l'honneur de Jupiter, pour pouvoir suivre dans la solitude le cours de ses réflexions. Après lui viennent ses Serviteurs Moscou et Clarin, qui corrigent par la vulgarité de leurs observations, les phrases tristes et solennelles de Cyprien.

Puis ils s'éloignent Le savant les regarde partir avec joie :

MaintenaRt, s'écrie^t-il, me voilà seul, et je puis poursuivre le problème qui tourmente mon ame, depuis que î*ai lu dans le

mystérieux langage de Pline la définition de Dieu; car ma pensée ne conçoit pas ce Dieu qui s'en^ veloppe de tant de mystères, et je veux suivre dans ses détours cette vérité cachée.

(// s* assied pour lire. Le démon arrit^ couvert d'un riche vAemenL^

LE nâiioN (à pari).

Malgré toutes tes recherches, Cyprién, tu ne la découvriras pas, cette vérité; car cest moi qui te la dérobe.

^ CTPBUK.

J'ai entendu venir fMlqn'un dans h forêt. Qui cal ià^

LE DÉMON

Un étranger qui s*est égaré si long -temps aujourdliui à travers la montagne, qu il a dû laisser paître dans la prairie son cheval épuisé de fatigue. Je veux arriver à Ântioche, où des affaires importantes in*appelient, et en me plongeant dans mes rêveries, je me suis écarté de la route directe, et j*ai perdu mes serviteurs et mes compagnons de voyage.

CYPRIEM.

Je suis étonné que ,vous ayez pn vous égarer, car on aperçoit de loin les hautes tours d*Antioche, et en suivant tous les sentiers de la montagne, il n*y e^ a pas un qui ne vous conduise â la ville. Le premier que vous eussiez pris était bon.

LE DÉMON

Yoilâ précisément ce qui nous arrive dans notre ignorance, elle nous aveugle en face même de la science. Et comme je ne me soucie pas d'arriver seul dans cette ville étrangère pour y chercher mes. compagnons, je préfère attendre ici que la nuit descende. Votre costume et les livres que je vois auprès de vous, me font présumer que j'ai devant moi un savant de grand mérite, et je me suis toujours réjoui d'entrer en communications avec les amis de la science.

CYPaiEN.

Avez- vous étudié?

LE DÉMON

Mon. Mais pourtant j'en sais assez, je croiS; pour ne pas être regardé comme un ignorant.

(125) CYPRYEN. ^, 1

A quelle science vous ètes-yons. adonne? *)

LE DÉMON

Oh! à beaucoup.

CICPHIEN.

L'étude la plus longue ne suffit même pas pour embrasser une seule branche, de connaissances» et tous, ô vanité! vo^s en ayez embrassé plusieurs sans études P

LE DEMON

Oni , je suis d*un pays où Ton pénètre sans étude au fond des sciences les plus abstraites.

CYPEIEN.

Que ne suis-je donc né dans une telle contrée! car après toutes mes longues recherches je sais encore si peu.

LE DEMON

Si yons ne voulez pas me croire, dites-moi seulement à quek travaux vous vous êtes livré , et je parie pouvpir soutenir le contraire *de votre opinion, quand même elle serait parfaitement juste.

Cjprien lui explique alors l'embarras dans lequel Ta jeté cette phrase de Pline : Dieu est la bonté par excellence, l'être qui subsiste par lui-même, Tètre qui sait tout et qui est tout - puissant. Car il ne connaît de Dieu que Jupiter; et assurément la séduction de Danaë, l'enlèvement d'Europe, et beaucoup d'autres choses , ne prouvent pas pour son exquise bonté.

Le démon enlace alors Cyprien dans un filet dldées obscures et paradoxales , et le quille aptes l'avoir plongé plus avant dans le doute.

Un duel éclate. Lelius et Florus, deux jeunes gens nobles d'Anlioche se battent pour l'amour, de Justina, la fille présumée de Ljsandre. Cyprien tente de les apaiser; il veut lui-même aller trouver Juslina j et savoir lequel des deux die préfère. Il arrive après que Ly sandre a expliqué, à la jeune fille, comment au milieu d'un peuple de païens, il /i été, par une faveur toute spéciale du Ciel, élevé dans la religion chrétienne; et comment il a pu l'élever, elle aussi , dans cette même religion. Cyprien n'a pas plutôt aperçu Juslina, qu'il en tombe amoureux; et au lieu de parler au nom des deux jeunes rivaux, il ne peut que balbutier des mots sans suite

poui: exprimer ce qu'il éprouve lui-même. Justina lui répond en riant qu'elle l'aimera au moment de la mort, et Cyprien' se retire désespéré.

Ce que les incertitudes et les combats de la science n'ont pas encore fait, l'amour le fait Cyprien, tourmenté par sa passion , et n'osant croire que Jusdna y réponde, résout d'avoir recours à ses livres de magie et de se donner au diable, si le diable peut satisfaire à ses désirs. On trouvera peut-^tre étrange cette alliance de la religion païenne avec une des créations du christianisme. Le diable , comme on nous le fait, n'existait pas dtr temps de Jupiter, et les in-

(127) vo€idoDS d'amour ne pourraient lui être adressées ; maïs il ne faut pas s'arrêter à cet anachronisme, qui deirait sans doute entrer dans les arrangemens de laoteur. Après cette scène, où Cyprien exhale d amè^ rement son désespoir, arrivent des scènes d'intri* gœs tout-à<>fait dans le goût espagnol. Le diable se glisse dans la maison de Justina, ua des amans raperçoit, et pense que dest son rival; le duel recommence entre les deux rivaux. Le père de Lelius, qui est gouverneur de la ville , accourt aux cris que Von pousse dans la rue, et jette les deux jeunes gens en prison ; puis menace de toute sa colère Jus-» tina, qui pleure, prie, euitteste en vain le Ciel pour témoin de son innocence. Pendant ce temps , pour qu'il ne manque rien à cette complication de galanteries, Clarin et Moscou, les deux serviteurs de Cyprien, continuent à se disputer la place dans lé cceur de livia. . '

Le démon reparaît , Cyprien plus amoureux que jamais, lui explique avec un grand luxe de poésie les beautés de sa dame, qu'il compare tour à tour au soleil, à la rose, à rœillet, à la neige, au carmin, au petit ruisseau qui court dans la vallée, à la prairie où

étincellent les peries de rosée, à l'oiseau qui soupire, au laurier dont on fait des couronnes, au rocher qui se rit des efforts de ses en^ nemis. Le démon consent à lui donner cette femme en échange de son^ ame j et comme Cyprien semble

douter encore de la grande poissance de son interlocuteur, le diable (ait mouvoir d'un signe les montagnes d'Antîoche; puis un rocher s'entr^ouvre, et, au milieu de ce rocher, Justina apparaît endormie. Alors, le pacte se conclut, et le diable emmène Cyprien dans une sohtude ignorée pour l'instruire pendant une année des secrets de la magie.

Au troisième acte, l'année est passée , Cyprien se réveille avec des transports de joie; car le jour est venu où il doit avoir Justina en sa possession. Le diable ne peut pourtant employer la force envers elle, car elle appartient à un maître plus puissant que lui; elle est chrétienne; mais il tente de la séduire par des chants d'amour, et des images sensuelles.

On entend les sons d'une musique mélodieuse. Une voix s'écrie :

Quelle est la plus douce joie de cette vie p

Et le chœur répond :

C'est l'amour! C'est l'amour!

Le théâtre représente là chambre de Justina, et la jeune fille paraît en proie à une violente agitation. Alors arrive une scène toute féerique, une scène que l'on dirait rêvée dans une nuit de Mai , sous un ciel pur, au milieu des orangers.

UKE VOIX.

Toute la nature est embrasée du feu de J'amour. Il j

^ pour rhomine plus de vie dans raroour que daas fair

qu*il retire. Les arbres et les flems dans les champs» les

oisesrax dans Fait obéissent à Tamonr , la pins belle partie

de notre yie . . . . .

us caaua.

Cest Famonr ! Cest Tamonr I

Fantôme obscur qni me ponrsoit en sonnant , quel motif t*ai-je donné d*allnmer dans mon cœnr de coupables désin? Pourquoi ne pourrais- je pas être encore ce que î*ai toujours été ? Quelle est cette chaleur que je ressens dans Tame, cette tristesse étrange qui me tourmente?

UNE VOIX

Cest Tamonr! Cest l'amour !

JDsrmA.

Ti^est-ce pas le rossignol qui m*a répondu, le rossignol qui soupire sur ces rameaux ses douces plaintes d*amour? Tais-toi, oh! tais-toi, Philomèle..Ài-je donc besoin d'apprendre combien la pensée de Thomme est ardente, puisque celle de l'oiseau Test déjà tant! Non, ce que j'ai entendu, c'était peut-être le murmure amoureux de la vigne qui élève ses branches et cherche à enlacer le cep)>rotecteur dans son vert feuillage. Oh! montre moi, ô nu-

gnej ton désir et tes efforts; car, en voyant comment ces branches alunissent, je puis rêver comment les bras s'enla* cent. Mais non, ce n'était pas le hngage de la vigne, c'était^la fleur passionnée qui se retourne sans cesse vers lafaunière du soleil. Eéprime tes désirs» 6 fleur, ils doi-

vent xmre en secret à ta beauté; car je penae avec que tes fenilles laissent aussi tomber des lames , comine il en tombe de, nos jenx. Tai^toi , cbantre mélodîenx de la forêt; taisez- vous, soupirs de la vigne; re^te immobile, ô pauvre fleur» on dites^moi quel est le magique pouvoir qui vous gouverne?

I« CSfltVR.

Ce3t ràmour ! Cèst l'amour !

JUSTIN A

L*amour? Ai -je jamais tenté dé lui rendre boramage? Dans ma folle présomption n*ai*je pas repoussé Lelius, Florus» Cyprien, qui languissaient pour moi? Jai banni loin de moi Leiius, j'ai méprisé les offres de mariage de FloruSy et j'ai traité Cjprieii avec une telle dérision qaW s'est enfui désespéré, et n'a plus reparu devant moi. Mais malbeur! je crois que là est la source de mes désirs; car depuis qu*il est loin, je sens au fond de mon ame un tourment encore ignoré. Peut-être aussi n'est-ce que de la pitié, de la pitié pour un bomme estimé de tout le monde» par 'moi seule méprisé, condamné à l'infortune. Mais cette pitié je devrais la ressentir aussi pour Lelius et Flonis, ^ plongés à cause de moi dans le cacbot. Ob! mes pensées, arrêtez-vous, si la pitié suffit, ne

vous joignez pas i elle; ear maintenant une telle passion me domine, que peutêtre, d malbeur à moi ! ... si je savais oik il est, je doute si je ne devrais pas aller le cbercber.

Alors le démon arrive, et veut entraîner avec Id Jnstina ; mais elle résiste, die se défend^ elle appelle

(»5i) Dîta à soo secours, et le démon «st oUîgé de firir» Ne pouvant remplir entièrement sa promesse , il veut du moins tromper Cjprkn, et il lui envoie on fintôme revêtu de l'image de sa bien*aimée. Mais quand Cyprien a tenu avec titosport cette image dans ses bras, die change tout à coup^ et ne lui prisenfte qu'un hideux squekflxe. Cyprien, trompé, honteux, maudissant sa fatale illusion, appelle le <£able, et lui demande l'expUcation d'un tel phéno-^ mène; et le dîaUe, poussée bout, est forcé d'avouer qw Justina est sous la protection d'un Diea trop puissant pour qa"û puisse lutter contre lui

— - Et quel est ce Dieu, s*écrie Cyprien?

— Oh ! je le dis avec terreur, répond le diable, c*est le Dieu des chrétiens.

-^ Ainsi donc, ajoute Cyprien, celui-là protège ceux qui lui appartiennent

Et ici rbtention du poète se dévoile ouvertement; il n'a voulu faire de son magicien prodigieux qu'une pièce édifiante. Cyprien est l'homme égaré par ses passions, le paien aveuglé comme S. Paul, et qui revient à la vraie foi comme S. Paul. En prenant cette idée comme base fondamentale du drame, on peut voir qu'elle n'est pas mal suivie; et que, depuis le commencement jusqu'à la

fin, tout tend à amener graduellement cette conversion, à faire échner le triomphe du christianisme sur l'en-

durcisseme&t .d'un cœur de païen et les embûcha du diable.

Gyprien commence par se débarrasser brusqu^ ment de la société de son infernal compagnon ; et avec le même sentiment qui le portait à méditer sur la pbrase mystérieuse de Pline , il court .maintenant à la recherche du Dieu des chrétiens. U arrive à Antioohe au moment où Justina, arrêtée par les ordres du gouverneur, doit être conduite à l'édofaud , parce qu'elle persiste à demeurer chrétienne. U vient lui*même, pour expier ses fiiutes, annoncer publiquement sa conversion, et demander à mourir pour sa foi. Sa rencontre avec Justina devait fournir au poète l'occasion de développer encore quelqua dogme chrétien*

CYPBIEN.

Toi prisonnière, Justina P Qael crime a donc entaché ta vertu?
^

JUSTINA.

Ce n*est pas le crime qui me conduit ici , c*est la haine de ces païens contre le Christ qui est mon Dieu.

CYPaiEH.

Oh! tu as bien fait de lui rester fidèle, Justina; car il veille sur toi et te protège ; mais tâche de me le cendre favorable.

JUSTINA.

Invoqne-leavec foi, et il entendra tes vœox

' CTPniEN.

o\k\ fai foi en lui, mais ma vie pass^^ me jette encore dam le doute

:iUSTUlA.

Me chancdle pas dans ta confiance.

cnusn.

Hélas! mes fautes sont sans bornes.

JUSTINA.

Sans bornes aussi est sa démence.

CXPRIEN.

Peut-il avoir encore compassion de moi f

JCSniTA.

Sans, doute.

ClfPEIEN.

Comment ? Même si j'avais engagé mon ame au diable pour pouvoir être aimé de toiT

JUSTINA.

11 7 a moins d*étoiles au firmament , moins d'étincelles

A^m la flamme, moins de saMe sur le rivage de la mer,

moins d'oiseaux dans Fair, moins d*at6mes de poussière

aux rayons du soleil, qu'il n*y a de péchés auxquels U

accorde son pardon.

cxpueu.

Eh bien, Justina! je ne doute plus, et je pourrais lui obir' mille fois ma vie.

(i54) Le gouverneur ordonne qu'on les conduise tous deux à réohaËiud , et Justina dit en s'en allant :

Je t'avais promis, Cyprien, mon amomr an moment de la mort^ maintenant je tiens ma promesse.

Pendant que les condamnés se rendent sur la place d^exécution, la scène est occupée par les amoureux que nous connaissons dé)à. darin aocnselim de lui avoir été infidèle ; celle-ci se défend de son mieux, et Moscou, l'amant préféré, atteste sa constance. Tout à coup tùi bruit effroyable se iàît entendre. Le gouverneur avec Lelius et Florus, qui sont sortis de prison, accourent tout effrayés; et Ton apprend qu'au moment où la tête de Cyprien et celle de Justina tombaient sur l'échaiaud, la terre a tremblé et s'est entr'ouverte; et alors, à travers la lueur des éclairs , le roulement de la foudre, le démon apparût, et annonce que Diett le force à venir révéler que Justina est morte innocente; que Cyprien a anéanti par son martyre l'engagement qull avait contracté avec l'enfer , et que tous deux rq>o$ent n»ipt»nwt dans la demeure des bienb^ui'eux; sur quoi la f((M^ se d^pei^^, à moitié ébirodlée <}ans la ci?oyaAce paîenAe , ei toute prête à accnélUf les enseignemens du christianisme.

Marlovre, le prédécesseur au théâtre anglais, et pendant (fuelqn^ Knnâes le contempotaÎA de Shakespeare, a Ëdt sur Faust ime tragédie,^ qui fin jouée

pcmr la première fob en iS8g. On voit qu'il a composé en grande partie sa pièce d'après la chronique de Faust, qtii pemt à Francfort en 1587. ^'^^^9 tout en se teùam, Bdtfement attaché à la tradition, il a sa aussi quelquefois inventer, et produire des scènes remarquables et intéressantes. Telle est, par exemple^ celle où Faust interroge Méphistophelès, et le force d'avouer ses propres tourmens :

Faust. Qu^est-ce que Lucifer ' ?

MtPHiSToraELis. Cest le roi suprême des esprits.

Faust. Ce Lucifer ii*a*t-Il pas été un ange?

MÉPBI5TOPHELÉSL Oui, I^austus, ct Ic bien-aimé de Dieu

Faust. Comment se fait-il qu'il soit le prince des dé* mons ?

- MÉPBiSTomEiiis. Par son orgueil ambitieu el son insoleace, qbe Dien punit en l'expulsant des deux.

Faust. Et qui ètei-yous, vous autres qui vives avec Lacifar?

MéraiSTOMELÈs. Les malheureux esprits qui vivent avec Lnctfei conspirèrent contre leur Dieu avec Lucifer» et sont pour jamais damnés avec Lucifer.

Faust. Et ou ètes-vous damnés ?

M£pnsTCMraiELi& En enfer.

■ Cette traduction est empruntée à M. À. Kchot, qui^ dans la ReYue de Paris du mois de Mars i853, a publié sur la tiagédie de Maiiowe, comparée au Faust de Gcethe et i cetui de Klingemami, une critique aussi spirHnelle que fudi* ôeuse.

FAVtrr. Comment se Saitt-il donc qœ ta sois en ce nuh ment hors de Tenfei: ? -

MéPHisTOPHELÈs. Mais c'est ici Fenfer, et je ne suis pas hors de Tenfer. Penses-tu que moi qui ai tu la &ce de Dieu, goûté les }oies du ciel, je ne sois pas tourmenté de dix mille enfers, en étant privé de cet étemel bonheur? o Faust, laisse ces frivoles questions qui frappent mon ame d*une accablante terreur.

Voici comment cette scène est rapportée dans la tradition :

Faust demanda à Méphistoplielès, quel écritestu donc? — Mon maître Fausjt, répondit le démon, je suis un esprit ailé, et je règne sous la voûte du ciel. — • Mais comment Lucifer est- il tombé? — Maître , Lucifer était un bel ange formé par Dieu , une créature de béatitude. Us étaient trob dans la haute hiérarchie des Séraphins , des Chérubins ^t des Trônes. Le premier commandait aux anges; le second protégeait les hommes; le troisième devait soutenir les combats du diable. Et Lucifer était un noble archange. Les deux autres s'appelaient Gabriel et Michel. Quand mon maître se fût révolté, l'enfer s'ouvrit aussitôt devant lui ; la nuit l'environna de ses ombres', il fut jeté dans les fers, et ne trouva dans son éternelle demeure que le feu, le soufre et les nuages épais. Quant à nous, nous ne savons pas comment l'enfer a été creusé par la main de Dieu; car il n'a ni fond, ni hmites.

Faust forme aussi , comme la tradition k rapporte, im pacte de vingt-quatre ans avec le diable. Puis le remords le prend, et pour le distraire, Lucifer et son associé Belzébut amènent devant lui sept péchés mortels :

BELZEBITT.

Mamtenant, Fanst, qoestionne-Ies sur leur nom et lenr caractère.

FAUST

Volontiers. Qui es -tn, toi le premier .s^

l'ohgueil.

Je sms rOrgnol. Je dédaigne d'avoir ancnn's parens. Je ressemble à la pnce d'Ovide ; je me glisse dans toutes les parties dn corps d'une fille de joie. Quelquefois, comme ime permqne, je me place sur son front; puis, comme un collier, je me suspends â son cou; ensuite, comme un éventail de plnmes, je la caresse de mon souffle, et enfiù, me changeant en démise, j'en fais ce qu'il me plait. Mais fi donc ! qndle odenr ici ! Je ne dirais pas un mot de plus, pour la rançon d'un roi, à moins qu'on ne parfume la ferre sons mes pas , et qu'on y étende un tapis.

Ta es mi effet nn orgueilleux dr6Ie. Et toi, la seconde,

qui es- tu ?

l'avauce.

Je sois TÂvarice, née d'un vieux rustre dans nn sac de cuir, et si je pouvais' réaEsar mon désir, cette maison.

toi et ton» les aities» tow séries dmgés es ori que je mettrab ^h» clef dans mon cofire. O moii doux or!

FAUST

Et qui es- tu, toi, la troisième?

L*EirviE.

Je suis rÈnyie, fille d'un ramoneur et d'une mardunde d'huîtres. Je ne sais pas lire, et|>ar conséquent je tondrais qu'on brûlât tous les livres. Je maigris de voir manger les autres. Âh ! s'il pouvait surrénir une famine dans toute la terre pour que tout le monde momrût, bt que je survécusse seule, tu verrais alors comme je deviendrais grasse. Mais pourquoi es-tu assis et moi debout? A bas, misérable!

FAUST

O envieuse scélérate! Mais qui es-tu, toi-, la quatrième?

. LA GOLèas.

Je suis la Colère ; je n'ai connu ni père si mère. Je wtéchnffsi de la guenle d'un tion lorsque j'eddlais â peine depuis une beure, et je n'ai pas cessé de courir le Bonde avec cette boite pleine d'épées, me blessant moi-même quand je ne ponvais trouver avec qui me battre. Je suis née en enfer, et prenez^y garde , car quelqu'un de vous sera mon père.

« Et toi, qui es-tu, la dnquième?

LA QOURVAm>ISE.

Je suis In Gonuandise; mes parens sont tous morlSt ettte n'ont laissé qu'une petite pension donf je paie trenle

ftf» et dis kimttes par jenr : bagatelles pov coBteutcr la natiffe. Je sois de race roy^» mo père ébâl un jaiakoa^maiaire im maid de tîb de Bordeaux; nés parrains» Kare Hareng Saar et Jllartin Âlojaa de Bcraf ; mai^ ma marraine , ah ! c*était nne vieille douairière qiû s*ap* pelait Marguerite Bière de Mars. Mainte-

nant, Faust, que tn connais ma généalogie, veux- tu m*inyiter à souper?

f ÀU4T.

Je nen gatterai bien.

LA GOURMANDISE

Que le diable t'étouffe !

f AVST. .

ÉUmÊt4iÊi toî*nième, gearmandel Et toi, la aixième, qui Q$-4n?

LA PABESSE (idillofU).

Uil ab! Je sus la Paresse: Je fus mise au monde suc un gaxon de soleil doré. Âh bab ! je ne dirais pas un mot de plus pour la rançon d'un roi.

Et tof, qm es-tu, la septième, et decnière,' maîtresse biroBie?

Moi, Miniiear? Je a^ ccUe qui aime mieux im pouce 4e clfaii, fratcbe qu'une aune 4a poisson firit; et la première lettre de mon nom est Luxure.

Faust Toyage ensuite b travers lllalit et F Allemagne} Je diable lui donne HéUne pour naitresse.

et il meurt au bout de ses vingt-quatre ans, comme la chronique le raconte. *

' L'idée de Faust se retrouverait facilement aussi dans le Difformed transformed de Byron, et surtout dans Manfredj qui est peut-être la seule œuvre dramatique de ce genre à mettre à côté du Faust de Gœtbe. Sans doute la pensée philosophique est moins développée dans le drame anglais que dans le poème allemand; l'espace y est moins large; la vie humaine ne s'y représente pas sous tant de formes, et les repUs de l'ame n'y sont pas si scrupuleusement déroulés l'un après l'autre. Mais quelle force ! quelle puissante nervure dans toutes les parties de ce* drame si compacte, si audacieux! Ne pourrait-on pas le comparer à cette montagne de glace sur laquelle il nous emporte; là, où l'aide semble craindre d'élever son vol, où les nuages épais s'arrondissent comme une ceinture, où des abîmes s'entr'ouvrent, si profonds que l'œil ose à pane les mesurer et la pensée les concevoir? Jamais, peut-être, les orages de l'ame n'ont pris, pour se Êiire entendre, une voix plus sombre et plus énergique; jamais le remords qui poursuit l'homme avec son fouet sanglant à la main , ' les passions qui le déchirent, l'incrédulité qui le ronge, ne se. sont montrés sous un a*spect plus sinistre. L'œuvre ne s'étend pas plus loin que la peinture d'une individualité. Mais tout'ce*qui l'environne; tous les tableaux de la nature^ toutes

les créadons mystérieuses du génie ; tout ce qui eiîste, et tout ce qui est rêvé, tend à rendre cette indîndualité saillante, majestueuse, terrible, comme un orage avec ses ténèbres et ses éclairs; comme un grand roc nllonné par la foudre.

. Parmi les Allemands, licssing est venu d'abord qui avait tracé le plan d'un Faust, et en avait même écrit. déjà quelques scènes. On doit vivement regretter que le célèbre auteur de Nathan le Sage , d'Émilia Galoui, n'ait pas achevé son œuvre. Elle ne pou-

vait manquer d'être tout-à-fiiit hors de la ligne ordinaire. Dans les derniers temps le goût pour la tradition de Faust s'est ranimé d'une manière surprenante; soit que cette tradition d'un homme tombant de degré en degré dans le précipice du doute, dans la satiété et le dégoût de tout ce que lui offre la route ordinaire, se trouvât en rapport plus immédiat avec cette époque de mal-aise et d'incrédulité ; soit que la pièce de Faust eût servi comme de point de mire aux poètes de la jeime école. On a eu un Faust de Lenz, de 6hamisso,.de Schink, de Grabbe, de Holiei, de Klingemann; un roman de Seybold, de Bechstein, de Gerle; et quatre opé-» ras, dont un a été mis en musique par Spohr. Dans ce grand nombre d'ouvrages, construits d'une manière si différente sur le même sujet, nous en choierons deux qui nous paraissent être très-reniarquables : c'eslla tragédie de Mûller, le peintre à qui

l'on doit aussi xm très-boa drame sar la cbroniqae de Geneviève et plusieurs autres pièces de théâtre; puis le roman de RUnger.

La pièce de MuUer parut en deux perdes s la pre* mière sous le titre de SUuation de la vie de Fausi^ ManhcSm, 1 776; la seconde intitulée VU de Fausij Manheim, 1778 (*4).

Ce drame est plein d'esprit, d'originalité et d'uM sorte de humour qui donne encore un attrait plus piquant auK beautés qu'il renferme. L'idée première, qui en forme comme le noyau, est intéressanie et élevée. MûUer a pris Faust comme l'homme de gèrne qui ne peut se ployer aux calculs ordinaires de k vie, se mêler à la foule, suivre les sentiers batnu; comme l'homme de génie auquel s'attachent la haine du monde, l'envie des êtres médiocres; l'homme qui inspire de grands dévouemens, mais aussi

de grandes animosités; et qui, las de la route où il se sent à l'étroit, de l'horiaon qui borne sa vue, de la sdeoee qui trompe ses efforts, finit par se donner au diaUe, et Élit pitié au diable lu^^mème.

Le drame s'ouvre à minuit, dans lés ruinesjd'use vieille église gothique. Les démons sont là qui tien* nent un synode; Lucifer, leur roi, se plaint de la fidblesse^ de la misère du siècle. U n'y a plus de grands crimes à commettre, de grandes Tertus à séduire. Tout est commun, vulgaire, soumis à un effrayant niveau de médiocrité : c'est le vice qui se

traSneaféc ses paltes de velours danstouies les classes delà société; c'est le péché quiberce tous les hommes. Le coup d'oeil est flatteur pour Lucifer » mais pourtant monotone. Après lui, Mogol, le dieu de l'argent, gémit de n'avoir plus de grands fleuves d'or à fidre couler mtre les mains d'un honnne qui aurait su en ûrer hon parti Tout s'en va par petites mesures et par petits canaux; les faonuues calculent, épargnent, forment kurs trésors par sous et par de* hiers; les plus grosses sommes tombent entre les mains du pige, si ce n'est entre les mains d'une mère qui vend l'honneur de sa fille; et le reste s'en va comme une maigre source, dont on cherche à recueiUir chaque goutte. Cacal , le démon de k volupté , veut quitter le monde, où il n'a plus rien à Ëiire. Une femme trompe son époux, un amant séduit la jeune fille; k luxure s^ glisse dans toutes les de-» meures, se montre à tous les regards, court dans toutes les veines, et l'on pèche et l'on se damne sans quele démon puisse avoir le pkisir d'y prendre k moindre part. Ensuite^Atoti, le maître des litté* ratenrs, arrive encore tout étourdi des vers rocail-* lenx , des harangues sottement pompeuses , des phrases ridicules qu'il a entendues, de ce ck-

baude* ment stuptck de taont de pauvres écrivains, qui s'en^ cessent tour à tour ou se déchirent, se mettent k couronne sur le front, s'appellent génies , s'a|^l-> lent dieux, se donnent l'un à l'autre un brevet d'un-

mortalité, et s'endorment enfin 3ur les mêmes oenvres avec lesquelles ils endormaient leurs lecteurs.

Alors Lucifer pousse un grand soupir, qui ressemble au mugissement du vent, et s'écrie: c'en est fait, il n'y a plus lien de beau à voir dans le monde; il n'j a plus rien de grand sur cette terre, où nos regards se reposaient autrefois avçc tant de saûsfiu>tion. Pas un de ces graves hermites contre lesquek toute notre cohorte pouvait en vain se réunir; pas un de ces profonds repentirs^ contre lescpieb ii nous fallait si fortement lutter. Pas un seul Néron; pas un pauvre Ruggieii

Soudain arrive Méphistophelès, qui s'écrie : oui» ^ il y a encore dans ce monde un homme, qui est vraiment grand, et je promets de te l'amener.

Eh bien! j'attendrai le résultat de ta promesse * dit Lucifer, et si die ne se réalise pas, j'abdique mon trône ; je ne me soucie pas de me tounnenter si long-temps pour la patrie, de régner sur tant de misérables. Alors prendra le sceptre qui voudra, et le peuple de l'enfer pourra bien être comme un troupeau abandonné.

La.- dessus Lucifer lève la séance, avec la colère d'un roi auquel ses sujets refusent d'acquitter les impôts. La troupe infernale rentre dans ses demeures souterraines, et Méphistophelès prend avec lui une troupe de démons des plus fins et des plus expérimentés, pour s'en aller trouver Faust

Faust habite Ingolstadt : c'est un docteur très** renoniflié pour sa grande science, mais très -peu pour sa bonne conduite. Les étudians ont pour lui une profonde vénération; mais les marchands n'osent lui iaire crédit Un homme qu'il a. humilié par sa supériorité, le magîsterKnellius, orgueilleux, lâche, pédant, enyiéux, gonflé de sa propre importance, ennemi de celle des autres, hors d'état de lutter dans sa chaire de professeur contre Faust, et ne pouvant vivre tranquille, tant qu'il le sent à Ingolstadt , ameute contre Im une troupe de juifs , d'ouvriers , de vagabonds ramassés dans la rue. On accuse le docteur de vouloir fiiire banqueroute. Les usuriers, qui lui ont prêté de l'argent, viennent réclamer le capital et]es intérêts; les ouvriers veulent être payés de ce qu'ils ont fait pour lui; et Knellius est là qui attise le feu, souffle dans tous les cœurs la colère, le besoin de vengeance, et marche lui-même en tête de Témeute.

Pendant ce temps, Faust est dans une salle d'auberge,, où il joue en homme désespéré. Il a déjà perdu la plus grande partie de son bien; il' apporte le reste de son argent, tout ce que son brave père lui a donné, tout ce qu'il a reçu de la vente de son patrimoine. Il le jette sur la table, et le perd en deux coups de dés. Au même instant l'orage gronde. Les cris de la multitude, qui poursuit Faust, se font entendre. Les joueurs se sauvent; Faust reste seul,

lO

livré à sa rage, à son déses|)oir, n'ayant plus aucune res60uix:e et menacé par un danger pressant

— Saayez-vôus, saurez- vous, lui crie encore un de ses compagnons de jeu, on en veut à vos jours.

FAUST

Ya-fen, ou mon épée te traversera le corps. Si tu portais une antre figure que la figure humaine je ne te naodirais pas. Mais les hommes me font mai â voir.

QUELQUES flOHSnS.

Que dit-il P

UNE VOIX

Faust» ne m'oublie pas.

FAUST

Mon génie !

hA VOIX.

Ton ami.

FAUST

L'ami de quif

IiA VOIX.

Ton aitii«

FAUST

Va-t*en au diable. Je ne veux point d'ami.

I«A VOIX

Ton ennemi.

FAUST

Eh Imch ! alors je puis fnmex. ^

LA VOIX

AppeUe-flMH , si ta as besoin de moi.

FAI79r.

Soit! Si ta yiens poor me porter secoom, poorqaoi cniadrais^je de te rencontrer dans cette maison inCune, dans ce tempk de yice F C'est id la prison de llionneDr Une étemelle obscarité j règne. Je veux éteindre cette luDÛère et te parler dans les ténèbres. Si tu es mon ami| prouve-le moi; si tu ne^l'es pas, demeure dans Tenfer.

Un rideau se lève, et l'oo aperçoit des sacs d'or et d'argent, des amas de bijoux.

LA VOIX

3 e donne à mon ami les biens de ce monde.

FAUST

Est-ce vr^?

Un antre rideau se lève et découvre des couronnes, des sceptres, des titres de noblesse.

LA VOIX

Les grandeurs de ce monde à celni que j'aime.

FAUST

Ah ! des couronnes !

La acène change de nouveau et présente d«s

(i48) groupes de jeunes filles qui dansent ensemble. Une douce musique se fait entendre.

LA VOIX

Les joies de ce monde à celui qui ^t à moi

Il eu manque encore une.

Le i^ideau se lève de nouveau et laisse voir une bibliothèque, et sur le devant une pyramide en marbre au-dessus de laquelle s*élève le buste de Faust couronné par la gloire.

LA voix.

L*hoMieur et la renommée à ceux qui me suivent.

FAUST

Où suis -je P Quel tourbillon m'entraîne P Est-ce la réalité» ou n*est^ce quW rêve enfanté dans Tardeur de mon imagination? Oui, je le sens â l'impression qui me domine encore. Cétait la réalité. Oh! comme ces tableau m'ont saisi» comme il me tarde de posséder et de jouir! J*aime celui qui me les a montrés. Arrive donc» puissant esprit» si tu peux satisfaire mes désirs Arrive. Je t'appelle.

Méphistopbelès entre» et au moment où la rumeur redouble, où Ton entepd les portes que l'on brise, la foule qui arrive en tu-

multe , il remet à Faust un livre, et ce livre l'emporte dans les airs.

Vient ensuite une scène très-comique^ où Knel- Kus» poursuivi par des étudians amis de Faust» s'est

(«49) réfogîè ïïd haut .d'une fontaine^ et là, tremblalit-dé tous ses. membres , ne pouvant pas aller pluà loin^ ne ponyant pas descendre, implore d'un ton lamentable la pitié de ses adversaires.

Cest aussi une très-bonne idée du poète d'avoir introduit dans sa pièce le père de Faust Le pauvre vieillard avec sa bonhomie, sa croyance simple ^ sa vie si régulière, fidt un grand contraste avec Tesprit ardent et l'eiistence étrange de son fUs. Dans l'humble village où il demeure, il a entendu parler des débordemens de Faust j il a eu des rêves affreux, où il le voyait se jeter hoi's de la bonne voie, tomber entre les mains du démon; et il n'a pu résister à ses craintes, à ses souffrances. Il est pe^rti seul, à pied , et s'en est venu de bien loin à Ingolstadt, pour s'assurer par lui-même de la vérité des rapports qu'on lui a &its. Faust, qui doit avoir d^ns la nuit même un rendez-vous avec le diable,^ rentre, aperçoit un étranger dans sa chambre et, croyant le. reconnaître, se sauve avec terreur.

WAGNER

Pourquoi donc ne voulez- vous pas lui parler?

FAUST

Est-ce mon père?

WAGNER

Lui-même.

FAUST

Que bil-il ici? Que demande-t-il? 11 m'est impossible

i' ptésenti.... Non, je ne pms pa», je ttédois pas bi parier!

Impossible? dites -voua.

FAUST

Val Va!

WAGNEB.

Que dois- je faire?

Regarde cette cliaine d'or et cet annean, yoili tout et qui me reste. Ptends-Ies. II te demandera pent-ètre ce qiie fai fait de mon héritage; dis -lui que je n*ai plus rien. Ëcoiite encdte. Tout doit-H donc se réunir pour m*aiiliger? Écoute y dis^lni ce qne tn voudras, mais fais es sortfe de Téloigner.

WA«llEa«

Docteur ?

FAUST

Eh bien! quoi! veux- tu donc venir encore me tourmenter avec tes larmes ? Je veux me séparer de yons si vous ne vous en allez pas : je quitterai moi-même cette demeure.

WAGRER.

Âb! oui, et vous emporterez la malédiction qoi plane déjà sur les lèvres de votre père ? Les autres courent avec joie au-devant de leiurs parens, et vous, docteur! docteur! Tenez, voici que votre père vient lui-même.

FAUST

Loin de moi, va-t*en, va-t'en.

(^ftagnefwn.}

I«B^P£BE

Jean» ne yeux-ta donc pas me voir? Ne veux-tu pas me voir?

Mon père?

LE VÈRB.

Snis-je ton père? Oni, cela doit être! Regarde-moi donc. Oh! quelle réception tu me fais! Elle me repose le cœnr, elle doit me rendre lé courage!.... {Le prenant dans ses bras.") Enfant ! enfant! as-tu honte de moi ? Âs-tn honte de ton vieux père? Mais qui es^tu maintenant? Réponds. Quelle vie infernale mènes-tu? Je veux t*ea arracher; oh! oni, je veux t'en arracher. '

FAUST

Mon père, vous êtes yienx et bible, vous ne ponves pas. Laissez- moi.

I£ PfiBE.

Oui, vieux et faible, je le suis; mais un antre a la force qne je n*âi plus. O Jean! Jean! malheureux -fils, pauvre enfant perdu!

FAUST

De quoi sais- je coupable ? Vous ai*je donc alligé ?

JJE PÈRE.

Oni , mon cher Jean, tu m*as alBigé jusqu^au fond du cœur.

FAUST

Oh! je suis malheureux. Je ne sais ce que j'ai fait. Les ténèbres m'environnent, un nuage obscurcit mes sens. Kon, je ne sais...

LE PÈRE

Oui , je te crois. Cela m^arrive souvent aussi. Je sais si faible. Seulement un peu d*eau i boire. Mon Dieu! Ce fut pour moi un grand cbagrin.

FAUST

Quoi donc?

LE PÈaE.

Il 7 a quelque temps, le soir, je m'ëtais coucbë stytc tristesse, songeant aux mauvaises nouvelles que Ion m'avait données de toi, à ton oubli envers moi et envers ta mère. Et alors, écoute mon fils, je m*endormis, et tu m'apparus en rêve. Tu étais assis devant une table splendide, ton visage se détournait de moi et de tes pa-

rens, .et une infâme courtisane t'epla^t dans ses bras i^t te donnait à boire une coupe pleine de sang. Pendant que tu la vidais, tu ne t'apercevais pas comâie le diable nuaait le sol sous tes pieds, et tu tombas. O mon fils! je voulais t*appeler, mais ma voix était trop faible, ma langue demeura fixée à mon palais. Eufin je poussai un cri de douleur. Ta mère se réveilla avec efiroi ; elle t'avait vu aussi dans ses rêves ; elle t*avait vu me mettre le con* teau sur la poitrine , me déchirer le cœur. Nous nous tînmes Tun et Fautre embrassés dans notre angoisse, et nous crûmes encore te voir emporté par la foudre, et nous entendîmes ta voix se perdre dans le lointain avec des gémissemens.

Les remontrances, les plaintes, les larpies du viôllard attendrissent d'abord Faust. Il lui promet

de chaoger de condaîte, et se promet à loUmème de ne pas conclure son pacte avec le diable.

Mais à peine est -il seul, que le mauvais esprit l'emporte; et quand minui£ sonne, il est déjà sur le chemin où il doit rencontrer Mèphistophelès. Là, viennent tour à tour se présenter à lui le dé* mon de l'argent; celui de la volupté; celui des ruines et des orages. U les repousse tous, car aucun ne répond à sa pensée ardente, avide de jouissances nouvelles, maôs noble, majestueuse , élevée. Les démons ^paraissent. Mèphistophelès vient, et Faust tombe dans un profond sommeil. *

Bon, dors, s*écrie Mèphistophelès, toi qui seras hîentdt vaincu, bieatÂt i mol Maistenant les images que je fais passer dans tes rêves doivent subjuguer tes sens et t'enckâner par «n étemel contrat Alors je viendrai te prendre pour tomber avec toi dans Tenfer, pour te porter devant le trône de Satan.

Dans la seconde partie du drame, nous trouvons Faust à la cour de Madrid , enivré des distinctions <pi'on lui accorde; enivré surtout de son amour pour Ja rdne d'Arragon. Le diable a rempli ses pro-' messes, il lui a donné de For, des jouissances, de la gloire. Mèphistophelès, qui le tient maintenant en son pouvoir, le regarde avec un mélange de raiUerie et de pitié, et parle déjà avec orgueil de remplir bientôt la promesse qu'il a &itê à Lucifen

Le roman de Klinger parut pour la première fois

a Saint*Péleisbourg en. 1791. C'est une satire mordante, souvent un peu trop mysanthropîque, parfois aussi licencieuse, mais presque toujours spirituelle et intéressante (^^).

Faust est ici le pauvre imprimeur de Mayence, qui , ayant en vain offert sa Bible au sénat, aux riches bourgeois, et aux diverses msutrises de Francfort; ayant une famille nombreuse à soutenir, beaucoup) de dettes et point de ressource, se voue au daUe pour échapper à la misère et se venger des patriciens ignorans qui Font humilié , des sots qui ïont mébonnu. Le pacte qu'il conclut avec Méplùsto* phelès, repose tout entier sur une condition qiû donne au romancier im vaste champ pour déployer son humeur frondeuse, cruelle et parfois satanique. Faust est encore une douce ame, que les souffrances n'ont point endurcie; que les déceptions n'ont pu rendre mauvaise et injuste. Il croit à la moralité des hommes, à la vertu des fenunes, h la générosité des grands, aux bonnes et saintes lois qui ré^ssent la société. Et le diable s'engage a lui montrer le monde, la vie sous une tout autre £ice, et il le prend pour briser une à une cette couronne de pieuses croyances que Faust a conservées. Il le promène tour à tour du palais des princes à la cellule de rhermite ; de la demeure d'une

courtisane , à celle d'une grande dame, et partout son attente vertueuse est trompée; ses regards tombent avec effroi sur ce

qui renyiromie U n'y a plus de voile hjrpocrite pour lui cacher le ressort secret des actions des hommes; il n'j a plus de prisme pour lui embellir Je mensojige de la vie. Et là où il attendait un acte de générosité , il ne découvre qu'une infiunie. Le vice grandit à la place de l'amour. La cupidité se trûne sur son chemin , et flétrit de son souffle im* pur les plus douces passions. Si ce n'est le crime qui le poursuit, c'est le Uche libertinage; si ce n'est l'ambition effrénée, la vengeance cruelle, c'est la maigre avarice qui rampe sous le poids de ses sacs d'or, et meurt de faim à côté de son coffre. Ni les prêtres, ni les rob, ni le peuple n'échappent à cette sanglante saure. Tous ont leurs vices secrets, leurs vices recouvots d'or, de pourpre ou de bure; mais qui se montrent hideux et saignans, dès que la main du diable leur a enlevé ce vêtement d'emprunt Ainsi s'en va Faust dans sa nouvelle vie d'expérience; ainsi cet homme, qui ne veut pas s'en tenir aux ap* parences, qui veut pénétrer plus avant que le vul* gaire, savoir le pourquoi et le comment des choses, marche de douleur en douleur, tombe de précipice tn prédpioe, jusqu'à ce qu'il maudisse sa £itale soif de science, et qu'il regrette, mais trop tard, le temps où il croyait, où il aimait, où il ne concevait encore nul doute ni sur la foi d'un serment, ni sur la gloire du héros » ni sur l'intégrité du juge. Voici d'abord sa femme qui l'aime tant, qui a tou-

jours été pour Im si tendre et si dévouée , et qui se console de le voir partir, parce qu'il lui laisse une caisse de robes et de bijoux.

Les bourgeois de Francfort, qui l'ont repoussé dans sa misère, lui envoient une députation, quand ils le savent riche. Le bourg-

mestre lui cède sa femme pour un titre de noblesse. Un pieux hermite, qui vit en odeur de sainteté, lui apparaît un poignard à la main, vaincu par la luxure et la cupidité» Un juge lui vend pour cinq cents florins son arrêt Un évéque s'engraisse des larmes et des sueurs àe ses malheureux serfs. Un prince fSiit mourir de douleur son véritable ministre, et se rend l'esclave d'un mi^ sérable intrigant Un honune riche lui abandonne l'honneur de sa fille, pour pouvoir mettre un nouveau sac d'argent dans sa caisse. Une abbesse l'io-' troduit la nuit dans la chambre d'une de ses no* vices, pour rester plus long -temps abbesse. Une jeune femme modeste et vertueuse se rend à ses désirs, parce qu'elle a vu des images d'amour dans une lanterne magique. En France, il trouve LouisXI et ses bourreaux; en Angleterre, l'usurpation de Glocester et le meurtre des jeunes princes d'York; en Italie, le pape Alexandre VI, ,César, Ferdinand, François Borgia, et leur infâme sœur Lucrèce. Tout ce qu'il a rêvé le trompe; tout ce qu'il a voulu voir ne lui présente plus qu'un long tissu de dé^ bauches, d'ignominies ou d'atrocités* Pour comble

de douleur , le bien qu'il croyait faire n'a porté que des fruits déplorables. Par ses ordres, Mépfaistopbeiès a étranglé un prince injuste et cruet, et cette mort subite a livré le trône à un prince trop jeune et trop inexpérimenté qui a rendu malheureux son pays. Il avait laissé de l'argoit à sa femme, et cet argent elle l'a employé à satisfaire les brutales passions d'un homme qu'elle s'était choisi pour amant. Il a livré aux flammes le château d'un seigneur qui se livrait à des actes barbares de vengeance, et ces flammes ont consumé plusieurs innocens. lia sauvé un homme qui se noyait, et cet homme est devenu un brigand.

La conclusion d'un tel livre serait effrayante, si on la prenait à la lettre; mais le fatal besoin qui en-* traine si impérieusement Faust à vouloir tout approfondir, les iUusions qu'il porte à l'extrême, et la précipitation qu'il suit dans tous ses jugemens, pournôent, je crois, nous en offrir une- autre plus juste et plus praticable.

V. Hofio

Ten appelle aux voyageurs qui ont visité des contrées agrestes, des lieux justement renonunés pour leur beauté naturelle ou leurs souvaiirs historiques; quel sentiment de joie et d'enthousiasme n'ont-ils pas éprouvé lorsqu'après avoir traversé de long-Aes plaines monotones, des chemins arides et &ti^s, ik se sont trouvés tout à coup ou au sommet des montagnes du Harz, ou sur la cime du Montrd'Or, ou au milieu des majestueuses forêts de sapin du Jura, ou sur les dunes de la mer.

Une fois je faisais un voyage en Suisse : j'étais parti de nos pittoresques montagnes de Franche- Comté, où Nodier, leur digne enfant, s'en est allé puiser tant de scènes riantes et gracieuses, prendre pour sa magique palette tant de couleurs d'or et d'azur. J'avais salué en passant celte sombre forte-

resse de Joiix, avec son trône de rocs aigus, sa tète sinistre, son front chauve, et ses noires en« trailles qui ont tour à tour renfermé le brave Toussaint-Louverlure, l'orateur Afirabeau, et le pauvre poète Kieist, lliomme né «ous les rayons d'un soleil brâlant, l'homme grandi au miUeu du fracas des révolutions, l'hcwune mort sous. le poids des Ion* gpes et muettes souffrances

qu'il avait amassées au fond du coeur. J'avais traversé ce joli village de La Cluse, et ce riant vallon dont le ruisseau d'argent et la ceinture de Fergissmeinnichi s'en vont aboutir au lac de Saint - Point, et cette profonde vallée de Joux. Un autre jour j'étais venu jusqu'à Orbe, je marchais à pied , et il faisait un beau soleil de Mai , et j'avais dix-)iuit ans ! Je m'arrêtais à chaque sentier qui s'en allait se perdre mystérieusement sous les arbres de la colline; à chaque chalet, où je découvrais de loin le vieillard , avec son bonnet de laine gris, assis devant sa porte; la jeune fille, avec son étroit corset, son jupon court, ses joues si fndches, son oeil si riant, qui courait un seau de lait à la main. J!aurais voulu étudier chaque groupe d'arbres , boire à chacune de ces claires fontaines, qui s'en viennent avec leurs fraièhes ondes baigner lé long du chemin les pieds du voyageur, gravir au-dessus de chaque montagne, m'asseoir sur chacun Me ces tapis de mousse que les branches pendantes de sapin ombragent si bien.

La nature était alors pour moi comme une sœur, comme une amante bien-aimée, douce , joyeuse, jeune et pleine de poésie. Quand je la yojais si belle et si bien parée, je croyais qu^elle s*était parée ainsi pour moi; quand je portais les yeux sur ses plaines et ses montagnes , il me semblait Tes voir me sourdre; quand je regardais le ciel, j'aurais pu croire dans ma naïve présompûon qu'il y avait un rapport intime entre lui et moi» et que sa surface n'était si calme et si bleue, que parce qae mon cœur était si heureux. Je n'avais pas encoi*e vécu ; je n'avais pas ' encore souffert ; je ne voyais le monde, la vie, l'avenir, que dans un vague loio* tain , à travers une douce et vaporeuse lumière, semblable à celle que le crépuscule du soir répand sur les montagnes. Je portais au dedans du cœur un besoin d'aimer, de croire, d'épancher mon amour et ma croyance ; et la nature était là qui

me tendait les bras, qui s'adressait à la foi9 à tous mes organes, à toutes les facultés de mon ame. Quand les cordes d'un instrument sont encore neuves et bien disposées, le moindre souffle peut les faire vibrer. Et mon ame avait toutes ses cordes si intactes et si mobiles, et tout ce qui m'entourait pouvait en tirer des sons encore inconnus, des notes harmonieuses. Je n'ét»s pas seulement l'ami de la nature, prise dans son majestueux ensemble , j'étais l'ami de toutes les plantes, de toutes les variétés d'êtres que la nature

renferme. Je pouvais distinguer un langage fait pour moi, dans le murmure de la brise; je pouvais m'eniretenlr le long de ma route avec le ruisseau, et avec le rocher. Je pouvais dire au petit oiseau , qui volait au-dessus de ma tête, je te remercie, petit oiseau, de ton doux gazouillement; et à la fleur, je te remercie de ton parfum et de ton regard ; et à l'arbre, je te remercie de ton bienfaisant ombrage; car Voiseau, Farbre, la fleur, la mousse de la colline, l'herbe de la prairie et l'azur du ciel, avaient une voix pour moi, et se mêlaient à toutes mes affections, et se peignaient dans tous mes rêves. Et alors, je m'en allais bâtissant des châteaux en Espagne, et de temps à autre composant une moitié de vers, un vers dont j'admirais jusqu'aux défauts, tant j'étais encore enthousiaste et ignorant

Et À quelqu'un était venu me dire alors que la vie renfermait un grand nombre d'écueils, que le sort n'était pas constamment propice à nos vœux, que les hommes n'étaient pas tous bons; oh! je ne l'aurais pas cru, malgré les tristesses vagues qui se croisaient déjà dans ma poitrine; malgré les sombres et indéfinissables pressentimens qui venaient parfois me faire songer. Jetais alors trop heureux pour Ae pas croire à un bonheur sans fin, et je

m'étais arrangé â moi-même un monde trop bon et trop vertueux, pour pouvoir me détromper si tôt. Hélas! j'ai fait depuis bien des voyages,- j'ai passé

par nombre de villes curieuses et de lieux célèbres; mais tout ce que j ai vu n'a pas pu me faire oublier ce voyage en Suisse, à dix -huit ans, avec mon bâton h la main et quelques francs dans ma poche. Après avoir traversé Orbe et Caussonnet, je nV vais encore rien vu que des paysages rians, pittoresques, il est vrai, charmans à parcourir, mais rien de ces aspects grandioses que j'avais attendus. J'arrive au-dessus de la montagne; j'ignore le spectacle qui va se déployer a mes yeux, et sans m'y être attendu , mes regards étonnés planent tout à coup sur ce grand , ce magnifique tableau dont je ne puis rendre la magie. Devant moi, la plaine de Lausanne, si riche, si verdoyante, si pompeusement chargée d'arbres et de jardins, et de rians chalets. Derrière, Lausanne, avec sa vieille cathédrale sombre et hardie, noircie par le temps, imposante par l'art; Lausanne, avec ses légères maisons étagées Ifs unes sur les autres, ses jardins entre chaque rue, ses ceps de vigne contre chaque mufaille; et plus loin, le lac rougi par la clarté du soleil du côté de Vevay, pâle et légèrement azuré du côté de Genève, traversé au milieu par les barques , portant la voile triangulaire et la légère banderolle. Et derrière ce lac, les hautes montagnes avec leur ceinture de nuages; leurs brouillards qui s'élèvent, flottent, ondoient comme un voile; et leur couronne de g;lace, jaune'et rouge aux rayonsxlu soleil couchant, conune

un diadème d'or et de rubis. Et celait le soir; la nature conlineiiçait a reprendre ce repps que la nuit apporte; de grandes ombres l'enveloppaient déjà pour la rendre plus mystérieuse et non moins belle; les bruits du jour s'éteignaient par degrés, et

mouraient doucement .comme un murmure lointain ; et le silence régnait iiutour de moi , et j'étais seul , et

à cette heure de recueillement, en face de ce grand spectacle» oubliant le monde entier, et ne suivant que mes émotions, j'éprouvais je ne sais quel sentiment doux et pieux qui remplissait d'harmonie et de prières toute mon ame, et quelle force invisible qui m'emportait pomme sur des ailes dans ime atmosphère su{)érieure.^ et m'élevait au-dessus de moimême, en me Ëàsant courber la tète.

Cest ce sentiment de foi,. d'humilité et d'enthousiasme que j'ai connu un jour encore au bord de la mer, un soir d'été au sommet du Thûringerwald, et que j'ai éprouvé de nouveau, lorsqu'après avoir traversé la vieille chronique de Faust, et les romans et les drames qu'elle a en&ntés, j'en suis venu à lire l'œuvre par excellence, le Faust dé Gœihe.

Dans les autres, de belles pages, des situations intéressantes, des scènes habilement traitées, parfois aussi des idées fortes et originales ; à celui-ci , le plan large, aussi large qu'une ame d'honnune peut le concevoir; à celui-ci les proportions gigantesques et

cependant gracieuses, les hautes pensées qui dominent tout un siècle, la construction pleine de hardiesse, les membres nerveux et robustes, l'expression saillante et durable; à celui-ci, le vaste champ de Tépopéei la trompette sonore de l'ode, les douces larmes de 1 élégie, les mâles et terribles accens da drame. Les autres ressemblent à tous ces petits paysages que Ton découvre avec joie, et sur lesquels notre œil aime à se reposer, et le Faust de Gœtbe les domine comme le Jura. Les hommes les plus déter-

minés montent avec peine jusqu'au sommet; les autres en mesurent d'en bas la hauteur.

Ce fut son œuvre favorite , son premier rêve et sa dernière pensée. Et qui ne croira à la sublime beauté de ce poème, quand on lui dira que Gœtbe, rhomme créateur^ l'homme de génie, l'a roulé pendant soixante ans dans sa forte tète? La première idée de Faust lui vint k Strasbourg; il avait aussi, comme ce héros des chroniques allemandes, essayé de beaucoup de travaux , touché à beaucoup àt sciences. Il avait aussi cet esprit ardent et diflSdle à satisfaire. S'il se mêlait k la société des étudians, s'il semblait vivre parfois de leur vie joyeuse et insouciante, ce ne pouvait jamais être complètement U y avait une partie de lui-même qui s'asseyait &i face d'un verre de bière; l'autre prenait son vol dans d'autres espaces. Ses souffrances d'ame ont produit Werther; ces mêmes souffrances devaient produire

Faust Faust est le Werther continué jusqu'au bout^ le Werther qui a jeté sa soif de savoir en tout sens, qui a tourmenté son cœur, et fait bouillonner ses passions ; mais qui , au lieu d'en finir brusquement avec la vie qui lui pèse; au lieu de quitter le monde qu'il méprise, pose le pied sur ce monde, et part de là pour s'élancer dans une atmosphère plus large, n'importe où elle se trouve; n'importe qu'elle soit éclairée paroles flammes de l'enfer, ou les lueurs ondoyantes du soleil, pourvu qu'elle le fasse échapper à Tétroitesse de la route ordinaire, au mal-aise qu'il éprouve. Faust est la grande épopée , non ps d'un homme, mais de l'humanité; non pas d'un poète, mais de ce que les poètes et les philosophes ont pensé; l'épopée qui part de Dieu pour retourner à Dieu , de l'arbre de la science pour arriver à l'origine véritable de la science, qui le long de son chemin s'en jra boire à

toutes les sources poétiques , aussi bien à celles du moyen âge qu'à celles de l'antiquité, qui s'attache à toutes les passions et à toutes les théories, embrasse à la fois la science et la poésie, la forme et le fond, l'art et la réflexion, ouvre toutes les routes, s'attaque à tous les problèmes, et avec cette puissance qu'elle exerce, cette vie si forte qu'elle possède, rassemble autour d'elle les réalités de ce monde et les richesses d'un monde supérieur, les merveilles des contes naïfs du moyen âge , et les /igures plastiques de la mythologie ancienne; puis

s'élève majestueuse sur ce trône, les pieds pendaos au-dessus de Tenfer des chrétiens, et le front élevé jusqu'au ciel.

Encore une fois, c'était Fœuvre choisie de Gœthe; c'était l'enfant bien -aimé pour lequel 3 se plaisait à amasser les richesses de la science et les fruits précieux de l'inspiration. C'était la riante pensée, l'amie de sa jeunesse, la compagne de son âge mur qui avait pris l'habitude de le suivre dans ses veilles, de le visiter dans ses rêves, de vivre avec lai dans la solitude et dans le monde. U la portait doucement , mystérieusement au fond du cœur, comme un amant porte le secret de son premier amour. Il n'en révélait pas les progrès, il n'en disait ni le nom, ni les caprices, ni les* beautés; heureux de s'être créé ainsi sa Galatée , il se plaisait à la (sdre mouvoir devant lui, à la réchauffer sur sa poitrine, à lui donner chaque jour une nouvelle vie avec sa parole d'artiste. Mais elle était pour lui , pour lui seul, et si d'antres regards venaient l'épier, il tirait le rideau sur son chef-d'œuvre. Une fois il était sombre, pensif au milieu dû monde, et il songeaàt à son Faust Une autre fois un roi venait le voir, et il quittait ce roi avec plaisir pour retourner encore à Faust Oh ! c'eût été pour lui une grande douleur de mourir avant d'avoir achevé cette longue tâche

de toute sa vie. Mais il devait être heureux jusqu'au bout U avait découvert une belle tète de statue, et

il eat le temps de la compléter. Il avait proposé une difficile énigme à rAllemagne, et il agit en bon joueuFi il en donna le mot avant que de s'en aller. Ce que le premier Faust laissait pressentir a été rempli, et le travail de la jeunesse s'est marié habile^ ment à celui de la virilité : on ne peut rien désirer de plus.

Dans la (juatrième partie des œuvres de Gœthe » publiées chez Gceschen, à Leipzig , en 1786, on trouva d'abord un fragment de Faust. En 1 808 , ce fragment parut avec de grandes augmentations dans le huitième volume des œuvres de Gœthe, dont Cotta s'était rendu l'éditeur, et Tieck l'a depuis approprié au théâtre.

Gœthe écrivit, comme il l'a dit lui-mén^e, cette première partie de Faust avec facilité, avec une abondance de sentiment II voulait peindre ce qu'il avait lui-même expérimenté ou tout au moins rêvé. U s'attacha à l'ancienne chronique qui lui donnait un cadre commode, et en la dominant de haut, en la ployant à son imagination, il fit le drame du cœur humain et le drame de la vie : il nous montra l'homme dans ses écarts, la femme dans son amour et sa faiblesse , et Méphistophelès comme la vivaût.e personnification de notre penchant au mal. Il sut mêler, sans trop d'efforts, les êtres d'invention aux éires réels, et nous intéresser également aux souffrances de cette ame dont les bonnes et les mau-

vaises passions se disputent l'empire , et au sort de cette malheureuse jeune fille qui doit expier par de longues tortures l'illusion d'un moment.' Faust , avec tous ses monologues scienti-

fiques, toutes ses situations imaginaires, était encore le drame positif; et un drame qui avait tout l'attrait des choses mystérieuses et tout le pouvoir de la nouvealité. Avec très*peu de changemens on l'a rendu pro[ire à être représenté sur la scène , et quel est le théâtre allemand où il n'occupe pas encore une belle place, et quels sont les spectateurs qui n'aient pas écouté avec un intérêt toujours plus vif, les plaintes étranges de Faust, les sarcasmes de Méphistopbelès et les prières de Marguerite?

Analyser cette pièce n'est pas chose facile. D'un côté je risque de retomber dans ce que l'oû a déjà dit en tête des traductions que l'on en a fiâtes; de l'autre il n'est guère prudent à moi, je le sais, de me mesurer avec un tel sujet, mais j'en parlerai franchement d'après ce que j'ai senti, et si cette analyse n'apprend rien à beaucoup de monde, elle inspirera peut-être à quelques personnes le désir de lire l'ouvrage original, et de cette sorte mon travail ne sera pas complètement inutile.

Il y a pour Faust deux prologues , comme il y a deux idées premières qui ont présidé à la composition de ce drame. L'un se passe sur la terre « l'autre* dans le ciel. Dans celui-là apparaissent le

cbrecteor du théâtre, le poète et un personnage în« lermediaire. Le directeur parle en bon spéculateur et traite la poésie comme une véritable marchandise. Son affaire à lui est de fournir de nouvelles décorations à la scène, de nouveaux costumes à' ses acteurs ; de mettre son poète à l'œuvre et de voir la foule accourir à sa caisse , affamée d'une représentation comme elle pourrait Tètre d*un morceau de pain* Tandis que le poète, étranger à ses calculs mercantiles, et se livrant de toute son ame aux inspira-

tions de son génie, aux merveilles de son art, s'écrie avec douleur :

et Qfa f ne me parle pas de celte foule bigarrée, dont l'aspect seul peut faire disparaître notre enthousiasme. Cache-moi ce tourbillon du peuple qui peut nous entraîner contre notre volonté au milieu du torrait. Conduis-moi dans une de ces retraites paisibles, là où fleurit la vraie joie du poète, là où Tamitié et l'amour, envoyés par la main de Dieu , répandent leurs bénédictions sur notre cœur. *

Alors arrive le personnage intermédiaire, demisérieux , demibouffon , espèce de dilettante sceptique comme il n'est pas rare d'en rencontrer dans le monde, qui se moque des pieuses élévations du poète, et ne veut pas que la poésie porte si loin ses regards. Puis le directeur reprend la parole, et, partant de son point de vue, explique très-bien comment une pièce de théâtre doit être faite pour avoir

(»70) ua succès populaire ; comment il &ut pouvoir don-ner au public une sorte de ragoût dramatique, dans lequel il trouve un peu de tout ce qiû a le privilège de l'émouvoir. Les contrastes entre l'esprit enthousiaste du poète, l'humeur spéculative du directeur et la vaniteuse indifférence du troisième personnage sont très -bien tranchés, et leur langage pose sur trois échelles distinctes la manière, générale de concevoir et de mesurer la poésie. Le dialogue se termine par ces paroles du directeur, qui croit parla se montrer assez large et généreux : Je vous abandonne les machines et les perspectives; n'épargnes ni les étoiles, ni la grande, ou la petite lumière du ciel ; je vous livre aussi l'eau , le feu , les rochers , les plantes et les animaux; vous pouvez ainsi, dans l'enceinte étroite de la scène, porter toute la créa^ tion , et

vous élever rapidement^ à travers le monde, de l'enfer jusqu'au ciel.

Dans le second prologue, les trois archanges en* tonnent leur hymne de louange à Dieu. Méphistophelès vient et parle avec une amère dérision de la terre et des hommes. Le Seigneur défend son œuvre. Faust est donné comme moyen d'épreuve : Dieu permet au diable de le tenter , et Méphistophelès s'en va en prononçant ces paroles, qui renferment l'un des pripcipaux germes de la philosophie vraie et tolérante de Gœthe :

« De temps en temps je vois notre ancien assez

('7») Toloniiers, et je me garde bien de rompre avec lui. Cesi poiutant beau de la part d'un si grand seigneur de parler humainement au diable. ^

Après <^a le drame commence. Il est nuit Faust est assis au milieu de ses livres , dans une chambre voûtée, étroite, gothique, et se dit :

« J'ai maintenant , hélas ! étudié avec un zèle ardent la philosophie, la jurisprudence, la médecine et malheureusement aussi la théolo^e, et me voilà, pauvre fou, tout aussi sage que par le passé. On m'appelle maître, docteur; depuis dix ans je mène , à droite et à gauche mes élèves par le nez, et je vois que nous ne pouvons rien savoir , et cette idée me déchire le cœur. Je suis pourtant, il est vrai, plus avancé que tous ces badauds, ces docteurs, magister, écrivains , prêtres. Aucun doute et aucun scrupule ne me tourmente plus. Je n'ai petir ni de l'enfer ni du diable, mais toute joie aussi m'est enlevée : je ne me figure pas savoir rien de bon , je ne connais rien que je puisse enseigner pour convertir les hommes et les rendre meilleurs. Et puis je n'ai ni

biens, ni argent, ni les honneurs, ni la gloire de ce monde. Un chien ne vivrait pas de la sorte. Ainsi je me suis adonné à la magie. Je veux voir si par ia puissance des esprits je ne découvrirai pas encore maint secret; alors je n'aurai plus besoin de me fatiguer pour dire ce que je ne sais pas; alors j'apprendrai ce que le monde renferme dans ses en-

trailles; les semences, les mystères de la repfodacûon se dévoileront devant moi, et je n'aurai plus rien à faire avec cet étalage d'inutiles paroles

((Oh! que ne viens*tu, lumière de la lune,. luire sur mes peines pour la dernière fois ! Combien voilà de temps qu'à minuit tu me vois assis à ce pupitre et que tu m'apparais au milieu de mes livres, comme un ami dont le visage est triste ! Hélas ! que ne puis-je gravir les hauteurs de la montagne au milieu de ta douce clarté, planer avec les esprits à travers les plaines, à la lueur du crépusculetet, loin des vaines yapetirs de la science, me baigner plein de vie dans ta rosée.

((Malheur à moi ! resterai-je encore enfermé dans ce cachot? Maudit soit cet obscur trou de muraille » où la lumière consolante du ciel ne m'arriveméme que toute troublée à travers les vitraux peints! Id et là des monceaux de livres que les vers rongent, que la poussière recouvre, que des amas de papier noircis par la fumée enveloppent jusqu'à la voûte, et de tous côtés des vei:res, des instrumens, des meubles usés , et voilà ton monde ! Et cela s'appelle un monde y Et tu demandes encore pourquoi ton cœur se resserre avec tristesse dans ta ' poitrine ? pourquoi un chagrin indéfinissable arrête en toi le mouvement de la vie ? Mais au lieu de cette nature vivante , créée par Dieu pour les hommes , ce qui

t'environne, c'est la rouille et la fumée, des squelettes d'animaux et des membres décharnés.

tx Non. Hors d'ici , fuyons. — Fuyons à travers les larges contrées. Ce livre mystérieux, écrit par la main même de Nostradamus, ne peut-il pas te conduire? Alors tu connaîtras la route des étoiles, et quand la nature t'aura instruit, les forces de ton ame s'élèveront, et agiront sur toi comme un esprit parle à un autre esprit ^

Faust prend son livre de magie et. commence à fidre ses conjurations. L'esprit apparaît , mais trop grand , trop terrible pour lui. Il le laisse partir et demeure en proie aux tortures de l'espérance déçue et de l'orgueil humilié. Pendant qu'il en est encore à discuter avec lui-même sur la puissance de cet esprit comparée à la sienne, on frappe à la porte, quelqu'un vient l'arracber à son exaltation; c'est le iâmulus Wagner avec sa robe de chambre, son bonnet de nuit et sa lampe à la main. Wagner n'est point un homme ignorant, un homme ordinaire; c'est au contraire un être dévoué aux travaux sérieux, k l'étude; cW, si l'on veut, un savant, mais un savant qui a tous les mouvemens du cœur bien rangés , toutes les ébullitions de l'esprit sévèrement tenues en bride, un savant qui s'avance pas à pas dans ses recherches et ses expériences, déroule scrupuleusement chaque page, et ne perdant pas un. moment, ne. livrant rien au hasard, fouillant avec patience le sol pour y découvrir un trésor, et se réjouissant, comme dit Goethe, d'y trouver un

(»74) ver de terre, augmente ainsi ^ bribe par brifae, son petit butin de connaissances , et en vient un jour à pouvoir disserter assez bien dans une chaire de professeur, à se trouver assez satisfait de sa propre personne. On conçoit quel .contraste une telle

nature doit Élire avec l'ame ardente, l'esprit insatiable de Faust. L'un suit méthodiquement le chemin étroit quil s'est tracé, marche chaque jour de la même manière, s!!arrète aux mêmes stations, se repose aux mêmes heures , prend son bâton blanc le matin et son bonnet de nuit le soir. L'autre se jette à droite et à gauche de la route, franchit les écueils, dédaigne les chemins battus, la marche régulière, et s'en va par sauts et par bonds à travers les lieux escarpés, les montagnes sauvages. L'ame bouillante de Faust se peint dans ses écarts étranges, dans ses retours impétueux au bien ou au mal , dans ses élancemens hardis hors du monde et de la réalité ; l'ame laborieuse et tranquille des savans comme Wagner, dans ce peu de mots qu'il adresse à Faust :

K Je me suis adonné avec zèle à mes études , et il est vrai que je sais déjà beaucoup, mais je voudrais bien tout savoir. ^

Quand Faust se retrouve seul, il retombe dans ces douloureuses perplexités auxquelles la présence de son tranquille famulus l'a un instant arraché. Le monde n'a plus rien qui le tente; la science L'a trompé; la foi ne le soutient plusf; l'esprit qu'il a invo-

que dans son désespoir n'a fait que renverser en* un instant ses derniers beaux rêves , et le jeter plus bas qu'il n'avait jamais été.

((Non, s'écrie-t-il dans la cruelle déception que son orgueil a du souffrir, non, je ne ressemble pas aux dieux. Je ne le sens que trop, je ressemble à ce ver obscur qui se traîne dans la poussière, et que le pied du voyageur écrase en passant.

« lïTest-ce pas de la poussière que cette haute muraille avec ses centaines de rayons dans lesquels je me sms mis à l'étroit? et cette friperie 'qui, avec ses mille frivolités, me retient dans ce

monde d'insectes? Trouverai- je ce qui me manque? Faut -il donc lire dans des milliers de livres que partout les hommes se tourmentent, et qu'il s'en trouve d'ici, de la, à peine un vraiment heureux? Pourquoi me regardes- tu, vieux crâne vide, avec cet air moqueur? Veux-tu me dire que ton cerveau, comme le mien, s'est égaré, qu'il cherchait la lumière, la vérité, et qu'il s'est perdu dans les ténèbres? Et vous, inutiles instrumens, ne riez -vous pas aussi de moi? Avec ces roues, ces peignes, ces cylindres et ces cerceaux, je touchais à la porte et vous deviez me servir de clés. Vos crochets sont assez aigus, mais vous ne pouvez pas encore soulever les verroux. La nature mystérieuse ne se laisse pas ainsi en plein jour yracher son voile, et ce qu'elle ne révèle pas à ton ^prit, tu ne le lui arra-

cheras ni avec le pressoir ni avec les leviers.,.*

<(...Mais pourquoi mon regard s*atuiche-t-il à cette place? Cette bouteille doit-elle exercer sur mes yeux une sorte de magnétisme? D'où vient qu*à travers mes pensées la lumière rayonne tout à coup , comme au milieu de la forêt obscure rayonne la clarté de la lune ?

« Je te salue, fiole unique, je te prends avec dévotion. Je vénère en toi Fart et l'esprit de rhomme. Viens donc, essence des sucs soporifiques , poison extrait des poisons morteU, viens, montre ton pouvoir .à ton maître. Je te vois , et mon chagrin sV doucit; je t'embrasse, et mes efibrts se calment Lardeur bouillante de l'esprit s'apaise par degrés. C'est sur la haute mer que je m'élance ; à mes pieds l'onde brille comme un miroir, et vers de nouveaux rivages un nouveau jour m'appelle. "

Au moment ,où Faust porte la fiole à ses lèvres et s^ppréte à boire cette liqueur empoisonnée, ou entend tout à coup les sons d'une musique relî- ^euse. C'est la fête de Pâques , c'est le matin de la résurrection, et des voix d'anges s'élèvent dans les airs pour la célébrer.

Non, je n'oublierai jamais l'impressioa que j'éprouvai, lorsque je vis pour la première £bis eu Allemagne représenter Faust; lorsqu'après ce long, ce terrible monologue, ces accens d'un froid désesr poir, cette résolution de suicide, j'entendis résonuer

(177) oette douce, cette grave musique d'église, cette voix profonde et solennelle de l'orgue, ces chants de joie à côté de ces sombres paroles de Faust , ces douces feliâiés de la religion auprès de cet anéantissement de l'ame incrédule; et ce cri de salut, ce réveil de Thumanité souffrante! Paix au monde! paix au monde I le Christ est ressuscite ! Cet appel si]d>lime du qhristîanisme résonnant aux orrilles de l'homme cpù ne croit plus et veut mourir. Oh I c'est là sans doute l'une des situations les plus touchantes, les plus belles que jamais les drames modernes aient présentées ; situation prise dans tout ce que la religion a de plus grave et le cœur de l'homme de plus profond*

Faust écoute avec un étonnement singulier et une émotion dont il ne peut se rendre maître , ces cantiques de la foi chrétienne*

<c Pourquoi me cherchea^vous, s'écrie-t-il, douces et puissantes voix du ciel, pourquoi me cherchez* vous dans la pousâère? Résonnez la où se trouvent encore des coeurs tendres. J'entends bien votre message, mais la foi me manque. Le miracle est l'enfant bien-aimé dé la foi, et je n'ose pas m'élever jusque

dans les sphères où retentit cette sainte nouvelle. Cependant j'étais habitué dans ma jeunesse à la douceur de ces cantiques , et ils me ramènent maintenant en arrière dans la vie. Autrefois, dans le calme reli^eux du sabbat, le ciel semblait se pencher vers

moi avec des baisers d'amour. Alors le son des cloches m'apportait de longs pressentimens. Une prière j&ite du fond de Tame était une jouissance; un vague et inexprimable ,désir m'entraîiiait à travers les forêts, les vallées, et au milieu de mes larmes brûlantes, un nouveau monde s'élevait pour mol Ces chants annonçaient à ma jeunesse le retour des jeux, le bonheur du printemps. Le souvenir de ces joies enfantines m'arrête encore au dernier pas que j'ai* lais faire. Oh ! sonnez» sonnez, doux instrumens des chants célestes. Mes larmes coulent et la terre m'a reconquis. »

Le jour de repos pour le peuple est venu; la beDe ftte de Pâques sourit avec ses couronnes de fleurs et ses premiers rayons de printemps. Le panorama populairei se déroule à nos yeux. Étudians et jeunes filles, soldats: et bourgeois passent tour à tour devant le spectateur, et lui laissent saisir, en passant, un trait distincuf de leur physionomie, une marque saillante de leur âge et de leur carac* tère. Faust et Wagner viennent aussi se mêler à la foule , et quand les bons bourgeois* aperçoivent Faust, qui souvent las a: guéris; Faust, dont ils vénèrent la science^ ils s!inciinent avec respect devant lui , et quelques-uns élevant joyeusement leurs verres, font retentir son nom au milieu de leurs vwal^ Alors Wagner contemple sion maître avec un nouveau sentiment d'admiration.

« Qaelle joie ne doit pas te causer, ô grand homme ! le respect de cette foule! Heureux c^lui qai peut recueillir un tel fruit de sa

science ! Le père vient te montrer son en&nt , chacun accourt , s'empresse de venir autour de toi. Le violon se tait, la danse s^arrête; tu passes, et Ton se range sur ton chemin , et les toques volent en l'air , et peu s'en faut que l'on ne courbe les genoux devant toi comme devant le vénérable. ^ '

Mais Faust accueille ces démonstrations avec un froid dédain, et ne parle de sa science que pour en montrer les dehors menteurs et le vide; puis, s'éknçant de nouveau dans les lointains espaces que lui ouvre son imagination ardente :

Oh! heorenx, dit -il, celui qui peut échapper à cette mer trompeuse! Ce que Ton ne sait pas, souvent on en a besoin, et ce que Ton sait ne sert à rien. Mais ne troublons pas par de telles réflexions le charme de ce moment. Regarde comme les maisons environnées de verdure s'enflamment aux rayons du soleil couchant. La clarté du jour cède, s'efface; car le jour est achevé, mais elle se répand encore ii-bas et appdle une nouvelle vie. Oh! que n*ai-je des ailes pour m'élever au-dessus de ce sol, pour m'élancer toujours, toujours vers elle. Dans l'étemel crépuscule du soir je verrais reposer le monde à mes pieds, je verrais les montagnes encore rougies par la lumière, les vallées sombres et paisibles , et les ruisseaux promenant au loin leurs ondes dorées. Rien n'arrêterait alors mon vol semblable à cdni des dienx, ni les montagnes, ni leurs ravins. La

mer se développe avec ses rivages è mes regards étonnés, et la déesse de Tanrore s'éloigne , tombe, mais se réveille bientôt pour recommencer une nouvelle course. Et je vais boire â son étemelle lumière, devant moi le jour et déniera moi la nifit; le del sur ma tète, et au-dessons de moi les vagues. Hélas ! c'est un beau rêve , et cependant il nous échappe. Notre corps n'a point d'ailes pour

les unir aux ailes de l'esprit; et pourtant chacun de nous peut sentir que sa pensée monte, s'élance, lorsque, perdue dans les espaces azurés, l'alouette nous fait entendre sa dianson aiguë, lorsque l'aigle déploie ses ailes sur la cime des pins escarpés, et que la cigogne s'en va au-delà des mers chercher sa patrie.

WAGNER

J*ai eu aussi dans ma vie des heures soucieuses, mais je n'ai jamais rien éprouvé de semblable. On est sitôt rassasié de voir des forêts et des campagnes, pourquoi donc envierais-je les ailes de l'oiseau ? Àh ! combien elles sont meilleures, ces joies de l'esprit qui nous entraînent feuillet par feuillet d'un livre â l'autre ! Alors les nuits d'hiver sont douces à passer; une vie de bonheur anime tous nos membres, et quand vous êtes parvenu a déchiffrer un bon vieux parchemin, hélas! mon Dieu, le ciel est à vous.

FAUST

Tu ne connais qu'un genre d'activité ; oh ! n'apprends pas à en connaître un autre. Pour moi, je porte deux âmes dani ma poitrine, et l'une tend sans*cesse à se séparer de l'autre. L'une avec ses organes et son besoin d'amour, se cramponne au monde; l'autre s'élève avec hardiesse an-

dessus de cette poussière pour planer dans les espaces svpérieins. Oh ! s*il y a dans Fair des esprits qoi vivent entre le ciel et la terre, oh ! qu'ils viennent donc m'arracber à ce coin de sable et m'emporter vers une nouvelle ?ie! Oui, je voudrais avoir un manteau magique pour voler dans les régions étrangères , et je ne le changerais pas contre les vètemens les plus précieux, pas même contre le manteau d'un roi.

Faust rentre avec le chien noir qu'il rencontre dans la campagne et qui renferme Méphistophelès. Son pacte se &it, non pas avec la précipitation d'un enfiint qui s'abandonne à une nouvelle joie, mais avec la tristesse d'un homme qui a trop éprouvé de déceptions, et qui, en se laissant aller aux promesses qu'on lui &it, conserve encore le doute dans son cœur. Ce pacte n'est rien que le consentement factice d'une ame qui a cessé de croire et d'espérer, le mouvement machinal du malade qui prend encore une cure du médecin , sans penser qu'elle le sauve.

« Si tu peux faire en sorte, lui dit- il, que la jouissance me domine, que je me plaise à moimême, alors je suis à toL Mais je veux éprouver au dedans de mon ame tout ce que peut éprouver l'humanité. Je veux pouvoir saisir ce qu'il y a de plus haut et de plus profond , amasser le bien et le mal dans ma poitrine, étendre mon individualité à celle du monde même, et à la fin me briser comme lui.'»

Le diaUe promet tout; Faust 5e prq>are à partir : un écolier entre pour demander des conseils, ei Mépliîstophelès se charge de lui répondre. On connaît cette scène , où le maudit démon , la perruque de docteur sur la tête, prend à tâche d'expliquer les quatre grandes sciences enseignées dans les universités, et s'en acquitte si bien, qu'il les réduit l'une après l'autre à un vain fantôme, à un misérable squelette. Gœthe n'a sans doute pas voulu déployer seulement dans cette scène quelques teintes d'Aumour^ s'abandonner à quelques saillies paradoxales. Il en fait la satire mordante du pédantiame schokstique, qui était en grande vogue de son temps, et qu'il ne serait pas encore très <- difficile de retrouver aujourdlim en Allemagne. Et ce dialogue de Méjdûstophelès avec le pauvre disciple , répond toutà-fait par son carac-

tère moqueur et sceptique a oe qui forme le fond du drame, et ne peut nullement être pris comme un hors*d'œuvre, mais comme tme page de plus ajoutée à celles où Faust exprime luimême ses doutes et ses découragemens. L'écolier n'a rien compris aux phrases ambiguës de son respectable maître, le bruit de ces paroles incohérentes ou inintelligibles, de cesaphorismes étranges, tourne dans sa tète, dit «il, comme une roue de moulin; mais il n'en reste que mieux persuadé de la haute science d'un homme qui va si hardiment contre toutes les méthodes usitées; il lui présente avec res-

(«83) peci son album, en le pri^t de vouloir bien y écrire quelques mots^ et Méphistophelès » qui con-^ usai sa Bible, écrit ces mots :

Eriiis sicui Deus, seiêrUes bonum et malum. Sur quoi le docile écolier^ prenant cette sentence à la lettre , se retire pénéu*é d'un nouveau sentiment de reconnaissance.

Faust revient Le diable déroule son manteau, et tous les deux s'envolent dans l'air pour conunaicer leur long voyage.

La prenûère halte a lieu dans cette cave d'Auerbach, où nous avons vu que la chronique ellemême conduisait Faust Les personnages qui s'y trouvent réunis représentent les vrais types de quel* ques physionomies vulgaires, et leur rencontre avec les deux voyageurs produit une scène de comique grossier, si l'on veut, mais dont ni le lecteur nr le spectateur né voudraient être privés. « Vqis-tu, dit Méphistophelès ai; docte Faust, voici une espèce de gens qui se laissent &cilement vivre; pour ces hommes -là chaque jour est une fête. Avec peu d'esprit et beaucoup de gaité de caractère ils s'amusent dans leur sphère étroite de plaisir,

comme les jeunes chats avec leur queue. Et tant qu'ils n'ont pas à se plaindre du mal de tète, ou tant que Taubergiste leur fait crédit, ils existent joyeusement et sans soucis. * Un tel genre de béatitude ne peut convenir à

Faust II se hâte de quitter la cave d'Aueriiachy se rend avec Méphistophelès dans le laboratoire de la sorcière y aperçoit l'image de Marguerite dans ^ un miroir , en devient amoureux , et part pour aller à la découverte de celle qui a rallumé dans son cœur tous les feux de la jeunesse, en même temps que le breuvage de la sorcière coloraât la p&leur de ses joues, efiaçait les rides de son visage. . Cette fois le poète nous transporte dans une autre vie. Ce n'est plus cette voûte obscure, enfumée, pleine de vieux livres et de papiers cabalistiques ; ce n'est plus cet homme au front austère que minuit trouve encore enfoncé dans ses noires réflexions , qui, ayant tâtonné de toutes parts sans pouvoir trouver la route qu'il cherche , crie et se désespère, maudit le monde et veut mourir. Ce n'est plus le Faust des écoles, le Faust en compagnie de qudques élèves ignorans ou du famulus Wagner; c'est un jeune et beau cavalier qui porte l'él^ant .costume des nobles du moyen âge; le manteau court, l'épée et la toque avec sa plume flottante. C'est un jeune honune qui aime et dont l'amour relève :en^ xore la grâce et la fierté. Loin de lui son fiitcas de théories scholastiques I loin de lui les jours soucieux, et les nuits sans repos et les veilles infiroctueuses! Ce qu'il lui faut, c'est de voir sa bienaimée; c'est de la suivre le soir dans les allées tortueuses du jardin, c'est de rêver à elle en

c'est de lui murmurer des sermens d'amour à Fo reilla Et celle qu'il aime, cette Marguerite; comme elle est belle, simple et innocente !

La pauvre fille a vécu jusque-là dans un obscur village, dans les soins journaliers que réclamait sa mère et l'entretien de leur petite maison. Le monde ne lui a encore rien appris, l'édudation ne lui a pas Êiussé le coeur ; elle a l'ame franche comme le regard , Famé pure comme la source à laquelle elle va puiser. Elle ressemble à ces fleurs des montagnes qui naissent à l'écart et se développent avec leur tige élégante, leur, doux parfum et leurs fraîches couleurs, sans que la main d'un jardinier s'en vienne les ranger dans ses alignemens et les abâtardir, sans que des êtres froidement envieux la dépouillent en quelque sorte, par leurs observations, de son prisme et de sa virgjuiité. Elle ne se sait pas jolie, elle n'y a pas encore songé; rien ne la trouble encore dans l'accomplissement de ses devoirs; rien n'est venu d'un autre monde, d'un monde plus brillant, la surprendre dans cette étroite chambre , où elle chante , où elle travaille, où elle prie et s'endort dans la sincérité de sa foi et la paix de son cœur. Le diaUe lui-même est forcé de lui rendre justice : «Je me suis glissé derrière eUe quand elle se confessait, c'est une jeune fille complètement innocente qui va se confesser pour rien. Je n'ai aucun pouvoir sur elle. »

Faust la rencontre quand elle revient de Téglise

MAaTHE.

Quand on est jeune, c*est agréable de s*en aller stm librement de par le monde; mais la vieillesse arrive et je ne crois pas que personne se soit encore bien trouvé de descendre célibataire vers le tombeau.

BOEPHISTOPHELàs.

Je regarde de loin cette perspective avec effroi.

MAfiTHEL

Eh bien! digne monsieur, prenez vos précautions i

temps,

(^Fls passent).

BIAUGUERITE.

Oui, une fois loin des yeux, aussitôt loin du cœnr! Les flatteries vous spnt familières. Mais vous ava un grand nombre d*amis qui ont plus d*intelligence que mol

FAUST

Oh !. excellente fille, ce que Ton nomme intelligence, n* est le plus souvent, crois-le, que sottise et vanité.

MARGUEBriE.

Comment cela ?

FAUST

Ah! pourquoi la simplicité, Finnocence ne poiveritelles donc pas se connaître elles-mêmes et s*apprécier à leur sainte valeur? Pourquoi Tabnégation, rhomilité, les dons les plus précieux d'une nature bienfaisante . . -

MARGUERITE

Penses â mol sedement quelque minute, faurai le temps de penser â vous.

FAUST

Êtes-Tous souvent seule p

BIÂRGUERITE. .

Oui, notre ménage est petit, mais il exige pourtant quelque travail. Nous n*avons point de servante» et il me faut moi-même balayer, cuire, coudre, tricote^ courir matin et soir. Ma mère est trè^ponctuelle en toute chose. Non qu*eUé soit obb'gée cependant de se mettre si à Tétroft, nous pourrions vivre aussi un peu à notre aise comme les autres. Mon père nous a laissé un hissez joli petit bien, une maison et un jardin debors la ville. Mais je passe maintenant des jours assez tranquilles. Mon frère est soldat, ma jeune sœur est morte. Elle m*a donné beaucoup de peines, mais je la verrais revenir encore avec joie; car c'était un aimable enfant.

VAUST.

Un ange, si elle te ressemblait.

MARGUERITE

Cest moi qui Félevai, et elle m*aiinait cordialement. Elle était née après la mort de mon père, et nous croyions encore perdre ma mère, tant elle était malade. Et cependant elle se rétablit peu à peu, mais elle ne pouvait songer à nourrir sa petite fille et je m'en chargeai. Je lui donnais â boire du lait et de Teau, je la portais ,daiis mes

(190) bras, sur mon sein, et elle devint forte et jolie, et commença à sautiller.

FAUST

Tu as sans doute éprouvé alors un grand bonheur?

MARGUERITE

Oui, mais j*ai passé aussi nombre d'heures pénibles. Son berceau reposait la nuit auprès de moi, et à peine se r^ muait-elle que j'étais éveillée. Tantôt je devais lui doioifr à boire, tantôt la coucher à côté de moi; et si elle ne s'apaisait ^pas, il me (allait la prendre dans mes bras et la promener de long en large dans la chambre; puis, le matin, courir au lavoir, sur le marché et à la cuisine, et toujours de bonne heure comme à présent. Ah! l'on pent bien quelquefois manquer de courage. Mais on a de l'appétit i table et de la joie à s'endormir.

(^ Ils passent.)

BURTHE

Les pauvres femmes ont pourtant beaucoup de peines en se chargeant d'une telle entreprise. Un célibataire est difficile à convertir.

MÉPfllSTOPHELÈS.

Une femme comme vous pourrait seule parvenir à m rendre meilleur.

BIARTHE.

Dites-moi franchement, n'avez-vous jamais rien trouvé qui fixât votre cœur quelque part ?

MÉPHISTOPHEI^S.

Le proverbe dit : un foyer à nous et une brave femme valent les perles et l'or.

HUaTHE.

Je demande si tous n'avez jamais reçu quelque faveur ?

HÉPHISTOPHELES.

Oa m'a partout accueilli très- poliment.

BLkRTHE.

Non, jc^ veux dire s'il n'y a encore rien eu de sérieux dans votre cœur?

HIÉPHISTOPHELÈS.

Avec les femmes on ne doit pas se hasarder â plaisanter.

MAnTHE.

Ah ! vous ne me comprenez pas.

MÉPmSTOPHELES.

Cela me fait beaucoup de peina Mais je comprends

cependant ^e vous êtes très-bonne pour moi.

(^Ils passent).

FAUST

Ainsi tu me reconnus aus»tàt, mon petit ange, quand l'entrai dans le jardin?

MARGUERrrE.

Ne vous en êtes -vous pas aperçu? Je baissais les yeux.

FAUST

Et tu me pardonnes la liberté que j'ai prise dernièrement lorsque tu revenais de l'église?

uauguerite.

Oh! j'étais alors stupéfaite. Jamais rien de semblable

ne m*ëtait arrivé , jamais personne n'a pn mal parler de moi. Mon Dieu*, pensais -je , anrait-ii donc remarqué en toi quelque cbose de hardi , d'inconvenant ? Il semblait croire qu'il pouvait agir avec moi comme il le voudrait Cependant» je l'avoue, je ne sais ce qui commença anssitit à me parler secrètement en votre faveur, mais fêtais fichée contre moi-même de ne pas pouvoir l'être davantage contre vous.

FAUST

Mon doux amour!

BtARGUEBriE.

Laissez- moi un instant

(^Elle cueille une marguerite et en iin les feuilles Vune après ï autre.)

Que veux-tu donc faire ? Un bouquet ?

MABGCEaiTE.

Non , c'est seulement un jeu.

FAUST

Comment cela?

BIARGUERITE.

Âllezrvous-en, vous vous moqueriez de moi.

{Elle continue à effeuiller la marguerite en prononçant quelques paroles).

FAUST

Que murmures-tu donc?

MARGUEioTB (^à demî-voix).

Il m'aime il ne m'aime pas.

FAUST

DoDce figure céleste !

MARGUERITE (cOiltl/UI^).

Il m'aime non il m'aime non.

{^Arrachant la dernière feuille ,

avec un cri de joie :) Il m*aime!

FAUST

Oui, mon enfant, accepte la réponse de cette fleur

comme un oracle de Dieu. Il t'aîme. Comprends-tu bien

ce mot? II t*aime!

(// lui prend la main,)

% MARGUERITE

Je me sens frissonner.

Ob! ne crains rien. Permets â mes regards, à mes serremens de main, de te dire ce qm est inexprimable ; sV bandonner à son amour et goûter un bonbeur étemel, oui étemel ; car s*il venait à finir ce serait le désespoir. Non, point de fin , point de fin !

(^MarguerOô lui serre la nuUn et s'éloijgnei Faust reste un moment réffeur et la suU.)

MARTBS.

La nuit approcbe.

MÉreiSTOPHElis.

Oui, et nous deyons partir.

MARTHE

Je VOUS prierais bien de rester plus long* temps» mais on est ici trop méchant. On dirait que tout le monde na d'autres soucis que d'épier les démarches et les actions de ses voisins, et de quelque manière que Ton s*y prenne, on court risque de faire parler de soi. Mais on est donc notre jeune couple ?

MÉPHISTOPHELÈS.

Je pense qu'il s'est déjà enfui. Ce spnt deux gais ûiseanx d'été.

BIABTHE.

II semble la toouver à son gré ?

BU^ISTOVHELÈS.

Et elle le trouve an siea Ainsi va le monde.

Faust s'égare le soir au milieu de la campagne. Son ame s'ouvre à de nouvelles émodons; l'image de Margoente flotte devant ses yeux, et lui rend celle de la nature plus. b.elle et plus fraîche. L'amour vient avec son A>uffle pour réveiller dana son coeur les nobles pensées qui s'étaient seulement assoupies Mais les déârs sensuels le dominent encore, et Méphistopkelès aocourt pour empoisonner le calme passager de sa solitude, et le conduire plus avant dans la route fatale qu'il lui a Ëiit prendre.

Marguerite est seule aussi; elle songe à celui qu'elle a si peu vu et qu'elle aime déjà de toute son ame. A tout instant elle croît distinguer le son de

sa voix, le bruit de ses pas; elle court à la fenêtre, puis revient s'asseoir tristement à son rouet, et cbaote, en &istnt tourner son fuseau, cette romance, dont je n'ai pu rendre ni la grâce exquise ni l'admirable simpEcitd

Mon cœur est loard. Le repos que ftiimw, Je ne Tai pins jamais^ jamais.

Si je ne le vois pat^ la terre .

Est à mes jenz comme nn cercueil* Sans son amour, la rie entière Est pleine de fiel et de deuil.

OhJ maintenant ma paayre tête Cède i ses rères trop puissans.

Je ne sais qnel chagrin m'arrête.

Quel trouble égare tons mes sens.

Mon cœur est lonrd. Le repos que j*aimais^ Je ne]*ai pins jamais, jamais.

Si je regarde à la fenêtre.

Ah! c'est pour le chercher dehors.

C'est aussi pour le Toir paraître Qu'à toute heure inquiète je 8on,

Renâe»-moi donc es qui me lonehe, Son ftont noble, son air gracient, Et le sourire de sa bouche.

Et la puissance de ses jeux;

Et le charme enivrant qui m'entraîne Si je puis l'entendre causer; Et sa main qui presse la mienne, El pois encore loo baiser.

Mon cœur est lourd. Le repos que faitnaU, Je ne l'ai plus jamais^ jamais.

C'est lui que j'appelle sans cesse ^ Que je rére soir et malin ; Que ne puis- je , dans ma tendresse , Le presser un jour sur mon sein!

L'embrasser de toute mon ame Autant, autant que je voudrais; Et puis à ses baisers de flamme, Mourir, bêlas! je le devrais. -

Il faut que je cite encore cette scène, ou Unaife croyance de Marguerite se pose si bien à côté de la religion philosophique de Faust , où le savant docteur n'échappe que par une sorte de dithyrambe poétique à l'humble foi de la jeune fille.

habcuerite.

Promets -moi 9 Henri.

FAUST

Que puis- je te promettre ?

MARGUERrrE.

£b bien ! réponds-moi. Ton cœur est noble et Trainmt bon. Mais comment t'arranges -tu avec la religion? Je ne crois pas que tu y songes beaucoup.

FAUST

Labsons cela, mon enfant ! Tu sais combien je t'aime ; je donnerais mon sang et ma vie pour ceux que j'aime» et je ne yeux enlever à personne ni sa croyance ni son culte.

MAftGUEaiTE.

Cela ii*est pas bien. On doit pourtant croire.

FAUST

Le doit- on?

MARGUERITE

Oh ! si fayais quelque empire sur toi ! Tu ne respectes pas non plus les saints sacremens.

FAUST

Je les respecte.

MARGUERITE

Oui 9 mais sans les désirer. Il y a long -temps que tu n^es allé à la messe, que tu ne t'es confessé. Crois- tu en Dieu?

FAUST

Ma bien -aimée, qui donc ose dire : je crois en Dieu? Demande-le an prêtre ou au sage, et leur réponse ne sera qu'une sorte de moquerie pour celui qui leur fera cette question.

- MARGUERrrB.

^asî tu ne crois pas?

Mon doux ange , n'interprète pas mal mes paroles. Qui de nous ose le nommer et dire : je crois en lui ? Qui de nous peut être sensible et se résoudre à dire : Je ne crois pas en lui? L'être qui embrasse tout, l'être qui soutient tout, n*embrasse-t-il pas et ne soutient-il pas toi, moi, lui-même? Regarde comme la voûte du ciel s'arrondit sur notre tête, conune la terre est ferme sous nos pieds» ci^nme

les étoiles étemelles moHteat lâchant et ftous regardât en souriant. Si mon regard s'attache au tien, si une faole de sentimens se pressent dans ta tète et dans ton coeni, et agissent secrètement par des rapports yisililes on iot!sibles» laisse ton ame se remplir, si grandes que soient ces pensées, et quand tu seras heureuse de ton émotioi, nomme- la comme tu voudras, nomme4a félidté, cœur, amour. Dieu! je n'ai pour cela point de nom. Le seatiment est tout Le nom est un son et une famée qm eayeloppe comme un nuage la lumière du dd«

aiAUGUERITE.

Tout cela est bon et beau. C'est â peu près ce que dit notre curé, mab pourtant ayec quelques autres petib mob.

FAUST

Tous les lieux le disent, tous les cœurs qui jonissent de la vie le répètent dans leur langue, pourquoi ne le dirais -je pas dans la mienne?

itAAMfiam.

Si l'on t'entend parler ainsi, cel9 pwtpiMitre jiHe; mais il y manque pourtant toujours qudque chose, car tu n*as pas la rdigion chrétienne.

Cher enfant!

litAA<îuï:httE.

Et je m'afflige encore depuis long-temps de te yoir ea compagnie

FAUST

Comment doMf

Llomme que In as auprès de toi , je le hais *du fond de l'ame. Rien ne m'a encore blessé le cœur autant que cette figure repoussante.

FAUST

Ma bien-aimée, ne le crains pas.

mauguerite.

Sa présence m'agite. Je sois bonne pour les autres bommes. Mais autant je désire te yoir, autant)e m'efiiraie en secret devant Ini. Je le regarde conme im fripon | Que Dieu me pardonne si j'ai tort !

FAUST

U faut aussi qu'il y ait de .teb. êtres dans Je monde.

MAnGUEUTB.

Iton , je ne voudrais pas vivre avec ses semblables ! Lorsqu'il entre, il a toujours le regard si moqueur ou â demi courroucé. On voit qu'il ne s'intéresse à rien j on croirait lire sur son front' qu'il ne peut aimer personne. Ahl je nM trouve si bien dans tes bras» je suis nuprès de toi si libre, si complètement dévouée, et sa présence ma serre le cœur.

Oh! quel pressentiment, cher ange!

MARGUERITE

Cette impression est si forte pour moi, que si je le vois venir, U me semUe que je ne t'aime pas; et tant qu'il

(^oo)

seiait li je ne pourniis prier; car je ne rais pas bienao dedans de moi-même. Mais pour toi, Henii, il doit en être de*mème.

FAUST

Ta te laisses maintenant aller à ton antipathie.

KARGITEanrE.

Il fant que je te quitte.

FAUST

Ab ! ne ponirai-je donc jainais me suspendre nn ioslaiit en toute sécurité à ton sein, poser ma piHtrine contre U poitrine, mon ame contre ton amep

haugueute.

Hélas ! si seulement je couchais seule dans ma chambre. Je t'ouvrirais yolontiers la porte pendant la nuit, mais ma mère a le sommeil léger, elle pourrait nous sorpteih dre^ et je mourrais sur place.

FAUST

M'aie pas peur, cher ange Prends ce petit flacon, et trois gouttes de la liqueur qu'il renferme, mêlées i la boisson de ta mère , l'endormiront profondément

MARGUERITE

Que ne ferais^je pas pour toi : mais tu m'assures que cela ne peut lui nuire .^

FAUST

. Autrement, poumis-je te donner on tel conseil?

(aoi)

MAlftUERITE.

Si je te regarde 9 mon bien-aimë, je ne sais ce qui me pousse à siiiyre ta volonté ; mais j'ai déjà tant fait pour toi 9 qu'il ne me

reste presque plus rien â faire.

La pauvre Marguerite a tout accordé à Faust Les joies de l'amour sont passées , le calme de son ame innocente est détruit, les angoisses du remords la saisissent. Nous la retrouvons à genoux devant l'image de la Vierge des douleurs, pleurant, implorant la pitié de celle qui a souffert, et que le christianisme donne pour consolatrice aux affligés*

(Uni image de la Vierge des douleurs. Marguerite, à genoux , déposant des fleurs aux pieds de la statue.)

Penche vers moi^ dans ta. clémence^ Ton front où se peint la douleur.

Avec ta mortelle soufCrance^ Arec le glaive dans le coeur.

Tu lèves les jeux vers ton père.

Tu regardes ton fils mourir.

Quoique ton ame encore espéré^ Ta bouche exhale un long soupir.

Hélas! qui peut penser on dire Ce qui se passe au fond de moi?

Comme mon cœur tremble et désire, Qui le saura, si ce n'est toi?

Partout où je vais, à toute heure, Oh! je souffre, je souffre tant!

Et seule, je pleure, je pleure.

Mon cœur te brise en un instant.

Ces fleort étaient ««r ma fenêtre, •Elles ont connu mes doolenn.

A tes genoux, je Tiens les mettre,

Toutes humides de mes pleurs.

Lorsque autour de moi tout sommeille Aux premiers rajons da matin.

Assise sur mon lit, je reilie»

Pour m'attrister sur mon destin ^

Sauve* moi la mort qui s'aTanœ, L'ignominie et la teireur.

Penche vers moi dans ta clémence.

Ton front où se peint la douleur.

Le frère de Marguerite, revient pour venger le déshonneur de sa sœur. Faust le tue en duel; le peuple se rassemble et la honte de la jeune fille est proclamée au milieu de la foulp.

Alors le désespoir augmenté par les terreurs religieuses, alors cette scène terrible, cette scène dont on ne peut se faire une idée si on ne Ta vue représenter; Téglise sombre, les chrétiens age-nouillés, Marguerite à l'écart ; derrière elle le mauvais esprit qui représente sa conscience; les soupirs de Tinforttmée qui se m^ent aux sons lugubres de Forgue ; les reproches sanglans du démon avec les versets de l'hymne des morts. Cétait beaucoup d'employer deux fois ainsi dans une même pièce l'effet inauendu, l'effet religieux, pour accroître l'effet dramatique; mais l'homme de génie qui. y a eu recours ne s'était pas trompé daas son atteste»

(ao3)

Noos ne pouYOns réôster au plaisir de citer cette scèoe, bien qu'elle l'ait- déjà été si souvent ailleurs.

LE MAUVAIS ESPRrr.

Quelle différence, Marguerite, lorsque, le cœur encore plein d*innocence, tu ^avançais près de Tautel avec ton livre d*oraison à la main, et que tu murmurais tes prières, à moitié par enfantillage, à moitié par amour pour Dieu. Margaante, oà sont tes pensées ? quel forfait pèse sur ton cœur P Piies-tn pour Tame de ta mère qui s*est endormie du dernier sommeil après de longues soufirances? Yoistu le sang de ton frère sur le seuil de ta porte? Dans ton sein rien ne 4:ommence-t-il à vivre?]Ne pressens-tu pas avec effroi la présence d*un autre être?

UARGUEUTE.

Malbeur ! malbeur ! Si du moins je pouvais être délivrée de ces pensées qui me poursuivent de tous les c&tés.

LE CHŒUR

Dies irœ, dies illa, Sohei sœclwn infiwitUL

(^V orgue accompagne,)

LE MAUVAIS ESPRIT

Que la douleur s^empare de toi ! La trompette sonne, les tombeaux s'ouvrent, tt se réveillant du sommeil de la tombe , ton coeur dévoué aux flammes de Teafer tremble de terreur !

MA|LGt7EaiTE.

Que se rais-*)e leii ! B me semble que l'oigue m'ète

la respiration , et ses chants me vont jiis<pi*an fond de Tjune.

LE CHŒUR. o

Judex ergo cum sedebH, Quidquid UUet apparebH, Nil multum remanebit

MARGUERITE

Je me sens si â l'étroit ! Les piliers de cette église me serrent ; la voûte pèse sur moi ! — De Tair !

LE MAUVAIS ESPRIT

Cache-toi. La honte et le crime ne peuvent rester cachés. De l'air î de la lumière ! malheur à toi !

LE CHŒUR

Quid sum miser Umc diciurus?

Quem pair Oman rogaturus, Cum vix justus sit securus?

LE MAUVAIS ESPRIT

Le visage rayonnant des justes se détourne de toi, les justes n'oseraient te tendre la main. Malheur f

LE CHŒUR

Quid sum miser Umc diciurus ?

lURGUERITE.

Voisine ! votre flacon.

(^Elle s'épanouit}

Faust a accumulé sur lui la mort de Valentîn, le frère de Marguerite; k mort de sa mèrev et les

souffrances de Fisolement, et les remords auxquels il a abandonné la jeune fille. U a épuise en peu de temps les joies et les douleurs de sa nouvelle vie; Méphistophelès l'entraîne maintenant au sabbat de la Walpiurgisnaeht On ne peut pas regarder cette peinture bizarre y fantastique, comme un hors-d'œuvre. Elle arrive pour Faust, quand il a chargé sa tète de crimes, qu'il a si bien resserré ses liens avec le diable qu'à peine peut-on croire qu'il les délie encore. La WalpurgisnacfUj avec son désordre et ses orgies, rient donc comme une ftte pour ceux. qui ne peuvent plus prendre part aux fêtes de ce n^onde; c'est le rendez-vous universel de tous les partisans du diable; c'est le grand congrès de la sorcellerie. Satan préside, et la troupe infernale rient tour à tour lui rendre hommage. Cette TValpurgisnacht tenait d'ailleurs aux croyances du peuple allemand dans le moyen âge. On ne regardait pas le Blocks^ btrg sans une sainte terreur; on n'en parlait pas sans se recommander en secret à Dieu. Les savans en parlaient dans leurs livres; les contes populaires en reproduisaient d'effrayans récits. Des gens dignes de foi s'étaient mis aux aguets le soir du i.** Mai, et avaient vu à minuit des chauve - souris d'une grandeur înoBStrueuse passer dans l'air; des rieilles* femmes^ assises sur un bouc ou chevauchant sur un manche k balai. Parfois quelques-unes de ces femmes, susceptibles de s'adonner à la sorcellerie^ avaient été

(ao6)

condoîtes devant le juge, mises à là torture» ei avaient avoué leurs promenades nocturnes, et k genre de vie eflEroyable qu'elles passaient au-dessus du Bhcksberg.làì^ on maudissait

Dieu, on tramait de nouvelles conjurations contrele monde^on cherchait de nouveaux maléfices et de nouveaux poisona Le plus expert dans cet art infernal se pavanait de sa science; le dernier venu s^efibrçait de marcher sur les traces de ses maîtres. Puis, l'on baîsût avec vâiération le pied fourchu de Satan, et toulte rassemblée commençait une sotie de danses et de débau|^es, à fiôre trembler toute oreille chaste, à £dre frémir toutl>on chrétien. Ainsi, c'était une page des superstitions populaires à retracer; une partie saillante de ces images fantastiques dont TigncManie crédulité enveloppait les chastes images du christianisme ; et le poète qui voulait pénétrer dans l'e^fit du moyen âge, ne devait pas plus négliger cette assemblée &buleuse, que le peintre fidèle de l'anti» quité ne devi:ait négliger la mythologie des frunes et des satyres. Quel parti Shakespeare n'a-t-il pis tiré de ces superstitions du peuple dans pluneurs de ses pièces : dans la Tempête , dans Macbeth !

Goethe a donc donné aussi sur la large toile, qu'il s'était choisie, une place aux saturnales du Blocksberg (>^), et il Ta fait avec toute la chaleur d'une imagination qui pouvait aussi bien se représenter les figures inquiètes et hideuses de cette nuit

infenude, que les figures nobles et teposées de l'an antiqae Sa îValpurgisnacfU est un Téritalde sabbat, bruyant, hurlant, fimtasque, désordonné. On gravit k montagne, et c'est un feu foUet qui montre le ehemin; ce sont des apparitions comme le cauchemar ou la fièvre peuvent en produire, des voix lugubres, des sons discordans ; des sorcières qui s'ap* pellent et se répondent d'un bout de la montagne i l'autre; les unes qui arrivent du Nord; les autres da MîA; des chauve -^souris dont on entend siffler les

ailes; des monstres qui rugissent; des cris hu* mains qui ressemblent au miaulement du chat, ou aux féroces aboiemens du loup; toutes les vagues terreurs de la nuit; toutes les formes bizarres que les arbres et les rochers promeut dans les ténèbres; tout le tumulte d'une foule méchante, qui se rue et se précipite, chante et se plaint, hurle et sourit, fait des gambades de joie et pousse des lamentations de désespoir. Tout est là, toute la }Valpargisnàchi\ avec ses êtres fictifs et ses êtres pris dans le monde réel; ses grands-mmtres en sorcellerie, et ses novices; ses diables, et ses partisans du diable, les avares, les flatteurs, les vices, représentés avec un habit de cour, ou une redingote bourgeoise; tout, jusqu'à ces épigrammes^ ces xénies, avec lesquels Gœthe et Schiller faisaient la guerre aux mauvais poètes de leur temps, et qui méritaient bien pour leur rire sarcastique de s'en aller danser une ronde au-dessus du Biocksberg.

Au milieu de ce spectacle vraiment diabolique, Faust, qui se traîne avec surprise sur les pas de Méphistophelès , croit apercevoir la figure pâle, éplorée de Marguerite; il manifeste ses craintes à Méphistophelès , et celui-ci les traite de visions. Mais il n'est que trop vrai, la pauvre fille a été arrachée à sa demeure, jetée dans un cachot, li?rée à la justice. Quand Faust Tapprend , c'est pour kl comme un coup de poignard j qui entre firoidement dans son cœur. Toute sa rage s'exhale contre son infernal compagnon; tout son pouvoir doit être employé à sauver encore Marguerite. En vain Méphistophelès lui représente-t-il les dangers qn^il n courir; n'importe, il veut hasardejr sa vie, il peat pénétrer dans le cachot, où gémit l'infortunée; il veut la délivrer de ses chaînes.

Alors arrive cette scène qui termine le drame; cette scène douloureuse. Tune des plus douloureuses et des plus terribles que jamais le théâtre aôl représentées : où l'amour, le repentir, les appréheasions de la mort, les vertiges de la folie, se disputent le cœur de la jeune fille, en &ce de celui qoi essaie en vain de la sauver , et qui doit voir se débattre dans ces angoisses la victime qu'il a f^te.

(aog)

(^Le théâtre représente un cachot Faust arrwe m^c un trousseau de clefs et une lampe auprès dtune porte enfer,)

FAUST

Une tenreiiT, que je n'ai pas connue depuis long-temps , ne saisit; cest comme si je sentais toutes les douleurs de Humanité. EUe est là entre ces murailles humides, et sou crime ne fut qu'un tendre penchant. Tu trembles d'aniyer auprès d'elle, tu redoutes de la voir. Allons, ces retards amènent la mort

(^11 prend une des clefs. On entend chanter dans le cachot:)

Ma mère, la coquine, qui m'a tuée! Mon père, le fripon, qui m'a mangée! Ma petite sœur ramasse mes os dans un endroit frais. Et moi je suis un jeune oiseau des bois. Vole! vole! ('7)

FAUST {ombrant la porte).

Elle ne pense pas que son bien -aimé écoute maintenant le bruit de ses chaînes , le froissement de la paille on elle est couchée. (// entre,)

MAiiGUUUTE {se cachant dans la paille).

Malheur! malheur! Ils viennent. o mort amère.

FAUST {doucement).

Paix f paix ! Je viens te délivrer.

MARGUERITE

Si tu es un homme, sens ce que je souffre.

(aïo)

FAUST

ÂTec tes cris tu éveilleras les gardes !

(// prend les ckatnes pour tes oumr)

MARGUERITE (À genOUx),

Qtti donc ^ bourrean , t'a donne cette {niistance svr moi.

Tu Tiens ne prendre déjà à rainnit. Oh! pitië! Laisse-moi

n\Tt, Demain matin ne sera- 1- il pas assez t6t?

(Elle je ièpe.)

Je sds pourtant encore si jeune ! si îeune ! et îl fiint

déjà mourir! Ah ! fêtais belle aussi, et ce fiit li mon aime

Mon im était prèi de mot, mamtenant il est loin. La

couronne est rompue» les fleurs sont dispersées. Ne me

saisis donc pas ayec.tant de force. Épargnc^noi. Que t*ai-

je fait .^ Ne me laisse pas pleurer en vain, je ne t*ai jamais

vu de ma vie.

FAUST

Comment résister à une telle douleur ?

MARGUERITE

Je suis toute en ton pouvoir. Laisse -moi senlemeat encore allaiter mon enfant Je l'ai pressé sur mon coev tonte la nuit; ils Font pris pour me tourmenter, et îb disaient que je Tavaie tué. Non, plus jamais je ne secii gaie. On chante des chansons.syr; mol C'est une médan* ceté du monde! Il j a un vieux conte qui finit de la sorte; qui donc a dit à ces gens de me rappliquer?

FAUST {se jetant à ses genoux).

Ton amant est à tes pieds, il veut mettre fin à tes douleurs.

hargusvte.

O! agaiouillons - nous ensemble pour prier les saints. Regarde sons cet escalier, sons le seuil de cette porte , Tenfer bouillonne. Le dânon fait entendre les accens de saiage.

FAUST

Marguerite! Marguerite!

Cest b Yoix de mon ami.

(^ElU s'élance. Les chaînes tombent.) Oh est-il? Je

Vai entendu m'appeler. Je suis libre. Personne ne m'ar-

réfeia. Je veux me jeter â son cou, reposer sur son sein.

n a appdë Marguerite. Il était là sur le seuil. Â travers

les gémissemens de l'enfer, la colère et les sarcasmes du

dSaUe» fai reconnu le son caressant et biea-aimé de sa

Yoix.

FA^uar.

C'est moi !

MARGUERITE

Cest toL Ob! redis-le encore {elle Fembrasse). C'est lui ! c'est lui ! Âb ! où sont tous mes tourmens , les angoisses du cacboty la pesanteur des cbainesP C'est toi? tu yiens pour me défivrer? Je suis délivrée. Ne vois-je pas la rue où je te rencontrai pour la première fois, et le riant îardin où je t'attendais avec Martbe?

wavst\s' efforçant de V entraîner).

\iens! viens!

Ob! riBBtet lie tm siJi^icvi U rà tu es.

C aia)

Hâte- toi! Si tu retardes encore nous le paierons chèrement.

MARGUERITE

Comment? ne peux- tu plus m*embrasser? Mon anu, depuis si peu de temps éloigné de moi, as- tu désappris le baiser? Pourquoi donc ai -je peur encore dans tes bras? Autrefois 9 à tes regards, à tes paroles, le ciel semblait s'ouvrir pour moi , et tu m'embrassais conune pour m*étouffer. Eipbrasse-moi, ou. bien cest moi qui

t'embrasserai.... O malheur! tes lèvres sont froides, muettes! Où donc est resté ton amour ? qui me Ta enlevé ?

FAUST

Viens, mon ange, suis-moi. Reprends courage. Je faine mille et miHe fois, mais viens, c'est tout ce que je \t demande.

MARGUERITE

Est -ce toi? Est-ce bien sûr toi?

FAUST

Cest. moi. Viens.

MARGUERITE

Tu as fait tomber mes chaînes. Tu me presses sur ton sein. Mais compent n'as- tu pas peur de moi? Sais- ta, mon ami , qui tu délivres ?

FAUST

Viens ! viens! Déjà la nuit parait moins sombre.

MARGUERITE

J'ai tué ma mère et noyé mon enfant. C'était 'c ^^

(ai3)

et le mien , le tien aussi ? C'est toi ! A peine si j'ose le croire. Donne- moi ta main. Ce nest pas un rêve. Ta bonne main. Hébs ! elle est humide. LaVe-la. M'y voisje pas du sang? Âh! mon Dieu, qu'as -tu fait, cache ton épée, je l'en prie.

FAUST

Laisse -là ces souvenirs. Ce qui est passé est passé. Tu me tortures.

MARGUSaiTE.

. T4on, il faut que tu restes encore. Je veux te dire comment tu arrangeras demain les tombeaux. Donne à ma mère la meilleure place; mets mon frère tout auprèi d'elle et moi un peu de côté , cependant pas trop loin > et pose mon enfant sur ma poitrine. Du reste, personne ne dormira auprès de moi. Oh ! être serré contre toi , c'était un doux, un ravissant bonheur; mais je ne puis plus l'espérer. Il me semble que je m'efforce en vain de te garder, et que tu me repousses toujours. Et cependant c'est toi, et ton regard est encore bon, tendre.

FAUSJ.

Si lu saiSi que c*est moi , viens.

MARGUERITE

Dehors ?

En liberté.

FAUST

MARGUERITE

Si dehors est le tombeau; si la mort m'épie, allons d*id dans réteineUç sépulture et pas plus loin. Et toi, tu pars! o Henri » si je pouvais l'accompagner.

FAUST

Tu le peux. Tu n'as qu'à vouloir. La porte est ouTcrIe

KARGUERITE.

Mon, je n*ose sortir. Je n*ai plus rien â espérer. Que me servirait de fhirf Ib sont là qui ine guettent, et G*est si misérable de devoir mendier, et de mendier avec use mauvaise conscience. Cest si misérable de s*en aller dans un pays étranger, et encore n'^écbapperai-îe pas à leurs poursuites ?

FAUST

Je reste près de toi.

MARGUERITE

Hâte-toi, hâte-tpi! Sauve mon pauvre enfant! Ccwa par le chemin le long du ruissean , le sentier dans la forêt, à gauche près de la planche qui se trewe dans Fétang. Prends -le, il veut s'élever, il remue encore. Sauve-le! sauve-le!

FAUST

Mais pense-donc ! Un seul pas et tu es libre.

MARGUERITE

Si seulement nous avions passé la montagne ! ma mère est la assise sur une pierre. Le froid me vient dans les cheveux. Ma mère est là assise sur une pierre et secone h tfite. Elle Me fait signe ^ sa tète est lourde, die a dormi si hong-teolps , elle ne s'éveillera plus. Elle dormait quand nous nous réjouissions ensemble. C'était tin bèan temps.

FAUST

Ceb ne sert i rien de causer, de pleurer II faut

que je t'emporte loin d'ici.

MARGUEBITE.

Laisse-moi. Non, je ne veux pas que tu emploies la force. Me me prends pas ainsi comme meurtrier. Je n'ai déjà que trop cédé à ton amour.

FAUST

Le jour commence à poindre. Ibrguerite ! Marguerite !

MAEGUEBITE.

Le jour! oui, c'est le jour, le dernier jour pour moi. Ce devait être celui de mon mariage. Me dis â personne que tu as été auprès de Marguerite. o malheur â ma couronne! Elle est perdue. Mous nous reverrons, mais non pas à la danse. La foule se presse , les mes et les places ne peuvent la contenir; la clocne sonne, le bâton est rompu. Ils me lient, m'entraînent, me jettent sur le billot sanglant Tous les cous se tendent yers cette bâche qui s'agite sur le mien ; et puis le monde est muet comme le tombeau.

FAUST

P ! que si du moins je n'étais pas né ?

MipsiSTOPHELÈs {paraissant en dehors :)

Hâtes^vous ou vous êtes perdus. Inutiles craintes ! fatal retard ! Mes chevaux frémissent ! le jour vient l

(ai6)

MARGUERITE

Que vois-je là-haut ? C'est lui ! c'est loi ! Chasse-le. Oo^' vient-il donc faire au saint lieu? Est-ce moi qu'il demander

FAUST

Tu dois vivre.

MARGUERITE

Justice de Dieu, je m'abandonne a toL

HEPHISTOPHELES.

Viens ! viens ! si tu ne veux que)e te laisse avec elle.

HURGUIRrrE.

Je t'appartiens, mon père, sauve-moi. Anges ds del, troupes saintes , placez- vous autour de moi pour me défendre. Henri !*)e m'effraie pour toi.

BliPHISTOPHELÈS.

Elle est jugëe.

UNE VOIX d'en haut.

Elle est sauvée.

MÏPHICTOPHELE5 A FAUST.

Ici ! Â moi! (^Ils disparaissent,')

(^Une voix appelant du fond du cachot:) Henri! Henri! ('•)

DEUXIÈAŒ PARTIE.

jif£MM/^ ihom dreaifmi mimsiêr of hell ! Tkou ha4it hut power oçer his mort al hodif , His sout ihou cansi noi hape; Ihertfore^ he gonef

Shakespeare, King Kicfaârd III.

A la prendre comme œuvre dramatique, la première partie de Faust est complète. Wagner reste dans son laboratoire; Valentin est mort; Marguerite est livrée à ses juges, et Méphistophelès entraîne Fausc La catastrophe prévue est arrivée, et le spectateur sait à quoi s'en. tenir sur le sort de chacun des personnages. Mais Gœthe, en s'arrètant cette fois da^ns quelques-unes des limites que lui traçait la chronique, ne voulait pas se borner à faire seulement de Faust im savant du moyen âge, qui, mécontent de sa science, s'adonne à la magie, se dévoue au diable, demande à satisfaire toutes ses passions, et meurt sous les griffes du démon qui obéissait à ses ordres dans ce monde.

L'œuvre de Goethe devait être le développement de deux grandes idées: l'une de philosophie religieuse; l'autre d'art. Et Faust est l'homme qui poursuit ces deux idées à travers leurs détours, leurs escarpemens, l'ombre qui parfois les recouvre, ou les écueils qui les traversent. Faust est le véritable

représentant de ces deux idées; seulem^it, au Eeu de les discuter méthodiquement, il les poursuit par la pratique; au lieu de parler, il a^ U donne à Ja fois la leçon et l'exemple ; il s'en va comme le navigateur qui s'élance hardiment à la mer pour vérifier lui-même les observations des voyageurs, pour explorer de nouveaux parages. Quelquefois son frêle bâtiment reçoit un rude échec; quelquefois sa présomption semble devoir l'abandonner il

l'éruption d'une tempête, à la colère des vagues. Mais un instant après, l'orage s'apaise, et le navigateur reparaît fatigué encore de sa lutte, tournant voile peutêtre d'un autre côté, mais poursuivant avec la même résolution ses nobles efforts.

Dans la première partie de Faust, ces deux idées sont asses saillantes. Elles forment la base même du drame, et les faits n'arrivent que pour leur servir d'explicaâon ou de commentaire. Faust est à la fois le savant qui a poursuivi avec ardeur le cerde ordinaire des connaissances humaines, et n'en a senti que le vide et le néant; le poète qui ne peut prendre goût aux passions mesquines, aux rêves vulgaires, répandus autour de lui, et qui tend à s'élancer dans les espaces supérieurs; là, où il sa»siérait au milieu des étoiles; là, où il* pourrmt s'abreuver à la lumière du soleil. U y a en lui deux âmes qui se livrent un combat perpétuel L'une aspire sans cesse aux jouissances de la terre ; Tantre

cherche ses joies dans une sphère pins noble et plus élevée. De là, le doute; de là, les tentatives contradictoires et !e conflit des passions^ L'une de ces âmes se donnera au diable, pour pouvoir apaiser plus tôt ses désirs; l'autre protestera en secret contre ce pacte, et cherchera toujours Tètre meilleur qu'elle a rêvé. L'une suivra le diable dans ses courses aTmtureuses, tandis que l'autre le maudira le long du chemin ; l'une s'en ira au sabbat de la Walpur^ gisnachiy Vautre verra paraître, au milieu de ces figures hideuses, la douce et religieuse figure de Marguerite; l'une fera tomber la jeune fiUe dans le cachot, l'autre tentera de la sauver.

C'est la lutte du mal et du bien; la lutte du sensualisme contre les chastes idéalisations du cœur et de l'esprit; la lutte dont tout homme a plus ou moins à soufinr. On porte au dedans de soi le sentiment du bien, on veut le suivre, mais une autre nature com-

bat en nous-mème contre ce penchant; si l'on réâste , elle résiste ; si on la dompte aujourd'hui, elle peut nous dompter à son tour une autre fois; on fait deux pas vers la bonne voie, et l'on rétrograde ensuite vers la mauvaise; on commence à se croire fort, à chanter son triomphe, et ce triomphe est l'arme même dont cette autre nature se sert pour regagner ses avantages. Ainsi, notre cœur se partage; ainsi le combat s'établit, combat pénible, douloureux, humiliant parfois, et dont le résultat le plus

ordinaire, le plus redoutable, estd'âffaiblîr nosforces, d'énerver notre volonté, de nous aveugler sur la véritable direction à suivre, et de nous rendre également inipuissans à faire le bien ou le mal. Dans un tel état de choses, le véritable mot de Ténigoie n'est pas de savoir à quels écarts nous conduira cette lutte ; mais à quoi elle aboutira, lequel des deux principes l'emportera sur Fautre , et voilà précisément le problème que l'on poursuit avec Faust

A peine Goethe avait-il achevé la première partie de son poème, qu'il se mit à travailler à la seconde; mais il ne communiqua rien de son plan, il ne laissa échapper aucune parcelle de son travail. Ses amis savaient seulement qu'il s'occupait d'achever Faust; et tout ce que l'on pouvait en rapporter d^ailleurs» c'étaient quelques mots fugitifs qui lui étaient échappés dans le cours d'une conversation intime. Je pense qu'il voulait faire comme César, jouir de ses beaux biens pendant sa vie, et les léguer à la nation après sa mort. La main qui ouvrit son testament, put Seule ouvrir ce manuscrit précieux , sur lequel tout le monde jetait les regards, ce Tagebuch poétique, où il s'en venait chaque jour déposer un fruit de ses éludes, un germe de ses profondes pensées; cette ruche de miel, pour laquelle il avait, laborieuse

abeille, butiné pendant soixante ans le suc des fleurs dans les plaines embaumées de l'Italie, le long des frais ruisseaux de l'Âllenidgne et sur les montagnes» de la Grèce.

L'œuvre fut achevée dans l'été de i83i ; un an après, le poète la laissa tomber de ses mains défeillantes, et s'endormit-

On avait fait pmdant ce temps bien des conjectures sur ce qu'elle serait, et quand elle parut, le monde philosophique et littéraire , le monde des sociétés savantes, des clubs et des journaux, se jeta sur elle pour la dépecer, à sa manière, en dissertations, en articles, en critique. Un grand nombre d'Allemands, admirateurs fidèles de Gœthe, lui rendirent un hommage plus flatteur et plus vrai, en la prenant dans le silence de leur retraite, et en se laissant aller religieusement à l'impression qu'elle leur causait , sans se soumettre d'avance aux préjugés de coterie, sans songer à lire leur livre chéri avec les lunettes de Hegel ou de Kant, avec la férule des Annales de Berlin, ou des Annales de Vienne.

Après tout, l'ouvrage n'a pas excité une admiration aussi universelle que le premier Faust, et d'abord il manque d'un grand moyen de popularité; il ne peut pas être porté sur le théâtre. L'-Kuteur ne J'a sans, doute pas fait ainsi sans intention. La première partie de son poème ^st écrite d'après une chronique populaire : elle renferme tout ce qui doit intéresser un public même peu éclairé; des scènes comiques, des situations pénibles, des événemens et du drame. Le peuple devait l'accueillir et la comprendre au moins en partie, car c'était une phase

de Vexistence de Faust, tenant à la fois k 9e& niables conceptiona et au monde vulgaire. L'autre, au contraire, laisse là dédai-

gneusement tout ce qui peut émouvoir un parterre; tout ce qui parle k intelligence des masses, pour s'en aller avec sas ailes capricieuses dans des régions lointaines, dans une sphère de poésie, où les regards de la loule ne aao* raient l'atteindre. Pour la première partie, le poète a cédé encore qudquefois à ce que le directeur du théâtre demande dans le prologue; il s'est décidé k toucher terre, et à faire mouvoir des personneg^ , comme il en iaut, pour amener le publie dans la caisse. Pour la seconde , il s'est livré complètement à ce génie qui devait l'emporter à travers des e^cei nouveauic; loin du travail mécanique auquel on voulait l'astreindre ; loin du bruit des coulisses et de l'arrangement d'une décoration factice.

La première partie de Faust est plus nerveuse, plus compacte. C'est une œuvre où l'on sent toute la chaleur de la jeunesse, ums les mouvemens d'une ame ardente, qui s'abandonne sans restriction à sa spontanéité, à ses élans impétueux, à sa passion. C'est l'arbre dans toute sa sève, qui s'échauffe ai» rayons ardens du soleil , et jette sur chacun des ra* meaux des fLmrs et des bourgeons.

L'autre est plus calme , plus réfléchie. On y saut la main de l'homme qui a amassé, et qui dispose sagement les fruits de son labeur. L'iaspiration n'a

{dus cette £bag^e orageuse des temps passés : die se rqtoie et coule doucement , comme une rivière , par Tagoes pures et argentées; ici, s'arrondissant en Jac^ là, se déroulant comme un ruban, et le long, de sa route réfléchissant dans son frais cristal les tantes bleues du ciel , les feuillages verts de la plaine. Gt

puisque nous avons comparé la première aux fleurs de fêté, nous pouvons comparer celle-ci au fruit mûr, au fruit doré de tous les côtés par la lente suecesdon des beaux jours, et im^^égné en dedans des sucs les plus doux , les plus savoureux. Malgré mon admiration pour cette dernière csuvre de Gœtiie, comme pour toutes les œuvres de Goethe, je ne puis cependant m'empècher dédire qu'il s'y trouve des parties décousues, des images jetées en profusion , qui par leur luxe même nuisent à l'effet simple et harmonieux de l'ensemble. On dirait que le poète a mis à la suite l'un de l'autre cette longue ligne de gracieux tableaux qu'il avait peints, sans s'inquiéter toujours très-scrupuleusement s'il les mettait bien à leur place. C'est le défaut presque inévitable d'un travail qui n'a pas été conçu d'un seu^ jet, mais qui s'est fait lentement, par pièces successives, par parcelles, et où l'artiste^ dans sa richesse de matériaux , ne s'est quelquefois pas aperçu qu'il mettait encore de l'or ou de l'argent là où il en avait déjà mis.

Une antre chose qui , aux yeux de beaucoup de

personnes, doit nuire à ce poème, c'est rallégorie. Si grande, si belle qu'elle soit, l'allégorie porte toujours avec elle un caractère de froideur, si ce n'est de monotonie. Dans le travail d'esprit qui a iîeu pour en soulever le voile , pour en expliquer la signification, l'enthousiasme, qui n'entre guère en société avec l'argument didactique, court grand , risque de prendre la fuite; et nous sommes tout étonnés de trouver à la place d'un tableau, d'une statue, qui devrait nous émouvoir, nous entniner, une froide image qui nous (ait disserter et réflédiîr. Dans la plastique, l'allégorie doit être admise; car il est parfois presque impossible de représenter les passions, les sentimens de l'ame, les douleurs et les joies de la vie, autrement que par des figures emblématiques.

Mais dans la poésie, qui peut dire tout ce qu'elle veut, et comme elle le veut^ l'allégorie n'est le plus souvent qu'un mauvais jeu d'esprit, le bouclier de la satire, ou le masque trop léger de la flatterie.

L'œuvre de Goethe est donc fondée en grande partie sur une allégorie; mais une allégorie puissante, élevée, digne du poète qui la conçue, et du large plan dans lequel elle devait entrer.

Dans la seconde phase de son existence, autrement dit dans la seconde partie du poème, Faust change de direction. Il est encore dans le moyen âge, mais danS le moyen âge avec ses princes et ses

(aaS)

empereurs; avee le conronnemeiit de la reine, ei lés mœurs chevaleresques et guerrières, et les fêtes s|diœdides de la cour. Puis, lorsque cette peinture est finie, une autre arrive pour l'emporter dans tm monde qu'il ignore encore, ei lui^Êiire connaître,^ comme il Ta demandé à Méphistophelès , la vie humaine sous toutes ses faces.

Le hon famulus Wagner, à force de dérouler, comme il le dit, de vieux livres et de vieux parcheixBms, de tenter de nouvelles expériences, est parvenu avec des composés chimiques, dont nous ne savons malheureusement pas le secret, à former un homme qui a la vie, l'intelligence, la parole; bref, un autre enfant de Prométhée. Kt cet hc^nme, cet enfant de Ja science, cet Homunculus, comme le poète le baptise, est celui qui conduit Méphis* tophelès et Faust à travers les contrées de la Grèce. Ici, le diable cède au travail obstiné de l'homme; le diable est obligé de

prendre pour guide l'être auquel la science a donné le jour. Cest déjà un progrès.

Puis, voici que l'antiquité avec sa grandeur se déroule en face du moyen âge. Le poète éveille d'un coup de baguette ce monde qui dort sous l'aile pesante des siècles; et voici que les plaines, les montagnes, les fleuves, étonnés, reprennent leurs dieux et leurs déesses. Voici pour pendant à la îValpungisnachi du quinzième siècle, la classique Walpur-

gisnachiy avec ses sy rênes, ses faïuies, ses griffons et ses pygmées. C'est la Grèce , la noble fille des arts, qui ôte le voile* à ses statues, qui fait revivre son histoire et sa mjtholo^. Phébus se lève à l'horizon , et conduit d^une maia ferme ses coursiers impétueux. L'Olympe cache son front dans les nuages, et porte avec orgueil le trône de Jupiter qui , d'un signe de tête, peut ébranler le monde. La source de THélicon flatte encore de son doux raunnore l'oreille avide du poète. Ici, les sy rênes chantent; là, le sphinx propose ses énigmes. Les nymphes, avec leur couronne de joncs ^ dansent au milieu du cristal pur des flots. Le vieux Philémon, rhomme fidèle aux lois de l'hospitalité , prépare, avec sa femme Baudsy la table rustique pour, les voyageurs. Chiron raconte l'éducation* d'Achille. Les Parques tournent leur fatal fuseau. Les philosophes s'en vont avec leur démarche grave et leur parole majestueuse , dissertant de la nature de l'Etre suprême et des élémeni Un jour, devant l'empereur Maximilien,Fansta fait apparaître, par la puissance de son art magique, la belle image d'Hélène, et il en est devenu amoureux, et il la cherche avec ardeur, il la demande aux nymphes des bois et des estux; celles-ci le renvoient de contrée en contrée, d'âge en âge. N'est-ce pas là le type du beau dans les arts; le type dont le poète a entrevu l'idée

confiise, et qu'il poursuit le long de sa route à travers les chefs - d'œuvre de» hommes.

et les merveilles que le monde admire? Ponr le trouver» il ne &ut pas qu'il s'arrête à ce qui a d'abord firappé ses regards , à ce qui le touche ou Tenvironne. U £mt qu'il s'en aille plus loin » qu'il remonté jusqu'à la source primitive de ce beau idéal; jusqu'à ' la nature » notre premier maître et notre premier modèle.

Pendant ce temps, Hélène s'avance de son coté, avec sa noble douleur, avec son front auguste, avec le chœur qui l'environne et chante en raccompagnant Oh 1 il &ut voir cette procession solennelle des temps anciens vers les temps modernes; il fiiut lire les chants de ce chœur, qui a toute la majesté, tout l'ensemble des chœurs d'Eschyle. Tout à coup le palais somptueux de Ménélas se transforme : ce ne sont plus de hautes colonnes doriques, un ordre sim[de et régulier; c'est le château gothique, le pontlevis et les créneaux, et le gardien qui veille audessus de la tour, et doit annoncer avec le cor l'approche des étrangers. Mais cette fois il a manqué à son devoir, car la beauté de l'épouse de Ménélas Ta ébloui.

Hélène et Faust se rencontrent, s'embrassent, et de cet embrassement naît Euphorion. Les critiques allemands ont cru reconnaître là une personnification de Byron'. Je crois que l'on pourrait aussi

i F. Hom, Feuilles de conversation littéraires. Leipzig, Avril i834. — Weisse, Annales de Berlin, Mai i834.

traduire cette idée d^une autre manière : prendre Euphorion comme remblême de la poésie produite par les idées de l'art antique et par les idées du moven âge. A peine a-t-il reçu le jour,

qu'il veut vivre en Kberté. Il échappe au;x avertissemens que lui donnent ses parens. Il saute à travers les fleuves du vallon, à travers les bosquets, et chante; et les jeunes filles qui accompagnent Hélène, répondent à ses chants. Mais sa hardiesse s'augmente, il veut prendre un vol plus élevé, il s'élance dans les airs, et retombe mort; et les personnages du chœur s'écrient en ramassant sa lyre et son manteau : c'est le nouvel Icare !

Ainsi a fait la poésie du moyen âge, si naïve et gracieuse dans son enfance, si belle à voir dans son premier essor, et qui retombe quand elle veut outrepasser ses forces, quand elle quitte les fleurs de la prairie, les grottes fraîches où elle est née, les tendres baisers qui lui ont donné la vie, pour s'élever dans une autre région, où ne peut plus la soutenir son aile légère et diaphane, son aile que le souffle pur d'une bouche de femme peut faire frémir, mais qu'un coup de vent devait briser. Elle retombe mone, et ne nous laisse que le manteau qui la protégeait, le manteau des rendez-vous galans et des toumeis, des jours de fête et des Puys d'amour, et sa lyre, instrument harmonieux, sur laquelle sa main a (ait vibrer tant de religieuses ballades , mais dont la nôtre

ne peut se servir, parce qu'il y manque pour nous une corde ; celle de k foi.

Un peu après, Hélène s'évanouit aussi , et ne laisse à Faust que son voile et son vêtement Et n'est-ce pas ainsi que la poésie antique s'en est allée pour nous? Ia base sur laquelle elle s'appuyait, l'esprit qui ranimait, ne peuvent plus convenir à notre nouvelle société, à nos mœurs, à notre religion. Mais elle nous lègue encore le voile, sous lequel elle cache chastement la nudité de ses coûtours; elle nous lègue sa forme si pure , si gracieuse ; sa

forme d'art, calquée sur les harmonies et la grâce même de la nature.

Faust retourne alors dans le moyen âge, car à l'époque où il vit, le moyen âge se mêle familière* ment à l'antiquité. Les héros de la guerre de Troiç «dtmit dans les récits des croisades; la bravoure d'Achille ou d'Hector ne fait pas honte à celle de Roland, ou du roi Arthur. Et madame Hélène ne craint pas de venir s'asseoir auprès de la belle Magudonne. La science conduit les poêles dans le monde ancien « et leur naive imagination rapproche les distances. U existe à Berlin et à Strasbourg un célèbre poème, manusmt, sur la guerre de Troie, avec des dessins coloriés, où les héros sont représentés combalUnt avec la visière, les gantelets de fer, «i le bouclier porlaiU les armoiries de leur noble maison. . %

Ainsi Eamt redescend dans le camp de Tompereur, se mêle à ses guerriers, prend part à la bataille qui se livre. Ses efforts ont suivi unç meilleure direction, sa vie s'est purifiée par les souffrances, son cœur s*est ennobli par sa lutte constante contre le mal, par sa tendance vers le bien. S'il a fiôlli, par la iàiblesse de sa nature, il y a toujoi/rs eu au dedans de lui-même un retentissement douloureux de cette chute, un repentir dans ses enreors, un cri de remords dan$ ses fautes. Et quand il meurt, Méphistophelès veut s'emparer de son ame, mais les anges viennent la lui enlever. Le corps,* ou la mauvaise partie de Faust reste sur la terre, l'ame s'en va vers le ciel. Alors arrive ce chant de haute philosophie, ce chant qui réunit le ciel et la terre, ce chœur miséricordieux des anges, qui s'en vient prendre la défense de Thomme, le diable lui-même qui se sent attendri à leur voix, qui se réconcilie avec le ciel, les saintes pénitentes, et Marguerite en tète, qui implorent la clémence de la Vierge pour Faust, et cette ame d*une

nature noble, mais trop présomptueuse et trop faible, cette ame qui n'a pas accompli sans péché son long pèlerinage, mais qui a toujours gravité vers un but meilleor, et qui, après s'être baignée dans ks larmes de la douleur, revient au sein de Dieu d^où elle est émanée.

Nous devons, pour en donner une idée , si incomplète, si fausse même qu'elle soit, citer en entier

ce morceau. Mais nous la regardons comme à peu près impossible à traduire; non -seulement parce que dans une traduction ^ et surtout une traduction en prose, la musique de la langue, des vers et du rjthme de l'original, disparaît complètement i mais parce que GœLhe, ordinairement si clair, en s'abandonnant cette fois à un ordre d'idées purement métaphysiques, a pris des tournures de phrases étranges, trouvé de nouvelles significations, inventé de nouveaux mots. Et, en le translatant aussi littéralement que possible en français, on n'aura non -seulement pas rendu les beautés de ce dithyrambe, on n'aura peut-être pas même pénétré fidèlement la pensée de l'auteur.

MEFUiCTOPHELÉs (^deboui datant le corps de Faust).

Le corps est là couché, l'esprit veut fuir, mais je lui présente sur-le-champ l'obligation signée avec du sang. Malheureusement aujotird'hui on a tant de moyens d'enlever les âmes an diable. Sur la vieille route on se heurte, sur la nouvelle nous ne sommes pas bien recommandés ; autrement j'eusse pu faire la besogne tout seul, tandis qu'il me faut appeler des aides à mon secours.

Et c'est ainsi qu il en va mal pour toutes choses. On ne peut plus compter sur la coutume, ce vieux droit, on ne peut plus se fier â rien. Autrefois à peine le dernier soupir élait-il rendu, fêtais

là aux aguets de famé comme une adroite souris, et crac! en moins d'une seconde je la tenais sevrée entre mes griffes. Maintenant elle s'arrête,

retarde, elle ne veut plus quitter la hideuse prison do

corps. U faut attendre que les élémens qui se* haïssent la

chassent honteusement dehors. Et quand je me suis bien

touimenté des heures et des jours entiers, il faut encore

m'adresser ces maudites questions: quand? comment?

ou? La vieille mort a perdu sa promptitude. Le si est

depuis long -temps chose douteuse. Souvent je me suis

réjoui de voir des membres raides , ils ne l'étaient qu'en

apparence; un instant après ils se remuaient, ils vivaient

de nouveau.

{Divers gestes de conjuratiotk)

Allons, vite, hâtez-vous, seigneurs aux cornes tordues. Diables de la vieille roche, apportez les vengeances de Fenfer. L*enfer a bien des genres de vengeance â son service, pour les gens de naissance et les grands-dignitaires, mais c'est là notre dernière démonstration, et àr&c le temps on finira aussi par n'y plus penser.

(^La gueule de F enfer s'ombre à gauclie,)

Notre troupe hurle; le torrent de feu gronde et boniilonne dans l'abime. Â travers les vapeurs épaisses je vois reluire notre éternelle ville de flammes. Les brandons rouges s'élèvent jusqu'à

la bouche des damnés qui, comptant toujours se sauver, nagent là au milieu. Mais notre hjène colossale les écrase, et ils recommencent leur route brûlante. Dans le coin il y a beaucoup à découvrir. Un spectacle épouvantable dans un petit espace ! Vous bites très-bien d'efirayer les pécheurs, ils prennent tout cela pourtant pour un mensonge , une illusion, un rêve.

(^lur diables aux courtes cornes:^

Âlknis, coqmns., qui vous êtes engraissés An sùùke de TenfeTy vous que j aperçois là avec vos joues enluminées, tètes inflexibles, voici une petite ame, une Psyclié avec ses aile& Urez-la dehors, c'est un mauvais vers. Je veux la sceller de mon sceau, et alors emportez-la dans les tourbillons de feu. Conduisez-la dans les régions souterraines, c'est là votre devoir. Que s'il lui plaît d'y demeurer, c'est ce qu'on ne sait pas au juste. Mais elle reste volontiers dans son ancienne prison. Prenez garde qu elle ne vous

échappe.

(^Aux diables aux longues cornes:)

Et vous, géans ailés, sauteurs agiles, élancez-vous dans Tair, veillez le bras en avant et la griffe tendue, afin de la prendre au passage quand elle voudra s'enfuir. Elle n'est pas en sâreté ici, et bientôt elle s'élancera en haut

l'abmee CELESTE (à droite des Gloires).

Enfans du ciel , envoyés de Dieu , suivez votre course légère; pardonner les péchés ^ animer la poussière, montrer un signe ami à toutes les natures, voilà ce que nous devons faire, voilà pourquoi nous prenons notre essor.

Mâ>iasTora£L£s.

J'entends des sons criards , des voix méchantes qui me viennent d'en haut. Ce sont ces mauvaises figures de petite fille, comme les dévots les aiment. Vous savez corn* ment, dans des heures maudites, nom méditions la ruine de la race humaine; ce que nous avons inventé de phis mauTais est justement bien pour, leur dévotion. * Les void qui vienneat, ces fourbes, ces hypocrites. Ils nous en ont

^ji attrapé jba d'one. Ils nous battent avec nos propres annes; ce sont aussi des diables, mais des diaUes encapu* cbonnés. Ce serait pourtant une honte étemelle pour nôu de perdre la partie dans cette occasion. Approchez di tombeau, et tenez-vous fermes au bord.

tE CHŒua DES ANGES {répandant des roses). Roses qui répandez un doux parfum, petites brancbes vivantes et flottantes, petits boutons épanouis, allez, allez encore fleurir. Que le printemps renaisse', que la rerdure et la pourpre fassent un paradis à celui qui repose ici!

MEPHISTOPUELÈS {OUX diobUs),

Que faites-vous donc là â baisser la tète et â regarder en dessous? Est-ce ainsi que se comporte Tenfer? Qae * chacun de vous, coquins, reste à sa place et laissez-Ies venir. Ils pensent pouvoir nous recouvrir de leurs petites fleurs, mais elles se fondent et disparaissent i votre haleine. Soufflez donc Assez, assez. La troupe entière

pâlit devant une telle vapeur. Pas si fort Fermez le nés et la bouche; en vérité, vous avez soufflé trop fort Ne . pouvez-vous

donc jamais vous en tenir à la juste mesure? La chaleur s'augmente, je vois des flammes claires qni ondoient; appuyez- vous l'un contre l'autre; résistez tous ensemble. {^La force tombe, le courage est loin, les diables sentent une chaleur caressante, étrangère,)

LES ANGES

Les coeofs heureoz fleurissent , les cœurs joyeux s'en* flamment, répandant l'amour, préparant des déiices. Aux troupes éternelles, les paroles vraies, la clarté dans l'air et le jour partout

BDÉPHISTOPHEIiiS.

Honte! malédiction sur de telles brutes, voîlâ mes dîablês qui partent et se précipitent en tumulte dans Tenfer. Paissiez- vous tronyer le bain cbaud que vous ayez mérité! Pour moi» je demeure à ma place.

(// repousse les roses qui tombent autour de lui,)

Loin d*id feu follet! Ne jette pas ta lumière si haut. Tu n es rien si Ton te saisit. Pourquoi voltiges- tu .î^ Vat*ei^ Ah ! il s'attache comme de la poix et du soufre à mon cou.

LES AUGES

Ce qui n'est pas pour vous il faut Téviter, ce qui trouble votre intérieur il ne faut pas le souffrir. Là oii nous tronrons de la résistance nous devons être forts; Famour conduit seulement ceux qui aiment.

UÉPUISTOPHELÉS.

Le cœur, la tète, la poitrine me brûlent Cest nn terrible élément, pins pénétrant encore que le feu de Tenfer. Voîli pourquoi vons souffrez tant, pauvres amonreux, qui vous en allez le cou tendu épier rapproche de votre bienaûnée. Et moi aussi ? Qui donc me fait tourner la tète de ce côté? Je suis pourtant en guerre ouverte avec cette race d^èfres, et leur aspect me causait autrefois tant de colère ! Quel pouvoir âranger m'a vaincu? Je les regarde avec plaisir, ces beaux petits enfans, et je ne sais ce qui m'empêche à présent de les maudire.*^ Mais si |e me laisse ainsi troubler, qui de nous désormais s'appdlera, le fou? Ces amges ^e je hais, ils me semblent pourtant si bons !

Oh! dites-moi, beaux enfans, nètes^vons pas de la race de Lucifer ? Vous êtes si jolis que je pourrais vous eiobrasser. Eu vérité, vous faites bien de venir, c est pour moi une apparition aussi naturelle que si je rons avais déjà vus des milliers de fois. J'éprouve en secret de si doux désirs, et votre visage devient toujours plus beau. O ap- 'prochez-vous ! ô donnez-moi un regard!

LES ANGES

Nous approchons, pourquoi te retires-tu? Noos vorci, demeure si tu peux.

{Les anges erwahissent tout F espace.)

M^HiSTOPHELES (resserré sur Veu^rUrscène),

Vous nous faites des reproches â nous autres esprits damnés, et vous êtes les vrais maîtres en sorcellerie; car vous séduisez Thomme et la femme. Quelle maudite aventure! Est-ce donc là l'élément de Tamour? Tout mon corps est en feu et je sens à peine que le cou me brûle. Vous voltigez ici et là , descendez donc

un instant, donna à vos membres gracieux un mouvement plus humain En vérité, Fair sérieux vous sied très-bien, mais je voudrais tant vous voir une fois sourire! Ce serait pour moi un ravissement étemel. Je pense que vous devez sourire comme les amoureux qui se regardent, avec un petit trait auprès de la bouche. Et toi, grand garçon, tu es encore celui que je me plais le mieux à voir. La mine hjpocrite ne peut pas te convenir, ainsi regarde-moi un peu plus galment Vous pourriez bien aussi voyager très-eonvena' biement tout nus. La chemise aux longs plis est pour vous

par trop morale. — lis s'éloignent. — Je les regarde d'en bas. — Ces coquins -là sont pourtant trop àppétissans.

CHŒUR DES ANGES

Tonmez-Yous en clarté , flammes d'amonr. Que la vérité vienne au secours de ceux qui se damnent, afin qu'ils se délivrent joyeusement des liens mauvais et rentrent dans le sein de Dieu.

MEPHISTOPHELÈS.

Quelle étrange chose ! Il me semble être comme Job. J'ai le corps couvert de plaies, j'ai peur de me voir moimême, et cependant je triomphe quand je me considère, quand je reprends confiance en moi et en ma race. Les nobles parties du diable sont sauvées, le mal se jette sur la peau. Déjà les flammes de ces anges sont éteintes , et je les maudis toutes à la fois comme il convient

LES ANGES

Flammes samtes! celui qu elles entourent se sent heureux dans cette vie. Réunissez- vous, montez et chantez, l'air est purifié et l'esprit respire.

{Ils s'éloignent^ emportant Famé de Faust)

nÉpmsTOPUELis (^regardant autour de lui). Mais comment? où sont-ils allés? Cette troupe d'enfans m*a surpris, elle s'en est venue fouiller dans le tombeau, et la voilà qui s'envole vers le ciel avec sa proie. Je perds' va grand trésor, Tame qui s'était vendue à moi m'est enlevée par une friponùerie. Auprès de qui irai- je maintesant me plaindre P Qui donc pourrait me faire rendre justice ? Âh ! tu te laisses tromper sur tes vieux jours, les

tnUtiyes te rétussisscsit ma). Tu Tas mëiité. Xai agi comsie un Sût indigné. J'ai fait inutilement de grands frab. Un plaisir vulgaire , une passion absurde a touché le yieax diable. Le sage eipérimenté a pu prendre goât à ces niab enfantillages, et ce n'est pas une petite folie que celle qui à la fin s'empare de lui.

(Rayins, forèto, rochers, solitnde.)

VES SAINTS ANACBoniTES {le chœuv et récho).

Ici les forêts tremblent , les rochers pèsent de toat leur poids, les racines rampent, les tiges épaisses s'entrelacent, là vague se précipite après la vague, la caverne la plus profonde est notre asile. Les lions se traînent amicalement auprès de nous. Cest Tasile de l'amour saint

PA'ten EXSTATicus {planant dans les airs).

Étemelles délices, liens ardens de l'amour, douleurs brûlantes de l'ame, joies enivrantes de Dieu. Les flèches me traversent, les

lances me subjuguent, les massues m'écrasent, les éclairs me pénètrent, et le néant même et tout ce qui s'envole porte l'éclat de l'étoile immuable, le germe de l'amour étemel.

PATEa VBOlfVJXDVS.

Comme les rocs escarpés qui pendent à mes pieds avec leurs profonds abtmes, comme ces mille ruisseaux qui bouiBonnent et roulent an loin leur onde brillante , comme cette forte tige qui s'élance d'elle-même dans les airs, je me représente t'amour puissant qui forme tout et anime tout.

J*CBtaids autour de mei on bnnssement sanyage, comme si les rocs et la fo^èt ondoyaient ensemble, et cependant la source d'eau tombe avec son doux munnnre pour s*en aller rafratcbir la plaine. L*éclair qui luit terrible, purifie Tafanospl^ère empoisonnée, et la source d*eau et Téclair ne sont que les messagers de Tamour. Ils nous annoncent ce qui se meut éternellement autour de nous. Paissent-ils aussi enflammer mon ame, lorsque l'esprit égaré et froid se tourmente dans la prison des sens, dans Jes cbalnes étroites de la douleur. O Dieu! donne la force à mes pensées, donne à mon cœur la lumière dont il a besoin.

PATEU SERAPHicvs (^région moyenne). .

Quel beau nuage du matin rois- je apparaître â trarers les rameaux yacillans de la forêt! M'est- ce pas la jeune troupe des esprits?

CHOBUn d'eNFARS BIERHEUaEUX.

Notre père, ou allons -nous? Notre ami, qui sommesnou^? Itons sommes beureux. Pour tous, pour tous, Tezistence est si riante.

PATER SEBAPHICUS.

Enfans nés à minuit avec l'esprit et les sens â demi clos, enfans enlevés â vos parens et conquis pour les anges, si vous sentez la présence de l'être qui vous aime, approchez- vous. Mais vous ne savez rien, heureux que vous êtes, des chemins durs et rocailleux de la terre, descendez dans mes yeux, wganes du monde, servez-vous-

(Ho)

^ en comme des v6treS| jetés les regards sur ces costrées.

{Illes prend en lui-méint.)

Voilà des arbres y des rochers , des torrens qui se précipitent â grand bruit à travers leur route rocaillease.

LES ENFAKS BIENHEUREUX (du dedans).

C'est un grand spectacle àxcontempler, mais le lien est trop obscur y Teffroi nous saisit : noble père, laissefr-noos sortir.

PATER SERAPHICUS

Montez y montez dans les cercles plus élevés. Gnm&sez sans cesse par la puissante présence de Dieu ; car c'est la nqurriture que les esprits vont puiser, dans l'air le pins pur; c*est rétemelle manifestation de Famour qui se développe et devient la félicité.

LE CHŒUR DES ENFANS (paivenus au sommet).

Enlacez vos mains , formez un cercle jojeux, chantez vos saintes pensées; vous connaîtrez le nom de Dieu, votre confiance se reposera en liy, et vos regards cootempleront celui que vous adorez.

LES ANGES (^apportant la partie immortelle de Faust)

Elle est sauvée de l'empire des mauvais esprits. Celai qui s'efforce toujours peut être délivré par nos mains- Et si Tamour d*en haut prend intérêt à ses souffrances, la troupe des bienheureux l'accueille avec joie.

LES PLUS JEUNES ANGES

Ces roses tombées de la main deis saintes pénitentes nous

ent dUés i remporter la vîttoire , à regagner cette âme prédeose. Quand nous répandions ces fleurs, les mécbans se retiraient, les diables ont fui devant elles; au lieu des toaimens habituels deFenfer, ils ont senti les tourmens de l'amour y et leur yieux maître lui-même n*a pu y échapper. Chantez, chantez, nous avons réussi.

LES ANGES ACCOMPLIS

Nous avons encore un reste de terre pénible à porter. Lorsque Tesprit, par sa puissance, s*est emparé des élémens, aucun ange ne pourrait rompre l'union intime des deux natures, l'étemel amour seul le peut.

LES JEUNES ANOES.

Au-dessus des rocs un nuage s'élève, la vie des esprits se ment ià près. Le nuage s'éclaircit, j'aperçois des troupes d^enfans bienheureux délivrés des liens de la terre , réunis en cercle, qui se rafraîchissent au printemps du monde supérieur. Que leur cercle se joigne à celui-ci qui monte plus haut

DOCTOR MARIANUS

(dans la cellule la plus haute, la plus pure).

Ici la vue est libre , l'esprit est élevé. J'aperçois des femmes qui planent en haut; au milieu d'elles est la reine des cieux avec sa couronne d'étoiles ; je la reconnais à

celle clarté. {Dans le rmfUsemeni :) Poissante rené du monde, laisse-moi te contempler dans la vaste tente bleue dn del. Accorde â Tesprit de rhomme ce qui l'Anent doncement et sérieusement, et Tentrahie avec les joies de Tamonr au-devant de toi. Indomptable esl notre courage si tu nous commandes, mais soudain notre volonté se ploie quand tu le désires, Vierge pure, dans le sens le plus beau , mère digne de gloire , notre reijie d'élection. Autour d'elle les nuages légers s'arrondissent, et la troupe compatissante des pénitentes s*en vient demander grice â ses genoux. Auprès de toi, Vierge sans tache, les êtres sujets à la séduction peuvent venir avec confiance. Eav^ loppés dans leur faiblesse, ils sont difficiles à sau?er; qui pourra rompre avec ses propres forces les chaînes de la volupté ? Le pied faillit si vite sur

un sol poli et glissant. L'homme se laisse si facilement éblouir par on re^arJ, par un salut, par un murmure flatteur!

{Mater ghriasa plane au milieu du cercle:)

LE CHŒUR DES PENITENTES

Tu planes au sommet de l'empire étemel , entends notre prière, ô reine clémente! vierge sans pareille!

MAGKA PSCGATftlX.

Par cet amour qui fit couler comme on baume mes larmes sur les pieds de ton fils divin, malgré les injures des pharisiens ; par ce vase qui répandil des parfunn précieux, par ces cheveux qui essu)^èrent ses membres saints.

\ . nULIER SAMAaiTANA.

Par le puits auprès duquel Abraham faisait conduire

«es frovpeaiK ; par ce seau qui rafraîchit les lèvres aitëriéei ilu StinreoT; par la source pure et abondante qai jaillit en cet ea-droit; et qui, éteiuelleaeiit belle, ëterueHemM claire, se répand â travers tous les motfdes.

BIARIA ifiGYPTUCA.

Par le lieu sacré où l'on déposa le Seigneur, par le bras (fâ me repoussa loin de la porte, par les quarante années de pénitence que fai passées dans le désert, par les beu* reuses paroles d'adieu que f écrivis sur le sable.

Toi qui ne défends pas aux grandes pécheresses de s'ap«procber de toi , qui donnes au repentir ime récompense dans l'étemîté! oh! accorde, accorde ton pardon â cette pauvre ame qai s'est oubliée une fois, qui n'a pas pressenti qu'elle péchait.

VHA PUUm'KRTIUlf

{autrefois appelée Marguerite).

Oh! vierge sans pareille, couronnée de rayons, incline, incline ton visage channaot vers mo» bonhenr. Celui qu# j'ai aimé revient et n'est plus affligé.

II nous surpasse déjà par la force de ses membres. Il sera richement récompensé de ses soins. Nous avons été enlevés de bonne heure aux chœurs de la vie, mais celui'ci a appris, il nous donnera des leçons.

LA PâslTEUTE BUaGUERlTE.

ËnvîTomié d'une troupe d'esprits, à peine saperçoit-il

qu*il est dans un autre monde; à peine pressoit-il cette nouvelle vie , tant il ressemble déjà aux troupes cé)e$tes. Regarde, comme il s'est délivré de tous les liens de la terre, comme il s'avance dans la force de la /ennesseavéc son vêtement éthéré. Permets-moi de l'instruire. Le ;our nouveau l'aveugle encore.

MATER GLOaiOSA.

Approche. Monte dans une sphère plus élevée. S'il pressent ta présence» il te suivra.

MARI ANUS

(priant^ la face contre terre).

Vous tous qui avez péché par tendresse et qui.Tmu repentez, élevez les yeux vers celle qui doit vous sauref} rassemblez -vous dans votre bonheur pour la remercier. Et chaque pensée meilleure te sera encore offerte, reine, mère, vierge, déesse, oh! garde-nous ta clémence.

CHORUS MYSTICUS,

Tout ce qui est passager est un point de comparaison. toHt ce qui est insuffisant est ici achevé; tout ce qii*on ne peut décrire est ici complet, et Tétemelle douceur de la femme nous conduit en haut

Ainsi se termine cette épopée, la plus grande que jamais un poète des temps modernes ait entreprise, y compris Dante; cette épopée, qui embrasse la vie humaine sous toutes ses faces, qui développe avee tant de force les images du monde extérieur, les luttes secrètes et les passions orageuses de Taoïe.

Sous ses vastes ailes, elle réunit deux hémisphères opposés: la religion des jours anciens, la rehgion des derniers siècles. De la même main qui fait mouvoir Tépée du drame; de la même main qui scrute si minutieusement une conscience, elle répand sur son passage des guirlandes de fleurs si firaiches et si simples; elle tire de son luth mystérieux des sons si doux qui font sourire et font pleurer* Là, dans rimmense arène qu'elle s'est ouverte, art, poésie, monde ancien et monde moderne, peuple de nymphes et peuple de sylphes , philosophie matérialiste et philosophie religieuse, tout s'anime, tout se meut, tout se mêle, se croise, sans se

nuire et sans se confondre. Et l'homme est là au milieif de ces merveilles; l'homme, qui est à la fois le but et le mobile, le chef de ces créations; l'homme, qui porte dans son histoire, l'histoire de l'humanité, qui s'élève avec sa noble soif de science, s'égare avec son orgueil 9 traverse mainte phase orageuse, maint écueil qui ressemble à un abîme, et remonte, comme le ileuve à sa source, et se rachète de ses fautes par la sublime rédemption de l'humilité et du. repentir.

{M6) GCËTZ DE BlBItLICHINfiBN.

(la CBRONIQUE»)

£îm Graf von fromuÊtn edUm Mui^ An Saten hùekgeeâri uni gni.

lUlbde 4e i%S.

Le désir de savoir comment Goethe s'étak attaché à suivre l'histoire dans son drame de Gœu de Berlichingen, m'a fait rechercher qui était Goetz, et quelle part il avait prise à la guerre des paysans.

Dans les années de loisir qu'il dut passer à son château, après sa captivité d'Âugsbourg, Gcecz luimême écrh sa vie ^ Cést une œuvre de grande bonne foi, et«d^une rare simplicité. L'auteur raconte naive^ ment tout ce qui lui est arrivé , aussi bien les ùlis < importans de son histoire, que les plus peûts détaSs. On voit bien que ce n'est pas un écrivain belesprit, qui veut s'acquérir une nouvelle gloire par la pidilication d'un livre; mais un brave homme de guerre qui, ne Sachant que dévenir, s'il ne monte pas à cheval, s'il ne court pas les grandes routes la lance au poing et le casque sur la tète , cède un jour

Um

1 La première édition parut à Nurembeig, la Meonde à Francfort en 1731, ayçc des notes intéressantes , mais di^ fuses; une troisième à Nurembei^ en 1775. La plus correcte et]a meilleure est celle publiée à Breslau en 181 3, par HM. Busching et Van der Hagen , auxquels TAllemagne est rede* table.de tant de précieux travaux bibliographiques.

(a47) aux solUcilatîoDs de ses amis, et raconte, la plume a la niaîa , ce qu'il aimerait mieux raconter de vive voix au milieu de ses compagnons, près du feu d*un bivouac

Gœtz naquit à laxthausen, domaine héréditaire desespères, vers Tannée 1480-1483* On l'envoya une année a l'école, et il en eut assez. La coutume n'était pas dans ces temps4à de donner tant de science à un chevalier. Cétait beaucoup qu'il sût lire lui-même un défi de guerre, et signer son nom en cas de besoin. En i495, Gœtz, qui pouvait alors avoir quinze ans, commence déjà sa vie errante. Il se r^id à la diète de Wojms, en qualité d'écuyer de son cousin Berlichingen. Bientôt il entre en, la même qualité au service du margrave. Frédéric , son seigneur suzerain ; et ne tarde pas à se distinguer par son impétueuse bravoure.

C'est du reste une chose étrange que ce métier de guerre, comme Gœtz nous le raconte. Il ne passe que peu de. temps à la cour du prince. U retourne dans son château, visite les seigneurs voisins, s'en va à lui setil, ou tout au plus avec un écuyer, entreprendre des expéditions aventureuses. Si une dtvision éclate entre quelques princes, ou «itre les nobles du pays et ks bourgeois d'une ville, comme cela arrivait souvent , il tâche toujours

de se ranger du côté de son suzerain , sans oublier pourtant de défendre le bon droit Alors, il se met en route et

guerroie pour l'un ou pour l'autre, menant une ttnie vie , gagnant trèfr*peu » et souvent obligé de Ëûre des dettes pour s'acheter un nouveau cheval, ou une autre armure. Dans l'intervalle il a toujours soin de se créer quelque occupation , afin de ne pas laisser reposer trop long-temps son bras et son épée. C'est un méfait à réparer, une injustice à venger, une guerre entreprise pour son propre compte , après qu'il en a entrepris pour les autres. Il a une querelle avec l'évéquede Bamberg, et cette querelle Toecupe des années entières ; il y revient toutes les fois qa'il a un moment de loisir, il poursuit le malheareai évéque sur tout ce qui lui appartient* A peine celle-là est-elle assoupie, qu'il s'en fait une autre avêcPar^* chevéque de Majence, et c'est un champ de bataille non moins précieux à entretenir que le premie*. Pais, comme l'on connaît déjà sa bravoure, et le lele avec lequel il l'emploie à défendre des intérêts injustement lésés, on lui demande le secours de son bras, comme on pourrait demander à un écriyain de nos jours le secours de sa plume. Un tailleur n'a pu re* cevoir deux cents florins qu'on lui devait à Cologne, et Gœtz de Berltchingen s'en va arrêter sur la route les deux premiers marchands de Cologne qu'il rencontre, et les tient à la pointe de son épée, jusqu'à ce qu'ils aient payé les deux cents florins. Qudques marchands de Nuremberg ont trahi un de ses écuyerSy et lorsque ces marchands se rendent avec

(Mo)

leurs voilures de bagages à la foire de Francfort « ils trouvent Gœu de Berlichingen , qui les souffleté l'un après l'autre, et les

renvoie honteusement après s'être emparé de leurs marchandises.

De telles expéditions nous semblent aujourd'hui bien singulières, et nous pourrions les qualifier d'un nom très-peu chevaleresque. Mais Gœtz Içs entreprenait avec la persuasion intime qu'il remplissait un devoir de conscience et satisfaisait aux lois de l'honneur. Le souvenir des règles de chevalerie, le souvenir même des idées religieuse^ ne le quittait jamais dans de telles occasions. « Je dois rendre , (Ht-îJ à la fin de son livre , de grandes actions de grâces à Dieu, qui m'a soutenu visiblement dans toutes mes entreprises, aventures et combats singuliers. '^

Dans quelque circonstance quon le prenne, on le. verra toujours aussi fidèle à ces principes de chevalerie, basés sur le droit de suzeraineté, et sous ce rapport-là surtout sa vie est très-curieuse à étudier. Gœtz est bien un homme de guerre hardi et entreprenant, un homme fier qui s'appuie sur son courage plus encore que sur sa noblesse, et marche librement au secours du pauvre paysan opprimé, sans redouter ni prince, ni seigneur, ni chapitre de chanoines. Que lui importent le courroux de l'évèque de Bamberg, ou les menaces de l'archevêque de Mavence ! Ce sont des nobles puissans, et lui est

no\Ae aussi, et il veut traiter avec eux d'égal à égsd^ Mais si son margrave parle , ou si le nom de Tempereur est prononcé» tout ce courage bouillant s'assouplit; car le margrave est son suzerain, el Tenir pereur est le maître, auquel en vrai chevalier il doit rendre hommage.

Celte fidélité de Gœtz était bien connue, et lorsqu'à la diète d'Augsfaourg les marchands de Nuremberg s'en vinrent porter

plainte contre lui à Sfaximilieu : «Je connais très-bien Berlichingen, r^ondit l'empereur^ je l'estime pour sa loyauté et sa valeur ; et ne dirait-on pas que pour un sac de poivre qu'un marchand aura perdu , il fiiiUe mettre tout l'empire en rumeur?"

C'est dans une de ces rencontres fréquentes avec les Nurembergeois, que Gœtz eut la main coupée: (c Je sentis^ dit-il, que l'épée de mon adversaire avait pénétré sous mon gantelet , et que ma main ne tenait plus au bras que par un peu de peau. Alors, comme s'il ne m'était rien arrivé et sans laisser p»* raîire ce que je souffrais, je fis reculer doucement mon cheval, et je m'en allai rejoindre mes com* pagnons. ^

Quand Goeu voit sa main tomber devaat lui, de quoi pense- 1 - on qu'il s'afflige? Sans doute, d'être estropié pour toute sa vie? Non pas, mais de ne pouvoir plus exercer le métier de chevalerie, de nepou* voir plus combattre ses ennemis, et quand il apprend

quW peut remplacer celte main par une main de fer, il redevient tout joyeux.

Les efforts des ennemis de Berlichingen, et no-* tamment ceux de Tévéque de Bamberg, n avaient pu pairenir d'abord à attirer sur sa tète la colère de Temperear. Mais plus tard, il embrassa le parti du doc Ulrich de Wurtemberg contre l'alliance souabe; et en iSa^, après que le duc eut été chassé de ses États, Gœtz fut arrêté et conduit à Heilbronn. D'abord on lui donna, sur sa parole de chevalier, la ville pour prison; mais ce n'était pas assez pour ses ennemis de. l'avoir ainsi écarté du champ de bàtailie, et de le tenir, avec, sa promesse d'honnête homme, mieux renfermé à Heilbronn qu'on n'aurait pu le fidre avec des verroux. Un jour, un commissaire de l'alliance souabe arrive auprès de lui , et veut

loi fidre signer un écrit que Gœtz regarde comme injurieux à son honneur. Comme on peut Je croire,' il reAise hautement de condescendre à un tel acte. On menace de le jeter dans la tour, il déclare qu'il a juré de rester dans la ville, et qu'il y restera. G^ndam il envoie prévenir son beau-frère Fruçois de Sickiagen, qui accourt en toute hâte avec une troi;^ d'hommes à cheval Les bourgeois de Heilbronn, et le commissaire surtout, ont peur, et ils relâchent Berlichingen, moyennant une somme de deux mille florins, que le pauvre chevalier dut emprunter de côté et d'autre à ses amid, car il ne lavait pas. ,

(aSa)

Gœib€ a fait de cette résistance de Gcstz, et de larrivée subite de Sickingen, Tune des plus belles scènes de son drame.

Gœtz retourna dans sa demeure , mais peu de temps après , un événement survint qui , en Fentrainant dans son tourbillon, devait avoir pour lui des suites longues et douloureuses; je veux parler de la guerre des paysans en 1 5a5. ^

Tpus les peuples ont eu l'un après l'autre ces révoltes de l'esclave contre le maître, de Topprôné contre l'oppresseur , dernières protestations de la passivité du faible poussée jusqu'au bout; espèces de saignées avec lesquelles le peuple se soulagent de ses plaies. La Grèce a eu ses combats d'ilotes; Rome son mont Aventin. Le moy^i âge n'emportait pas avec lui les lois barbares de l'esdavage; mais le servage sous le gantelet de fer de quelques liommes était peut-être pire. Et il y a eu rébellion de toutes paris, contre les lois ; brutales de cette époque; et rébellion surtout contre leur interprétation souvent plus brutale encore. En prenant l'histoire des siècles qui ont amené L'émancipation succes-

sive des peuples, on peut voir se dérouler une chaîne de révoltes non interrompue, qui éclatent comme autant

1 Vojez; sur cette guerre des paysans, les importantes recherches faites par M. de Raumer, dans son Histoire d'Europe^ Sartorius, Œchsle, Wachsmuth; Grusias pour le Wor* tembcrg ; Calinel pour TAlsace , etc.

de volcans y l'une à la suite de l'autre , au nord et au midi. Quand l'une est éteinte, une autre recommence. La nation de serfs qui s'est vengée, expie dans les tortures son audacieuse entreprise; mais une autre suit son exemple.

L'histoire de ces révoltes populaires diflère dans ses circonstances, le caractère général en est le même. On se soulève contre les privilèges, on se bat au nom de la liberté; mais cette liberté, en quoi consiste-t-elle dans le commencement ? «A obtenir une répartition plus égale d'impôts, à diminuer le poids êes dîmes, le nombre des corvées. Les pauvres paysans, qui crient à l'oppression, ne songent pas encore à réclamer tm droit d'élection, et à se faire une charte constitutionnelle. Ce qu'ils demandent le pliis souvent, ce dont ils se réjouissent surtout, c'est de pouvoir pécher, chasser en liberté; tant ce parcage des animaux de l'air et des champs, au profit de quelques-uns , est contre la nature ; tant ils se trouvent blessés de ne pouvoir tuer le lièvre qui vient ravager leur jardin, parce que le lièvre est réservé pour les nobles* plaisirs de leur maître.

Le mécontentement couve long-temps en silence dans tous les cœurs; on n'en aperçoit rien, on n'en pressent aucune trace. Le ciel est calme ^ les nobles se rendent joyeusement à leurs rendez-

vous de fête. Les bois retentissent du son de leurs cors, les châteaux du bruit de leurs chants; et tout à coup la

moînclre circonstance fait éclater l'orage qui se pré- ' parait dans Fombre. La moindre étincelle qui tombe à temps opportun, allume l'incendie. En un instimt, la foule patiente dress'e la tête-, et se rue contre ceux dont elle a subi les longs affronts. L'esprit de soulèvement court d'une chaumière à l'autre, comme le feu sur une traînée de poudre. Une même pensée soulève en un clin d'oeil mille bras, qui tout k l'heure labouraient péniblement la tisrre ; une même soif de vengeance remplittoutes ces poitrines, sur lesqodles, hier «icore, le farouche suzerain aurait pu poser impunément le talon de sa botte. Avant que les nobles aient distingué l'étendue du danger, avant que les prélats aient eu le temps de di^comir sur Impiété des rebelles, la campagne est envahie. Jet ins<trumens pacifiques d'agriculture deviennent des îns^ trumens de guerre Cette fbb les forêts ne rden^^ tissent plus du tumulte entraînant d'une chasse joyeuse, mais des rauques acclamations d'une troupe d'hommes avides de sang, et les châteaux n'ouvrent plus leurs larges salles aux rians banquets des che-^ valiers, aux ballades du ménestrel} la main des in* cendiaires s'en approche et les fait flamboyer aux quatre coins. Incendie et pillage, meurtre et cruautés de toutes sortes ; voila ce que veut maintenant cette foule qui s'avance en désordre contre la denoeure de ses maîtres , qui se précipite comme un torrent à travers la campagne avec des cris de colère féroces ,

et des rires plus féroces encore. Il faut que l'orage déborde tout ce qu'il a amassé de grêle et d'éclairs; il faut que qudques jours acquittent les souffrances d'un siècle; que le massacre venge les humiliations; que le renversement des palais paie les

souffrances de la chamnière L'homme du peuple sait bien compter; si ses maîtres lui font une injustice, il ne dît rien , mads trace une grande raie rouge dans sa mémoire ; nouvel affront , nouveau signe ; s'il meurt avant le temps, il transmet le calcul à ses fils, et quand le jour est venu, il faut que tout soit soldé. Les maîtres ne perdent rien pour avoir attendu. Le compte est écrit en caractères de sang, et les iritérêts se paient usurairement avec du sang.

Veut «on savoir qudlè &ible circonstance peut amener tme guerre, quand le peu[4e n'attend plus que l'occaÂon d'éclater?

En 1207, dans l'archevêché de Brème, le curé de Stedmg, blessé de n'avoir reçu à l'offrande qu'un gros de la main d'une femme riche, met dans la bouche de cette femme, qui s'agenouille pour communier, le gros au lieu de l'hostie. Le mari assemble ses amis, la foule accourt, la colère gronde; le prêtre est tué, le presbytère renversé : l'archevêque de Brème lance l'excommunication contre la ville; les habitant résistent, et voilà une guerre qui dure vingt ans, une guerre qui promène la désolation dans tout le paye. Il fallut, pour la terminer, traiter les Ste-

dînger comme des hérétiques; le pape prit fait et cause pour Farchevéque, lui prêta le secours de ses bulles, et une croisade en bonne forme fut dirigée contre une population peu nombreuse, qui avait soutenu une lutte si opiniâtre.

La lecture d'un bref du pape, qui accordait de grandes indulgences à ceux qui combattront les Stedinger,' augmenta beaucoup les troupes de 1 archevêque. Mais les Stedinger s'avancèrent encoreavec plus de six mille hoâames contre leurs adversaires, et ne cédài'ent qu'après avoir vendu chèrement leur dé&ite.

En i582, en Angleterre un receveur d'iifipots, qui avait déjà soulevé plus d-'une fois contre lui le mécontentement populaire ; veut prendre de force la fille d'un ouvrier, Wat-Tyler (couvreur). Wat- Tyler le tue, arbore l'étendard de la rébeUîoh;le peuple se range autour de lui. Et voilà en peu de temps, Wat-Tyler, l'ancien couvreur , maiére d'une armée de 100,000 hommes, qui, après avoir ravagé quelques provinces, s'être emparé de plusieurs villes, s'en va braver le roi Richard juisique dans la tour de Londres; et marche un jour à côté de lui, Wat- Tyler comme le roi, Richard comme le sujet

Ce qui domine ordinairement dans ces révoltes, c'est surtout la haine contre le haut clergé. Les paysans, qui s'en vont la faux et le brandon à la main exercer leurs atroces vengeances, ne se don-

neni qudiquefoî» pas le leaif» de distinguer à qui appardeot lel ou tel château; mais s'ils rencoàtrent sur leur chemin la demeure d'un riche ahbé , le palais d'un évéque, on peut être sûr qu'ils se jetteront là aTec plus d'acharnement que partout ailleurs. On conçoit, en ^et, que pour une claase dlK>mme8 auxquels les prêtres ne faisaient gràôe ni de la dîme, ni de la corvée, la vue d'un gentilhomme avare, injuste, cruel même si l'on veut, mais entouré de ce prestige que donnent la valeur et les périls d'une vie aventureuse, dut leur être moins intolérable que l'aspect d'un prélat m juste aussi, cruel aussi» et mollement endormi dans les douceurs d'une vie riante et vicieuse. Puis le gentilhomme les défendait, et le prélat devait les faire défisndre. Puis les vices du chevalier s'accordaient encoK avec son rude métier de guerre, avec sa brayonre; et les vices d'une confrérie de moines, ne pouvaient la montrer que sous im jour faux et hypocrite.

Il fiaiut remarquer aussi que, tout en se révoltant ainsi contre le haut clergé, le peuple, comme pour protester en même temps de son esprit religieux, ne manque jamais de se choisir un ptêisve qui le harangue et lui parle de Dieu, à sa manière. Souvent ce prêtre est un fanatique , et il doit être tel, pour répondre aux besoins d'une mulùlude ignorante qui prête une oreille avide à tout ce que l'on

peut lui dire de plus merveilleux , et n*a pas de pàni! à croire aux mirades, lorsqu'avec sa révolte elle semble vivre dass un miracle perpétuel. *

En Angleterre c'est John Bail, incarcéré par ïarcbevéque de Cantorbérj , délivré par te peuple , ei qui s'en va préchant ^ ce peuple ses idées dFègdiié, et résumant dans ces deux vers j devcfnus %monqueSy sa démocratie.

When Adam dehed and Eve span,

JV^ho was ihan ihe gentleman?

» • \ Quaad Adam labourait, et quand Eve filait^

Qui donc aloi*s était le gentilhomme? .

En France, c'est le mai(i*e de Hongrie giâ « dit chargé d'une mission cétesle, et gouverne avec ses mystérieuses révélations l'esprit créduk des Fastou^ reaux.

En Allemagne, c'est Mûntzerqui fanàdse avec ses rêves et ses discours bibliques l'ame de ses adeptes.

Ce que l'on retrouve encore dans ces Févohesde paysans, c'est le ihéme désordre, la même cruauté, le même aveuglement Et la seule questioBà fiâre, ce serait^ je <:rois, celle^ : lequel des deux

prtis a exercé le plus de cruautés, des paysans pendant leur court triomphe, ou des nobles après leur vîctoit^? Et il me semble que, si épouvantable que soit la conduite des premiers, telle des seconds doit paraître encore plus odieuse. Les malheureux ser6 oiki

à veiiger de longues anilées ^e deuil, d'appre^Aon

et de misère; les nobles^ M peuveni s'm prendre qu'à

«o momeiat de fuireur passajgère, à me éruptièli ler^

rible, mais loag-temps coaiprimée par Tidée du de^

voir et la patience. Les paysans se jettent avec une

sorte de fèrcnnié sur leur proie, et passent comme

un fléau k travers les possessions de leurs maîtres;

les nobles combinent leur colère, calculent leur

vengeance; raflSnent leurs moyens d'atrocité. Ils ne

veident pas écraser tout d'une fois ceux qui ont osé

se révolter coBtre eux ; ils aiment à les tenir à leur

disposition , à les voir lentement soufirir, k voir leurs

membres se briser sous la torture, ou se fondre sur

le bdcher. Que l'on preime l'histoire de ces fiitales

guerres civiles, ei Fou verra si le parti aecoutumé

au pouvmr, le parti des patriciens et des rois, n'a

pas toujours été plus froidement, plus savamment

cruel que le pttrti populaire, contre lequd il dut

un instant Intter.

L'nne des plus anciennes guerres dé paysans que nous ait transmises Thistoirè du moyen âge, estcelle des Siettinga , qui éclata en Saxe sous le irègne de Louis le débonnaire. Cétait un pem noyau d^hommes qui voulait se soustraire aux nouvelles institutions fondées par Ckarlemagne et aux lois nouvellement implantées du christianisme. Ib &rent vaincus , et i4od'entreeux décapités, 40 pendus, les moins cottpaUes mutilés.

' Au ODÛème siècle, les paysaps de Normandie se réyokent contre la noblesse; et l'on peut lire, dam Robert Wace , comoiem Raoul d'Ivry , Tonde du duc régnaut, lea traita après sa victoire :

Raol fii malt de mal talent < Nés' Tont mener à logement; Taz les fist tristes et dolenz; A plusurs iist traire les denz ^

E H al très fist espercer Traire les oils, li puings colper> A tese i fist li giiarez kuire Ne li chaut gaires ki s'en muire L'altres fist tuit vifs bruillir

£ li'altres en plumb builiir.

En i5i49 Tarmée de vagabonds, que le cardinal Bakacs en Hongrie avait. rassemblée pourfitire une croisade contre les Musulmans, tourne les armes contre son propre pays. George Dosa en est le chef. Une bataille se livra , les nobles TeiaporteBi; Dosa se jette en désespéré au milieu des rangs ennemis, sans pouvoir y trouver la mort. On s'empare de lui , on le renferme av^ 4^1^^^^^^» attachés partie»* lièrement à son service, daps un

cachot, etooles laisse là quatorze jours ^ns nourrilttre. Au bout de ce temps, on retire du cachot ceux qui n'étaient pas encore morts de faim. Il en restait 20 environ, et parmi eux George Dosa. Un trône, un scepire et une couronne en fer ont été rougis au feu. Dosa doit s'asseoir sur le trône, prendre le ^sceptre bouil-

lant dam sa main , ei recevoir la cotiroime sur la tète. Quand ses membres ont été à demi rôtis dans cet affreux supplice, on lés dépèoe et on les'&it manger à ses xompagnonsw Après oda, il ne faut plus parler des cannibales; jamais ils n^onl connu un tel raffinement d'atrocité. »

Un autre exemple, pins réoent, n'est pas moins affreux. En iS^S, les paysans de l'Alsace avaient suivi l'exemple^ de ceux de la Souabe et de la Thuringe. Le duc de Lorraine, dont ib menaçaient les États-, se mil en route pour les réprimer. Le combat s'engage dans le village deLupstein, 14000 Lorrains environ j coMre 600a insnrgés. La lutte fut vio*lente, les^paysans défendaient le terrain pied i pied, et se rétraMshaieat dans les oonrs, dans les maiscMM ; quandile duc vit qu'il ne pouvait venir à bdut d'une telle réâlance,.il cerna le villa^ avec ses troupes, et y fit mettre le feu, aux quatre coins; des 6000 payaana, ilne s'en sauva pas un seul ; tous ceux qui écbappèitnt à l'épeè périrent dans les. flammes, il est vfai qu'à la -suite de cette belle expédition , et de deux ou trois autres- à peu près semblables, le duc Antoinf revint- en. triomphe à? Nancy, et que les prêtres entonnèrent le Té Dêum en son honneur.

Enfin, un autre trait distinctîf peut servir encore à caractériser les guerres de paysans , c'est la promptitude avec laqwUe elles éclatent, et la promptitude avec laqtiéUe elles finissent. Quand la mesure du iné-

coateaieiBCiit populaire eti combliée, le pkis léger prétexte prûckkit rémpcioa; les payssoià cscailadcDt les tours qu'Us ofit long - temps regardées aveo tjsrreur; le premier momett de surprise Jes protège, leur téoiérité mèoie les seit: leur pne&iîer ohoc est effroyable. Maïs bientôt on ne tarde pas à s'apcr* eevoîr qu'ils n^ont ni les armes, ni la disôpline nécessaires. Ils ignorent l'art de la guerre» ils manquent d'un dief qui aadie diriger leur éourage et le répiimer au besoin» pour Ven servir à propos. Les BoUaa se jassurant, rassemblent leurs fibecesy arrivent en bon ordre. Si l*efévresoenoe« des payaus dure encore, elle est trèa^dangersuse; naaîs ^ouveat, a|>rès lesprenûers exeèaawtqnels ib a'abandoQiieDt, elle a'apaiseï La colère qui leur domasit t«r de emimge, s'adoucit quand ils Pont exhalée fis sebattent eacore'à merveille en partisans; ils ne léàstent guère à une bataille rangée. L^ tamîque de l'atome ennemie ka déconcerte; la résistance feroae et calcnlée est une aaamdlle coéim laqneUe ila ne se Jmsaideat gnère à Jbrieer deiiï iois de' suite leur impéMaosUé. Us fuiei^ finite de diMpline; ils se détiandent frnte d'im chef qui sache les raDien Qaasul Mbataermena ses aoUats au combat^ il beuc promit de reoevoirlaa balles de l'emiemi diana sa soutane, et les aaliats, eonduiij^' par leur emdolîié, se jetèreàt fainaoni eaiH devant des arquebuses; mais quand ils viraat que les balles tombaient aussi amr eux, et que leour dlief

ne le» {réserraît avec ses prîèrefc m de» blessures v ni de la mort, Ua cédèaram à cette attaque eduumue de leurs àdveiteiits , ^et s'enfuireut eu désordre. . Uue foie la pvettîère bataille p^ue , uu grand changement s*opère panm eux. Leur ardeur s'éteint^ leur nésolution tomhe. Les vieux liena. se renouent , les souyenirs dé leur famille et de leur chaumière, ai du^igée de misères qu'ils soient, les dominent mcore. Ils deviennent fiiibles et incer-

tains , de passionnéa qu'ib étaient On dinût qu'après la révolte ei le diâdmem, ils cmt peur de ee retrouver en fine de leurs maîtres. On dirait d'une mer orageuse qui se calme et rentre avec un léger murmure dans $011 lit de sable. Ou, plutôt, on <firait que la Pro^ videoce.lea fiât surçr dans son. courroux, conune pour do-Mier un avertissement? aux oppresseurs, et lea laisse ^isuite. re-tomber ^$nê ,leur repos.

1a gnenoe.dea paysans d'Allemagne, en j5a5, se trouva en rà{^rt avec la néfolmation 9 on peut croire cependant qu'elle n'en était pai la conséquence immédiate. A la fin du;quatortième et au «somment ceilient .du quinaième siècle, la. condition des payaune kWL enqpiré; les noblea, habitués à l'exercice du- pouvoir , en avttent agrandi les limites. Le pauvre setf avait à peyer non-aaulcment la dîme véritable, mais aoua ce mot de dime on compceniât encore une quantité de charges apcidenteUes qui lui raviasnioit la meilleure partie de sa récente. A jcela ve«

(264) nakani oe joindre les contées habituelles, les exactions des subalternes; au premier mot du maître, îl devait quitter sa charrue, diari^ tes dem^ées m monastère, ou la provision de bois au cfaiteau. On ne le payait pas, on ne le récompensait pas-, on ne le traitait guère que comme un aninud îôldUgent né tout exprès pour obéir aux pmssans seigneurs dont il dépendait. Les orages venaient ravagsr ses champ; les guerres des petits prinoes poovaknt anéantir le fruit de ses travaux, incendier sa ckaumière, mais on ne savait ni Im tenir compte de ses efforts, ni prendre pitié de sa misère. Avant toat les convens devaient avoir leurs ceUiérs bien garms, les gentilshommes leur château muni de provisions, quel que fiât le dénuemem d'une &mille de seift.

Dans ces circonstances, la réforme s'aecom^fit; et à ce cri de liberté religieuse qui retennssaît dans toute rAUemagne, les paysans crurent pouvoir)oin* dre celui de liberté temporelle. Ils ne s'armèrent pas d'aboird pour être les apôtros du protestantisme, ils s'armèrent pour défendre leur propre cause; ei s'ils combattirent en faveur de la nouvelle foi, c^est qu'elle se rattachait étroitement à leur» espénnoes d'émancipation, c'est qu'ib avaient eu anssà beaucoup à soufirir des prêtres caAoliques, Lutlier n'avait pu voir le commencement de cette insiirreonon des paysans, sans y prendre intérêt; car cUe rcMemblait à un commentaire énergique , à une libre et

kardîeiDaaiiimaitîoa des principes qall avait répan- (huL Plus tard , il s'éloigna d'eux , et blâma sévèremem les disofdres auquek ils s'étaient livrés.

la révolte commença, à vrai dire, en i5a49 <)anff les terres du oomtede Li:^fl«n en Sonabe, qui avait eu l'art de rendre ses sujets plus malheureux encore que les antresi Cette -ci fat promptement apaisée; mais qnricpes mois.apràSy les paysans se soulevèrent en Souabe , en Franconîe y dans l'évéché de Majenoe^ dans la Bavière, et presque dans toute l'Allemagne, si Von en excepte la Saxe» Les uns s'en> allèrent par petites bandes brîUer leé châteaux de leurs maîtres, exercer leurs vengeances particulières; mais il se forma , sous les ordres de Hippel et de l'aubergiste Metaler, tin corps de troupes priixeipal qui, après avoir saccagé le diâteau du comte de Hohenlohe, mis a contribution les prêtres de Hôlbronn, incen* dié Miltenberg) tratveraa la Franconîe , fut reçu dans Wttrxbourg>aux acclamaûons de joie de tous les bourgeob de la ville, et mit le siège devant la for-

•C'était ce corps d'année qui étût à proprement perler la tèîe de l'inaarrecûon , c'était de là <pie partaient pour le reste de TAllemagne des émissaires, chaînés d'amener de ^nouveaux renforts, d'exciter de nouvelles révoltes. C'était là aussi que l'on avait rédigé le pacte d'alliance auquel les nobles devaient souscrire pour avoir la paix.

- CéBA «De cionsiitaiîoa en dduae coôdès, eBoadne Jkm de9 textes de la Bible, et (]u& p«it.nous ùire voir à quoi en étaieat réduits ce$ haiwinfti ôUigés de prendre les armes et de lever réteodard de k lion, pour soutenir des prétencîoDs aussi mo^

Parle premier arlîde, les.payflails demaadent qu'il leur sxxk permis de se choisir «ix-mèmes leur ps^ teur^ et de. le renvoyer s^îl manque à ce qu'ils ont droit d'attendre de lui.

. 2." Us paieront volontiers la dune, puisqa'die est dqà ordonnée dans f Ancien Testament; mais non point les autres impôts* onéi«ux, qu'on leur applique encore sous le nom de dîme. • . Sf"" Jésus -Qirist est mort poiw loua Jes liommes. Tous les honunes doivent (tre éguiz. Cep»«dant, ils reconnaissem qu'ils ont des mûlres, et ik veulent leur obéir f mais ils demandent que eeà miutres les trtitent humainement et dirédcaneoient.

4." Quand Dieu a créé le monde, il a nos an pmivoir de; l'homme tout ce que renferme la nature,.et ils désirait partager le droit de pAc^ et de chasse avec leurs seigneurs.

S." Que les bois ne se trouvent plus dans la propriété.exclusive des gentSshômmes et des monastères, et qu'il en soit réservé aussi une part pour les be* soins du pauvre.

6.*" I^ cjiargeç du payaail s'Au^vie^l^tt dejoifr eit')oHr|,on àéAre <|u'eUe8 soient allëgées.

7.*" SuUe d«. pisécédent. Que le» seigaeurs -et les pnyiaiis .eHtmt lf9 uds à l'égal des auires diois àes «rippocu [du;» ^quîiaUes.

Le triayaîl imposé au paysau au-delà de celui

qu'il e9t i«im lég^QBient de faire , dent lui être payé^

^"^ Ils TesleM Hre. punis d'i^rès ee qui est écrit»

d'après ks ordonnances et les couttunes, non plos

d'après, le £Sire arbkre.

lo*^ Qu'on ne. leur . enlève plus. lesi choses qu'ils om euz-inèmes loyalement achetées.

II." L'abolitioii complèle de la. nrnm-morU. Far le \x^ article, ik s'enygtatt à retrandberde ee pacte tes choses qa-on kac reprë-senteraîc conûiie contrat aux lois de Dieu et de la charité, et a ee coafonner toujours aux ense^nemens du chri»« tisBisnie. .

Gçcte troupe de paysans ,' qui s'était réunie avec

tant dè.résolution pour défendre ses droits, comprit

hiea .qu'il Ini nrimqiiflrt un chef halutoé au métier

de la guerre et capable de la diriger; et la propo-

Miùïïky '^liurpsir.fiBppel^ de ohoiw poèr chef Gdeiz

de fierlâeinàgen, fiÀ accûeilKe à l'uiianîmité. Aucui»

bomnae ae.pouevaîl en effiit iéspîrer plus de sym^

paihie et <n même tempe plus de respect à cette

multitude^ Geeiz amit aans cesse suivi une ligne de

coi^itc. toute dîff&rentè- de celle des aintres nokl^^

On ne l'avait jan^ds vu maltràît^ le paysan » exercer dans ses. terres d'injustes exactions. On ne l'avait pas vu se ranger du côté des. seigneurs pour opprimer plus Êidlement le pauvre peuple. Loin de là, ses querelles particulières,^ se& courses aventureuses présentaient toujours quelque chose d'anùaristocratique. U s'attaquait aux évéques, pour àéfendre un humble écuyer; il se tournait du coté du faible,, et lui prêtait Fappui de son bras cooire les riches bourgeois ou les grands seigneurs. Sa loyauté le faisait estimer, son caractère de justice et de commisération pour latcksse pAùvre le fiasait chérir de tous ceux qui étinent pauvres et opprimés^ et sa bravoure célèbre Icâ attirait l'admiraticm tmiversdle. Au seizième siède , Gobez ^ éuài un héros populaire, dont l'on se plaisait à s'entretenir sous le dbaiune du serf. Les «nfàbs appvena&ent de bonne heure à vénérer son n<Hn, et les fùsêars de contes étaient les bien-venus toutes^^les fois qu'ils en venaient à rapporter une . nouvelle aventure , vraie ou Êiussè, de Gœtzde Berlichmgeii à bi mab de kr*

Le loyal chevalier apprit avec douleur cependant ce que les paysans attendaient de lui. Si leur cause lui semblait juste, les excès affreux auxqaek ils s'étaient déjà portés ne pouvaient que lui

inspirer une profonde aversion contre une telle guerre. U rejeta avec fierté les. premières propositione qu'on

lui fit Mais les kisurgés étaieni résolus de lavoir pour che^ et quancLils Tirent leurs offres inutiles, ils employèseat les menaces. Gœtz céda à la crainte de vbir sa. donepre livrée aux flammes, sa femme et Ms éo&DS massacrés sous ses yeux 3 et il conservait aussi resj)oir de réprimer par sa présence la foreur de cette troupe indisciplinée, de mettre fin plus promptemem aux ravages qu'elle côminetlait.

Il s'engigea donc à prendra le commandement de œs nouveaux soldats pendant un mois. Mais il avait trop présumé de son pouvoir sur des esprits que l'effervescence du moïkient rendait inaccesaibles au langage de la raison. Ni ses conseils, ni ses reproches, ni ses menaces, ne purent mettre un frein à leurs brutales passions. 11. eut la douleur de voir flamboyer devant lui des villages et des châteaux qu'il eât voulu sauver. U entendit raconter tous les actes d'emportemens barbares auxquels s'abandon* nisûent ses s<ddau ; et . quand il voulut interposer son autorité de général dans ces excès qu'il abhorrait, on lui fit entendre que, s'il continuait ainsi , sa vie même n'était pas en sûreté ; qu'on l'avait pris pour guider les cohortes de paysans sur le champ de bataille, non point pour les prêcher.

AloiB il résolut de rompre à tout jamais avec elles; mais saî fidélité à garder sessermens, le retint pendant le mois entier qu'il avait promis de passer avec elfes. Au bout de ce temps il écrivis à Truch-

se8S» le général de FalBtDce souste, pour lui explU quer ^ condmie et préparer sa retraite On ne kn répondit paai U partit

en fisgitif, se rendit à Stuugardt, et parla lui^même à Traduess. Les niotifs ({ui l'avaient £it agir étaient aases {JansSiles, la marche constante qu'iliaraît suvrieitaitasseaf tanche pour le justifier des reproches que les nobles hii adressaient. Mais ses ennemis Touhient le trouver coupablSf et, en dénaturant ses intenrionsy en exagérant les Êdts, ils parvinrent à le représenitrâ l'empereur tout autrement qu'il ne le. méritldt II fut enfermé deux ans à Augsbourg, et ne sortit de sa prisoik qu^ la condition de retourner dans son diiteau» d^ reaier tranquille jusqu'à la fin de ta vie, de ne plus entreprendre aucune expédition, de ne pas franchir les limites de ses terres, soits peine de payer, pour chaque infraction à ses promesses, une aomnie.de aB<!K>o florins.

Pendant ce temps la guerre des paysans, quia?ait mis toute FAllemagne en rumeur, était étouffée. Ge fut une glande faute de la part de Hippd et de Metir ler, qui conduisaient le principal corps d'armée, de s'obstiner au sié^ de la dtadellede Wurzbourg, qui, bien pourvue de munitions, et défendue par des groupes fermes et aguerries, leur opposa une résistance constante Tandis qu'ils s'affaiblissaient ainsi chaque jour dans une lutte inutile, le duc de Lor* raine écrasait la révolte en Alsace. Truchsess s'avan-»

çaît à irayers le carnage et rincendie, et anéantis^ sait sur sa route tous les petits partis quî teniaif ût de lui réâster., La bataille de Boblingen, dam laquelle plus de 8000 paysans périrent, porta un coup mortel à la rébellion; celle d'ingolstadt acheva de h décourager;, les troupes se débandèrent; les re^^ prëMÔUes sanglantes, auxquelles Trucfasess se livra ^ répandirent la consternation dansr le cœur de tous ceux qui ttvaôent d'abord encouragé et soutenu Tinsurreotion; et quand il se présenta aux portes de

Wurzbourg, les habitans coururent eux-mêmes au^ devant de lui, et se soumirent à toutes les conditions qu'il lui plut de leur imposer. Soixante citoyens \ appartenant presque tous aux prèmièrea familles de la viUe, payèrent de leur tète le secours qu'ils avaient donné aux rebelles. L'évèque rentra en triomphe dansaesÉtats, amenantavec lui , pour maintenir l'ordre, une troupe de soldats étrangers ^ dont les habi^^^ tans durent payer la solde et l'entretien; et, poui* compenser tout ce que la guerre avait enlevé au palus ^pîacopal, lessujets de l'évèché furent encore dans leur misère chargés d'une nouvelle contribution. Le protestantisme, qui avait commencé à s'introduire dans cette principauté , eut à subir toutes tes pemcutions des prêtres catholiques. Les églises consacrées à la nouvelle foi, furent renversées; les ministres jetés dans les prisons ou chassés, et lé catholicbme se rânsialh pompetisemetyt dans son

vieux dôme de Bamlierg et dms les terreau qui en dépendaient

. Après cette expédition glorieuse, les troupes de l'alliance souabe traversèrent le Palatiiiac, l'évéché de Salzbourgy les propriétés de l'archiduc Ferdinand, le Tyrol, où de nouveaux troubles avaient éclaté, et après mainte lutte opiniâtre, maint combat acharné de part et d'autre, on put reconnaître aux maisons des coupables tombant en cendres, aux écha&uds dressés sur les places sangjbntes, que la révolte touchait à sa fin, et que le bon droit et la clémence des seigneurs remportaient sur leurs agresseurs.

Restait encore Mûntzer , qui avait dorme à ses soldats ce qu'aucun autre chef de paysans n'avait pu donner aux siens, le fanatisme religieux; Mûntzer, l'ancien élève de Luther, que Luther réprouvait, mais qui se disait envoyé de Dieu, priait, jeûnait, pro-

mettait des miracles, et suppléait à son défaut de courage et d'expérience militaire, par des sermons enthousiastes et des paroles mystiques, qui fascinaient une foule ignorance.

La révolte de Mûntzér éclata dans la Thunnge, et se répandit dans les principautés environnantes. Ses troupes, qui s'élevaient à plus de 6000 hommes, s'étaient déjà emparées de Hersfeld , de la petUe ville de Vach, de l'abbaye de Fulda. Le landgrave de Hesse leur livra bauiUe près de Frankenhausen, non toute-

(273) fois sans les avoir invitées d'avance a mettre bas les armes, en leur promettant une amnistie complète. Mais les soldats de Muntzer, enhardi& par les prédications et les promesses merveilleuses de leur chef, marchèrent au-devant de l'ennemi, en entonnant un cantique. Ils furent mis en déroute au premier choc ; près de 5ooo d entre euT périrent dans ce combat^ les autres prirent la fuite du côté de Frankenhausen , et le long de la vallée. Mûntzer s'était réfugié dans

une maison de Frankenhausen; il fut arrêté, et ex^ pîa dans les tortures sa croyance à une piission céleste, f

Le reste des petites révoltes, qui éclatèrent encore en Saxe et dans quelques autres parties de l'Allemagne, s'éteignit successivement sous les efforts des princes, conjurés tous ensemble pour anéantir cette attrânte à leur ancienne et absolue domination^ Quant à Gœu dé Berlichîngen, sa carrière chevaleresque s'était terminée à ces rudes conditions qu'on kd avait imposées à Âugsbourg, et sa grande lojauté de caractère ne lui permettait pas de songer à pouvoir jamais la recommencer. H vieillissait, U traînait avec peine le poids des jours oisifs, l'en^nm de sa solitude. Pour un homme tel que lui, habitaé à errer par monts et par vaux, à

courir toutes les chanees d'un combat singulier ou d'une bataille rangée, il ne pouvait pas y avoir de plus grande puniti<m que celle de se trouver confiné dans son

(^74) châleau, n'osant plus se servir de ses armes, n'osant plus franchir d'un seul pas l'étroite limUe de ses domaines. Et il fallait que cette vie inactive, silcDcieuse, toute dénuée de ce qui la charmait tant autrefois, lui fût bien pesante, pour qull se résoJût, lui, homme de guerre; lui, Gœtz de Betlidungen, à prendre une plume, et à écrire l'histoire de son existence passée.

Au bout de seize longues années, Charles-Quint se souvint de lui , et rompit le ban qui le retenait captif. Oh! ce fut une grande joie pour le vieux chevalier, de prendre encore son armure, de remettre son gantelet de fer, de pouToir galoper tout à son aise sur son bon cheval, et de s'eo aller ainsi à la suite de son empereur en Al/emagne et en France. Car , qui pourrait dire combien il avait souffert , combien son excessif point d'honneur chevaleresque avait encore rétréci les bornes de sa pn* son ! « Une fcns, dit-^il, je traversai les champ qui m'environnaient; j'arrivai sans y songer dans une pedte plaine, et quand je fus là, l'effroi me saisie tout à coup, je regardai autour de moi, je crus avoir fianchi mes limites;, mais j'appris de oses pae rens que cette petite plaine était aussi comprise dans les terres qui me payaient le cens; et j'ëproavai une grande consolation de n'avoir pas manqué, même involontairement, à mes engagemens.*

Après sa campagne en France, Gcetz de Berlicfain-

gen remit dans Mn château , mais cette fois pour n'en plut sortir qu'aVec son cercueU. Il mourut le a5 Juillet i562i, à l'ige de quatre-vingt et quelques années, et Ait porté a Schoendial,

dan^la sépoknre de ses anoètres. Au-dessous du monument qui lui fat élevé, on trouve cette inscription :

Hac generomu Eques Gottfridus chnuUtur Uma Bifiichius toto natus in orbe senex.

Plurùna magnammus qui viçtns prœlia gessit Ai mate perpétua pacis amator erii.

TutMu ab ïimuùu mtili metuemhu et ipse Miemis fruitur sed sine fne Bonis.

Ainsi vécut le brave et honn^ Gœtz de Berlichingen, la dernière apparition en Allemagne d'une ^oque qui s'en allait finissant dans toute l'Europe; l'homme auquel il n'a manqué qu'un plus grand théâtre et d'autres circonstances, pour en faire un Bayard. Sa chronique si modeste ne nous a pas dit tout ce qu'il y avait de grand et de généreux dans son ame; on y voit seulement par les laits, plutôt que par ses observations, sa fidélité inébranlable envers ceux qu'il regardait comme ses seigneurs légitimes , son dévouement à soutenir l'opprimé, son respect pour tout ce qu'il avait promis d'observer, et son amour sans bornes pour le métier des armes. Les témoignages des contemporains

nous disent seuls quelle était sa bravoure, et de quelle haute . estime ; il était environné ; et Gœtbe devait venir pour nous montrer dans toute sa simplicité de mœurs, sa. brusque frainchise et sonnoUe caractère 9 cette vie du dernier chevalier aUemaod.

GCKTZ DE BERLICHINGBN. —

EGMONT

ffij komt die A ha : de aarde irilde; De moord vlami uit tijit èlick in V wUde, En V èioed spat op ziji^ ired omhoog*

ToLLBNS , De dood tan Egawni en Hoorne,

' Gceiz fut l'un des premjprs ouvrages de Gœthe« Il le conçut en même temps que Faust et Werther» il récrivit à Francfort, après son retour de Strasbourg; on peut y reconnaître facilement l'ardeur avec laquelle il s'était jeté dans l'investigation du seizième siècle, et le fruit de ses études sur le théâtre. Cinq ou six années plus tôt, lorsqu'il était eqcore à Leipzig, enchaîné à nos classique», attaché à leurs fades imitateurs , il n'eût sans doute pas disposé son drame sur un tel plan. Mais depuis, il avait lu et relu Shakespeare , ce maître de tous les maîtres, et il. en avait compris la vérité et la. profondeur. Gœtz fiit donc comme son coup d'essai , coaime son g^telet jeté pour le combat. Cétait de sa part ncm-seulement une belle œuvre poétique ; niais une œuvre hardie et décisive. A Fépçque où il le fit paraître, l'Allemagne n'offrait encore que les premières lueurs d'une littérature vraiment nationale. Klopstock et Lessing avaient, il est vrai, rallié à eux un grand nombre d'hommes éclairés; mais la masse de la nation et la plupart des écrivains prenaient

pour mod^e^ des livres que nous ne lisons guère» aujourdilui que par curiosité. Le travail (f imitation, mis k la place June libre et franche ihspiration; la nature ri^etée derrière un amas de règles prétendues de bon goût, à travers lesquelles il ne lui était plus possible de se Ëiire jour; le canevas raîde et guindé d'une main craintive, qui tremble en le dessinant ; Feifort sans grâ% de l'élève qui co(»e servilement son nudire, voilà ce que Ton peut retrouver dans les auteurs allemands jusqu'au milieu du dixhuitième siècle. Chaque genre de littérauire porte ton j ours avec lui

quelque chose d'exoûque. Rarement le poète puise ses sujets dans l'histoire de sa nation et sa poésie dans son cœur; on a recours à la Gréoe^ à Rome^ à la France, à tout, eioepté aux mœurs et aux idées vraiment allemandes. La littérature n'est pas prise pour ce qu'elle peut être par cUe-mème; mais pour les noms classiques qu'elle rappcUe. On veut avoir des satires dans le goût de Boileau, des odes ronflantes et des allégories mytholo^ques, comme J. B. Rousseau, des comédies comme GoU doni. Quant au drame, il était dans une situatioD encore plus désespérée, car tous les efforts des critiques s'étaient réunis pour entourer d'une triple muraille aristotélique le héros des alexandrins, et s'il se hasardait à faire quelquefois une sortie hors de ses retranchemens et de ses circonvallations svmétriques, c'était toujours avec une démarche grave

(^79) et posée, avec le glaÎTe d'Bippolyte au côté, ei la grande perruque de Gottsched sur la tète. La moindre de ses paroles était prononcée d'un ton de foix mâle et solennel; et pas un de ses gestes, pas un de ses mouvemens ne pouvait être abandonné au hasard II y avait des rè^es pour les gestes de la colère, pour les transports de Taoïour, pour les surprises, les reconnaissances, ainsi que des règles pour tonber avec grâce et mourir en fiiisant la statue.

La dramaturgie hambourgeoise , les pièces de théâtre de Lessing avaient, il est vrai, porté un coup mortel à ce genre de drame faux et abâtardi ; mais Lessing était trop homme de génie pour pouvoir eonvaincre si tôt les petits hommes de talent. On jouait sa Minna de Bamhelm , on jouait Emilia Galotti ; mais on continuait à jouer aussi toutes les £ides et niaises imitations que le dix-huitième siècle avait jetées sur le théâtre allemand.

Gœthe avec son premier drame trancha la ques- ' tion. Il se mit en tête de la jeunesse allemande de son époque, et lui dit : regardez ce que Lessing a tenté, voila le chemin. Il pouvait dire aussi : regardez ce que j'ai £iit, et suivez -moi; car Berlichingen était enfin une œuvre de théâtre dont l'Allemagne avait le droit d'être fière, une deuvre prise dans les archives nationales, construite sur un plan large, forte, variée, naturellement sentie, historiquement traitée, et surtout vraie.

Elle décida la nouvelle ère liuéraire indiquée par Lessing. Elle entrakia à sa suite tout un piti d*hommes de cœur, d'hommes dévoués sincèremoit au travail de régénération poétique qui devait se Êdre en Allemagne. Ni les éloges enthousiastes, ni les critiques amères ne lui manquèrent £Ue eut un grand succès, et si l'on peut trouver dans ce succès un mauvais coté , c'est sans doute en énumérant cette quantité d'imitations mal -adroites auxquelles elle donna lieu. On avait pris autrefois , l'un après l'autre, tous les héros de la Grèce, on voulut prendre maintenant ceux du seizième siècle , et parce que Gœthe avait fait une si belle récolte dans le mojen âge , les poètes , affamés d'un grain de blé ou de sénevé, se jetèrent sur le même terrain pour j faire la même récolte. Mais le maître avait pris les meilleures gerbes, et les autres ne firent que glaner*, le maître s'était frayé à lui-même sa route, et les autres s'en vinrent en courbant le dos, se traîner après luL C'est le privilège de l'homme de génie de franchir d'un seul bond les obstacles que d'autres tournent péniblement, et de recueillir une mine d'or là oà d'autres ne ramassent que des grains de sable.(>9)

Quoi qu'il en soit de ces imitations , Gcrtz de Berlichingen acheva de mettre à nu le dé&ut de construction et le replâtrage de

l'ancien drame. Il apparut comme un fruit mûri sous le soleil natal, et tout le monde s'étonna de le trouver si beau. L'en-

ireprîse n bien commencée par Lessîng^ était con* tinuéa La dramaturgie avait reçu une admirable justification, et Minna de Bambekn devait tendre arec joie et humilité la main au nouveau venu. De cette admiration que Berlichingen inspirait, naissait la conséquence toute naturelle que rAllemagoe pouvait aussi avoir ses poètes à elle; ses héros, ses chroniques, ses peintures à elle; qu'elle pouvait revenir sur elle-même, se réfléchir et s'étudier, Prendre la poésie dans son caractère et ses sensations, le drame dans son histoire et son individualité. Ainsi tombaient les préventions routinières; ainsi le lourd rideau classique se levait pour laisser voir enfin la nature dans toute sa beauté et sa fraîcheur ; ainsi venait degrés par degrés le nouveau jour de la littérature allemande.

' Qœthe a fait deux épreuves différentes de Berlichingen : la première est la chronique prise dans ce qu'elle a de plus saillant, conçue dans son ensemble harmonieux , dialoguée et dramatisée : c'est une délicieuse étude du moyen âge, une œuvré cha^ mante à la lecture; la seconde, destinée au théâtre, a été mise dans des bornes plus étroites, eUe est devenue plus ferme et plus compacte. Quelques jolies scènes que Ton regrette beaucoup à la lecture, ont été supprimées; quelques développemcns de caractères restreints ; mais le fond est resté le mèiHe. ' Une des choses que j'admire le plus dans cet ou-

vrage de Gœthe, c'est l'art avec lequel îl â su nous Êdre un drame aussi intéressant , tout en se tenant scrupuleusement attache à ce que l'histoire nous raconte de Berlichûigea , et à ce que le vieux chevalier raconte lui-même. Ce sont les mêmes person-

nages, les mêmes caractères, les mêmes circonstances, parfois encore les mêmes paroles que Berlichingen a prononcées. Il a ennobli son modèle , mais ne l'a pas dénaturé; il a représenté Gcetz et ceux qui rentourent, avec une main plus ferme , un burin plus adroit; maôs au fond il les a peints fidèlement. Enfin, je ne puis mieux comparer la chronique de Berlichingoi qu'à l'arbre jeté en pleine terre, et portant de lui*aième ses fruits, tds que le sol où il s'élève peut les produire : et l'œuvre de Gœthe est ce même arbre transplanté sur un terrain de choix , exposé au soleil» cultivé avec soin, et dont les fruits devienneni pW savoureux et plus beaux.

Nous ouvrons le drame, et voici que l'espni guerrier de l'époque s'imprime, en quelques tnùu sens ilbs yeux, et que la figure chevaleresque de Berlichingen nous apparaît avec le prestige qui l'eDvironne. Des paysans sont réunis dans une aubei^e, causant des disputes de leurs sâgneurs , prononçant avec respect le nom de Gottfried (GœtK),avec mépris celui de l'évèque de Bamberg, et laissant deviner dâks leurs- entretiens l'ardeur belliqueuse qui le» tourmente, le désir qu'ils auraient de la satisfaire.

Un jeune homme vient auprès de Goltfiriedy et lui demande, comme une insigne Êiveur, la permission de prendre les armes et de marcher à ses côtés. Un religieux s'approche aussi du chevalier, qu'il ne connaît pas , e^alors s'établit entre eux cette conversation, où^Pdévoile la souffrance secrète de tant de milliers d'hommes renfermés alors dans les cloîtres.

GOTTFRIED

Vous êtes fatigué y frère Martin, et sans donte altéré. George, dn vin!

MARTIN

Pour moi, on verre d*eau seulement. Je n*ose pas boire de vin.

GOTTFniED.

Est-ce dans votre vœu?

luaTiii,

Mon, mon digne seigneur, y nest pas contre mon vœu de boire du vin; mais parce que le vin esL contre mon vœu, je n'en bois pas.

GOTTFRIEI).

Comment entendez* vous cela?

MARTIN

Cest bien pour vous que vous ne me compreniez pas. Boire et manger, voilà ce qui soutient, n'est-ce pas, la vie de rhomme?

GOrrFRlED.

Ont.

(284) MARTIN

Quand vous ayez bu et mangé, vous vous sentez comme rajeuni Vous avez plus de force, d'adresse, de résolntion. Le vin réjouit le cœur .de Thomme , et la /oie est la mère de toutes les vertus. Après avoi|^ du vin, voos vous sentez un double pouvoir. Vos peRes se snccedent plus vite, vous êtes plus actif» plus entreprenant

GOTTFaiED.

C'est vrai.

MARTIN

Mais nous, quand nous avons bu et mangé, nous somma tout autres que nous devrions être. Notre digestion difficile met la tète au niveau de l'estomac, et dans la mollesse de notre repos il nous vient des désirs qui vont trop loin.

GOTTFRIED

Mais un verre, frère Martin, ne vous troublera pas dans votre sommeil. Voij^ avez beaucoup marcbé auîourd'hui.

MARTIN

Âu nom de Dieu {faisant sonner son verre contre celui de Gottfried) ! Je pe puis souffirir les gens paresseux, et cependant je n'oserais pas dire que tous les moines soient paresseux ; ils font ce qu'ils peuvent. Je viens de Saint-Vit, où j'ai passé la nuit dernière. Le prieur m^ conduit dans le jardin ; c'est une véritable nicbe d'abeiUeSw Très -belle salade! Des choux tant qu'on en veut! surtout des choux- fleurs et des artichauts comme il n'y en a pas en Europe.

GonraiED.

Amsi ce n'est pas là votre affaire.

MARTIN

Je Tovdxais qne le Cid m'eût iait jardinier on laboureur, je pourrais être heureux. Mon couvent est à Erfort enThnringe.

Mon abbé m*ainie, il sait que je ne peux pas rester en repos» et il m*euvoie p^out où H y a quelque chose i faire. Je vais maintenant auprès de Tévêque de Comtance.

GOXmiED.

Encore un ! Bon succès !

lUaTIN.

Je TOUS en souhaite autant.

ggAfried.

Pourquoi me regardez-vous donc ainsi , frère ?

* MARTIN

Je suis amoureux de votre armure. '

GOTTFRIBD.

Vous plairait-il d'en avoir une P (^la est lourd et dificite à porter.

MARTIN

Qu'y a-t-il donc dans ce monde qui ne soit pas lourd ? Et pour moi rien ne l'est plus que de ne pas oser être homme. Pauvreté, chasteté, obéissance. Ce sont là des voenx dontchaciMiy pris en particuHer, semble être le |4iis insupportable» tant ils sont insupportables tous les

trois. Et traîner toute s* vSe som ce fardeau, ou ramper sous le poids plus pénible encore dç la consdoice ! o que sont donc les fatigues de votre vie contre les misères d*un état qui condamne par

le désir mal entendu de nous rapprocber de Dieu, les pensées arec lesqodiès nous de- Trions grandir et*npus élever!

GOTTFRIEB.

Si votre vœu n*élait pas aussi sacré, je vo«$ engigenns à prendre une armure, je vous donnerais un cheial et nous voyagerions ensemble.

MAATIN.

Si Dieu voulait seulement que mes épaules eussent la force de porter la cuirasse, et mon bras oelle de désarçonner l'ennemi. Mais ma p^vre faible main, toi gui es habituée depuis si longtemps à porter la croix ou i balancer Fencensoir, comment pourrais- ta marner la lance et l'épée ? Ma voix , faite pour entonntr Vave et XhaUefuia, annoncerait ma faiblesse à Fennemi, tandis que la vdtre peut le faire trembler. *S*il en était autrement, aucun vœu ne pourrait m'empècher d'entrer dans Tordre que mon créateur a lui-même établi.

GOTTFRiCD (/ui versont à boire).

Â fotre heureux retour !

BUATIH.

Je bois ce verre pour vous. Le retour dans ma cage est une malheureuse chose. Si vous revenea dans votre donjon avec le sentiment de yotre valeur et de votre

force; si vous pouvez., après un long espace de temps, être i l'abri d'une attaque ennemie, vous coucher désarmé sur votre lit et jouir d'un sommeil plus doux que la boisson rafraîchissante

après une longue soif, alors vous avez le droit de parler de bonheur.

oorrFEiED.

Mais cda arrive rarement. .

MARTIN {apec/eu)*

Et quand cela arrive c'est un avant-goût du ciel. Vous revenez avec le butin enlevé à vos ennemis, et vous vous dites : cdui-Ii, je l'ai frappé i mort; celui-ci, je l'ai fait rouler sous son cheval , et vous raitrez dans votre château, et

GOTTFRIED

Pourquoi vous arrêter?

MARTIN

Et votre femme! (i7 boit) Â la santé de votre femme ! Je pense que vous en avez une P

GOTTFRIED

Une noble, excellente.

MARTIN

Heureux celui qui a une femme vertueuse! II jouit par là d'une double vie. Pour moi je n'en connais aucune, et cependant la femme (ut la couronne de la création.

ooTtraiED {à part).

Il me fait de la peine. Le sentiment de sa situation hi rvnge le-cœur.

UN DOMESTIQUE {accourafa).

Maître, f entends des chevaux au galop. Deux! Ce sont eux sans doute.

GOTTFRIED

Il faut que je monte à cbeval. Que ton père et Jean se tiennent prêts ! Ce peuvent être des ennemis ausà bien que des amis! Cours au-devant d'eux, si ce sont des ennemis, siffle et cjche-toi dans le bosquet. Adieu, cber frère, que Dieu Ibus conduise! Soyez courageux et patient, Dieu vous donnera une place dans le ciel.

MARTIN

Je vous prie de me dire votre nom.

GOTTFRIED

Excusez-moi Adieu. (Il lui présente la main gaueie.)

MARTIN

Pourquoi me présentez -vous votre maingaucbe? Ite suis- je donc pas digne de recevoir la droite ?

GOTTFRIED

Et quand vous seriez l'empereur lui-même vousdevrio pourtant avoir celle-ci ! Ma main droite, quoiqu'elle me serve encore à la guerre, n'est plus sensible à ancone douce pression i elle ne fait qu'un avec ce gant, et vous voyez qu'il est de fer.

MARTIN

Ainsi vous êtes Gottfried de Berlicbingen. Je te remercie, mon Dieu, de ce que tu m'as laissé voir cet homme que les princes haïssent, et vers lequel les opprimés se

tovcMiit. {Lui fremuA la main droiie.) Laii8««ki ttoi»

laisso-la noi baiser.

csonreiED.

Mon, TOUS ne le deyei pas.

KAaxnr.

Laissen-moi. O main plus prëdeiise i garder qne ceDe qvi répandit le sang divin. Instrament mort, animé par la confiance d*an noble esprit en Dien. ÇGot^iedpose son casque sur sa tàe et prend sa lance.y

aiA&TIlV.

Il j avait, voilà quelques années, un moine parmi nons qui vous vit lorsque vous eûtes ^ette ïnain coupée devant Nuremberg. Et il nous a si bien raconté ce que vous aven souffert; quelle douleur c'était pour vous d*être estropié, et comment il vous souvint d'avoir entendu dire quVm chevalier n'avait en aussi qu'une main, et avait cependant servi encore long- temps. Mon, jamais je ne l'oublieraL (fiot^ied cause à l'écart at^ec ses Atgrers,)

MAETiii {seul).

Jamab je ne l'oublierai. Avec quelle simplicité, quelle noble confiance il disait à Dieu : et quand bien même faorais donxe

mains, si tn me refusais ton secours, à quoi me serviraient-elles? Je puis donc avec une seule

eormiED.

Ainsi dans la forêt de Wardorf ? Adieu, révérend frère.

BURTIH.

Me m*onUies pas. Je ne veux pas vous oublier. (Go<(-

frièd 9'éhigim.) dN^en fai «té éom en le iroyviL U ne disait rien , et cependant mon esprit pounit derina le sien. Cest une yolupté de voir nn grand homme.

De cette scène vraiment caractéristiqae , nous passons au château de Goeio. 8a femme est là; bonne fintome, bien alleiMiide, ooc^pée de$ scias de son mépage, iàiûlant la enisine, .fière de son maii; puis sa sœur y autre n«iance de femme , non moins iméiiessante) douce, tendre, timide, pleine d'amour ponr son frère , mais ne pouvant pas se pladre à le Toir saxis cesse en campagne» à l'entendre toujours parler de nouvelles batailles. Puis vient encore son fils Charles, un bon et naïf petit en&nt, auquel sa mère CdiConte leç proue^se^ de Gcetz, tandis que sa tante lui donna des leçons de religion et de morale.

Alors arrive Goets qui^ en quittant le (irère Martin , s'en est allé , d'après le rapport de ses gens, attendre Weislingen, un de ses ennemis, A le ramène prisonnier. Cest une scène bien belle par sa simplicité et par l'idée qu'elle donne des mœurs de cette époque.

GOTTFRiED (posont sGft cosifué et son épée sur Im uUéy.

[ji ses écuyers,^ Débouclez-moi mon armure, et donnez-moi oa antre vêtement Le repos me semble, très-bon à prendre. Ah ,

frère Martin, tu aurais bien couru. Trois nuits saas sommeil! Vous nous avez t^nus en haleine, Weisiingca. {^ddàlbeH va de long ^n^large et ne répond rien.^ Ne

Toidei-Taiis pas tous désarmer? Si vous nV» point de yAtemeit arec tous, je Teox voiu en domier un de^ nitni Oà eil ma femme?

tHcxnnssL A la cuisine.

Je yeoz tous prêter nn de mes Iiabits, fen ai encore on joli, de toile seulement , il n*est pas p^fcienzy mais très-gentil. Je le portais an mariage de mon digne sei-» gnenr le margrave ^ dans le temps même où fêtais en gnerre arec yotie amî réréqne. €e petit homme ^ti^ si manvms ! Fran^ de SieUngen ' et moi nous étions logés é Tanberge dn Cerf â Heflbrona FVançôis monte les es« caliers le premier, et rencontre sur le palier révêqne» qui Ini donne la main, et me la donne ensuite â moi ansst AlcTs \t ris an dedans de moi-mâme, ^ je dts an landgraye de Hanau, qni ayait pour moi une grande bonté \ réyêqne m*a donné la main, je parie qn*il ne m*a pas reconnu» L'éyèqne m'entendit, car je parlais à haute yoix; il yint i nous, et dit, c*est bien parce que je ne yous cou* naissais pas que je yous ai donné la main. Et maintenant, lui dis- je, puisque yous me connaissez, je yous. la rends. n devint rouge de colère comme une écrevisse, courut dans la chambre du Palatin Louis et du prince de Nassau, et se plaignit de mol Allons, Weisli^gen, quittez cette annnre de fer, elle doit peser sur vos épaules.

t Ce tiàl est ernpronlé presque littéralement a lliifiCoîre «ciile per^CBlz.

(aga)

ABALEERT.

Je ne la sens pa^.

' GOTTVaiED.

Oui , if est bon , je crois que votre cœur ne doit pas se trouver à l'aise ; mais vous n'en seres pas plus mal serW pour cela. Aves-vous des habits P

ADAIUKT.

Mes écnyers les ont.

GOTTFRiED {à son écuyer).

Allez le^ cberçher. (^ fFeisUngen,) Ayei donc boi courage. J*ai ét^ deux ans prisonnier i Heîlbromi et tréimallraité. Vous êtes en mon pouvoir,- je ne vous naîtraiferai pas.

ABALBEET.

Je le savais avant que vous me le dissio. Von atcs toujours été aussi noble que brave.

GOtmiED.

O » si vous aviez toujours été aussi fidèle que sage, nooi pour-rions maintenant prescrire des lois â ceux.... Poor- (^;ioi dois-je m'arrêter ?. . . â ceux que vous serves, etafcc lesquels je serai en guerre tout le temps de ma vie.

ADAIiBEâT.

Point de reproche, Berlidiingen. Je suis d^i tombé assez bas.

GOTTVaiED.

Eh bien! parlons du temps, on de la cherté qui bit dépérir le pauvre paysan â la source du superflu. Et je

(^95) r atteste an nom de Dien^ je ne disais pas ceb pour vous affliger, mais seuLement ponr vous faire souvenir de ce que nous étions. Par malkenr, le souvenir de nos anciennes relations est un reproche secret pour vous. {Les valets entrent Adalberi change d^ habits,)

CIAELES.

Bonjour, papa.

GOTTRiED {V embrossoÊd).

Bonjour y petit, comment as-tu passé ton temps?

CHAULES.

Très-bien Ma tante dit que je suis bien instruit .

GOTTFUIED.

Tant pis.

cnuiLEs. .

J'ai apym beataconp.

Ah!

CHABLES

Veux- tu que je raconte l'histoire des enfans pieux P

GonraiEn.

Âjnrès dBné.

€BAaLl».

Je sais encore quelque chose.

Quoi donc^

Jaxtilaiisen est un village avec un château sur la Jaut U appartient depuis deux cents ans aux seigneiin de Berlichingen.

Connais-tu 1^ seigneurs de Bcrlidtingen P {Charles k regarde embarrassé,)

ouftnuBD (à pany,

Â forc^ dé science, il de cosnittra [Utt sam fèsL A qui appartient Jaxthausen P

Jaxthausen est un village avec un château sur h Jazt

GOTimiED,

Ce n*est pas ce que)e ie demande. Yoili pomtint

-connue les femmes élèvent les enfi|ns ! Je ioÊaamak Imis

les sentiers , chemins » passades , avant que de savoir le

nom d'un fleuve ou d'une rivière. Ta mère est-dle i la

cuisine p

Oui , (>apa. ÉUe cuit des navets et un agneau.

GOXT7RIED.

Sais-tu cela aussi, maître Jean cuisinier?

CHARIiÈS.

Et pour mon dessert,)M taille ine donnera une pomiee cuite.

GovmnD

He peux'tu pas la inaiiger ente?

CEIARLES.

Cuite, elle est bien rodlleiire.

QOTTlftlEII.

Il faut toujours que ta aies quelque cbose à part ^ Weislingen, je rerieus dans un instant aupris ée voin Je yenx dire bonjour â ma femme. «-^ Viens » Charles.

CQABLES.

Qui est cet homme P

GOTTT^ED.

Salue-le, et prie-le d*âtre plus joyeux.

rjiiinTiis. /

' Voici ma main, réjods-toi > le dlnet est bientAt prit

AD ALBERT (^V embrossont).

Heureux enfant, qui ne connaît encore point d'autre malheur que d'attendre long- temps la soupe!

WeWlingen est ua camctère &ible et irrésolu, étroit et ambitieux i qui fidt un étcango contraste aYec la drokure et la fermeté de Gotifriod» Il y a poiu^ tant éBoore du bon au fond de son cœtir. la voix de Bértiohiagen , ;auirefois son ami , réveille eti lui d« remords et de nobles pensées; sa loyauté le subfugue ; il le quitte en jurant de lui rester fidèle, de se pins rentrer k la cour de l'évèquedeBamberg.

(ag6)

Bflau le monde Fa déjà enlacé par trop de liens : h flatterie d'un grand aeigneur, la vanité, régcâsme, reprennent bientôt leur empire sur lui,, et les sedaotions adroites d'une femme lui font oublier tontes ses promesses. En peu de temps il dëvie de la route qu'il avait le projet de suivre; il tombe de degré en degré; il devieiit Tennemi le plus acharné de Gouftiedy et meurt misérablement, trahi et empoisonne' par Sa femme, méprisable à ses propres yeux, et méprisable aux yeux des autres. Gœthe a très-bien suivi ce caractère dans ses variations, ses dévcloppemens, et de tous les caractères le plus difficile à bien peindre, est sans doute celui <]ui se tient toujours dans une assiette aussi indécise, passant saocesnvement du bien au mal, puis se rdevant,pais retombant encore par fiôblesse, par eatrainement, sans pouvoir se rendre lui-même compte des ressons secrets cpi le font ag^r, des nuances pres<{ue imperceptibles qui le dessinent

Cest aussi up caractère tracé avec beaucoup de hardiesse que celui d'Addaide, la femme de Weislingen. Les passions la maîtrisent, le vice s'est eoiparé d'elle, le crime s'approche et ne l'ef-

fraye pin»: il feut qu'à tout prix elle assouvisse ses dénrs, et ses désirs changent si rapidement I EUe a aimé Wcîs* lingen , elle a aimé son page, elle aime encore Sickingen ; elle empoisoupe les deux premiers poor garder avec plus de sûreté le troisième, qa'dleem-

(^97) pois^mnérat probaUement encore pins tard, ai elle ne tombait sous le poids d'un jugement du tribunal secret Cest un être horrible à voir à coté de cette chaste et modeste figure d'Elisabeth, la femme de Gcetz, ou de la douceur angélique de sa sœur Marie. La vie d'Adélaïde a été affreuse, sa mort est plus affreuse encore.

Elle est seule dans sa chambre à coucher le soir, et de sombres pensées la poursuivent

« Si le jour venait au moins! dit-elle. Je ne sais quels étranges pressentimens m'agitent , et l'orage enlève le sommeil au voyageur paisible. Je suis si lasse que je pourrais pleurer ; j'ai tant besoin de repos ; je compte chaque minute de cette nuit éternelle, et elle devient encore plus longue. Tout est si obiciirl pas une étoile au ciell Les lénfebresl La tempête! Cest par une telle nuit que je te rencoor irai, âckingen; par une telle nuit tu reposas dans mes bras. Ma lampe manque d'huile. C'est si triste de veiller dans l'ombre. {Elle sonne.) Il faut qu'un valet renonce à son sommeil. Je suis si isolée ! Les passions impétueuses me traaient autrefois si bien compagnie que je n'aurais pas été seule dans la caverne la plus retirée; et maintenant elles dorment, et moi je reste debout comme un malfaiteur devant la justice. J'ai quitté ma petite fille. — Weislingen est-il mort? {E^e sonne.) Personne n'entend. Le sommeil leur ferme les oreilles. -^ François est-il mort? — Céiait

tm aàmkbïé garçon* {Elle s^appuie sur la ùMe.) Sickângeal Sîckmgeiiil {Bile s^endorL)

FRANÇOIS ÇapparaU).

hàébSàél

LE HEuaTRiER {sortoiU de dessous le là). Enfin elle dort, elle m'a rendu le temps long.

L*EsmiT DE imAMçons.

' Adélaïde! (H sÀHtnowi.)

ADELAÏDE (s'é^eilliUU).

Je l'ai vu. Il luttait avec les angoisses de la mort. Il m'appelait. Il m'appelait. Ses yeux étaient creux et pleins d*amaur. — Àh ! un meurtrier !

LE UEURTAIEa*

It*«ppèUe pas. Tt appdles la mort L'espiif de la ratfiPM^ 90 permet pa^ qu'on irieue i ton seoottis^

ADELAÏDE

Malbeur! Malheur!

I Allusion à la sentence des francs -juges^ qui, comme on sait; tenaient toujours leurs séances la nuit dans des lieta écQrtéft«

(agg)

Tais- toi. Et si tes actions ne viennent pas comme de hideox fantômes f ^traîner yers fenfer^ lève les yeux vers le ven|j^nr qui est au deli et prie-le de se conforter du sacrifice q;ue je lui apporte.

JklIELAÎlDE.

Laisscrmoi vivre t Que t'ai-je £sût ? — J*einbiasse tes genoux

LE UEUATBIEB (à puH).

Une femme royale ! Quel regard 1 Quelle v^ix ! Dans ses bras, je pourrais , moi misérable , être comme un dieu l Si je la trompais ! — Elle est pourtant en ma puissance t

ADEIi^Q>E.

Il semble ému.

XiÉ HEURtRIEft.

Adélaïde, tu m*as attendri. Veux- tu m^accor^er?... .

, adeuXde.

Quoi?

LE MEUETHICR.

Ce qa^un homme peut demander d'une belle femme ad mi-Geii de la nuit

' ADELAÏDE (à part).

La mesure est comblée. Le vice et la bonté m'embras^

sent comme les flammes de Tenfer avec leurs bras satan!* qnes. J'expie. J*expie. En vain puis ^ je chercher à effacer le crime par le crime, ngnomiuie par rignomime. Le déihiiniieur le ph» effroyable, la mort la plus infamante se moBtrent i mes yeux.

U HEUBIBUOL

Décide -toi.

adsiia!d£ {m^ prédpiUrtiony.

Un rayon de salut ! (EUe va près de son là; il la suit Elle prend un poignard au chet^ei et le frappe!)

LE MEORTRIER.

Perfide»)iisqn*aa bonti (// F étrangle et bd donne m coup de poignard.) Serpent! Mon sang conle ans, et je dois payer ainsi mon fatal désir. Mais je ne snispas le preimier. Dieu ! qui la fis si belle , ne ponvais-ta la (aire bonne!

. Ayant cette catastrophe de l'indigne femme de Weislingen , Goetz a eu à subir quelques-uns des plus douloureux événemens de sa vie : ses/ ennemis ont enfin obtenu un arrêt de l'empereor contre lui; ^quatre cents hommes sont envoyés pour le prendre; il se fortifie dans son château, et &it ayec ses compagnons une longue et courageuse résistance. (Test un beaunet pittoresque tableau que cekd de ce siège, où avec une poignée d'hommes il se jette bardiment au-devant de ses adversaires, et les met es déroute. Cest de son côté une bravoure sans ég^e, et parmi ses compagnons une grande joie et de ^PA£Pj cn^ de victoire; mais ensuite le besoin vient Les provisions sont épuisées : il faut qu^il fonde liùmème des balles, qu il mesure la poudre; il lui reste encore une bouteille de vin; sa femme .Fa flû&< à

(5oi)

part pour liiî ; niais il s'inAgne d*iine telle précaution : la bouteille est partagée entre tous, et chacun boit aux cris de rive Fempereurl rive la liberté!

Puis il est forcé de capituler, il cède, il se rend» sur sa parole d'honneur de chevalier, à Heilbronn. Mais ses ennemis ne sont pas encore saftisfidts : ils veulent lui faire signer un acte contraire à ses principes, et c'est alors qu'arrive cette scène racontée par Im-méme, et si bien dramatbée par Goethe; cette scène, dans laquelle se développe toute sa franchise et l'énergie de son caractère.

(L'hôtçl-de-Tille.)

LES GOUSEULLERS IMPÉRUUX. LE Gtf HMNE. LES CCUI^

SEILLEBS DE HEILBRONN.

vu CONSEILLER DE BEILBROKR.

Kons avons, d'après vos ordres, rassemblé les bourgeois les plus braves et les plus rigourenx. Us sont là tout prêts à s*emparer de Berlichingen an moindre signe.

I7H CONSEILLES IMPERUL.

lïons saurons faire valoir comme il conrient auprès de Sa Majesté Ii^périale votre docilité à smvre ses ordres^ Sont- ce des ouvriers?

LE eONSEILLER DE HEILBaomf.

Des forgerons, charpentiers, tonneliers, tous gens doués d'un bon poignet et d'une bonne poitrine.

LE CONSEaLEà IBIPIÉRIAL,

Bien!

Il attend devant la porte*

LE <;ONSEII£Ea IMPÉEUAI*.

Faitoi-b fsntTf^.

GOTTFRIED

Que Dien vous salue, seigneurs! Que me roéoryo^l

MM eOWWJMSU

DTabord qf e vous sanglez ok yons êtes et devaat fu.

GOTETRIED.

Par ma foi I Je ne vous méconnab pas.

LE CONSEILLER

Vous fidtes votre devoir.

GOTTFacp).

De tout cœur.

LE COKSEILLER.

Aiseytt-vons.

GOTTFfUSDi.

là au-dessous? Je puis rester debout; la seDette porte encore une odeur de pauvres pécheurs , comme toute la salle au reste.

LE CONSEILLES

Eh bien! restez debout.

GOTTFaiEl).

Au fait, s*il vous plaît

LE CONSEILLEB.

Nous procéderons avec ordre.

GOnVJIlEB.

J'en serai très-content 3e voudrais qu'il en eût été toujours ainsi.

ut eOUSEItLEB.

Vous savez comment tous vous Ates remis â discrétion entre nos mains.

GOTTFRIED

Que vonlei^vow me donner si je Fonblie?

LE CONSEILLER

Si je pouvais vous donner la modestie, votre affaire n*en serait que meilleure. <

GormiED.

En vérité, je crois qu'elle est plutôt de nature à me faire alisoudre, qu*à me perdre.

LE SECRÉTAIRE

Dois- je écrire tout cela?

LE CONSEILLER

N'écrivez rien que ce qui appartient au procès.

GOTTFRIED

Par égard pour moi , vous devriez le faire imprimer.

LE CONSEILLER

Vous êtes tombé au pouvoir de l'empereur , qui, au lieu d'agir envers vous avec rigueur, vous a dans sa cléneace donné pour demeure Heilbronn , l'une de ses villes favorites. Yoos vous êtes engagé par serment i vous con*

dilire comint doit le (aire im dieraUer, et attendre ce qui arriverait

GormiED.

Ken ! Et je sais id et f attends.

I£ COKSEILIJEa.

Et nous sommes réanis pour tous apprendre la grice de Sa Majesté. Elle vous pardonne vos entreprises, elle vous exempte

des punitions que vous aviei méritées; tous saurez reconnaître, comme il le faut, une telle ^ce, et vous accepterez Tacte qui va vous être lu.

GOTimiE]).

Je sub comme toujours le fidèle serviteur de Sa Majesté. Mais encore un mot avant que d aller plus Ioûl Oà sont mes gens? Que veut-on faire d*eux?

LE CONSEILLEB.

Cela ne vous regarde pas.

GOTTTBIED.

Eh bien ! que Tempereur s'éloigne aussi de vous, à vous tombez dans Tinfortune! Ik étaient mes compagnons, ib le sont encore. Où les avez-vous conduits ?

LE CONSEILLEB.

Nous ne vous devons i cet égard aucun compte

GOTTFEIED.

Ah ! je ne pensais pas que vous pussiez vous lier pour ne rien faire, rien de ce que vous aviez promis.

LE CONSEILLER

Notre commissiûii est de yovis lire cet acte. Soumettezvous a l'empereur, et vous , trouverez moyen d'implorer aussi la liberté et la vie pour vos compagnons.

OOTTFaiCD.

Voyons votre papier.

LE CONSEILLER

Secrétaire, lisez.

LE «CRETAIRE.

M(N , Gottfried de Berlichingen , je reconnais ouvertement par la présente lettre, que m'étant révolté dernièrement contre Tempereur et contre FEmpire

GOTTFRIED

Cela n*est pas vrai. Je ne suis point un rebelle, je n*ai rien entrepris contre l'empereur, et quant â l'Empire, je n*ai rien à y voir. L'empereur et l'Empire ! Je voudrais qae Sa Majesté retirât son nom de votre mauvaise société. Yons êtes les véritables rebelles, vous qui avec votre orr gneil et votre avarice rongez le panvre peuple sans défense, et vous élevez cbaque jour au-dessus de Sa Majesté même. Voilà ceux qui détruisent les liens établis, et il faut les laisser courir, car le gibet où on les pendrait coûterait trop cher.

LE CONSEILLER

Modérez-Tons et écoutez.

GormocD. Je ne yeux rien écouter de plus. Avancez-vous et ren-

de»noi témoignage. Ai-je jamais lait un seul pas contr» l'empereur, contre la maison d'Autriche ? K'ai-je p» montré par tontes mes actions que je sens mieax tpt personne ce que l'AUemagne doit à ses nufties. et surtout ce que les nobles , chevaliers,

hommes libres, doivent i leur empereur? Je serai» un misérable, à je me laissais jamvs persuader de signet un tel acte.

tk oorotitAitn.

Nons avons des ordres pour vous engager â letee, on poux vous jeter dais la tour.

GOTTFEIStl.

Dans la tour, moi?

LE COHSKITiTiBB.

Là yoM pouires attendre votre sort de U jastîce impériale, M voos ne Tonles pas le soumettre à sa démence,

GOTivnncD.

Dans la tout? Vous dépassez les pouvoirs qne vous atet reçus. Dans la tour? Ce ne peut pas être la volonté de rempeteur. Quoi? Les traîtres me tendent un piège, & m*y attirent avec leur serment, avec leur parole de cfcevalier! Ib me promettent une prison de chevalier, et ensuite Us manq[ueilt à leur promesse.

m coKSOuJUt Mous ne devons aucune fidélité à on voleur.

OOTIFUID*

Si tu ne fortm^pas nmage de l'empereur, que je dois

vénérer même dans la plus sale et la plus indigne copie , je te ferais voir qui doit être celui qui veut m*appeler voleur. J'ai été engagé dans une guerre honorable. Tu pourrais rendre grâce à Dien « et te faire grand aux yeux du monde, si tu avais jamais accompli une action aussi noble que celle qui me retient ici prison-

nier. Enlever i ces coquins de Nuremberg un homme dont ils ont enterré les plus belles années dans un misérable trou; délivrer mon écuyer, voilà pourquoi fai berné ces vauriens. Le pauvre homme ne fait- il pas aussi bien partie de FEmpire que vos électeurs, et l'empereur et TEmpire n'auraient guère pensé â lui sur leur oreiller. Jai étendu le bras pour le sauver^ et fai bien fait. (Le conseiller impérial donne un signe à celui de ffeilbronn^ ^ui tire la sonnette.) Vous m'appelez voleur. Puisse votre postérité de coquins honorables, de £lous aux belles manières, et de coupenn de bourses privilégiés , être détruite jusqu'à son dernier rejeton ! (^Les bourgeois entrent avec des béions à la main et des armes au côté,)

OOTTFEISD.

Que signifie cela?

LE GOnSEILLEa.

Ah ! vous ne voulez pas vous rendre ! Que Ton s'empare de lui !

GOTTFRIED

Est-ce là votre projet? Que celui de vous qui n'est point ttB boeuf de Hongrie, ne se hasarde pas à m'approcber! Il recevra de cette main de fer un soufflet qui pourra lui guérir radicalement les maax de tète, les maux

de dents et tous les antres manx de la terre. (Les bourgeois s* approchent de lui. Il en jette un par terre, arrache les armes de Vautre, Ils se retirent.) Venez. Yenei. G*s^ rait agréable pour moi de faire connaissance ayec Je phs brave d'entre vous.

LE CONSBII.LER.

Rendez-vous.

GOTTFRIED

Avec répée i la main ? Savez-vous qu il ne tient maintenant qu'à moi de jeter bas tous ces chasseurs de lièvres et de conrir en liberté. Mais je veux vous apprendre comment on tient sa parole. Promettez-moi de me donner mic prison comme il en faut une à un chevalier, et je dépose Tépée, et je redeviens captif comme je Tétais auparavant

LE consEELLsa.

Voulez-vous traiter avec l'empereur Fépée i la main?

GOTTFRIED

Dieu m*en garde ! Mais avec vous et votre noble compagnie. Voyez comme ils se sont lavé le visage ! Que leur donnerez -vous pour la peine inutile qu'ils ont prise? Allez y amis, c'est aujourd'-hui jour d'œuvre, et il n j a rien de bon à gagner ici.

LE COKSEILLEB.

Saisissez-le. Votre amour pour l'empereur ne voos donne-t-il donc pas plus de courage?

GOTTFUED.

Pas pins qne l'empereur ne leur donne les emplitres dont ib auraient besoin pour guérir les plaies qne leur coniage leur apporterait

VN HUISSIER

Le gardiea de la tour appeUe ; une troupe de plus de deux cents hommes s*approche de la ville. Ils se sont glissés sans qu'on les voie deirière les coteaux de vignes , et maintenant ils menacent nos murs.

LES CONSEILLEBS DE HEILBBORII.

Malheur i nous! Qu'est-ce que cela peut être?

LE GARDIEN (arrive).

François de Kddngen est à la porte , et vous fait dfare, qu jl a appris comment vous aviez traité indignanent son beau-frère , avec Taide des seigneurs de Heilbronn. Il demande réparation 9 et s*il ne l'obtient pas dans une heure» il incendie la ville et la livre au pillage.

GOTTFRIED

Brave beau -frère!

LE CONSEILLER IMPERIAL

Sortez, Gottfried. (// sort) Qu'y a-t-il â faire?

LES COnSEILLERS DE HEILBROKN.

Oh ! ayez pitié de nous et de notre bourgeoisie. Sickingen est implacable dans sa colère, et ne reculera pas pour accomplir ses menaces,

Gottfried est délivré, il retourne dans son château , mais sous la condition d'y rester tranquille; cette inactivité l'afflige, l'ennui lui pèse. Gœthe lui &it alors écrire ses mémoires, bien qu'il ne les écrivît qu'après sa captivité d'Augsbourg; mais pour dra-

(3io)

matîser son œuvre il était forcé de rapprocher lei événemens et de faire mourir son héros qudipies années plus tôt et autrement que l'histoire ne le raconte La guerre des paysans^ éclate, terrible» sanguinaire 9 implacable. Gœtz y est entraîné de vive force, il a honte de ses soldats, il maudit leurs excès de vengeance; mais il est cependant obligé de les smvre. On le fait prisonnier, on le jette dans un cachot, et c'est là qu'il languit, s'affaisse, tombe malade, et que nous le retrouvons non plus comme nous Tavons connu, si brave, si jeune, si résolu; mais fiable, souffrant» découragé et prêt k rendre le dernier soupir.

(Un petit iardin dans rintérienr de la prison.} GOTTFRIED. ELISABETH. MARIA. LERSEN.

GOTTFaiED.

Portez-moi sous cet arbre, afin que je puisse encore respirer ie tous mes poumons l'air de la liberté et moarir.

EUSÂBETH.

Yeux-tn que Lersen aille chercher ton fils dans le dottie, afin que tu puisses le voir et le bénir encore une fois?

GOTTFBIED.

Laisse-le. Il est meilleur que moi, il n*a pas besoin de ma bénédiction. Le jour de notre mariage, Elisabeth, je ne pensais pas

que je dusse mourir ainsi. Mon vieux père nous bénit , et une postérité de braves et de nobles fils semblait sortir de sa prière. Dieu ne Ta pas entendu, je suis le dernier. *— Lersen , ton visage me réjouit fivs à Th/eure de la mort que dans le tumulte du combat Mors

(5ii)

iDon esprit conduisait le tien, loaintenant c est toi qui me sers d'appoL — Si du moins je ponyais voir encore une fois George et me réchauffer à son regard I -—Vous baisser les yeux et vous pleurez. •— li est mort '— George est mort —Meurs aussi, Gottfried. Tn as survécu aux cœurs nobles, tu as survécu à toi-même. -— Comment donc estil mort? — A-t-il été pris parmi les incendiaires et condamné au supplice?

ÉUSABETH.

Kom, il a été tué près de MUtenberg; il dtfendit sa liberté comme un lion.

GormiED.

Dieu soit loué! Sa mort fut une récompen^. Il n'j avait pas sous le soleil un bomme plus brave et meilleur. — A prèent laisse mon ame s*en aller. — > Pauvre femme. Je t'abandonne dans un monde qui ne vaut rien. •— Lersen, ne la délaissez pas. •— Fermez vos conirs avec plus de soin que vos portes. Voici venir en toute liberté les temps de tiabison. Les faibles goi^vemeront par la ruse, les braves tomberont dans lés filets que la lâcheté leur aura tendus. Marie, que INen te rende ton époux I Pnisset-il ne pas tombcir aussi bas qv'il est paonté bant I Selbiz est mort, et le

bon empereur, et mon George. -^ Donner moi un verre d*ean. — Air céleste 1 -— liberté — liberté ! (// meurt)

iUSAMÊTB.

Oh ! qoe je m*en aille lâ-haut, li-hant auprès de toi. Le monde est une prison.

(5ia)

I£B8EN

Malbeur â la postérité qui ne saura pas te compraidrt

Taî Élit cette analyse d'après le premier travail.de Gœthe ; le second est, comme je l'ai dit , plus étroitement lié dans toutes ses parties, plus compacte. Le poète, pour se conformer aux exigences du théitre, •a dû en retrancher beaucoup de choses très-lHen placées dans sa première composition. Cest ainsi qu'il a ÊJlu supprimer le développement de caractère d'Adelaide et de Weislingen , pour mieux concentrer l'attendon sur celui de Gœtz. On ne retrouve pas non plus dans cette seconde œuvre, ni. la jolie scène où le fils de Gottfried s'entretient si naïvement avec sa mère et sa tante, ni celle du diner cheiVëvèque de Bamberg, où apparaît le savant Oleaiius, ni l'amour de Sickingen pour Adélaïde La scène du tribunal secret est aussi changée, aussi ce qui a rapport au pacte de Gœtz avec les paysans.

Le drame porté sans doute un t:aractère mieux arrêté : les événemens y sont mieux rejoints et condensés, les personnages y sont placés plus en relief; mais pour mon compte je relirai tou-

jours de préférence le premier essai de Gœtz , où il y a plus d'espace, de mouvement, de fraîcheur.

L'étude du quinzième siècle avait amené Goethe à écrire Berlichingen , celle du seizième l'amena à écrire Egmont Les deux drames peuvent être mis, pour pendans, l'un auprès de l'autre; les deux héros peuvent se rapprocher sans se nuire. L'un est plus mâle, plus hardi, plus naïvement dépeint; l'autre, qui a vécu dans une position plus élevée, a déjà respiré l'air de la cour , et porte avec son attitude guerrière, les manières du beau monde. Là est l'intérieur de &mille simple et rustique : la femme qui descend à la cave, et prépare elle-même le repas de son mari; l'homme, qui est plutôt le compagnon que le chef de ses soldats, qui s'élance, son épée à la main, et s'en va partout où l'appellent l'intérêt d un ami, la défense d'un de ses serviteurs, une réparation à faire, une vengeance à exercer. Ici, est le château pompeux, les réunions cérémonieuses, le grand seigneur, chefd'armée,rhommequi marche presque immédiatement après son roi, et trouve autour de lui beaucoup de subalternes et peu d'égaux, Gœtz est le représentant d'un siècle encore grossier, qui s'éteint avec son ignorance, ses préjugés, ses vertus franches et sa mâle bravoure. Egmont est le représentant du nouveau siècle qui lui succède, de Ja nouvelle génération, qui s'élève avec d'autres rayons de lumières, avec le raisonnement, mis à la place de la foi aveugle : les tentatives de l'esprit ^uruiontant celles de la force physique, et les con-

quélet de la civilisation qui se développe, grandit, et aplanit sous son niveau les aspérités des antra siècles , aussi bien les dehors £irouches du crime que l'empreinte éner^que de la vertu, afin que rien ne gène plus l'harmonieuse symétrie de la société, que l'égalité des hommes s'opère par ramformité des caractères,

et que les guerres religieuses se terminent par l'assoupissement et l'indifférence.

La même distance et le même rapport qui eristent entre Gœtzde Berlichingen et Egmont, existent «nan entre les guerres de rébellion auxquelles tous deux ont pris part.

En Allemagne, au commencement du seiaème siècle, voici la révolte des paysans, brutale, craeDe, aveugle, juste dans son indignation, déplorable dans ses excès; la révolte qui se lève pour apaiser sa soif de vengeance , qui promène dans toute la contrée l'incendie et la désolation ; la révolte qui saccage les châteaux pour acquitter le prix de quelques corvées, égorge ses maîtres pour laver ime injure, s'avance aux cris de religion et de liberté, et ne connaît ni la religion ni la liberté. Un théolog^ fmatique, un aubergiste ignorant et quelques antres hommes du même genre, devaient en être les maîtres volontaires, et le brave et généreux Goeu de Berfidûageot la vicdme.

En Hollande, quarante ans plus tard, la révolte lève aussi la tète et s'avance, les armes a la main; mai»

qtidle révolte I])<^ hommes blessés dans leurs droits les plus chers, une bourgeoisie qui réclame ses pri* viléges, des villes qui veulent faire respecter leurs franchises , un peuple qui se soulève pour garder sa croyance, pour se défendre contre les mains sanglantes sous lesquelles il est tombé, pour venger sa nationalité d'un joug despotique et étranger. Cette révolte est grande, noble; l'histoire en retrace avec majesté les efforts, et la civilisation moderne doit l'applaudir. Aussi, voyez comme elle est calme et reposée I comme elle garde long*temps sa patience, et puis comme elle s'avance degrés par degrés , non pas pour escalader follement

les obstacles qu'elle rencontre; mais pour les renverser l'un après l'autre , et parvenir ainsi, avec plus de lenteur, mais plus de sûreté, à son but C'est la rébellion de l'esprit contre les honteux préjugés qui l'ont tenu long-temps enchaîné j c'est le premier effort de la nouvelle ère sociale, qui se débarrasse de ses langes; c'est le triomphe long-temps disputé, mais non moins éclatant, de la liberté de conscience, sur l'intolérance farouche; la victoire de quelques millions d'hommes sur les Auîo-^O'fi du duc d'Âlbe, le £inatisme de Philippe II , ^ les bulles de la papauté.

La révolution des Pays-Bas a de puissans adversaires , mais elle se rattache aussi à de grands chefs : le courageux Horn , le brave Egmont , le sage et clairvoyant Guillaume de Nassau. Aucun des trois n'en-

courage pouriant et ne fomente la révolte. Us lâchent au contraire de la réprimer : ils veulent que Ton sévisse contre tous les agitateurs, n^importe qu'ils soient belges, flamands ou espagnols. Mais en défendant les intérêts de leur nation au conseil de la régente, ils attaquaient par là même le gouvemonent cruel et arbitraire de Philippe II; ils agissaient d'après leur cœur et leur conscience. Quoique placés dans une haute position, ils sentaient les misères du peuple; quoique catholiques, ils ne pouvaient approuver l'intolérance odieuse de l'Espagne envers les protestans. Ils étaient d'abord les fidèles conseillers du roi, et sans doute les plus fermes appuis de son pouvoir dans les Pays-Bas. La grande faute du roi fut de s'irriter de leurs sages observations, et de prendre pour un acte de rébellion des avis peu flatteurs , sans doute , pour l'oreille d'an monarque , mais des avis nécessaires et complètement appropriés aux circonstances. Le peuple gagna cet appui que le souverain perdait Sans réclamer de ces trois

hommes une intervention immédiate, il savait cependant qu'il pouvait compter sur leur sympathie, et au besoin sur leur dévouement, et il agissait avec plus de fermeté et de hardiesse. Les corporations d'ouvriers se liguaient entre elles; les nobles, qu'un courtisan espagnol avait traités de gueux , se li* guaient aussi, et prenaient pour mot de ralliement Tinsulte ridicule de l'Espagnol, et pour emblème

une besace avec deux mains entrelacées. Ainsi marchait pas à pas cette révolution, dans laquelle Philippe, trompé par de perfides conseils, égaré |)ar son &natisme , eut l'art de jeter tout ce qui pou*vait lui donner plus de consistance, sans prendre aucune mesure capable de la réprimer. La dernière Êiuie et la plus grande de toutes , fiit de remplacer dans le gouvernement des Pays-Bas l'archiduchesse de Panne, qui avait du moins de bonnes intentions, par le duc d'Albe, qui ne voulait obéir qu'à sa colère et à son &natisme. Le duc d'Albe traversa les Pays- Bas comme un fléau. Dans toutes les villes et sur toutes les places les gibets furent dressés, les bûchers allumés, les têtes les plus nobles comme les plus obscures tombèrent sur FéchaËiud. On tuait et Ion brûlait au nom du roi et de la religion : deux grandes raisons pour se montrer cruel a plaisir ; par la première on gagnait la fiiveur du monarque; par la seconde, les éloges des moines et les récompenses du ciel, sans compter que les biens des condamnés étaient confisqués au profit du roi et de ses fidèles serviteurs.

Le duc d'Albe promena ainsi sur toute la contrée sa fkux sanglante, il ne songeait pas tant à apaiser la révolte qu'à écraser les révoltés , et quand on lui représentait les conséquences que de telles mesures pouvaient avoir , il répondait avec sa croyance stupi^e d'inquisiteur : il vaut mieux que le roi d'Efr-

pagne'perde les Pays-Bas que de régner sur un peuple hérétique. Au dire de quelques historiens , dix-huit mille hommes tombèrent yictimea de ces atroces jugemens; et les massacres en Flandre, ei le pillage d'Anvers, et partout les exactions, les violences et l'arbitraire marquèrent d'un sceau d'ignomime ineffeçable le gouvernement du séide. Après quoi, ayant réduit, par la misère, la douleur et la consteniadoo ces belles provinces au silence, il crut n'avoir plus rien à Êdre qu'à recueillir le fruit de sa noUe mis* sion, et il se fit ériger une statue, pour laqudkil se trouva encore une tête qui osa concevoir, et uae main qui osa écrire cette inscription :

<c Albe, le plus fidèle serviteur du meUIeor des rois, a réduit au néant la révolte, écrasé les rebelles, rétabli la religion , exercé la justice et afifermi la paix dans le pays. "

Mais cette paix n'était qu'un moment de stupeur, pendant lequel même la révolution commencée ne cessa pas de jeter plus avant ses racines : les conjurations n'avaient pas encore été dissoutes ; le Uen secret qui unissait tous les esprits dans un même besoin de liberté, existait plus fort que jamais; et quand les nobles têtes de Horn et d'Egmont forent tombées sous la hache du bourreau, il restait aux Pays-Bas Guillaume de Nassau, dont les efforts persévérons amenèrent au secours de sa malheureuse nation les forces d'une puissance étrangère. Une fois

l'heure de la consternation passée , la révolte se releva (Fautant plus hardie qu'elle n'avait rien de plus effinajant à craindre que ce qu'eUe avait déjà éprouvé, d'autant plus terrîMe qu'elle avait beaucoup à venger. Aibe lui-même fut forcé de ployer la tète devant elle, et Juan d'Autriche , et Maximilien , et le duc d'Anjou ; adversaires et partisans, elle maîtrisa tout , jusqu'à ce qu'elle eût

fait de la Hollande un État libre, du prince d^Orange un Stadihouder, et que le roi d'Espagne dût renoncer à jamais à cette belle portion d'héritage que lui avait léguée son père.

Dans son drame d'Egmont, Goethe est resté fidèle aux principaux faiu de l'histoire : Marguerite de Parme, le duc d'Albe, le prince d'Orange scmt trèsbien oaractérisés, et les conversations des bourgeois de Bruxdles, auxquelles le poète nous fidt assister, retracent d'une manière vraie et pittoresque les prin*^ cîpaux événemens et l'état de trouble et d'agitation dans lequel se trouvait alors le pays.

Mais je ne sais pourquoi il ne prononce pas une seule fois le nom de Horn , qui prit cependant une part importante aux conseils de la régente, et qui paya aussi de sa tête sa loyauté et sa franchise. Et je trouve auasi que le poète a peint Egmont autrement que l'histoire nous le r^résente. Egmont ne fui pas le héros de la révolution des Pays-Bas ; il en fut le martyr ; ce qui en t^nps de révolution n'est pas la même chose. De tous les nobles appelés à donner

leur avis dans le maniement des affaires publiques « Egmont était peut*étre l'un des plus dévoués au roi d'Espagne. En 1 565 il fit un voyage à Madrid» chargé de représenter à Philippe les giiefs de la noblesse des Pays-Bas, et lorsqu'il en revint, on l'accusa de s'être laissé séduire par un présent de 50,ooo florins et par la promesse que le roi lui avait faite en outre de s'occuper de l'établissement de ses filles.

En 1^66, après les premiers troubles d'Anvers, les nobles se réunissent à Dendremonde, pour délibérer sur la situation fâcheuse du pays : Mondgay apporte des lettres qui prouvent que

toutes les promesses de Philippe II sont fausses, et que l'on ne peut nullement se fier à ses intentions ^ Louis de Nassau ^ le frère de Guillaume, veut que l'on arbore ouvertement l'étendard de la révolte; mais Egmont se lève aussitôt, et déclare que Le roi a r^son d'être mécontent, et que l'on doit chercher par tous les moyens possibles à se réconcilier avec lui et à maintenir la paix. Pour moi, dit-il, je veux lui rester fidèle, gagner sa faveur par la répression de la révolte, et me fier à sa reconnaissance, à ^a justice, à sa bonté. ^

Enfin en 1 567 , lorsque le prince d'Orange se réqr nit avec E^ont dans le village de Willebroc, et l'engagea à fuir , à ne pas attendre l'arrivée du doc

.1 F. De Ranmer, Hisloire d'Europe, 5.* partie, pag. 53.

d^Àlbe,figinom lui répondit: nous n'avons pas seule-ment rendu au roi de grands services dans les temps passés; mais nous avons encore arrêté Témeute parmi les perturbateurs, et acquis par là de grands droijls à sa reconnaissance. Et pourquoi donc moi, qui n'ai rien à me reprocher , abandonnerais-je ma femme et mes enfitns, et m'^i irais^je errer en fugitif à là merci de la co-omiisération ?

Les instances du prince d'Orange furent inutiles, et l'un et l'autre se séparèrent en pleurant, pour ne plus se revoir. Egmont alla un des premiers au* devant du duc d'Albe, et l'on sait comment il fut récompensé de sa fidélité.

Gœthe a fidt disparaître aussi de son drame tout

ce qui a rapport au procès jd'Egmont et de Hom, et

la défense de ces deux hommes pouvait produire

cependant une scène intéressante. Tous les. deux furent amenés de Gand à Bruxelles : le premier avait à répondre à quatre-vingt-huit points d'accusation, le second à quatre-vingt-six; ils demandèreût, en leur quaUté de chevaliers de la toison d'or, à être jugés par leurs pairs, et l'empereur Màxîhiilien inter-- céda lai-mëme pour que ce droit ne leur (ài pas enlevé; mais ni les prières de l'empereur, ni celles de la noblesse ne purent surmonter le sentiment de cruauté aveugle de Philippe II et du duc d'Albe.

Le 4 Juin 1 568 ils furent condamnés à mort comme liéréti({ues etcoupabjks de rél^ellion. Ce que je repro-

cherads le plus à Gœihe , c'est d'avoir altéré les cîrconslan-cesde cette mort, racontée avec tant de noblesse et de simplicité par les historiens; c'est d'avoir enlevé à E^ont sa femme et ses otize enfkns , ks plus grands liens qui le rattachent à la vie , pour les remplacer par l'amour d'une jeune fille. (^)

< Quand l'épouse d'Egmont (dit un historien que nous avons déjà plusieurs fois cité, M. de Raumer), la noble Sabina, la sœur de l'électeur du Pslatînat, Frédéric III , eut appris la condamna-tion de son mari, elle vint se jeter aux genoux du duc d'Asie, en implorant sa grâce. Allez, lui répmidit cebd-â avec une atroce équivoque , demain votre mari sortin de prbon.

« Puis il fit appeler l'évêqued'Ypres et Juî ordonna de préparer Egmont et Hom à mourir; et ak>rs l'évéque, saisi de ëompassibn, se jeta encore a ses pieds et le supplia de lui accorder la grâce des deux nobles condamnés^, ou tout au moins de surseoir à leur exëcutioit; m(iis>le duc lui commanda en colère d'aller remplir ses fonctions. A minuit l'évèquc entra dans la prison où étaient renfermés Hom et Egmont, et leur lut le jugement qui les condamnait à la peine capitale. Egmont parut d'abord éuange* ment surpris d'une telle issue de son procès; mus . quand il apprit qu'il n'y avait plus d'espérance à concevoir, il tourna ses^ieoséês vers Dieu, se contessa et communia. Ce quij'iifceupait beaucoup, c était

le souvenir de sa femme et de Bes enfiins (il avait trois fils et huit filles), et il voulut employer le peu de temps qui lui restait à écrire au roi t « J'ai reçu cette nuit, lui dit-il, le jugement que votre majesté a prcmoncé sur moi , et je l'accepte avec la résignation que Dieu me donne dans sa bonté. Il est vrai cependant que je n'ai jamais rien pensé et rien fait qui pût être opposé à votre majesté ou à mon devoir. Si au milieu de nos temps de trouble mes actions ont pu vous apparaître sous un autre joui, c'est l'effet de ces fôcheuses circonstances , non point de mon infidélité ou de mon mauvais vouloir ; si pourtant j'ai offensé de quelque manière votre majesté, je la prie de me pardonner et d'avoir , par égard pour mes autres services , pitié de ma malheureuse femme, de mes enfâns innocens et de mes pauvres serviteurs. Comme c'est là ma dernière prière, j'ose espérer qu'elle ne sera pas sans firuit, et dans cette confiance je me recommande à la grâce de Dieu. Bruxelles, 5 Juin i568. De votre majesté le trèshumble et dévoué serviteur et sujet, préparé à mourir : Laraoral d'Egmont. ^'

<(Le lendemain à onze heures, après que les portes de la ville eurent été fermées , et défense faite aux bourgeois de sortir de leurs maisons, les soldats espagnols vinrent prendre Egmont pour le conduire au supplice» Il demanda encore si sa grâce ne lui était pas accordée y et quand on lui eut répondu que non,

(5a4) il s'agenouilla pour prier. Après ces mots : Seigneur, je remets mon ame entre tes mains , sa tdie tomba* et ensuite celle de Hom. La douleur des citoyens fut sans bornes, et les soldats espagnols même ne purent s'empèeher de pleurer. On regarda comme des reliques des mouchoirs trempés dans le sang des deux victimes, et on alla en pèlerinage \îsîler Içur tombeau, comme on le fait pour de saints martyrs. »

Je ifTois <}onc, après avoir étudié à plnâears sources la vie d'Egmont, que Ion pouvait tirer de son caractère, de ses relations de fiimille, de son jugement et de sa mort, tels que Thistoire nous les rapporte, le sujet d'un drame plus simple, plus vrai, et non moins majestueux et pathétique que tout ce que l'imagination du poète peut inventer. Cest du reéte une observation que l'on pourrait appliquer ala plupart des sujets historiques transportés jusqu'àpré* sent sur la scène. L'histoire est toujours grande : les hommes tels qu'ils ont été,, les événemens teb quîls se sont passés, offrent toujours plus de vie, de variété, d'intérêt véritable que des créations imag^ires. Le poète veut restreindre les faits pour les rendre plus çaillans, et il les rapetisse^ il songe à les embellir, et il les farde; il veut créer des cai^actères, et il ne s'aperçoit pas que les caractères vrais et éner^ques sont là dépeints par les faits , beaucoup mieux qu'il ne pourrait jamais se les figurer. Et il ne faut pas

croire que ce serait pour le poêle une œuvre dé sî peu de valeur de se tenir aussi scrupuleusement attaché k rhistoirç ; ce serait au contraire l'œuvre la plus difficile, la plus digne d'occuper l'homme de génie, et de là vient sans doute que beaucoup d'écri* vains trouvent plus commode d'arranger l'histoire d'après leur fantaisie, de même que certains peintres aiment mieux se faire une nature idéale que de peindre fid^ement la belle et simple nature.^

Gœthe a compris Egmont autrement que lliistoire ne le représente, il Va agrandi et élevé, il en a &it, comme l'a très-bien dit un critique, M. Stapffer, l'idéal de la vie humaine. Egmont n'est plus Phomme marié ^ le père de onze enians, qui songe à la carrière de ses fih et à l'établissement de ses filles; le grand seigneur, qui a une part d'équité trop grande pour mal juger la cause du peuple, mais qui en même temps se laisse éblouir par quelques paroles flatteuses de son roi. Cest le jeune homme beau et hardi , également .prêt à se battre et à courir au bal , passant à travers la vie avec légèreté et insouciance , étonnant^ le grand monde par son luxe, et subjuguant les pauvres bourgeois par son affabilité; c'est le héros de Gravelines, dont le peuple raconte avec enthousiasme les hauts

1 Un Allemand a dit t L*hiAtoire est le grand arbre sur lequel mûrissent les fruits de rhumanitë. Chaque feuille de cet arbre est un fait, chaque branche unt tribu, cliaque ra^ meau une nation.

f^iis, et que les jeunes filles ne ref^rdent pas sans admirer sa bonne grâce et son air martiaL La nais^* sance lui a donné ses distinctions , k fortune lui a livré ses trésors, la gloire Ta couronné de ses Janriers: tous les prestiges l'environnent, tout ce dont la vanité et Fambition peuvent se repaitre, ille possède. Et quand

il a tout le)Our porté son nom briOant de par le monde, appliqué son esprit aux affaires dont le charge la régente, ou promené sa gûte de fête en fête, il va se reposer le soir dans une humble demeure auprès d'une jeime fille qu'il aime. Oh! c'est un délicieux tableau que ce rapprochement du grand seigneur et d'une jpauvré ouvrière, cet homme qui s'en vient, comme fatigué de toutes ces ÛHàUSf pencher sa tête sur des genoux qui la soudemient; oette vie de cour, qui se repose dans ime modeste chambre bourgeoise; cet Egmont, ce êlvotî de \a régente, ce bel Egmpnt, de toutes parts recherché, vanté, admiré, qui s'échappe de son palais, se glisse dans une allée obscure, entre, à la lueur d'une lampe, dans h chambre où Clajra l'attend , et là jette à pkn sir toute la gène qui le fatigue, tous ses titres, tOQt son rang, pour n'être rien qu'un bon et franc jcone homme, pour trouver un regard qui lui sourit, mie main qui serre sa main. Et cette Clara, quelle douce et naïve création ! Comme elle aime son Egmont, comme elle est ^ère d'entendre parler de lui, de le voir passer, et de se dire : c'est cet Egmont qui est

le mîen. Poiu: elle, Egmont est le monde entier, il n'y a rien au-^là : c'est l'amour de la jeoiie fille dans toute sa fraîcheur, c'est l'abandon d'une ame neuve et candide avec tout son dévouement ; rien de recherché, rien de contraint; ce qu'elle dit, on sent qu'elle doit le dire, on la suit dans ses mouvemens de joie y dans ses craintes et ses transports d'ivresse, et chacun de ces mouvemens porte en soi une grâce bfinie,car il ^ient du cœur, il est vrai. On sourit delà voir souriret on s'amuse de sa naïveté; pauvre Clara ! on pleure aussi des pleurs qu'elle répend , et du désespoir qui s'empare d'elle.

Je ne puis résister au plaisir de citer, au moins en partie, cette charmante scène où elle s'entretient avec sa mère en attendant E^ont

CLABA.

Ah! quel homme! Toutes Içs province^ ladorent, et ne devrais -je pas être dans ses bras la créature la plus heureuse du monde?

LA Miafi.

Et que seri-ce pour Ta venir P

CLARA

Oh! je demande seulement s*il m'aime! s il m'aime? £$l*ce une question f

LA BIÈRE

On n*a que des angoisses à attendre de ses enfans. Cela a'ira pas bien j tu as fait ton malheur et le mien aussi.

CLAEA.

Vous me kdssies pourtant plus libre au commeacenteiit ?

LA MEBB.

Malheureusement fêtais trop bonne ; je sais toufoms trop bonne.

CLARA

Lorsque Egmont passait et que je courais à la fentoe, m'adres-siei-yous aucun reproche? Vous-même vous veniez vous mettre à la fenêtre i cèté de moi. Et s*il lerait les yeux 9 me souriait» me

saluait, le trouvies-vous maorlbf Ne vous regardiez- vous pas comme honorée dans votre iillef

LA BIÈRE

Fais -moi encore des reproches.

CLARA {ai^ec émotion).

Et quand il revint plus souvent dans h me, nous savions que c'était à cause de moi , et alors ne le remarques^vous pas avec une secrète joie T Ne me repoussies-vous pas alors quand je Tattendais cachée derrière les carreaux î

LA MÈRE

Pouvais- je penser que cela irait si loin?

CLARA

Et lorsqu'un soir il vml ici nous surprendre , enydeppé dans son manteau, qui s'occupa de le recevoir, tandis que je restais sur ma chaise pétrifiée d'étonnement ?

LA MÈRE

Devais-je croire que ce malheureux amour entrainenît

(3^9) si promptement la sage Clara ? Et maintenant il iant que je supporte de yoir ma fille

CLARA {apec des sanglots).

I Ma mère, vous le voolez-donc ! Vous vous faites un plaisir de mé tourmenter.

LA miaB.

Pleure encore^ rends-moi plus malheureuse encore par ta tristesse. N'est-ce déjà pas un assez grand chagrin pour moi de voir ma fille déshonorée?

CLAKA {se levant froidemeni).

Déshonorée! La bien-aiméed*Egmont déshonorée! Quelle fille de roi n'enyierait pas à la pauyre Qara une place dans ce coeur-là? o ma mère! ma mère! autrefois vous ne parliez pas ainsi. Ma mère, soyez bonne — quoi que le peuple pense, <^oi que les yoisins murmurent — cette chambre , cette petite maison est un paradis depuis que Tamour d'Egmont l'habite.

LA MERE

On doit le voir avec joie, c'est viai. Il e3t toujours si amical, si ouvert !

CLARA

II n'j a pas nnevdne fausse en lui. Voyez, ma mère, ef c'est le grand Egmont ! Et quand il vient aiq>rès de moi , il est si simple et si prévenant ! Il voudrait tant me cacher son rang et sa bravoure ! Il est si occupé de moij^ je ne puis voir en lui que l'homme, Tamii l'amant!

LA MÈRE

Vient -il aujourdliai?

CLARA

Ne mWez-vous pas vue coiirir souvent i la fenêtre? N*ayefr>vous pas remarqué comme féconte lorscpion ùdt du brait à la porte ? Qnand même je sais qa*il ne ^ent pas avant la nuit, je l'attends pourtant dès le matin i chaque minute Àh ! si seulement j'étab un écuyer el 4pB je pusse le suivre à la cour et partout! Je pourrais porter son étendard i la bataille.

LA HÈRE

Tu as toujours été une drôle d'enfant , tantôl folle, tantôt pensive. Ne veux-tu pas devenir un peu mcilleore?

CLARA

Peut-être, ma mère, quand j'aurai de romul— Vu» songe , hier ses gens passaient et chantaient une dmioa d*éloges sur lui. Du moins son nom était dans cette diur son y le reste je n'ai pas pu le comprendre. Le cœoi me battait si fort!.... Je les aurais volontiers appelés, si je n avais pas eu honte.

LA MÈRE

Prends donc garde. Ta vivacité perd font. Tu te Irahis ouvertement devant le inonde. L'antre jour, che ton consin y quand tu aperçus la gravure sur bois avec Yttf^i- ^tion qui j'accompagne , tu te mis i crier si haut : U comte Egmont ! Mol je devins rouge comme le feu,

CLARA

Ne devais -je pas crier? Cétait la bataille de Grave* . lines : je trouve au-dessus de rimage, E, et dans le texte on lit : u Le comte Egmont eut son cheval tué sous lui. ** Je fiis d'abord toute saisie, et ensuite il me fallut rire de cette gravure» x)ù Egmont s'élève

aussi haut que la tour de Gravelines» à c6té des vaisseaux anglais.

Cest aussi une jolie scène que celle où Egmont arrive chez la jeune fille avec son costume de grand d'Espagne, son collier de la toison d'or et ses armes biillantes. Clara s'arrête devant lui, et le questionne sur ce qui lui est arrivé, et s'approche pour toucher ses riches vétemens, et le regarde avec nffie curiosité d'enfant.

« Laisse -moi t'embrasser, s'écrie-t-elle, laisse-moi voir dans tes yeux; tout est là pour moi; la consolation et l'espérance, la joie et le chagrin. Dis -moi, dis- moi, car je ne puis le comprendre, es*- tu Egmont? Le comte Egmont ? Ce grand Egmont qui fait tant de bruit , dont les journaux parlent et auquel les provinces s'attachent.

EGMONT

Non, Clara, je ne le suis pas.

CI<ARA

Connnent ?

EGMONT

Vois- tu, Qara — laisse-moi m'asseoir. {Il s'assied^ elle s'agenouille devant lui y croise ses bras sur sa poitrine

el le regarde.) Cet Egmont dont tu parles , est nu homme chagrin 9 cérémonieux^ froid, qui doit avoir tantôt cette figure, tantôt celle-là. Il est tourmenté» méconnu, enn barrasse, tandis

qu'on le croit satisfait et heureox. II est aimé d'un peuple qui ne sait ce qu'il veut ; adulé par une foule avec laquelle il ne faut rien entreprendre; environné d'amis auxquels il n'ose s'épancher; observé par des hommes qui voudraient par tous les moyens possibles se mettre â son niveau; travaillant avec peine, souvent sans bnt, presque toujours sans récompense. O laissemoi taire ce qu'il éprouve , et comment se soutient son courage. Mais cet homme, Clara, qui est tranquille, ouvert, heureux, aimé et connu de cet excellent caia qu'il connaît aussi , qu'il presse avec confiance et amour contre le sien. Cet homme-là, c'est ton Egmont.

diABA.

O laisse-moi mourir ! Le monde n'a point de joie après celle-là.

Â côté de cet amour si frais et si entier de Clara, il faut voir comment se place l'amour timide, souffrant et résigné de Brackenburg; ce pauvre ouvrier qui la suit avec une sorte d'adoration , et dont elle ne peut payer l'ardent dévouement que par une tendre amitié.

Egmont, après l'arrivée du duc d'Albe, a continué à vivre comme par le passé : n'ayant rien a se reprocher , il ne ressent aucune crainte et ne prend aucune précaution; c'est toujours la même existence

généreuse) noble, mais insoucieuse et étourdie. Le duc d'Âlbe le Ëdt arrêter, et, seul dans la prison où on le jette^ Theureux Egmont emporte avec lui le souvenir du destin riant qui l'a protégé jusque-là, et rêve encore ou que le roi ne voudra jamais le condamner ou que le peuple se soulèvera pour le délivrer. Son entretien avec le duc d'Albe est admir rable par les idées franches

et élevées» qu'il exprime sur la liberté et le -droit des peuples, par sa contenance ferme en face de son juge et de son bourreau, par la grandeur d'ame qu'il développe. Son entretien avec Ferdinand, le fils naturel du duc d'Albe, n'est pas moinç remarquable, car il fait très-bien ressortir la position misérable de l'homme qui gagne par une lâche soumission le rang qu'il occupe dans la soâété, à côfl de celui qui tombe dignement pour ne pas mentir à sa conscience; l'esclavage honteux du courtisan qui doit obéir aux passions des autres, à côté de cette mâle liberté que l'homme de cœur emporte jusque dans les fers.

Cependant Clara apprend par la rumeur publique l'arrestation d'Egmont, et alprs voilà cette jeune fiUe, jusque-là timide, jusque-là renfermée dans sa maison, qui devient forte et héroïque, s'élance, malgré' les dangers, au milieu de la foule, brave les satellites du duc d'Albe, insulte à l'apathie du peuple, lui reproche sa lâcheté, le provoque à la révolte. Puis, ne pouvant soulever comme elle le voudrait dans son déses-

poir, ces hommes que la crainte paralyse , ne pouvant plus sauver elle-même son bien-aimé, et apprenant que n^n ne le sauvera de la MDgeance de ses ennemis , elle rentre chez elle avec son fidèle Brackenburg, qui tente en vain de la détourner de sa funeste résolution; rien ne la retient plus dans ce monde : elle s'empoisonne. Egmont, qui songe à elle dans sa prison, larecommande encore à Ferdinand , lorsqu'elle est déjà allée l'attendre dans une autre vie.

Pour lui, il meurt ea héros; la liberté lui apparaît dans son sommeil; son dernier rêve lui présage le bonheur de sa patrie, et le tambour qui vient le réveiller à l'heure de Pexécution, lui rap-

pelle seulement celui qu'il entendait .sur le champ de bataille où il remportait la victoire.

IPHIGÉNIE EN TAURIDB.

LE TASSE

Cke pik si spera^ éche iaiiemia ornait Dopo trioufo e pat ma Sêi qai restmaù ail aima

Lmtto e iamemti et iagrimosi lai.

Cke pia gioça amicitia o §io9a amore Ahi tagrime / alki Joiore f

TœQ. Tamo.

Tiâf eaitd me mai — aai whj?

DmoK.

S'il y avait une langue humaine capable de rendre b noble simplicité de la plastique ancienne, la grâce reli^euse d'un carton de Raphad, le charme d'une muâqae de maître douce, grave, attendrissante, sagement mesurée, il &udrait l'employer pour parler de ces deux pièces de Goethe : Iphigénie et le Tasse.

Goethe n'a fait que sept drames, et chacun de ces sept drames porte un cadbet particulier, appartient à un genre distinct Et comme ce sont tout autant de créations sorties jeunes et fraîches de la pensée du poète, ce sont aussi autant de modèles jetés dans le monde littéraire, autant d'oeuvres qui ouvrent une nouvelle barrière, indiquent une nouvelle voi^. Tfous l'avons vu embrasser le drame au-

dacieux de Faust , peser dans sa puissante main les mystères de la vie humaine , la croyance des deux mondes, le génie des deux religions. Nous l'avons vu dans Gcetz de Berlichingen et dans Egmonc se jeter au milieu des événemens populaires, peindre des caractères rudes et énergiques, des pasâons ardentes, mais grossières; tracer d'une main également ferme, et la loyauté chevaleresque, et la trahison lâche ; et Tame confiante et généreuse du héros, et la haine aveugle du Ëinatisme.

Maintenant l'écrit qui a préside à la compoàtion de ces drames ^ se recueille, se repose, s'aplanit. On dirait d'une source d'eau qui s'épure et ne garde que son onde d'argent et son gazouiUemeDC; on dirait d'un ciel qui laisse l'un après l'autre tomber tous ses nuages, pour reprendre sa sur&ce bleoe et sans tache. La pensée est élevée, trop haut, mâs elle marche majestueusement dans ces hautes répons et ne retombe pas plus bas. Là, les images de la poésie se déroulent avec un harmonieux ensemble; le langage reste beau par son élévation et sa simplicité; le rythme pur et mélodieusement cadencé. Cest la beauté des formes combinée avec la force de la pensée. L'artiste conçoit le plan de son œuvre dans la lueur rapide de l'inspiration, il la voit jaillir devant lui dans son noble ensemble, et il la rêve ensuite avec amour, il la travaille avec soin, il a rendu comme il le voulait l'expression de la tête^ le mou-

vement du corps, il se remet avec une patience asndue à corriger les détails, à nuancer les effets d'Ombre et de lumière. Puis, le jour arrive où le voile tombe, où le public est appelé à jouir de ce travail mystérieux, né dans la tète de l'artiste, accompli dans le silence de l'atelier, et alors on ne sait ce qu'il fimt admirer le plus, ou de l'idée poé* tique que représente la statue, ou de la manière

dont cette idée est rendue U n'y a pas dans le visage un seul trait qui vous choque , et il n'y a pas un faux pli dans la draperie, pas une ligne brusque dans les contours.

Iphigénie et le Tasse sont pour moi semblables à cette statue. C'était un des grands dons de Goethe, de pouvoir transformer son esprit à volonté. Il em« brassait un sujet avec passion , il le concevait dans toute sa portée, et alors il devenait poète ou philosophe, homme de l'antiquité, homme des temps modernes , selon qu'il fallait l'être pour traiter avec la plus endère vérité ce sujet C'est un don admiraUe que beaucoup de poètes, même des plus célèbres , n'ont pas eu. L'esprit n'est que trop porté à se peindre souvent dans les oeuvres qull entreprend. Il se choisit un thème, bien, moins pour le prendre dans son véritable caractère, que pour s'y refléter comme dans un miroir. L'ame qui souffre étend un voile sur toute la nature, et ne la voit plus que sous des couleurs sombres. Le poète qui se laisse

dominer par un caractère aombre et maladif, porte avec lai une lyre dont toutes les cordes sont iàçonnées au ton de la douleur. S'il s'en va dans le monde, il n'en voit que le c6té mauvais, les vices, ou les ridicules. S'il s'arrête au bord du ruisseatt, il n*y trouve qu'un plaintif gémissement; s'il regarde le ciel| il n'y découvre que des nuages; s'il entre dans la forêt y il entend les vents qui soupirent, les arbres qui balancent avec effort leurs rameaux éplorés; si c'est le matin, il a peur de l'agitation du jour; si c'est le soir, il lui vient des rêveries étranges, des sons discordans , des souvenirs des vialies ballades, des chevalieis qui emportent à travers l'espace le cadavre de la fiancée , comme celui de Biirger; des ombres qui se dressent sur la montagne, et bissent en pleurant tomber leur tête blanche, comme les ombres d'Ossian.

Prenez les œuvres de Byron ;* prenei Child-Harold. Don Juan, le Corsaire, Marino Faliero, Mufrfredy Cain, Beppo, Lara, Sardanapale et les poéâes lyriques , c^esl toujours Byron , le sombre et idjs* térieux Byron, l'bomme de génie, qui tire de sa profondeur de pensée et de sa riche ima^nadon, des ceuvres admirables ^ mais toujours des ceovres douloureuses.

Encore une fois , combien peu de poètes ont eu cette puissante faculté de dompter ce penchant naturel à la subjectivité, et de voir et de prindre ks

objels ids que ces objets devaient être vus et représentés, et de dianger de ton^ de forme, de style, selon qu*il le (allait ; de s'emparer des faits de l'his* toire, des beautés de la nature, pour les reproduire dans leur effet dramatique ou leur majestueuse sim-» plicità Cest que c'est là le comble de Fart, et le comble de la poésie, d'avoir les organes si clair» voyans, le jugement si droit, les sensations si vives et si profondes, le style et la forme si vrais. Et Goethe le possédait à un haut degré. Gcethe ne peut pas être étudié ni dans une seule , ni dans quelquesunes de ses œuvres. Tout ce qu'il a fait mérite une attention particulière, éar tout le montre sous une autre face. Cétait Thomme de la nature et l'homme du monde, l'homme de la science et de la poésie, surtout l'honune de la réflexion active, persévérante. U avait pris et repris l'art avec ses diverses tendances et ses variétés de formes. U avait étudié la philosophie et la nature; puis, ces deux sciences combinées l'une avec l'autre; puis, tout ce qu'il savait combiné avec la poésie, qui en était comifle le feu vital, le flambeau et la couronne. Et, comme me le disait un jour un de ses plus constans admirateurs, Gcethe pouvait abaisser ses regards sur la terre, et se dire : je la connais; lever les yeux au ciel , et dire : je le connais ; observer les

hommes autour de lui , et dire : je les connais. De là vient qu'en le comparant à d'autres poètes renommés

pour leur génie , il rémporlera encore sur eux; car il a touché à plus de' questions, embrassé plus d'espace.

U Élisait un voyage en Italie, il y prenait le goût des belles formes de la statuaire et de la peinture, appli(|uées à' la poésie; et alors il écrivît Iphigénie et le Tasse.

Je voudrais bien que ceux qui nous ont UDt prêché la tragédie classique , froidement calquée sur des interprétations a demi fausses d'Âristo te; la tragédie qui prenait sans façon les allures et le langage de la cour de Versailles, et croyait avoir assez lait pour, être grecque, quand elle s'était emprisonnée bien innocemment dans les trois unités, quauA elle avait dit Vénus, au lieu de l'amour; Mars, au lieu de la guerre; l'Olympe, au lieu du ciel;)e voudrais bien, dis-je, que ces gens-là, puisqu'ils ne veulent, à ce qu'il paraît, pas compraidre autrement que le père Bouhours les tragédies grecques, se résignassent à lire llphigénie de Gœihe. Us se convaincraient peut-être alors que, pour faire une tragédie antique, il ne sufiSt pas de tronquer maladroitement le costume de la tragédie moderne, et de lui farder le visage de quelques mouches mythologiques. Il pourrait se aire aussi qu'en y réfléchissant nneux, ils nous donnassent des tragédies vraies, poétiques , ayant la démarche franche, le ton de voix naturel, et que leur maître Aristote repu-

dîeraît mokis., j'en sois sûr, que ces soi-disant pièces classiques, dans lesquelles on le &it entrer bien malgré lui , le pauvre homme > !

Iphigénie est la tragédie antique, conçue dans sa grâce la plus pure ; dans ses mou?emens harmonieux. Eh la Ksant, on se représente si bien ces beanx contours, et ce repos de Fart antique; on se représente Sophocle, venant lire pour. sa défense OGdipe à Colone, et ^itrainant avec ces scènes d'une nature grandiose le ' suffrage de ses juges.

La poésie de cette oeuvre de Gœthe s'élève trop haut, on sent même qu'elle nous arrive comme une musique étrangère ; il y a entre elles et nous l'espace des siècles; il y a la différence de la lyre d'Apollon, qui résonne doucement au milieu du chœur des muses, avec la lyre des temps modernes, que lèvent du soir Ëiit vibrer au bord du torrent , sous le mystérieux abri des forêts. On écoute cette poésie grave

et solennelle, l'oreille l'entend avec surprise, l'esprit se demande d'où elle vient Puis, comme le flot de ces mélodieuses paroles ne s'arrête pas, comme

1 Voir ce que Leasing a écrit à ce sujet dans la Dramatargie hambourgeoise. Voir aussi un mémoire lu par M. de Raumer à PAcadémie des sciences de Berlin, en 1827, cl dans lequel Fauteur cherche à démontrer que toutes les traductions et interprétations d'Aristote publiées jusqu'à présent, sont absolument fiinsses.

le charme dure toujours, l'esprit se laisse aller au charme qui l'entraîne. Une magie indéfinissable le transporte insensiblement dans le monde ancien; il passe sans y songer à travers les bosquets de fleurs, à travers les temples consacrés aux dieux, jusqu'à ce que, s'arrètant et regardant autour delni, il s'aperçoive qu'il vit dans, un autre temps, dans nne autre contrée.

Cest la Grèce avec ses longs souvenirs, ss traditions héroïques; c'est la race d'Agamemnon, avec la vengeance des dieux qui la poursuit jusqu'au milieu de son palais, jusque sur la tête de son dernier descendant; ce sont les sages maximes des philosophes qui se mêlent aux poétiques récits dVomètt.

Il n'y a dans cette pièce que cinq personnages, et ces cinq personnages se détachent sur le cmevas du poète comme les figures d'un bas -relief sur le marbre qui les soutient* On les voit se dessiner, se mouvoir; on peut reconnaître du premier coup d'an! à la forme de leurs vètemens , quelle ^st leur cM&r tion; et aux traits de leur vbage, quelle pensée les agite. Leur démarche est calme et mesurée; leur attitude est toujours pleine de grâce ou de dîgmté;. et dans le laisser^ aller de leurs passions, dam les fureurs de là bacchante, dans l'enthousiasme déllrant de la pythonisse, dans les danses des faunes, il j*a encore de l'art, et des situations rq)Oséei

Thoas est le roi barbare de la Tauride, le roi

(545) mhoftpîtalier et cruel , qui croit se rendre agréable aax dieux en leur eacnfiant lotts les étrangecs qui abordent dans ses Élats; mais en même temps le roi qui ^rde encore dans le fond de son cœur une place pour des stnjdmens plus doux ; le roi qui s'at* tendnt à la yoixd'une fenune, à l'accent plaintif de la prière.

Oreste arrive encore avec les mains teintes du sang de sa mère, avec les furies qui le poursuivent, le remords qui le décbire, les terribles images du crime qui s'ofirent sans cesse à ses regards ^rés, et lui font dresser les cheveux.

Et Pylade, son fidèle ami, son compagnon dévoué, est la comme la conscience paisible qui jonit de son calme, qui se mire

avec bonheur dans son cristal sans tache , comme la sagesse indulgente et dévouée, qui veille sur les pas de l'homme qui s'égare, et lui tend une main salutaire quand il chancelle, et lui donne un bon conseil qtiand il en a besoin, une larme quand il pleure.

Puis, au-dessus de tout cda, voici Iphigénie, la fille des rois, la prêtresse de Diane; Iphigénie, la victime résignée qui penchait la tète, sous le glaive de son père, et que les dieux eux-mêmes ont savH vée; Iphigénie, l'ame pure, l'ame virginale de la jeune fille qui a passé des chastes caresses de sa mère dahs les [neux abris du ssmctuaire; qui a toujours vécu loin du monde, loin de ses crimes et de

ses erreurs; et qui, dans les hautes régions oq b poésiç, où la religion la placent, trouve, pooruai les idées de paix qui peuvent subjuguer le monde, le langage qui pénètre le cœur des hommes, ^faigénie est la Vestale antique, qu'un nuage d^encens environne, qu'un long voile dérobe aux regirds des mortels; et qui, dans les augustes foncdons qu'elle fJoit remplir, penche la tête vers l'aatd et prête foreille à l'oracle des dieux. Puis, quuid elle s'en. revient de ces sacrifices, elle peut goavenier les hommes, adoucir leurs passions. L'amour esi représenté chez les Grecs conduisant un lion : et les princes les plus orgueilleux, les guerriei^ Jes plus résolus, se rendent à la voix d'une femme; admirable symbole de cet empire que le ealme exerce sur la violence; de cette alliance qui eiisiedansla nature, de la grâce et de la vigueur, deladouoeur et de la force. Iphigénie, avec ses prières et ses exhortations, parvient à dompter la cruauté deThoas. Les passions &rouchés du vieux roi s'apaisent devant le visage pieux de la jeune fille; les finies qui déchirent Tame d'Oreste, prennent U finie devant l'attitude majestueuse et le regard ferme et pour-

tant attendri de la prêtresse. Le drame nous a d'abord resserré le cœur; les étrangers qui arrivent, la reconnaissance qui a lieu, le sacrifice qui dmt «e faire, nous ont livrés tour à tour à la pitié, â la crainte, à la douleur; et maintenant Iphigénie parle,

Orette est odnflolé; Pylade rassemble des rêves d'à-* œOiir dans son ame gènérease; Thoas ne résiste plus au sentiment d'humanité et de compasâon qui» s'élève* en lui, et nqps sortons de cette enceinte étroite du tonale de Diane» où tant d'événemens nous ont surpris coup sur coup, pour nous retrouver en plein, air, sous. le ciel Ueu, avec le sentiment de bienêtre que l'on trouve après yne angoisse passée, avec, le frère et la soeur qui se sont retrouvés, et Fami qui vogue gaiment avec eux vers les rians rivages de la Grèce.

Le Tasse doij: être mis à côté dlphigénie pour la beauté des formes , l'élévation de la poésie, l'élégance du style, et l'admirable connaissance du oœur htunain , la haute, sagesse qui s'exprime en vers concis et harmonieux à chaque scène, et l'on pourrait presque dire à chaque phrase.

Ce sujet a été souvent mis sur la scène, et au mo-; ment où j'écris ceslignes, on annonce encoreàVienne la deuÂème représentation de la Mort du Tusse^ par M. ZedUtb L'Allemagne avait déjà le Tasse de M. Raupach, et nous avons celui de SI Alexandre Duval, anqud je serais bien loin de vouloir accorder les éloges qu'il a reçus de plusieurs journaux lors* de son apparition. Je. le crois pourtant plus lait pour avoir un succès populaire que la pièce de Gœdie, dont l'absence d'événemens, l'étude sévère des caractères; et le ton haut et poétique ^ doivent

(546) éloigner tous ceux auxquek il finit des fidts sadlkns, des péripéties dramatiques extérieures, et des ooops de poignard.

Goethe a resserré son œnvrç dans des limites étroites, et n'y a appelé que les persomiago strictement nécessaires. Le duc A) [^oBae de Fenare, Éléonore d'Esté, sa scçur, Éléonore de Samntde, Antonio, le Tasse

Le duc est représenté comme .un prince noble et généreux, admirateur de. la poésie, ami paiticiilier du Tasse , dont il vante beaucoup le génie, dont il excuse les défauts.

La princesse Éléonore et la comtesse Éléooore de Sanvitale , sont liées ensemble par un rapport d'hubieur, de caractère, par leur amonr de la poé* aie et leur prédilection particulière pour le Tasse.

A côté de ces trois personnages , qqi ne cher* cbent point à dissimuler leur esdme pour le câ&re auteur de Rinaldo et de la Jérusalem délivrée , Tteol Antonio , le secrétaire du duc , homme froid , homme vain, jaloux du succès des autres, jaloux snrtoot des marques de &veur que l'on accorde an Tasse; mais trop adroit pour manifester son envie et sa haine, et sachant par sa firoidear même irriter et pousser à bout son ennemi , sans sortir des bornes de la plus stricte réserve. Cest la prudence caute» leuse des cours à coté de Tentrainement de l'homme libre; le visage iin et masqué du diplomate» devant

le fr<^iH ouTen et le regard plein de franchise du poèut

£t le I^uae est cet homme umnneaté par une imagination ardente ei mobile; cet esprit* inqniet et défiant qui ne pent rester en repos, qui, lorsqu'il ne s'occupe plus pour le public de ses

compositions poétiques, se créé à lui-même des chimères, assombrit ses rèyes, exagère ses soupçons, et s'entoure Goomie k plaisir d'une foule de craintes ima- ^nsires. Celte disposition de l'ame est une maladie, et une maladie réelle. Elle a causé en grande partie les ijifortunes du Tasse; elle a jeté une triste amertume dans la vie de J. J. Rousseau. On peut s'en moquer si on ne Ta jamais connue; mais elle doit faire grande pitié quand elle s'empare de deux hommes tels que ceux que nous venons de citer. U y aurait sans doute un remède à cette maladie; mais pour l'un et potir l'autre le remède n'a pu être que temporaire, jamais complet Ije Tasse, par sa position dépendante, par le souvenir de plusieurs offenses réelles qu'il avait éprouvées, ne pouvait reprendre totalement la confiance qu'il avait perdue; et Rousseau, en s'écartant par une fierté exagérée de l'existence sociale que lui ouvrait son génie, se rejetait ainsi de lui-même dans ses doutes et sa misanthropie.

L'existence aventureuse du Tasse, son emprisonnement, sa mort subite, trouveront. assez de poêles

dramatiques pour les peindre. Il fiiut savoir gré à Gœthe, d'avoir conçu son œuvre d'une autre manière; d'avoir cherché à fidre l'analyse d'un caractère, l'étude d'une maladie morale; plutôt que le récit . des tristes circonstances , dont cette maladie est une des premières causes.

La pièce commence par tme conversation entre la princesse d'Esté et la comtesse Éléonore ; conversation pleine de fraîcheur, de poésie, d'expansion, et où les deux jeunes femmes , en cherchant à caractériser le Tasse , comme elles le conçoivent d'après leur admiradon, donnent la plus belle définition du poète vraiment grand et complet

ÉLÉOROBE.

Son oreille entend l'harmonie de la nature; ce que rhistdire nous xetrace, ce que la vie nous donne» son esprit le reçoit et le reproduit aussitôt ; il rassemble ce qui est épars, il anime ce qui est encore inanimé. Souvent il ennoblit ce que nous trouvions vulgaire , et les choses que nous estimons le plus ne sont rien devant lui. Ainsi cet homme merveilleux s'en va dans son cercle magique et nous entraine avec lui, et nous force de prendre part à &ts œuvres. Il semble s'approcher de nous et demeure loin; il semble nous regarder, et des esprits étranges loi apparaissent peut-être à notre place.

LA PRIKCESSÉ.

Tu as dépeint avec grâce et justesse le poète qui plane dans le riant empire des rèyes. Mais la réalité me parait

(549) aiiflBÎ s^cnparer de lui et le maîtriser. Ces bdles chansons que nous tronroiis çâ et là attachées ani arbres, et qui, pareilleft anx pârames d'or, forment ici nn nouveau jardin d'Hespërie, ne les regardes-tu pas comme les fruits d*un yéritable amour?

ÉLÉONORE

Je me réjouis aussi de les voir. Dans tous ses vers il célèbre avec une grande variété la même image. Tantôt il rélève avec les rayons de la gloire vers un ciel étoile, et lui, semblable à un ange sur des nuages, il se courbe humblement devant elle. Tantôt il la conduit à travers les riantes campagnes, et de chaque fleur il lui

fait une couronne. Si cette femme qu*il vénère s'éloigne, il veut rendre sacré le chemin qu'elle a suivi d*un pied léger. Il se cache dans les bosquets, et, pareil au rossignol,, fait retentir Fair et le feuillage de ses plaintes d'amour. Ses chants délicieux excitent une douce tristesse, vibrent doucement â l'oreille , entrahient le cœur

lA PRIKCXS5E.

Et s*il nomme l'objet de son amour, il l'appelle Éléonore.

ÉLéONORE.

C'est ton nom comme le mien. Je serais fâchée qu'il en prit un autre. J'aime à voir qu'il cache sous cette équivoque son sentiment pour toi , et je suis heureuse aussi de croire que le son mélodieux de ce nom peut le faire penser à moi. Il ne faut pas ici s'inquiéter d'un amour qui paisse le dominer exclusivement et lui interdire toute antre pensée Si ton doux souvenir l'occupe dans ses rêveries , il peut aussi se réjouir quelquefois de ma natnre

iDohis majeslaeiise. Mais il ne nous aine pas. Permets-iftoi de le dire. II emprante ce qn'il aime â tontes les spbères, il lui donne notre nom et nous en £dt part Pénr nous, nous semblons l'aimer, et nous aimons senlemenf arec lui ce qu'il y a de plus élevé.

Le Tasse apporte au duc sa Jérusalem délivrée, qu'il vient de finir ; la princesse prend une couronne sur le buste de Virgile^ et vient la poser sur la tète du Tasse, qui la reçoit à genoux, et s'écrie dans son enthousiasme :

« Oh ! reprene^la, cette couronne, éloignes^ de moi , elle flamboie sur mon front Semblable â un rayon de soleil trop cbaud qui tomberait sur ma tète, elle consume dans mon cerveau

la fcwce de pensée. Une ardeur fiérrcnse agite mon -sang. Pardonnez. Cest trop»**

Cest un délicieux moment que celui où le poète vient de recevoir cette récompense, où son ame s'ouvre pleinement à toutes les espérances de la gloire, à tous les rêves de l'amour. Mais cette heure de jouissance intime et abondante, d'ivresse pure, passe rapidement, et le trouble et l'inquiétude lui succèdent Antonio, le secrétaire du duc arrive, et le Tasse aperçoit en lui l'homme dont il doit se défier. Cependant il l'estime. Il .désire gagner son amitié , et , à la sollicitation de la princesse, il lui fait lui-même les premières avances. ^

Cest une scène très -belle et très - adroitement écritOL Le Tasse se jette avec son enthousiasme au*

devant de oe ministre d*État, qui le reçoit avec une froideur dédaigneuse Son premier transport se brise contre le regard impassible et le visage à demi railleur d'Antonio, comme contre une muraille de fen Alors il reprend le sentiment de sa dignité, il se retire, il parle avec une noble fierté; et Antonio, qui n'a pas été ému par ses offres loyales d'amitié , ne Test pas davantage par ce juste sentiment d'orgueil II reste calme, réservé, lanoe de temps à autre un sarcasme, se joue des diverses émotions du Tasse, et l'irrite tellement par ce ton de supériorité et de froide moquerie, que le Tasse, hors d'état de se contenir plus long-temps, le pro* voque en duel et tire l'épée.

Le duc arrive. Le Tasse, surpris l'épée nue à la main dans un lieu où toute démonstration semblable est sévèrement défendue, entreprend une justification, que le récit calme et posé de son adversaire rend encore inutile. On l'enferme dans une chambre. Là,

sa passion s'aigrit, son méconientemént s'accroît. Son imagination, travaillant dans la solitude, lui représente les objets sous de faux points de vue. Il hait Antonio, il se courrouce contre le duc, il doute même de l'affection d'Éléonore. Rien ne le retient plus à Ferrare, il veut partir. Antonio vient le voir de la part du duc, lui offre sa liberté, lui demande pardon. Mais le cœur du Tasse, profondément blessé, ne peut fermer si tôt la plaie qu'il

a reçue. Il &ut qu'il échappe au moins quelcjue tetnp aux chaînes qui le retiennent à Ferrare. U &ut qu'il se sente libre, qu'il respire un autre air, qu'il voie d'autres lieux , d'autres hommes. U ne demande que la permission de partir. Antonio la lui refuse. li Teut avoir son manuscrit, mais le duc ne le lui rend •pas. U est prêt à s'éloigner, quand il rencoiorela princesse. Ellemême commence l'entretien, etlm témoigne le regret qu'elle éprouve de le voirpardr. Son langage est doux et bienveillant, mais plan de sagesse. Cest la voix sincère d'une anue , la foîi d'une fanme généreuse et compatissante, qui s'attriste de voir une belle^ ame souffrir. Mais le Tasse, avec son imagination ardente, oublie «i un instant toutes ses résolutions. Il interprète les paroles J!Eléonore autrement sans doute qu'elle ne le vouLdu U aime, il veut se croire aimé, et, avec uae uUe pensée, tout lui redevient beau dans la vie.

i« Prends-moi, s*écrie-t-il, prends-moi sons ta protection. Place-moi à Beiriguardo, envoie-moi à Consandoli, où tu voudras. Le prince a tant de beaux jardins, tant de châteaux qui l'attendent toute l'année et le voient à peise un jour, peut-être â peine une heure. Choisissez le pins éloigné de tous, celui où vous n'^lez jamais, et enyojeimoi là. Mais laissez-moi être encore à vous. Je preadnâ tant de soin de vos arbres! Je couvrirai en au-

tonneles citrons avec des tuiles, des* planches, des nattes de joies pour les coBsetvei;. La terre sera chargée de plantes qni

étendront an loin leurs larges racines» et chaque sentier sera bien net, chaque place bien entretenue. Puis» laissezmoi aussi m*occnper du palais. J'ouvrirai chaque fois qu'il le fiiudra les fenêtres pour que l'hunudité naître pas les peintures. Tenlèyerai douconent la poussière des beaux menbles. Le parquet sera si propre et si reluisant Pas une pierre , pas une tuile ne se détérioreра ; pas un brin d*herbe ne croîtra sur les murailles. * *••

£A PaiNCESSE.

Je ne trouye rien que je puisse conseiller. Je ne trouve

point de remède pour toi et pour nous. Je regarde

autour de moi si quelque dieu ne viendra pas à notre secours, s'il ne me découvrira pas une boisson salutaire pour te rendre la paix à toi et aussi à nous ? La parole la plus vraie qui tombe des lèvres , le meilleur mojen de salut sont devenus impuissans. Je dois te quitter» et mon cœur ne peut pas te quitter.

LE TASSE

Dieux ! est-ce bien elle qui parle ainsi et a pitié de toi ? Et tu pouvais méconnaître ce noble cœur? Et tu pouvais en sa présence te laisser vaincre par le découragement f Non» non, cest elle et c'est moi aussi Oh ^continue et laisse -moi recueillir toutes les consolations de ta bouche! Ne m'enlève pas* tes avis! Oh parle! que dois-je faire poiir que ton frère me pardonne, pour que tu puisses me pardonner aussi, pour que vous me comptiez de nouveau avec)oie au nombre des vôtres? Parle!

LA PRINCESSE

Ce que nous demandons de toi est très- peu, et cepen-

daat ii semble que ce soit trop. Tu dois Vabandonnei à nous avec confiance. Nous ne voulons pas que tu sois ce que tu n* es pas. Si tii peux te plaire seulement à toi-mèine, ta joie casera notre joie. Tu nous affliges quand tu d^ viens triste, et lorsque tu t'impatientes contre nous, héhs! nous voudrions bien t'aider» mab nous voyons que ceb ne se penl» puisque toi-même tu ne veux pas prcudre b main qu un {mi étend vers toi.

LE TASSE

C'est toi y ange sacré, c*est toi, comme tu m'appanis pour la première fois. Pardonne au regard obscui do mortel s*il a pu te méconnaître un instant.- A présent il te reconnaît. Son ame s'ouvre toute entière pour tV dorer éternellement. Son cœur est plein de tendresse Cesi toi. Oh! quel sentiment j'éprouve ! Est-ce de U folie qui m'entraîne ? Est-ce la fureur ? Est-ce la haute pensée qui embrasse la sublime et pure vérité ? Oei, c^t le seul sentiment qui puisse me rendre heureux sur celte terre, le sentiment qui me laissa si misérable» lorsque je voulus lui résister et le bannir de mon cœur. Je voukûs cobbattre cette passion, je luttai et je luttai encore avec ce que j'avais de plus profond dans l'ame, et je détruisis aiiât ma propre nature, â laquelle tu appartiens complétemeat

LA PRINCESSE

Si je dois t'écouter plus long -temps. Tasse, modère cette ardeur qui m'effraie.

LE TASSE

Les bords de la coupe peuvent-ils arrêter un vin qi

éctme et s'élève en boulilomiiiit ? Chaque parole de toi augmeiite mon ardeur, à chaque parole ton regard devient plu3 briUant» Je me sens changé an dedans du coeur , je ne sens délivré de tout chagrin , libre comme un dieu, et je te dois tont cela! La force inexprimable qui me gon* veme découle de tes lèvres ; tn m'absorbes en toL Je n*ai plus rien de ce qni appartenait à mon être. Mon regard se trouble dans le bonheur et dans l'amour ; mes sens vacillent; mes pieds ne me soutiennent (dus. Tu m'attires invinciblement â toi ; mon cœur s'en va sans cesse vers toi; je suis à toi pour jamais, prends-moi donc maintenant tout entier.

(// Fenlace dans ses bras et la • presse contre sa poitrine,")

LA pnincESSB Çle repoussant et se sauvant à la hâte). Loin d^ici.

Au même moment paraissent Éléonore, le duc et Antonio.

Le duc ordonne qu'on Tarréte; et le Tasse, combattu par un conflit de sentimens opposés, par Tamour et l'humiliation , par le souvenir de la pensée audacieuse qu'il a nourrie, par l'aspect de l'abime profond où il est tombé, laisse aller comme elle le veut son imagination qui s'égare, abandonne sa tète aux images si-

nistres qui le poursuivent, et voit apparaître dans son fatal délire les longs jours de misère et de deuil qu'il paaaera.

* « Oh! dit*il a Antonio alors, suis- je donc si raisénUe que je le parais ? Suis- je aussi faible que je dois Tétre à tes yeux? Tout est-il donc perdu P La doûlenr a-t-eile, conune un tremblement de terre, renyené de fond en comble Tédifice? N*7 a-t-il plus de talent jriche et varié pour me distraire et me protéger ? Toute la force que je sentais dan$ ma poitrine est- elle éteinte? Sois- je donc devenu rien , absolument rien ? Oui , toat est perdu. Je ne suis rien. Je me sub enlevé à moi*roème et die m'est

enlevée aussi, '* ^

ANTONIO

Et quand tu te crois entièrement perdu, regarde- toi, reconnais encore ce que tu es.

LE TASSE

Oui , tu m*en fais souvenir à temps. — Âacim exemple de Thistoire ne viendra -t- il à mon secours? Trouveraije , pour me comparer à elle , une ame noble q[m ait jamais plus souffert que moi? Non, tout est perdu. — l'ne seule chose me reste ; la nature nous a donné les larmes et le cri de la douleur, quand nous ne pouvons plus la supporter. — Et à moi elle m*a donné de plus la mélodie et le pouvoir d'exprimer éloquemment ma tristesse la plus profonde. Si Thomme reste muet dans ses tourmenSi on Dieu me permet de dire ce que je souffre.

(^Antonio s' aisance près de lui et lui prend la mm)

LE TASSE

O noble homme ! Tu restes ferme et tranquille, et tn me regardes seulement comme la vague soulevée par To-

rage. Mais songes -y et ne t^enqrgueillis pas de ta forjpf^. La puissante nature qui a fixé sur leurs bases ces hauls rochers, a donné aux vagues la mobilité. Elle envoie un orage, la vague s*enfle, grandit, se courbe en écumant. Le soleil se reflétait si beau dans cette vague, et les astres se reposaient sur cette poitrine qui battait doucement. La lumière est passée, le repos s*est enfui. Je ne me reconnais plus dans le danger, et fai boute de ne plus me reconnaître. Le gouvernail est brisé, le vaisseau craque de toutes parts. Le sol s*entr*ouvre sous mes pas. Oh ! je m'attache à loi avec mes deux mains. Ainsi le navigateur se cramponne an rocher contre lequel il devait échouer. **

La pièce de Gœthe se termine ici. La catastrophe extérieure commence; la catastrophe intérieure est complète. Pour Gœthe, l'entreprise n'était pas de plonger ton héros dans l'abîme, mais de l'amener gi^adudlement jusqu'au bord. Là, en prenant le Tasse avec l'emportement de sa passion , le vertige de son esprit, l'imagination du lecteur peut achever la tragédie, prévoir ses courses inquiètes et aventureuses, sa misère, son incarcération de sept ans, sa mort.

Si l'on pouvait &ire après la lecture de cet admirable poème un reproche à Gœthe, ce serait d'avoir peut-être exagéré l'égarement du Taâse, et d'avoir en tout cas beaucoup trop embelli le carac-(ère du duc de Ferrare.

Aujourd'hui il est bien prouvé que la folie du Tasse n'était qu'une horrible invention de ses^ en-

semis. GingHené ^ , M. de Sismondi ' , les critiqoes allemands, parmi lesquels je âterai entre autres le D.' Wagner, éditeur du Parnasse italien ^, et surtout un Anglais, J. Hobfaouse {Histonad illustra^ fions oj the fourlh canto of Childe-Harold, Lond. 1818), ont mis à jour le faible tissu qui recouvrait cette absurde supposition. Muratori dit lui-même qu'il ne peut pas regarder le Tasse comme fou, mais comme un homme qui méritait d'être puni pour avoir mal parlé du duc. L'homme qui est fou, soutiendrait-il ce combat actif et aouvent plein d'esprit que le Tasse soutint du fond de sa prison contre les partisans de TArioste et l'académie dé la Crasca? L'homme qui est fou, écrirait*il ces divers eraicés en prose y sortis de l'hôpital Sainte- Anne,- et cette kttre touchante, et encore peu connue, qu'il adressait au cardinal Albani , et qui commence ainsi : « Cest pour moi un malheur inouï d'en être réduit à la néces^té de vouloir vous convaincre que je ne suis pas fou , et que ce n'est nullement là le motif pour lequd le duc de Ferrare m'a fait arrêter et incarcérer. Cest sans doute une invention inouïe dans les tonps modernes, et dont l'on ne trouverait pas non plus d'exemples chez nos ancêtres.^

1 Histoire de la liuératnre italienne, tom. UL

a De la liUërature du Midi, tom. II, pag. 166.

3 li Pamasso italia^m- Saggto sonn il Ttuso. Liphif 1826.

Quant à raccusation' portée contre le Tasse, d'avoir on jour donné un baiser à la princesse Éléonore (ce qui aurait été en effet un grand crime ! ! !), KÎen n'est encore moins prouvé; et Ton a

tout lieu, au contraire, de la regarder comme un conte &it à plaisir, et qu'un poème assez spirituel reproduisit en 166:2. Le Tasse, avec son imagina* tion, son tempérament ardent, ne pouvait guère s'en tenir à une seule passion platonique et respectueuse , pas plus que Pétrarque qui vivait avec une autre femme, en divinisant Laura, et sans compter les relations qu'il eut ailleurs ; on peut dire qu'il fut amoureux tour à tour, si ce n'est en même temps, d'Éléonore d'Esté, la sœur du duc; d'Éléonore de San-Viiale et de Lucrèce Bendidio; peut-être encore de Lucrèce, l'autre sœur du duc, devenue plus tard princesse d'Urbin, et pour laquelle il écrivit ce sonnet :

Oh! bella nun, chi nel feUce gfomo,

Mab il est bien vrai qu'une fois il voulut frapper de son couteau un domestique dans les appar-« temens de la duchesse d'Urbin. Il fut mis aux arrêts, et de là commencèrent ses infortunes. Remis en liberté, il quitta Ferrare, parcourut TltaUe, souvent sans argent Les princes cependant l'accueillaient à leur cour et cherchaient à le retenir; mais son imagination inquiète lui faisait aussitôt concevoir de nouvelles craintes sur son séjour, et il panait.

(3jPo)

Si, dam les diverses cours où il s'arrèu, il se plaignit du duc de Ferrare, il en avait le droit Le duc était un homme égoïste et vaniteux, qui voulait à tout prix que l'on s'occupât de lui. li avaû reconnu le génie du jeune auteur de Renaud de Montauban, il le prit à son service pour voir sa généaloj^e et son nom célébrés dans les vers du poète. Mais y tout en le prenant ainsi comme Tins^ trument de son orgueil, il oubliait de récompenser le génie

dont il se servait. Le Tasse fut toujours tourmenté par des besoins d'argent. S'il j eut en cela de sa faute, il y eut aussi de la £iute d^Alphonse, qui ne savait pas être plus généreux envers l'homme dont il attendait son immortalité £o i57i, le poète , pour pouvoir accompagner le cardinal d'Esté à Paris, dut vendre une partie de ses vêtemens ; et quand il fit son testament, il annonça qae la plupart de ses effets étaient en gage chez des]\àb. Il demanda qu'on les vendit, et que le prodiùt de cette vente fût employé à poser une pierre sur la sépulture de son père.

Le duc trouva dono qu'il n'était pas prudent de laisser ainsi le Tasse s'en aller librement de par Hta* lie, pour le décrier auprès de tous les princes ches lesquels il s'arrêtait. Quand le poète revint à Ferrare en 1679, à l'occasion du mariage d'Alphonse avec Marguerite de Gonzague, le duc , pour plus de sûreté, le fit renfermer à Thôpital Sainie*Anne; et,

comme il lui fiJlait cependant un maûf pour justi* fier une telle rigueur, il voulut qu'on regardât le pauyre Tasse comme fou. U y a assez de courtisans qui ne voient que par ks yeux de leur prince , et qui ne s'aviseraient pas de dire qu'il fait nuit si le prince a dit qu'il fait jour. U faut croire qu'ils ne portent pas un scrupule plus conciencieux en d'autres circonstances, et qu'ils trouvent très-naturel d'appeler un homme fou, dès que cela plaît à leur souverain. 0

Donc le Tasse passa pour fou, et ni ses belles et touchantes poésies ^ datées de sa prison, ni ses lettres, ni ses autres écrits, ne purent ouvrir les yeux à des gens qui ne voulaient pas voir. Sa tristesse d'ame s'accrut, sa misère redoubla. Pendant le temps de sa plus grande faveur à la cour de Ferrare, il n'avait pu rentrer en possession de son lit , mis en gage pour i3 couronnes et 4^ lires;

et plus tard il écrit à Lucas de Scalabrino : « Je vous, envoie cinq chemises, qui auraient toutes besoin d'être raccommodées; je vous prie de les remettre à votre cousin, et de vouloir bien aussi les faire laver. "

Son gardien à l'hôpital Sainte-Anne était un enthousiaste Êmatique de l'Aripste , qui ne pouvait souffrir aucune prétention de rivalité avec son poète favori, et qui crut par là faire une œuvre pieuse en maltraiunt le célèbre auteur de la Jérusalem délivrée. Pour comble de malhem*, pendant que le Ta^se était

en prison 9 il apprit que l'on publiait une copie 61sifiée de son épopée, et l'on conçoit que ce dut être pour le poète un coup pénible. L'ouvrage obtenait cependant un prodigieux succès, et il s'établissait alors un douloureux contraste. De tous cdtés on vantait le nom du Tasse, et le Tasse langiûssait misérablement dans une prison; on admirait son génie, on chantait ses belles octaves, et à la cour de Ferrare on le traitait de fou.

Enfin, après ^pt ans de captivité, il obtint par les instances de Vincent de Oonzague d'être mis en liberté; et pense-t-on que le prince de Gonzague intercéda généreusement en sa feveur? Non pas, il fallut d'abord que le Tasse lui composât un poème d'éloges; après quoi le prince, tenant en main le prix de son intercession, voulut bien lui envoyer encore quelques vétemens. Voilà comme ces bommes-là aimaient la poésie?

Le Tasse avait un caractère triste et défiant ; maj$ des ménagemens adroits pouvaient le guérir deceue tendance maladive. Et, si ses inquiétudes dame se sont accrues; si son esprit s'est affaibli; si de sombres fantômes sont venus prendre la place des riantes figures que lui présentait autrefois son imagination , c'est

Alphonse , le duc de Ferrare , qui en est la cause; s'il a passé de longs jours de souffrance et de misère, c'est Alphonse qui en est la cause; et si^ au lieu de recevoir la couronne du capitole.

îl ii*a reçu à cinquante et un ans que le cyprès de la mort ^ c'est Alphonse qui en est la cause. Voila pourquoi la postérité, qui aura toujours de l'admiration pour le génie du laisse, de la pitië pour ses malheurs, ne trouvera qu'une épithète infamante à joindre au nom de son maître et de son bourreau.

(5fi4)

I4A FILLE NATURELLE.— ^CLATUO.

STELLA

God help thee Raik ! -~ Sacà puias ske kâd^ Tkai sàe im half a year wms mmi Ami im a prison housté.

Goethe a puisé Tidée de la Fille naturelle dans des mémoires^ publiés en France, et qui, aux détails vrais, aux faits authentiques, joignent les traies de singularité du roman et le caractère d'uoe œuvre apocryphe. L'histoire de notre révolution est alUée d'une manière étroite à l'histoire de la jeune femme, et l'on dirait d'une autre contemporaine, qui passe à travers les orages de 1 789 , les massacres de 1 793 , non point pour se couronner de la gloire de nos généraux , mais pour être un exemj^e de fidélité envers ses rois, et de dévouement envers ceux qui Font persécutée. Il y a un grand intérêt dans ces mémoires, beaucoup de situations dramatiques, de variétés de portraits , et le récit porte le cachet

1 Mémoires historiques de Stéphanie-Louise de Bouihoo- Couti, écrits par elle-même. A Paris, chez Fauteur, nieCasscUc, u.* 914 ; Floréal an VI (1797); a vol. in-8.*

înlmilable d'un esprit et d'un cœur de femme. Mais en ikisant l'analyse de cet ouvrage, je ne me charge ni d'en discerner le vrai et le êiuz, ni d'en démontrer les invraisemblances, j'abandonne ce' soin à la sagacité du lecteur.

Louis-François , prince de Bovirbon-Conti , veuf de la plus jeune fille du régent, dont il n'eut qu'un fils, le comte de la Marche , avait formé une liaison avec .l'une des plus belles femmes de la cour de France-, la duchesse de Mazarin, qu'on appelait toujours la belle duchesse ^ De cette liaison naquit, au mois de Décembre 1762, l'héroïne de ces mémoires, qui fut baptisée sous le nom d'Amélie- Gabrielle-Stéphanie, et à laquelle le prince donna le titre de comtesse de Mont-Cair-Zain, qui formait l'anagramme de son nom et de celui de la duchesse. Celle-ci, tout en s'abandonnant à sa passion pour le prince, gardait encore au fond du cœur le sentiment d'une sévère moralité, et redoutait par dessus tout de voir sa honte rendue publique; mais le prince ne tint aucun compte de ses firayeurs, et obtint de Louis XV la promesse de légitimer sa fille, et de lui accorder le rang de princesse du sang. Par

1 Dans un exemplaire de ces mémoires, qui se trouye à la bibliothèque de Gœtlingue, quelqu'un a écrit que la duehemc était fille du prince de Beaureau. (Weber, Goure d*esdiétiq«e , pag. 91.)

là il excita la colère de la duchesse et celle du cornu de la Marche, à qui un tel acte de lé^umité enlevait une bonne partie

de ses droits, et tous deux se liguèrent pour perdre l'enÊinL

Stéphanie avait été d'abord placée -me des Fossés- Montmartre, dans la demeure d'un n<Hnmé laoquec, oflScier de la maison royale, et elle avait pour dame d'honneur et gouvernante une jeune veuve zfipAie M.^^ Delorme, que Jacquet voulait épouser. Ces deux personnes, ainsi liées, entrèrent jdus frôlement dans le plan de conjuration formé contre la jeune fiUe. Stéphanie devait avoir une éducation répondant à sa haute naissance : elle eut pour nnitre J. J. Rousseau. Elle apprit le grec et le ladn, et duc en même temps se livrer aux exercices capables de développer ses forces physiques; ainâ die montait à cheval, faisait de longues courses en voiture, et joignait à cela l'exercice des armes. Elle avùt pour la servir et pour prendre part à ses jeux, un enbnt habillé en hussard, et avec lequel elle cherdiait à rivaliser d'adresse et d'agilité.

Plus elle grandissait, plus le prince sentait redoubler son affection pour elle; souvent il amenait aa« près d'elle le duc d'Orléans et son fils, le doc de Chartres, plus tard connu sous 4e nom d'Égalité, le prince de Soubise, le comte d'Entraigues^ qui tous admiraient la grâce de son visage, la gaieté de son caractère. Elle avait à peine sept ans, que sqb père

lui annonça qu'à l'occasion des fiançailles du Dau* phin, elle sendt reconnue comme princesse du sang; et le lO Mai 1770 elle partit pour Versailles, recevant d'avance les honneurs dus à son rang et le titre d'Altesse. Le roi lui donna le cordon bleu , la princesse Elisabeth l'accueîUit dans son intimité, l'acte de reconnaissance était déjà signé , et tout semblait devoir bientôt répondre complètement aux souhaits du prince.

Pendant ce temps on observa que la duchesse avait de fréquentes entrevues avec M.*"' Delorme ; un . peu après ^ cell^-ci entreprit à l'insu du prince un voyage à Lons-le-Saulnier.

Le jour était venu, où Stéphanie devait enfin s'appeler la princesse de Conti. Les diamans et les riches habits de cour brillaient déjà à ses yeux , le maître des cérémonies lui avait donné les dernières instruc- . tions; elle était prête à partir, lorsqu'elle reçut un billet de la duchesse, qui la mandait en toute hâte à sa maison de campagne, à quelques lieues de Paris. La jeune fille ne peut résister à cette prière , une voiture l'attend , elle y monte avec sa gouvernante , et les chevaux partent au galop. Après la première station elle devient inquiète , pleure , demande où Ton veut la conduire ; pour toute réponse on la force de monter dans une nouvelle voiture , et des chevaux frais l'entraînent rapidement; alors les cris, les larmes , les sanglots! la nuit vient, qui ajoute à ses ter*

reurs, et elle implore la pitié de sa gouvernante; qui ne lui répond que par ces seuls mots : j'ai des ordres pour agir ainsi Elle appelle à son secours son père, ses amis, se tord les bras de d&espoîr, et tombe épuisée par la douleur et à moitié évanouie. Quand elle se f éveilla, elle était couchée sur un mauvais lit dans une auberge, et sa gouvernanie s'efforçait de lui enlever le cordon du Saint-Esprit; alors ses plaintes', ses supplications recommencent, M."* Delorme cherche à la gagner par ses caresses et ses flatleries, et, sous prétexte de la recondmre k Paris, parvient à la faire encore monter dans une Toiture. A chaque station on apaise les larmes de la pauvre fille par de nouvelles promesses, on Jui annonce qu'elle approche de Paris , et quand elle cherche des yeux

les lieux qu'elle connût, les tours Notre-Dame et le palais de son père , elle descend dlms une auberge de Lons-le-SauInier.

Tandis qu'elle est là , livrée au désespoir, ne sachant plus à qui avoir recours, hors, d'état par sa jeunesse et son inexpérience de s'arracher eUe-mème aux liens perfides qui l'ont enchaînée, on appren<}à son père, qu'en courant à cheval avec inipétuosité pour suivre une chasse, elle avait fait une chute et s'était fracassé la tète; et pour qu'il ne lui restât aucun doute sur la fin déplorable de sa fille, on lui apportait l'extrait mortuaire, écrit pour elle k Viroflay-les-Versailles, daté du 7 Juin 1773, et signé du

(369) pasitar -de Viroflay, àè Fàumôtiiçr de la duchesse i etd'iiD beavrfrère deM.""* Delorme. Ije malheureux prince» frappé comme d un coup de foudre dans ce qu'il avait de plus cher au monde, demeura inc^pn-» Solâble » et sa 'douleur ne tarda pas à le conduire au tombeau.

Qudques^ jours après son arrivée à Lons-le-Saul^

nier, M.'^" Ddorme quitta l'auberge où elle était

descendue,.et S'en alla demeurer avec son élève chea

un de se^parensv le procureur B.... Stéphanie noué

a fait le portrait, de cet homme, qui semble être le

tjpe de tous les procureurs comme on les retrouve

dans les comédies et les romans du dix ^huitième

siède : le corps petit, grêle et voûté, la tête chauve,

les jambes n^fiôies, lés sourcils gris, les yeux sans

aaie et sanB'«xpression, un nés d'aigle barbouillé

de tâbiCf des zoanéhetteà sales, im habit mal-propre

et ripé; avec cda Fespritle plus fourbe, le langage

le! {ilus nasUknadl^et le plus' hypocrite qu'il soit pos^

sibk d'imaginer» el l'avarice sordide, incrustée jus-*

que dans ses entrailles. A 'jc&ti de cette hideuse

image, StéphaiK^ a trouvé moyen de f>hiser là

vienne, qu'tme de ses amies de couvent dépeintdai»

une lettre : la taille élancée* élégante, la figure ronde,

Il ne cooîme une miniature; de grands yeux bleus,

pleins de feu ei de cl, '-xur. de longs sourcils, noirs

comme de rébèor, diB ch-.v u:^ blonds d'une teinte

ndxninJile, qui touib.'.'cui jusf|Ud tene^ et une peau

(570) blanche et délicate, la bouche un peu trop grande peut'-être, mais des lèvres de rose; la déôiarche noble, la tète gracieuse, un sourire ravissant et un regard adorable.

Au bout de quelque temps de séjour ches le laid

et avare procureur. M.'" Delormes'en vintmiîoar

proposer sérieusement à sa jeune élève de l'époiiser.

Vous sentez qu'après le portrait qu'elle en (ait, rien

ne pouvait moins la tenter qu'une telle propodâon*

Ellle refuse, on lui dit qu'elle doit pourtant prendre ce paru ou se résoudre à aUar au couvent; elle so cepte le couvent^ et le 8 Septembre 1^773 (la piin* cesse est trè^exacte pour lè& dates) on la conduit chez ks dames de Sainte-Marie si Ch&lon»-siir-Ssdne. M.°^ Delorme l'avait présentée comme m We; mais elle ne tarda pas à faire voir par ses madères noUes et son BÎr disûngsié qu'elle était idHmè naissanee élevée, eiî elle sut seigagoés le > ies^t et l'afifasâou de tous ceux, qui l'«oitoliraîènt. Cependant l'air dn couveMniet^lûi cMtircnaût'pas 2 cUç .inribe malade; M.""* Delorme remmiËne sfecrètèmem à Fans,et aprë ravQir)>dfl^lie!.par ^s; doses d'opioiii, la condiôt le;<]8 feuK^ier 1774/ à Yinofiaj, et la donne p^* ' épouse «u p'ooureur^B. Jç ne.saiKs pburqù^i ciU :> tn allait câébreri si loin ce mariage, si .«^ 'jm pour fiôre deVirofiay un lieu doublement tàtal.

EUe-nevientà Lons*le-Saulnier, portant k ûtre de madame B., ma'rv bien résolue de ne pas liMer

prendre k son mari un autre droit, et la suite de son histoire nous montre en effet qu'elle eut la force de maintenir cette réso-

lution. Je pense d'ail-' leurs que M. B., avec toute sa bassesse de caractère, était cependant vfbp raisonnable et connaissait trop bien son Code pour oubEer que sa femme n'avait que douEe ans. Mais les soins pénibles dont on la charge dans la maison de M. Bé, ses efforts con-* tinuels et souvent infructueux pour lutter Contre lavarice excessive de son mari, la mauvaise nourriture, la honte et le chagrin , la font encore tomber malade. Elle va d'abord, pour se remettre ^ habiter une propriété du procureur, datis le village de Goil*' sance, k quatre lieues de Lons-le-Saulnier; puis elle entreprend un vojage en Suisse, visite la patrie de son cher maître , J. J. Rousseau , arrive à Fernej ^ et Voltaire, qui n'ignore pas le secret de sa naissance, la reçoit aiM la plus grande distinction.

Revenue k Lons-le*^ulnier , il fiiut qu'elle remette à M."" Delorme ses derniers vestiges de grandeur, ses diamans, pai' l'excellente raison qu'une femme de procureur ne doit pas porter de telles parures. M. B^TemioièneàGousance et veut en &ire une fermière. On lui donne de temps à autre quelques livres, mais du reste elle doit prendre soin de la cuisine , du grenier, de la basse-cour, et surtout ne plti* faire de promenades k cheval, car l'en redoute que c«» promenades ne l'emmènent un jour un peu trop loin;

on avait remarqué qu'elle ne se trouvait que' trismédiocrement satisfaite dé sa nouvelle condition, qu'elle songeait à prendre la fuite 1 et on la surveil* lait de très-près. Je passe sur les détails de cette vie campagnarde, sur quelques tentatifes d'évasion toujours déjouées par la prévoyance de M."* Delonne, sur quelques voyages de côté et d'autre , notamment un à Paris, où la femm^ de l'obscur procureur B. reconnut dans un grand

seigneur, qui passait dans une voiture à six chevaux, son frère, le comte de la Marche ; .malheureusement lui ne se souciait pas de la reconnaître, et elle revint prendre la direction de sa métairie. En 178a M.""* Delonne mourut en avouant avec un amer repentir toutes les perfidies qu'elle avait employées pour enlever la ^eune piincesse à son père. Cette mort ne changea rien au sort de Stéphanie : elle resta conùxie par le passé fermière de Cousance, cultivait soti potager, et donnant k mang^, avec un égal ennui, à ses poules et à son vilain mari A travers ces agféaUe occupations die toniha de nouveau malade, le médecin lui ordonna d'aller prendre l'air des montagnes ; elle partit avec une duègne pour M^ovillars , un vilain pays , dit la princesse ; on n'y trouve point de l^umes, point de fruits, et on n'y mange que du pain noir. Par compensation elle y trouvait du lait excellent , et on lui donna , pour sa plus grande joie, un fusil, avec lequel eU^ s'en dlait

abattre pour son dîner des grives et des bécassines. En parcourant ainsi les bois, l'idée lui vint qu'elle pourrait bien découvrir un moyen de prendre la fuite : il y avait assez de sentiers élroits et détournés, la Suisse n'était pas loin , et une fois là , bien avisé celui qui pourrait la remettre entre les mains du vieux procureur. Un jour donc, après avoir bien combiné son projet, elle sort comme pour se promener, s'en va d'abord doucement, et en fkisant semblant de lire» puiis, à peine a-t-'elle perdu de vue sa surveillante, qu'elle s'élance de toutes ses forces dans la forêt, prend le premier cbemin venu, et court aussi rapidement que possible ; .mais bientôt les rochers Tarrètent, les broussailles s'attachent à ses habits; les

ronces^et lés cailloux déchirent ses pieds; ses forces s'affaiblissent, son sang coule; elle tombe à demi épuisée de fatigue, dé-

chire son voile pour bander ses plââes. Au même instant elle entend pousser des cris de terreur , elle aperçoit deux paysans qui ac^ courent avec une arme en main; elle croit qu'on la poursuit, die veut fiiir; maïs un ours monstrueux se jette sur elle, la roule sous ses pattes, et se sauve à l'approche des paysans, qui relèvent la pauvre fugitive ft la rapportent au village.

AprèsScette hellfi expédition il n'y eut plus moyen pour elle de songer à respirer l'air des montagnes ; on la ramena sur-le-champ à Lons-le-Saulnier. Elte avait alors dix-huit ans, et devait être belle, à en juger

(574) par le portrait qu'elle nous a &it d'elle. Son mari

demandait toujours à avoir quelque cbose de plus que le titre de mari, et la jeune femme restait iciexorable à ses prières. Mais la malheureuse Stéphanie devait passer par toutes les épreuves de la vertu: quand son mari vit qu'il ne pouvait vaincre ses résistances , il pensa qu'un autre serait plus heureux, et commanda à un de ses clercs de lui £dre la cour; lequel clerc , en quittant un jour son dossier d'assignations et de procédure, s'en vint, je crois la plume encore sur l'orâlle, débiter sa déclaration à la princesse* Il était très-sot, dit la naïve princesse, et je lui appliquai un grand soufflet, ce qui ne lui donna pas envie de revenir.

Ainsi tourmentée par son mari, par ses clercs, |>ar ses espions, par sa vie de feripière rusdqoe et monotone, elle résolut de s'arr^tcher a toutes ces misères et de chercher un refuge dans un couvent Quand elle se maria, la main mystérieuse, qui l'avait, arrachée à un palais pour la conduire dans une auberge de Lons-le-Saulnier, lui assigna pour dot une comme de 20,000 livres et une pension annuelle de 9000 livres. Le mari, en sage procureur,

avait commencé par prendre pour lui les ao,ooo livres, et ensuite il ne conswû^ à la Uîsser partir, que ù elle lui abandonnait près de la moitié de son revanu. Cela fait, elle s'en va dans-un couvent, puis clans un autre, maltraitée dans le premier, plus maltraitée

(575) encore d^s Je second; allé le$ quittie enfin» et pari pour Paris. Elle arecours.à son frère, qui d'abond Ini répond par une lettre irès-froîde, et ensuite ne veotplas entendre parler d'elle. La révolution éclate. EUf prend un vêtement d'homme, un fusil, une iftslonnette, passe à travers la populace ameutée i. a travers le feu de la Bastille, gagne Thôtel de son frère, entre chez lui; mais il n'y est pas. Ainsi déchue de sa dernière espérance et manquant d'argent, elle se résout à aller à Versailles : le premier homme qu'elle rencontre, est le duc d'Orléans, qui la reçoit avec la plus grande bonté. Le roi apprend qu'elle est arrivé^, et manifeste hautement son intérêt pour elle, il lui envoie de l'argent, promet de lui faire justice, et les choses vont au mieux, quand tout à coup elle apprend et la fuite et l'arrestation a Va* rennes de la Êimille royale. Après cette fatale entreprise, elle se présenta cependant encore devant Louis XYI, et malgré la déplorable situation où il se trouvait lui-même, il laccueillit avec la plus tou* chante bienvedlance. Le ministre Laporte reçut J'ordre d'inscrire la pauvre princesse sur la liste ci^ ▼île pour une pension de 1 2,000 livi'es ^ et elle obtint eo outre le titre de surintendante de la maison de la reine, avec des émolumens de a5,ooo livres; mais le 10 Août vint détruire de fond en comble cette noixvdle fortune. Elle se trouvait au Tuileries quand rattaque du pei:q>le eut lieu; elle prit les armes, se

battit sans cesse auprès* du roi, et ne le qodtta ija'à la dernière extrémité.

lô commencent pour elle de nouveaux malheurs: elle est obligée de fuir Paris, l'argent loi manque, elle arrive à Ch&lons-sur-Saône , malade et dénuée de^ toute ressource , on la fait entrer à Thôpital des pauvres; sa maladie empire, le médecin lui ordonne les eaux de Luxeuil, elle y va ;'mais là elle rencontre le beau-frère de son mari , qui la fait connaître comme un membre de la famille des Bourbons, et ameute contre elle le peuple. On Farréte au nom de la municipalité , et cependant elle obtient de r^ tourner à Cousance d'après sa parole d'honneur, et 8oUS l'escorte de la gendarmerie; mais cette conces* sion irrite qudques fougueux jacobins, qai en obtiennent la révocation, et la font conduire en prison À VesouL A la descente de Sceaux , la voiture où elle était tombe dans un ravin , elle se trouve prise dans les roues, qui l'écrasent, et le cheval, en se de* battant, lui casse la jambe. Dans ce moment d'angoisse elle a encore assez de présence d'esprit pour tirer un pistolet de sa ceinture, et tuer le cheval qui pouvait entnuner la voiture encore plus avant On la relève à demi morte , et Ton découvre sur elle une lettre de Louis XVI, qui lui disait : jefoos recommande ma fille. Elle reste à Vesoul qnebpies jours sans laisser concevoir aucune espérance de guériaon. Enfin , après de longues douleurs elle paivi

(577) ^ vient à sclev«r, dlé prend des béquilles ist p»rt pour Cousame. Sa première pensée est d'être légadonent s^rée de son mari, et d'obtenir de lui la rente qu'eMe a reçue pour dot Elle attendrit en sa feveur le représentant du peuple Prost, qui succmonte toutes les résistances que lui opposent les chicanes du procureur B. , la partialité du maire de Cousance, et fait enfin prononcer la séparation.

. Le point important est gagné; maïs reste la que$« tion d'argent que le procureur défend pied à pied^ et la pauvre Stéphanie , pour entreprendre un long procès, elle, malheureuse femme , très*peu au courant de pareilles choses, avec un homi^e passé maître dans toute espèce de fourberie , se trouve sans protecteur et presque sws ressource. Ses deux rentes de 37,000 livres ont été rayées d'un trait de plume et transformées en une somme de 400 livres (as* signât), une fois payées De cet assignat elle retire quarante livres : force lui est bien pourtant de cher* cher un moyen de vivre, çUe n'en trouve point de meilleur que de se faire écrivain piiblic.. Elle loue une petite boutique en plein vent, affiche son nom en grosses lettres, et commence à écrire des pétitions, des mémoires; le temps n'était pas mal choisi pour un tel métier; les déuonciâteurs et les tribunaux donnaient lieu à une quantité de réclamations», et Ton dit que la princesse les écrivait avec beaucoup de clarté, de tact^ parfois av,ec une grande énergie.

EUe s'acquit une nombreuse cUentelle, et tout en poursuivant ses occupations journalières, cUe troo' vait aussi le moyen de soutenir son procès. Elle obtint d'abord que M. B. lui payât une somioe de i 0,000 livres, bien entendu qu'elle fut payée en assîgnau, et qu'il lui revint par là trois ou quatre cents livres, à peine de quoi acquitter les frais qu'elle avait £nis : il fallut donc se remettre, avec plus de courage que jamais, à écrire des mémoires et des pétitions, et vivre au jour le jour, souvent bien pauvrement

La chute de Robespierre arriva : le règne de la terreur était passé; le désir de revoir la fille de Louis XVI emmena Stéphanie à Paris. Pour entr^rendre ce voyage, elle vendit le demietr bijou qui loi res^ tait, un anneau que le roi lui-même lui avait donilé,

et coDune elle avait appris par les joaraaux, qoe son frère, le comte de la Marche, se trou?»i dans un grand dénuement, elle trouva encore moym de lui envoyer une partie du prix de cet anneau.

Marie -Thérèse l'accu^lit avec une grande joie; mais bientôt il ne fut plus permis de se voir, et comme Stéphanie insistait sans cesse pour forcer la consigne du Temple, on finit par l'enfermer dans une maison de fous. Jusqu'en 1797 elle traîne la vie la plus inquiète et la plus misérable, implorant toujours du Gouvernement une pension alimentâre comme princesse de €!onti, obtenant de temps a autre un humble assignat, puis, retournant à la

(379) ehar^ie, p«is se retirant avec une nouvelle déçepdon* En 1 797 le Direcloire lui accorda cependant sur les biens de son frère une pension de Sooo livres, etm en 17989 époque k laquelle finissent ces mémoires , nous la trouvons sollicitant encore et attendant toujours.

Depuis on n'a sur elle que des renseignemens assez vagues : quelques personnes assurent l'avoir vue à Orléans- dans le temps de la restauration. Elle était presque complètement tombée en démence , et elle mourut le 39 Mars iS^S. Son frère, le comte de la Marche, ne revint pas en France avec les Bourbons, il mourut à Barcelonnele i3 Mars i8i4-

Gœthe voulait &ire de la fille naturelle une trilogie; malheureusement nous n'en avons que la prenûèra partie, qm s'étend depuis la jeunesse de la princesse jusqu'à son enlèvement, et jusqu'au jour où elle se marie avec le conseiller de justice. La pièce est écrite dans le genre du Tasse et dlphigénie. C'est la même poésie, la même élévation de style» la même marche noble et re-

posée. Quelques scènes sont très-^belles : cell^ «lire autres, où le duc présente sa fille au roi, celle ou Ton vient annoncer au malheureux père que cette fille bien-aimée est morte^et celle où la princesse refuse les propositions de mariage du conseiller de justice. Plusieurs choses aussi sont changées au récit que nous avons vu : la mère de Stéphanie est morte, le comte de la Marche seul et

son secrétaire conjurent la perle cle la)eaiie Me, et la gouvernante, par amour, pur pitié pour son élève, résiste de toutes ses forces auic projets honteux dans lesquels on veut l'entraîner; mais die cède à la menace qu'on lui fait, d'égorger la princesse si elle ne l'emmène pas loin de Paris. Le procureur difforme de Lons4e^Saulnier s'est transformé aussi en un conseiller de justice^hommeloyal et généreux, qui aime de l'amour le plus pur Stéphanie Ainsi les événemens ont acquis pluside grandeur, les caractères plus de noblesse; mais la pièce est un peu longue , et ne présente pas l'intérêt vif iet soutenu que l'on a le droit d'attendre d'une pièce de théâtre; elle a Ja beauté et le poli du marbre , si l'on veut, mais ene en a quelquefois aussi la froideur.

1^ est a regretter que Gœthe ne Tait pas finie , c'eût été une chose extrêmement curieuse de voirie poète avec son génie entrer dans les orages de notre révolution, peindre les hommes et les circonstances^ retracer, avec cette énergie qu'il nous montre dans la guerre des paysans , l'effervescence populaire, les figures caractéristiques , les scènes tumultueuses et sanglantes. L'éloignement qu'il avait pour toute espèce de manifestation politique, l'a sans doute eoirpêché d'entreprendre cette œuvre grandiose; et le silence qu'il gardait sur ses travaux jusqu'à ce qu^s fussent achevés, ne lui a pas permis de dire comment il l'avait conçue.

Qavîjo est une pièce empruntée aux Mémoires de Beaumarchais, un trait de la vie de Beaumarchais lui- même y qui s'en alla en Espagne pour venger l'honneur de sa sœur. Le d rament habilement conduit; les scènes sont variées et pittoresques; les caractères bien nettement dessinés : celui de Beaumarchais vif, hardi, spirUuel, comme on peut se représtoter l'auteur de Figaro; celui de Carlos insouciant, moqueur, comique et paradoxal, comme doit l'être un mauvais sujet Marie, la sœur de Beaumarchais, est^peut-ètre un peu trop maladive et languissante; mais c'est une amé si douce et si résignée, qu'oh doit nécessairement l'aimer, et souffrir de ce qu'elle souffre. Et Clavijo est l'homme vain et ambitieux, rhomme qui veut faire son chemin dans le mondé,* et qui ne veut pas se sentir arrêté en route ^r les liens de l'amour. Pauvre et obscur étranger à Madrid, il a aimé de toute son ame la sœur de Beaumarchais. Devenu célèbre par ses écrits, nommé archiviste du roi, il ne veut plus rien savoir de cet amour de jeune homme , qui ne Iqi rapporterait ni fortune, ni crédit. Il lui faut une grande dame, une dame de la cour , pour soutenir son rang et l'élever encore plus haut; et son ami Carlos est là comme le mauvais esprit qui l'égaré sans cesse plus avant dans ses rêves d'ambition , et cherche à lui faire oublier les riantes imag^^le son premier amour, les douces heures qu'il a passées auprès de. la jeune fille.

ti'ârrivée de Beaumarchais réveille {>ourtaAi dans le cœur de Clavijo des souyenirs encore mal éteints. Et moins par crainte que par amour, il demande a épouser Marie. La pauvre enfiint, trompée déjà une première fois dans ses espérances ^ laisse avec ahan^ don son cœur malade se rouvrir à une nonvdle joief et reçoit Clavijo avec toute Témotion d'une ame qui n*osait plus compter sur aucun bonbeor dans ce monde; et que le bonheur le

plus grand , l'avenir le plus beau viennent subitemem surpren^ dre. C'est une charmante scène que celle où die s'entretient avec saisteur des protestations de Cbvijo. Â la pâleur qui couvrait ses joues, a succ^ une douce rougeur; la vie revient dans son reganiy la vié^ se montre dans son sourire. Si de loin die entend le bruit d'un pas d'homme, si l'on frappe a la porte, elle sent battre son cœur ; elle devient émuet mais d'une émotion de joie et d'espoir, oottnne^# ne l'avait pas éprouvée depuis long-temps. Déjà dis parle de son mariage; déjà elfe songe à ses vète^ mens de noce, et cependant il lui revient de temps à autre de douloureuses craintes. Elle dit à sa scenr: J'ai revu Clavijo trop grand et trop beau. Autrefois je n'apercevais en lui que le germe de ses nobles qualités; maintenant tout s'est développé» il est devenu homme. Il a un son de voix, un regard, un esprit entraînant Je ne crois pgiB qu'il puisse épouser une pauvre fille comme moi.

La maUieureuse Marie n'a que trop bien deviné. A peine Clavijo a-t-il renouvelé ses promesses de mariage, qu'il revient en arrière et se repent. Il songe à ses projets d^élévation, à ses rêves de grandeur 5 et de quoi lui servira , dans la carrière qu'il veut jBuivre/ celte ftmme maladive, d'une naissancei obscure, et d'une fortune plus que médiocre? Au même instant arrive Carlos, qui, tour à tour employant le ton de la colère, du dédain, de la raillerie, achève de jeter le trouble dans son ame, d'ébranler ses résolutions, et le décide non-seulement à rompre avec Marie , mais encore à employer un subterfuge indigne pour chasser Beaumarchais de l'Espagne, ou Je faire jeter en prison. Ce caractère de Clàvi)o est' triste à voir avec tout ce qu'il renferme de Ibrce morale et de faiMesse, de germes de vertus à demi développés , et de penchans funestes ; mais c'est un càrac^j^re vrai, et l'un des plus vrais peutrètire quiiâent jamais i6té mis sur la

scène. Goethe ne Fa ni embelli /ni dénaturé; c'est l'homme ambiûetLti avec son conflit de passions, sa lutte perpé- - tuelle, sa démarche vacillante entre le bien et le mal, entre le sentiment intérieur qui le presse de rester aik il «st , et le besoin impérieux qui le force de monter sans cesse, de briser les obstacles qui Tarrètent, de gr&vir la montagne escarpée de l'ambition , soit qu'il doive ramper le long des rochers , soit qu'il se déchire aux ronces du chemiù, soif

(584) qu'il fasse rouler ks cailloux meurtriers . sur c^x qui se trouveni en arrière.

Clavijo rappelle, sans doute le caractère de Weîslingen dans Gœtz de Berlichingen ; mais c'est un même type que l'on n'est pas fiché de retrouver sous une autre forme. Gpmme WeisUngen, sa iai-* blesse l'éloigné de ses Téritables amia^ et sa ^bksse le perd. Un soir, après avoir pris toutes ses mesures pour ne plus entendre paiier. ni de Marie, ni de son frère, il passe dans une hie et aperçoit un convoi mortuaire. Il demande pour qui il est préparé, et on lui répond : pour Marie Béaumarduds. A ceue nouvelle imprévue, *la douleur s'onpare de lui, le désespoir l'entraîne auprès de ce cercueil. Il se jefte avec des larmes et des sanglots sur le coips de sa bien-aimée; et Beaumarchais, qui n'est pas encore parti, le tue. Cette scène est très-dramadque, et (^vijo' meurt noblement^ en priant son anù Cados de prêter son secours à Béàumârcbaîs» de le ooiiduire poiu* plus de sûreté jusquis sur. les firontiires, et en s'écriant : je vais rejoindre ma lancée, et là porter vos adieux.

Pour mon compte, je trouv^ais le dénooeraent plus naturel i tout aussi inoral et non moîas dnr matique, si le poète, au lieu de fiûre mouiir Oavijo, lui montrait de loin le tombeau de Mane, et

Fabandonnait à ses ma^leureux songes d'amUtioD, k sa vie agitée, à ses remords.

Stella appartient à ce genre de pièces que Ton désigne en Allemagne sous le nom de SchauspUh (pièces à voir). Trop sérieuses pour prendre le titre de comédie, elles manquent du dénouement qui caractérise le drame. Le poète a plein pouvoir d'y rétracer des circonstances funestes, d'y mettre en jeu les passions les plus orageuses, les mouvemens de l'ame les plus tumultueux^ pourvu qu'à la fin il dénoue heureusement le tissu qu'il a formé, et renvoie le spectateur avec le calme sur le front, si ce n'est avec le sourire sur les lèvres. Ces pièces se rapprochent beaucoup plus que la tragédie de la vie réelle, où les passions se heurtent tant de fois, sans qu'il en résulte ni empoisonnement, ni coup de poignard, où souvent aussi la scène s'ouvre courroucée et terrible comme le draine, pour se terminer gaiment comme la comédie. Racine a donné un exemple de ces Schauspiele dans sa Bérénice-, et les Allemands en ont produit ime quantité. Il serait à souhaiter qu'en France une main habile introduisît cette sorte d'oeuvres théâtrales, tout-à-fait vraies 9 tout-à*fait prises dans la nature humaine.

Stella rappelle encore l'idée des Wakhenfifandt' schafien. Cest un homme qui a épousé la femme qu'il aimait» et qui, plusieurs années après son mariage, rencontre de par le monde une autre femme, vers laquelle il se sent irrésistiblement entraîné, et qui lui fait quitter sa mabon, sa famille ^ sa patrie, tout,

pour vivre avec elle dana une de ces unions de choix, de ces alliances intimes, où l'amour est plus fort que les idées de convenance reçues dans le monde; où le cœur, avec son naif abandon,

croit pouvoir se mettre impunément au-dessus de l'assentiment de la société, de la garantie des lois.

La rencontre des deux femmes forme, à vraâ dire, la catastrophe de la pièce, et présente un contraste intéressant.

Cécilie, Tépouse de Fernando, est la femme sim* {de, douce, modeste, sincèrement attachée à son mari» dévouée à ses devoirs de fiimille, heureuse de son amour, parce que cet amour a reçu toutes les sanctions légales, vertueuse par principes, par habitude, par ..nature; la femme dont l'on peut Êiire sa compagne £dèle dans cette vie, son guide dans les circonstances difficiles, son appui dans Vadversite ; la femme accomplie pour ceux qui ne demandent qu'à avoir une existence assurée et tranquille, des jours soumis au même niveau, mais qui ignore peut-être que, pour remplir le cœur et satis&ire à l'ima^nation de certains hommes, il faut plus qae de Tordre et de la fidélité, plus que de la patieDCe et de la vertu y plus qu'une beauté modeste et r^olière.

Stella, l'amante de Fernando, est au contraire la femme ardente et passionnée, qui n'écoute que les frémissemens de son ame, les bouillonnemens de son sang; la femme belle de son désordre, de ses

regards langoureux ou enflammés. C'est Taniour qui forme toute sa vie, l'amour qui la fait ce qu'elle est, joyeuse et pensive, insoucieuse pour elle-même, compatissante pour les autres. Cest l'amotu* qui dans l'abandon conduit sa main vers tous les malheureux, ouvre son cœur à tous les sentimensde pitié et de bienfaisance, afin de tromper par là le regret mortel qu'elle éprouve, de rendre moins profond le vide de son existence. C'est l'amour qui , lorsque Fernando revient après sa longue absence, lui rend

un autre printemps, une autre jeunesse, une autre vie, uneame long-temps comprimée, qui s'épanouit tout à coup, qui se fond aux douces paroles que son amant lui murmure, qui invoque à elle dans son enthousiasme le ciel, le monde, l'univers entier, pour leur faire partager son enivrement et ses transports.

La position de Fernando au milieu de ces deux femmes est affreuse. L'une lé rappelle par le souvenir de ses devoirs , par le tableau de la misère où elle est tombée, et l'image de sa fille; l'autre, par sa pas^on entraînante, par ses angoisses et ses cris de désespoir 9 par son ame si noble et son adorable

beauté.

Cependant Fernando cède à la voix du devoir, il veut fuir avec sa femme et sa fille; mais Cécilie, qui a connu les mortelles souffrances de Stella et l'amour de Fernando, l'arrête elle-même dans le

sacrifice qu'il veut faire: « Sois mon ami, dit -elle; puis, le réunissant à Stella, soyez mes amis!* et Stella et Fernando demeurent ensemble.

Il y a sans doute un côté triste dans un tel dénouement, mais on peut le concevoir après Thistoire de Svnft et de Burgec.

COMÉDIES

Wemimr uiekt >aih€rm mtnar^ mMrdtm mit muiMMig.

Cest une chose digae de remarque, que les Allemands, si admirables dans les autres genres de Mtlérature, dans les investiga-

tions de la science, dans les larges Umiies qu'ils ont assignées au drame, dans les nombreux chefi- d'oeuvre de leur poésie lyrique, ne soient pas encore parvenus à fidre de bonnes comédies. On s'étonne de trouver chez eux des hommes éminens en tout genre, comme Fichte, Kant, Goethe, Schiller, Herder, Tieck, Uhland; des artistes comme Rauch, Schnorr, Danecker , Cornélius; des musiciens comme Mozart et Haydn. On y chercherait vainement un Molière. Cela tient sans doute à des causes trop puissantes pour que le génie même de ces grands honmies littéraires ait pu parvenir à les vaincre. Cela tient au caractère du peuple allemand, plutôt sérieux que plaisant, plutôt porté aux vagues rêveries, aux spéculations intellectuelles, qu'à l'esprit d'observation nécessaire pour produire la comédie. Cela tient au genre de vie de

leurs littérateurs, qui se passe plus au milieu des livres, qu'au milieu du monde et de la vie réelle Cela tient à la gravité de leurs moeurs, à la sainteté de leur intérieur de fioaûlle, de leur fojer domestique, qui ne permet pas au regard causûque de s'y introduire pour en saisir les ridicules , ou qiû firappe de respect ceux qui pourraient j prendre place avec l'intention de les pondre sous le point de vue comique. Cela tient aussi sans doute à cette diversité de petits pays entre lesquels l'Allemagne se trouve partagée, à cette absence d'un point central qui représente le caractère général et les moeurs de la nation. Quand Molière nous montre ses marquis ânfiirons, bien qu'il les prenne à Paris sous ses yeux, la province les accepte comme des types vrais, et s'en amuse. Mais la même chose n'existe plus dans un pays où l'esprit se transforme presque complètement du nord au midi. Ce qui serait une pântnre fidèle des moeurs à Berlin , ' ne pourrait plus être reçu au même titre à Vienne; et la comëdie de caractère, qui amuserait beaucoup les écrivains un peu sceptiques, et les femmes spuri-

tuelles et tolérantes de la Prusse et de la Saxe, pourrait bien fiire îeter les hauts cris au catholicisme de l'Autridie et de la Bavière.

De là vient que les Allemands, en voulant frire des comédies, sont toujours tombés dans l'un on l'autre des deux extrêmes, ou dans un sérieux qui

(591) rappelle la physionomie du drame, où dans une suite de plaisanteries vulgtires, de portraits chargés, qui ne peuvent nullement nous représenter la liante et véritable comédie: De là vient aussi que, pour ne pas toucher à leurs mœurs, ils ont empiété sur les mœurs étrangères; que, par la crainte ou rimpossilâlité de rire à leurs dépens, ils se sont mis à rire aux dépens des autres

L'Allemagne a emprunté des comédies à toutes les nations : aux Anglais, aux Espagnols, aux Ita* liens, et surtout aux Français^ Si jamais l'histoire de notre * comédie venait à se perdre, on pourrait la refiiire avec celle de la comédie allemande; car die en a suivi fidèlement toutes les phases et calqué toutes les formes. Cest d'abord Gottsched et sa femme, qui traduisent les bonnes comédies du temps de Louis XIV; Schlegel, qui prend dans Palissot et dans Marivaux ; Leasing, qui se passionne pour Di*derou Arrive ensuite Schrôder, de Hambourg, qui fait à cela un interpiède avec ses pièces imitées de l'anglais. Mais Jûnger parait, et envahit le thé&tre avec ses traductions, imitations et variantes des comédies fiançaises. Dans le temps même où Gœthe et Schiller dotaient l'Allemagne de tant de chefsd'œuvre, on n'avait guère d'autres comédies là jouer que celles de Kotzebue et d'Iffland. Puis sont venus Mùllner, Th. Kômer, Raupach, qui forment comme la transition entre h comédie et le vaudeville. Au-

jourd'hui le Gymnase et le théâtre des Nouveautés, ont à peu près exclusivement le privilège de fournir des pièces à toute l'Allemagne. Dans quelque ville que vous alliez, vous entendrez parler de M. ScrîBe, vous pourrez voir représenter une comédie de AL Scribe. Angely le traduit à Berlin^ le baron de Kurlânder le farde à Vienne, et Th. Hell le calque servilement à Dresde ; de sorte qu'avec un vêtement un peu plus ou un peu moins large, un air plus grave ou plus enjoué, et qudques bariolages de fantaisie, c'est toujours au fond le même Soribe, qui passe avec un égal succès du Nord au Midi, et dont les pièces montent journellement sur la scène pour la plus grande joie des marchands de Làpàg, de la garnison de Berlin, des bourgeois de Vienne, et des étudians de Munich. .

Schiller a eu le bon esprit de ne point fiôre de comédies. Goethe en a fait quelques-unes s^ûritudles et amusantes, qui méritent sans doute d'6u« lues, parfois d'être méditées, mais qui pourtant ne répondent pas aux autres œuvres de l'homme de génie

Le Grand Cophte est une pièce d'intrigue, f bis* toire en cinq actes du femeux collier^ les scènes sont conduites adroitement; les caractères tncés d'après ce que les contemporains en disent. Ga^stro est bien le fourbe habile, impudent, qiû em* ploie tous les moyens possibles pour s'attirer des adeptes, et marche sans crainte le front levé au

milieu des dupes, qu'il a faites; la marquise, une femme méchante, rusée, résolue, à qui rien ne coûte pour apaiser sa soif d'argent; sa nièce, pauvre fille abandonnée, qui n'a pas la force de résister aux coupables projets dans lesquels on l'entraîne ; et le doyen, qui tient ici la place du cardinal de Rohan, est l'homme

vain, ambitieux et crédtde par excellence. La pièce se termine autrement que les mémoires du temps ne le rapportent Un homme, .qui a découvert par hasard la trame ourdie par la marquise, la dénonce; et les coupables, cernés de tous côtés dans le jardin où ils sont rassemblés, tonibent entre les mains de la justice du roi, aVmoment où le crédule doyen venait d'avoir son rendez -vous avec la princesse.

Le Triomphe de la sensibilité se rapproche peutêtre plus de ridée générale que nous avons de la comédie. Cest la satire d'un ridictde ûite avec beaucoup d'esprit Un prince est amoureux fou de la nature, des bois, des eaux, des rochers; mais comme il trouve parfois dans les objets de son admiration beaucoup de choses qui l'incommodent, il s'est dit une nature mécanique, qu'il emporte constamment avec lut Une scène surtout est très-jolie, celle où MerLulo, le confident du prince, explique le caractère de son maître :

« C'est, dit-il, le plus sensible de tous les hommes, il a un coeur ouvert à toutes les beautés de la nature,

(594) et la grandeur et le pouvoir ne sont rien pour lui, à côté du bonheur qu'il éprouve à contempler la nature.*

SOBA.

Voilà Homme qn'il nous faut Nohs aimons beanconp aussi à nous promener au dair de la bme, et rieu ne nous réjouit plus que d'eutendie dianter le rossignol.

MEHXUIO.

Tant pis pour nous, mes belles dames. Mon prince a les nerfs si tendres» si délicats, qu*il doit éviter soigneusement nnfluence

de Tair et les rapides cbangemens du four. On i^|eut pas, en pleine campagne, se fiûre une température dlbme on le voudrait, et les médecins affadies à la personne de mon maître regardent cuaune me chose très-dangereuse llinmidité du matin ef du soir, b fratcbeur du gazon et celle des sources Stm dans les grands jours d*été. La vapeur des vallées peut si ladiement donner le rhume, et c*est par les nnib les plus belles, les plus riantes, que les insectes deviennent précisément le plus insupportables. Un autre inconvénient encore, c*est que si, en s*abandonnant à ses pensées, on se couche sur le gazon , on se relève ensuite avec des vêtemens pleins de fourmis ; et si , dans la plus douce des sensibilités, on pénètre sous le feuillage d*un bosqnd, on risque d*en revenir avec une toile d'araignée. Le prince a proposé, dans ses académies, un prix pour celui qni pourrait remédier â ces fâcheuses contrariété. Plusieurs mémoires ont été couronnés , mais la question n*est cependant pas encore résolue.

O s! vous trouvez un remède contre les araignées et les cousins 9 rendez- le donc public; car souvent lorsque Ton se pefd dans un enthousiasme céleste, un malheureux insecte vient avec son aiguillon nous rappeler notre mortah'té.

ISEBKULO.

En attendant» le prince, qui ne pouvait ni retarder ni interrompre ses jouissances ^ prit la résolution de se faire reproduire, par d'habiles artistes, le monde dans une chambre. Son château est arrangé de la manière la plus agréable; ses chambres ressemblent à des bosquets; ses salons à des forêts; ses cabinets à des grottes, et tout cela aussi beau , plus beau même que la nature ; et pour en user à notre commodité, on n'a besoin que de tirer un ressort d^acier.

SORA

Cela doit être charmant.

UEBKULO.

Et parce que le prince est si bien habitué à avoir la nature dans son château, nous avons aussi une nature de voyage, que nous conduisons partout avec nous. Au nombre des personnes qui occupent une charge à la cour, nous comptons maintenant un homme très-habile, auquel nous avons donné le nom de Directeur de la nature. Il a un grand nombre d'artistes sous ses ordres. L'un de ses plus dignes élèves doit prendre soin de la nature de voyage, et j'ai rhonneor de vous le présenter en cette qualité. Ce

qui nous manque encore, ce sont les petits léphits; les tentatives faites jusqu'à présent pour les obtenir sont d^ meurées incomplètes; mais nous espérons bientôt en ^ec^ voir de France.

SORA

Si j*ose vous le demander» qu'y a-t-il donc dans ceiit caisse? Peut- on le savoir?

MEBKULO.

Des secrets, ma belle demoiselle, des secrets. Mais comme vous avez trouvé le secret de dénouer les secrets de mon cœur, rien ne doit vous rester caché. Ici nous conduisons avec nous les plus grandes jouissances d'une ame sensible , les sources d*eau jaillissantes.

SOBA.

Oh!

MEBXULO.

Et là est renfermé le chant , le chant le plus doux des oiseaux.

MAKA

Vraiment !

MEBKULO.

Et là est empaqueté le clair de lune.

Comme ce prince aux nerfe délicats et à Famé sensible s'est fait une nature factice, où il ne trouve ni insectes, ni épines, il s'est Ëiit aussi une maîtresse qui conserve toujours le même visage et la mtaie humeur. U emmène avec lui une poupée de grandeur naturelle , coiffée et habillée comme la feounc

(597) devant laquelle il est un jour tombé en adoration. Et c'est auprès de cette poupée qu'il passe de longues heures d'extase; c'est pour elle qu'il soupire; c'est à elle qu'il adresse ses brùlans monologues; c'est au feu de son regard , au charme de son sourire qu'il s'enthousiasme et s'abandonne à ses poétiques rêveries d'amour. Un jour la femme véritable , la femme dont il promène ainsi le masque en tous lieu:x , vient se mettre en face de son image favoiite, et il ne la reconnaît pas, et il ne -sent rien pour elle; mais il se rejette avec un nouveau transport entre les bras de son adorable poupée.

On conçoit que cette pièce ne pqjsse offrit* qu'un trè»-&ible intérêt au théâtre , car elle ne repose que sur un ridicule à part et tout-à-fait hors de la portée du vulgaire. C'est plutôt une disseitation dialoguée contre une erreur d'esprit, une satire allégorique, qu'une comédie. Il s'y trouve d'ailleurs des hors-d'œuvre, des scènes confuses et beaucoup trop de longueurs.

XI Humeur de t amoureux {Die Laune des Ver-- Uebien), est une petite pastorale à la manière antique, jolie et gracieuse, d'une forme plus vraie aussi que la plupart des pastorales enfantées par le dix «huitième, siècle, mais dont Gœthe lui-même n'a pu sauver l'ennui qui s'attache à ces sortes de pièces.

Le Bourgeois général (Der BUrger- General) ^

(59») aussi une sorte de pastorale moderne, dans laqueUe il n'y a qu'un caractère plaisant et deux ou trois scènes amusantes.

Le Frère et la sœur {Die Gescht4^ister)j comédie en un acte, intéressante par le caractère naïf de Mariane, a été traduite ou plutôt arrangée pour la scène française. On la)Oue encore sur pluneors théâtres de province.

Les Complices (Die Mitschuldigen) sont, à mon avis, la plus importante et la meiUeure coméAede Gcethe. C'est à la vérité encore une pièce d'intrigue, où il ne feut chercher ni de grands développemens de caractères, iji une véritable étude de mœurs. Le poète joue avec les spectateurs, mais il les amuse et les intéresse ; et l'embarras où se trouvent pris tout à la fois et l'hôte par sa curioâtè y et SoUer par sa mauvaise conduite et son besoin d'argent, et Sophie et Alceste par leur intimité secrète, for* ment un de ces nœuds dramatiques artistement fidts, dont Ton attend avec inquiétude et curioàté la solution.

Gœthe a fait aussi quelques opéras comiquei Je les trouve inférieurs encore à ses comédies. Je ne crois pas d'ailleurs, malgré la grande réputation que Laharpe avait &ite à Quinault, je ne crois pas qaon poète puisse attacher une grande importance a la composition d'un opéra. Son rôle en ce cas est trop subordonné à celui du compositeur, peut-être m£me

(399) à celui du décorateur. Le pubUc ne va pas à L'opéra pour entendre de beaux vers, maïs pour chercher une bonne musique; et quant à la lecture, il ne faut pas attendre grand plaisir d'une œuvre ainsi res* treinte par le$ exigences du musiden, ainsi coupée, versifiée, dialoguée, non pas comme le génie du poète l'aurait voulu, mais comme l'exige souvent un ténor oa une première chanteuse.

Les opéras de Goethe n'ont pas même eu le bon^ heur d'être mis en musique par des artistes de premier rang. On les a joués quelquefois de son temps; aujourd'hui, on ne les joue plus, et beaucoup d'amateurs de théâtre ne connaissent peut-être que de nom ces oeuvres de Fauteur de Faust : Claudine de VUla-Bella; Eivin et Elmire, où se trouve pourtant la jolie romance de la violette; LUa; la Pêcheuse; Piaisanterîej ruse et vengeance; la seconde partie de la Fldte enchantée. Le plus joli de ces opéras est, sans doute, Jery et Bâtefyy dont Gœthe conçut l'idée en traversant la Suisse, et qui a aussi toute la fraîcheur d'un paysage suisse.

Je compterais tout aussi volontiers au nombre des pièces dramatiques de Gœlhe, ces deux esquisses intitulées : yie de P artiste; Apothéose de V artiste. Elles ne renferment que trois ou quatre scènes, mais elles expriment une idée si vraie et si pro-

fonde ! Le pauvre artiste traîne péniblement son existence dans ce monde à travers les rêves de s(hi imagination;

(400)

les études qu U continue avec amour , et les soucis journaliers qui le poursuivent; le besoin qui s'attache à ses pas; Foubli des hommes qui l'accable Après sa mort, la muse le conduit dans une galerie rojale, où il voit ses tableaux achetés à un baat prix, admirés par les connaisseurs , et il s'écrie : Que xne sert maintenant de savoir que l'on estime mes œuvres, et qu'on les achète? Oh! si quelquefois j-avais eu seulement For qui recouvre ce cadre à profusion , afin de pouvoir apaiser ma faim et cdk de ma femme et de mes enfans, j'aurais été si heoreuil Mais, je n'ai pas trouvé un ami qui vînt se réjouir avec moi ; un prince qui sût apprécier le talent Je n'ai reçu dans le cloître que de sots af^udîssemens, et je me suis tourmenté sans rencontrer un connaisseur, sans faire un élève. Si donc tu veux^ ô muse, élever ce jeune homme comme il le mérite, ô je t'en prie, donne4ui, pendant qu'il en peut jouir encore, donne-lui à temps utile le nécessaÎK dans la vie. A la joie, à la légèreté, avec laqudle passeront ses jours, laisse -lui s^itir que la muse l'aime; laisse-le jouir plus gaîment que moi sur b terre de la gloire, qui maintenant m'afflige au dd. Enfin , il faut compter dans les œuvres théatnles du poète un fragment de tragédie antique, Elpcnor; une imitation d'une comédie d'Aristophane, les Oiseaux; un fragment de drame politique, qui présente des scènes intéressantes, les Réço/tés; un

(40i)

autre firaipneiit de drame en vers, Proméihée^ écrit en 177$; on peut y joindre: Les dieux ^ les héros et Wieland^ espèce de

satire dialoguée contre Wieland^ souvent très-drôle et très-mordanle; et il ne Êiut pas oublier la traduction du Tancrède de Voltaire et celle de Mahomet» à l'occasion de laquelle Schiller lui adressait cette épître :

«Et toi aussi, toi, qui nous arrachais à la contrainte des règles dusses, pour nous ramener à k vérité et à la nature; toi, que l'on voyait, héros déjà dans ton berceau, étouSTer les serpens qui enlaçaient notre génie; toi, que l'art divin pare depuis long* temps comme son pontife avec ses banddettes sacrées; tu veux aussi sacrifier, sur des autek détruits, à la muse surannée que nous ne vénérons plus? *

Le compliment n'est pas flatteur pour notre théâtre. Schiller a pourtant traduit la Phèdre de Ra« ciné, et lui et Gœthe ont ainsi rendu hommage à ce qu'ils trouvaient encore de majestueux et de ré^ gulier dans la construction d'ailleurs si froide et 61 monotone de notre soi-disant tragédie dassique.

(4oî») HERMANN ET DOROTHÉE.

TAf worU is mil hefore me; i iut msk

0/ nature ihat vUh vich she will comtpiy

ii is bmi im ker smmmef*s m to hmsk

Tù mingle mitk ihe çmiei 9/ ker sky^

To see her gentje face wiihoui a masà

And neçer gaze on ii wUh apaUj.

Site wms mf earij feiemâ^ mmd mom skoU èe

My sister,

Bnov.

Il était dans la destinée du génie de Gœihe mmoeulement d'ouvrir de nouvelles voies dans la littérature de sa nation , mais encore de reveliir sur ce qui avait été fititt de démontrer les erreurs dins Jesqudles on était tombée et d'indiquer par son exemple b route qu'il faudrait suivre. Ainsi pour le drame , pour le roman, pour la poésie Ijrique, pour Vart et la critique; ainsi pour un , genre de poème qui n'a été tant décrié depuis ses jours de gloire que parce qu'on l'avait conçu d'une manière complé* tement fausse. Je veux parler de l'Idylle, ou des poèmes de la vie rurale.

S'il existe un moyen de nous rendre ces poèmes intéressans, ce ne peut être que par la vérité scrupuleuse de printure; par la finesse d'un pinceau habile à saisir les nuances de la nature dans ce qa'dle a de rustique; par l'action d'un drame simjAe où tout se trouve en rapport, mœurs, langage, pas-

sîons, Gostunies. En nous peignant, comme le dit Crabbe, la vie des champs telle qu'elle est, avec ses .joies et ses chagrins; ses jours de fétè et ses jours de labeur ^ ; certes , il y a de quoi nous fournir maint tableau délicieux à voir, et je suis étonné que les poètes ne nous aient pas représenté plus souvent le village agreste et riant comme il est ; le clocher aigu qui s'élève dans les airs; le presbytère avec son toit roùge, et son étroit jardin à câté; les maisons nouvellement blanchies, autour d'dles la colline et les bois qui les protègent; la belle vallée <]ui serpente et sVnfuit au loin, et le ruisseau d'argent qui la traverse; puis le soir, ces troupeaux de moutons qui s'en reviennent en élevant des tonn- Inllons de poussière; les hasa& ramenant à pas lents la charme; tandis que le laboureur les suit, encav^ saut avec son voisin de la ré-

colte prochaine, et du prix des denrées ; puis cette vapeur d'un soir d'été <]ui enveloppe le village; ces lueurs rouges du cré^ puscule qui l'éclairent; cette cloche qui tinte enccMne une fois pour annoncer la dernière prière du jour , et ces bois qui en répètent le son, et ces tèies

TAe village Itfn, ami eçery care ihat nigru

(ytr ynmihfui peasanis and duîimng stvains

fFTiat labeur yUlis , and what îhat labour pasî

jtgt m Us Aûur tf LmgÊtor fmds ai hast;

fV'hai form the real piciun cf ihe poor

Dtnumd a song*

CiABSt, Thi-HUûgt.

qui se découvrent religieusement; ces hommes asâs sur le banc de bois devant leur pone, avec leur femme, leurs eilfans, priant, se reposant de leurs travaux, et mangeant* avec joîe le frugal repas qui leur a été préparé. Il y aurait là tant de scènes naïves à prendre, tant de points de vue charmans à saisir. Ce serait au milieu de la poésie du beau monde, comme une retraite champêtre auprès de la ville^ quand on en aurait assez des drames de grands seigneurs, des romans de boudoirs, on se retirerait là pour se recueillir et se reposer.

Qu'est-ce qui fait le charme du Vicaire de Wakefield , de cette églogue admirable et de tant d'autres oeuvres anglaises, si ce n'est la vérké avec laquelle la vie commune, la nature,- s'y trouveni représentées?

Mais que dire de ces bergers que l'on nous a faits en France si galans et si bien habillés) de ces bergers qui conduisent leurs moutons avec un ruban rose, écrivent le nom de leur maîtresse sur l'écorce des arbres , jouent de la flûte et composent des vers ? Les bergers de Théocrite et de Virgile sont déjà des hommes très-bien élevés pour leur condition. Les nôtres ont joint à cette science des bei^ers anciens, l'air prétentieux, Thabit brodé et les belles manières du temps de Louis XIV. Bientôt on n'a plus osé représenter la vie rurale comme on la voyait, on l'a peinte par tradition, et le bon Delille

i-mème nous a fait de son Homme des champs un homme du monde, qui veut biçn s^en aller rêver quelque temps à la campagne.

Les Italiens n'ont pas mieux compris le caractère véritable de la Pastorale. Ujéminia duT^sse, et le Pastorfido de Guarini, furent pour eux deux mauvais modèles , d'autant plus dangereux qu'ils étaient pleins de beaux vers et de poésie.

Les Espagnols ont eu aussi leui% Êides et Ëiusses pastorales, et la meilleure critique qui en existe, est celle que Cervantes a faite dans son Don Quichotte. Les Allemands n'ont, sous ce rapport, rien à en-* vîer aux autres nations. Gessner a peint une nature comme on ne la trouve pas je crois dans et monde » depuis que le monde a perdu l'héritage d'Éden; des hommes si bons et si généreux! des enfans qui ap» portent en naissant le germe de toutes les vertus; des vieillards qui se reposent à la fin de la vie, comme à la fin d'un beau ^our. Partout des fttes, dès chants , des danses et des couronnes de fleurs , des bosquets toujours verts, des amitiés si dévouées,, et des amours si purs ! c'est un âge d'or, un paradis. Du reste, une chose digne d'être remarquée, c'est que

Gessner a eu le même succès en France, que Florian en Allemagne. Les deux poètes ont fait échangé de suffrages. L'im nous a donné ses créations kJéales^ l'autre a porté en Allemagne sa Galatée et son Gon2alve de Cordoue. Il y a vingt ans,

k plupart des fniiçab ne coimaîssatent^ pas, j'en suis sûr» de plus grand poète aUemand que Gessoer; et en traversant aujourd'hui k Saxe et k ^Prusse» TOUS pourries voir dans toutes ks maisons bourgeoises où Ton apprend le français, ks oeuvres de Florian prises pour base.

Un autre écrivain qui s'est £sût % peu près en * même temps que Gessner une grande répuuti<Hi par ses pastorale»^ c'est Thnmmel; son ouvFsge k plus oélèbre est 1/^^eImine. H y a là de k gn^ce et de l'esprit, seulement trop d'es|Mfit, trop de recherche et de prétenûon.

Enfin, k poète Voss composa, sous k titre de Louise y une idylle qui devait l'emporter sur tout ce que l'Allemagne avait jamais vupanttre en ce genre. U y a de k vérité dans ses descriptions, de la grâce dans les figurés qu'il dessine, du naturel dans ks caractères et les scènes qu'il retrace. Mais l'oBuvre est encore raide et guindécL Les phrases s'alongent d'une manière monotone avec leurs grands» alexandrins, et les vers rappdknt à tout instant k ton solennel du traducteur d'Homère , k démarche pompeuse , et souvent les locutions de TUiade

Qu'il y a loin de ce poème trop savamment conçu et trop maT exécuté I Qu'il y a loin de cette aSé* terie de Thummel, de ces fausses images de Gessner, à cette oeuvre, de Goethe, à cette ravissante pasto^e ^Htrmann ei Darolhee !

La est le vrai^ là est le ton simple et harmonieux ^ le fini de tous les détails, Taccord de toutes les parties.

Ni trop haut, ni trop bas,

comme l'a dit le poète; la nature ne s'y montre point en habit de mendiant, comme dans les tableaux de MuriUo ; mais elle ne s'y montre pas non flus avec de la jpoudre et des paniers, comme dans ceox de Boucher. Les personnages qu'il s'est choisis, ne doi- * vent p<Mnt être placés si bas qu'ils nous rebutent par leurs mœurs ou leur langage, et ils ne doivent pas non plu& sortir des bornes de leur vie rurale. Non; c'ât via brave aubergiste, un peu quinteux^ un peu moins patient, après avoir bu un verre de vin, que lorsqu'il est encore à jeun, qui s'entretient de Fh^toire de sa petite ville, dans laquelle un m* ceiPdie tient la plus grande place; c'est un apothicaire prudent et avisé, qu^ parle de son jardin avec le petit pavillon qu'il y a fait construire, et la barrière cpn l'entoure; c'est le ooré qui arrive pour rassurer tes uns, consoler les autres, donner de bons eonseils, et prendre . gument part aux fttes des familles, après avoir prb part k leurs jours de tribu- Iatioiis;c'estHermann,unbon et franc jeune homme, très*peu ambitieux d^avoir im habit bien taillé et dt faire le joli garçon, mais très -occupé de ses che- TauK, de sa ferme, de son travail Cest la petite

ville, enfin y la petite ville à demi champêtre, ayec sa fusette quotidienne, avec ses vertus et ses ambitions^ ses actes de franchise, de bonhomie et ses rivalités.

Le fond du tableau est large, profond, dramatique. Cest l'histoire de notre révolution qoi s'y reflète avec ses orages; c'est un siècle de secousses intérieures et de bouleversemens, qui se lève

avec ses cris de liberté et son drapeau rouge; c'est la guerre qui s'avance sur le sol étranger , dévaste les villes, incendie les chaumières, et force les malheureux habitans du pays à ramasser à la hâte ce qu'ils ont de plus précieux ; à dire adieu à leur demeure et à s'en aller pèle-mèle, femmes, vieîUanJs, enfiins, chercher ailleurs une consolation et un refiige. Et c'est au nidlieu de ces scènes désolantes, sur cette toile sombre, que se détachent les figures yleînes de grâce d'Hermann et de Dorothée, et la mKve peinture de leurs amours.

La colonne émigrante passe , les gens compstissans de la petite ville courent au-devant d'elle pour lui porter des secours; le poème conuaenee:

((Jâi parcouru seul la place et les rues, jamais je n'ai vu la viUe si changée, si morte! Je sois sur qu'il n'y est pas resté cinquante habitans ! Que ne &it*on pas par curiosité? Chacun court et se précipite pour voir arriver à la file l'un de l'autre ces pauvres fugitifs! U y a bien une lieue jusqu'à la

(409) chaussée ou ik passent, et tout le monde y court en plein midi Je ne voudrais pourtant pas sortir pour observer la misère de ces malheureux chassés des belles provinces du Rhin, et traversant avec le peu qulb ont sauvé les détours de notre vallée fertile. Tu as bien fait, ma femme, d'envoyer au-devant d'eux notre fils avec du linge, du vin, et de la nourriture, pour les soulager. Car, donner est le devoir du riche. Comme le jeune homme conduit bien pourtant ! Comme il sait maîtriser les chevaux ! La voiture a vraiment très -bonne mine; quatre personnes pourraient facilement y prendre place, satis compter le siège du cocher. Cette fois il est seul, et elle roule rapidement Ainsi parlait à

sa femme, l'auber^te du lion d'or, assis devant la porte de sa maison.

« Et la sage et prudente maîtresse de maison loi répondit : Je ne me prive pas yolontiers des lambeaux de toile usés, car on en a souvent besoin, et Ton ne peut s'en procurer pour de l'argenL Mais , aujourd'hui j'ai donné avec beaucoup de plaisir du bon linge et des chemises, car il y a là des enfans et des vieillards qui n'en ont point Veux-tu me pardonner, si j*ai aussi dépouillé ton - armoire, et si j'ai fait présent de ta robe de chambre avec des fleurs indiennes, bien doublée de flanelle? Vois -tu, elle était vieille, et tout-à-fait hors de mode.

«(Le bon aubergiste se mif à sourire, et lui dit:

vraiment je la regretterai , cette vieille robe dé chambré en véritable étoffe indienne; On n'en troaveplus de pareille. Mais c'est bien. Je ne la portais pliu. On veut maintenant que l'homme s'en aille toujours en botte et en recfingote. Les pantoufles et le bcHinet sont proscrits.

« Regarde , ajouta la femme , voici déjà des caneux qui ont vu les voyageurs. Regarde, comme leurs souliers sont couverts de poussière ! Gonmie lear visage est rouge ! Chacun prend son mouchoir pour essuyer la sueur de son frqnt. Je ne pourrais pas m'en aller si loin par cette chaleur pour voir un â triste spectacle. J'ai déjà bien assez des récits que l'on m'en fera. *

Alors arrive le riche marchand de l'endroit, avec sa voiture neuve, son landau, que le brave auber^ giste ne regarde pas sans éprouver un certûn senr timent d'envie. Alors arrivent le paâ«ur et le phar* macien, qui viennent s'asseoir devant la porte du Lion d'or, et raconter ce qu'ils ont vu. La bonne hôtesse apporte une

bputçiUe de son vin du Rhin, et la conversation entre les trois hommes devient, à l'aide de cet auxiliaire, ce qu'dle peut ètre«Btra trois braves voisins; conversation franche, ouverte, sans recherche et sans façon , comme on a pu Vtor tendre mainte fois dans sa vie, en s*asseyant après diner dans une famille bourgeoise, quand les visages sont épanouis, et les coudes à leur aise sur la ta-

Ue. L'aubergiste se livre à sa pointe humoristique; l'apoibicatre parle en homme qui a connu deux grands Biens dans la vie, le savoir-faire et l'économie; et le pasteur tempère, par ses sages et cordiales p»oles, la vivacité de l'un, la prévoyance humaine de'l'autre, tandis que la maîtresse de maison vient de temps à autre jeter dans l'entretien quelqu'un de ces mots qui révèlmt toute la bonté et la tendresse de son cœur de femme

La conversation est interrompue par Hermann, qui vient de remplir sa mission. Hermann a traversé le douloureux convoi des émigrans. Il a aperçu une voiture tramée péniblement par deux bœufs. Sur cette voiture une fçmme malade, couchée auprès de l'enfant auquel elle venait de donner le jour, et une belle jeune fille qui guidait ce chariot le long du chemin , et vâllait assidûment sur sa pauvre compagne. Son cœur s'est ému de compassion ; et en voyant cette jeune fille, avec son visage si honnête, son regard plein de douceur et de franchise, il a eu confiance en elle, et lui a donné, pour qu'elle le distribuât aux autres , tout ce qu'il avait apporté.

En fiiisant ce récit, la voix d'Hermann s'anime, ses yeux brillent, ses joues se couvrent d'une douce rougeur. Il est facile de voir que sa course du matin lui a laissé plus d'un souvenir; que la jeune fille Jui Q inspiré encore im autre sentiment que celui

de la compassion. Et c'est ce momeot que son père choisit pour lui parler de projets de mariage.

' « Un brave homme, lui dit-il» mérite une fille qui a du bien, et les choses n'en vont que mieux, â, avec la femme que l'on a désirée, on amène aussi dans la maison des corbeilles et des caisses remplies de ce dont on a besoin. Ce n'est pas en vain que la mère prépare pendant plusieurs années la forte toîJe finement tissue; ce n'est pas en vain que les parrains conservent leur argenterie, et que le père gude à part dans son secrétaire la pièce d'or. Car la jeune fille doit avec tout cela réjouir un jour le jeuoe homme qui l'aura choisie. Oui, je sais combien une femme aime a reconnaître ses propres meubles, dans la chambre et à la cuisine, et la table et le lit qui lui ont appartenu. Ainsi , je voudrais voir venir une telle fiancée dans ma maison. Car celle qin est pau^ vre, finira par être méprisée de son mari, et il regarde comme une servante celle qui entre comme une servante avec son petit trousseau. Les hoQimcs restent injustes, et le temps de l'amour passe. Oaî, mon Hermann, tu réjouirais beaucoup ma vieillesse, si tu m'amenais bientôt une belle-fille du voisinage*, tiens, de cette maison verte. Le père est riche, et chaque jour son commerce et ses fabriques le rendent plus riche, encore; car, sur quoi le marchand ne gagnet«ilpas? Il n'a que trois filles, qui partageront sa fortune. L'aînée est déjà promise, je le

sais, mais la seconde et la troisième sont encore libres et ne le seront pas long-temps. Si j'étais à ta place, je n'aurais pas tardé jusqu'à présent de me rapprocher d'elles.

« Alors Hermann répondit avec noodestie : C'était mon désir comme le vôtre d'épouser une des filles de notre voisin. Nous avons été élevés ensemble, nous avons joué ensemble sur la place

près de la fontaine, et je les ai souvent protégées contre la nàé-chanceté des petits garçons. Mais il y a long-temps de cela; les jeunes filles ont grandi, demeurent à la maison, et fiiient ces jeux d'enfans. Elles ont sans coûte reçu une très-belle éducation. Autrefois j'ai-* Jais, comme vous le désiriez, entretenir encore avec elles notre vieille connaissance ^ mais je n'ai jamais pu trouver aucun plaisir dans leurs relations. Car elles avaient sans cesse quelque reproche à me faire, et je devais le supporter. Ou ma redingote était trop longue, ou le drap trop grossier, la couleur trop vulgaire, ou mes cheveux mal coupés! Enfin il me vint aussi dans l'idée de me parer comme ces petits jeunes gens de boutique, qui se montrent là chaque dimanche, et papillonnent pendant l'été avec leurs habits de soie. Mais je remarquai bientôt qu'elles me prenaient encore pour leiu* passe-temps, et ma fierté en fut offensée. Ce qui m'affligeait le plus , c'était de les voir , et surtout Mi nna la plus j eune , méconnaître ainâ les honnes intentions quim'amen

naîent auprès d'elles. Car le jour de P&queB j'avds revêtu la rediogote neuve qui pend maintenant dam mon armoire, et je m'étais fait friser comme tons ces beaux garçons. Lorsque j'entrai, elles commencèrent à ricaner, maij je ne le pris pas pour moi. Minna était assise au piano, et son père l'écoutait chanter avec ravissement. Je ne pus comprendre beaucoup de choses qui se trouvaient dans cette chanson; mais j'entendis souvent revenir le nom de Pamina et de Tamino, et je ne voulais pourtant pas rester muet. Aussitôt qu'elle eut fini, je demandai ce qoe c'étaient que ces deux personnages ; tout le monde se tut , puis se mit à rire, et le père me dit : ITest-ce pas, mon jeune ami, nous ne connaissons qu'Adam et Eve? Et alors personne ne put se retenir, et les jeunes filles et les en fans et le vieux lui-^nème, éd»* tèrent

de rire Moi je devins si Qonfiis que je laissai tomber mon chapeau. Je revins tout triste et hon* leux à la maison, je cachai ma redingote dans mon armoire, je rabattis mes cheveux sur mon front, et jurai de ne plus remettre les pieds chez le marchand. Et j'ai bien fait, car ses filles sont vaînesi et dénuées de tout sentiment. Je sais aussi que depuis ce temps elles m'appdlent toujours TanÛDO. * A ce récit naif du pauvre Hermann, le père se fâche et lui reproche sa grossièreté et son ignorance. Hermann sort sans ajouter un mot, mais avec les larmes dans les yeux; et sa mère, bonne et com-

pâtissante comme touies les mères , son un moment après lui , le cherche avec inquiétude , et va le trouver au fond du jardin , où il s'afBige et se tourmente, et forme le projet de s'enrôler comme soldat, et d'aller défendre son pays. Mais sa mère, avec des paroles pleines de calme et de douceur, parvient à lui arirader son secret, et il lui avoue qu'il aime la jeune fille étrangère qu'il a rencontrée le matin. Alors sa mère, après l'avoir consolé, l'encourage à avouer son amour et lui rend l'espoir.

Cest une très-belle scène, une scène vraie et touchante comme ceUe du j eune malade d' And ré Chënien

Tous les deux reviennent auprès du sévère aubergiste du Lion d'or, qui pendant ce temps a continué à s'entretenir avec ses deux voisins. La mère elle-même prend la parole et s'écrie: «Nous avons souvent causé ensemble du jour heureux, où notre Hermann viendrait à choisir sa fiancée. Nous promenions nos vues de côté et d'autre, et nous lui donnions d'avance tantôt une jeune fille, tantôt une autre. Maintenant ce jour est venu; maintenant le Ciel lui a amené et indiqué sa fiancée, et son cœur s'est décidé. Ne didons-nous pas toujours : il &ut qu'il choisisse lui-même? ne

désirais-tu pas le voir s'abandonner a ses sentimens? Maintenant l'heure est arrivée, il a senti, il a pris une résolution d'homme. Cest cette jeune fiUe étrangère qu'il a vue. Donnela lui) ou il ne se mariera pas, il Ta juré.^

(K Oh! donnez -la moi, mon père, dît Heraïaiin, mon cœur esc pur et a fait son cboix avec sareté Elle est digne d'être votre fille.'

Là-dessus le pasteur se lève, et s'écrie : « Cest un moment qui décide de la vie de rbomme et de son destin; car, après de longs discours, chaque résolution est pourtant Toeuvre d'un momeat, et rhommè raisonnable ne saisît que ce qui est juste. Il est toujours dangereux de s'arrètbr à telle ou leUe décision et d'égarer ainsi le sentiment Hermann est pur, je le connais dès son enfance; tout jeune eacore il ne courait pas après une chose et après une autre ; il prenait ce qui lui convenait et le gardait bien. Ne soyez pas étonnés de voir tout à coup apparaître ce que vous avez long-temps souhaité. Cet événement ne vous arrive pas comme vous l'aviez rêvé: car nos vœux nous cachait eux-mêmes ce que nous désirons , et les dons nous vlennwt d'en haut avec leur propre forme. Ne méconnaissez pas la jeune fille qui, la première, a fiât impression sSl l'ame intelligente de votre bon fils. Heureux celai qui reçoit aussitôt la main de sa première blenralittéef Heureux celui qui ne sent pas languir au fond da cœur son vœu le plus doux! Oui, je le vois, son sort est décidé. Un vrai penchant transforni» subitement le jeune homme en homme. Il n'est pas d'une nature mobile, et si vous lui refizsez celle qu'il ùme» j'ai peur de voir se perdre dans le chagrin les plus belles années de sa vie. ^

(4»7) Le père s'auendrit Le pharmacien veut luUménie aller voir la jeune fille et prendre des informations sur die Le pasteur

se joint à lui; Hermann court avec joie atteler les chevaux, monte sur le siège de la voiture, et la conduit rapidement à la suite des édoigrés*. Arrivé à quelque distance de ces malheureux, Hermann s'arrête, et ses amis le quittent pour remplir leur mission, «c Ailes, leur dit-il, et observez la jeune fille; vous la reconnaîtrez facilement entre toutes les autres, car il est rare de trouver une figure semblable à la âenne. Mais, je veux aussi vous indiquer comment sont ses vètemens. Elle porte un corset rouge lacé sur la poitrine, im jupon noir; un joli ourlet autour de la chemise encadre avec grâce son menton. Elle a de grandes tresses de cheveux rassemblées avec des épingles d'argent , et une robe bleue qui se rattache à son corset et forme autour de sa belle taille de grands plis.^

Hermann reste à l'écart pour attendre son sort. Ses deux amis se mêlent à la foule, et rencontrent un respectable vieillard, un juge, avec lequel ils commencent à s'entretenir ; et qui , en leur fiiisant l'histoire des malheurs de son pays et de Témigration de ses compatriotes, raconte aussi comment une jeune fille surprise par les soldats étrangers, dans une chambre avec ses compagnes, s'est défendue bravement, a pris le sabre de l'un d'eux, et les a ims en fuite Or, cette jeune fille est Do-

roihée. Le juge, qiû aime à parler d'elle, QÎoute encore qu'elle e&t seule; qu'elle avait un fiancé qui est mort à Paris; qu'elle est aussi sage, aoasi bonne que belle.

Et quand ila eurent ainsi causé avec le juge, quand ils eurent vu Dorothée prenant soin des. malades t souriant aux pauvrea fugitifs , et répvidant la)oÎe et le contentement autour d'elle, ils retournerait près d'Hermann, et lui dirent : « Réjoub-toi, tes yeux et top coeur ont bien cbobi. *

Mais une autre inquiétude est venue s'emparer d'Hermann. « Groyea^vous donc , dit-»il, qu'dle veuille venir avec nous, quoique nous. soyons riches, et elle pauvre? Croyez- vous qu'elle ait encore Je cœur libre? Non , retournez à la maison, et je veux moimême m'assurer de mon sort ^

Donc le bon Hermann se met à la recherche de la jeune fille, et la trouve qui s'en allait à la source avec une cruche à chaque maiit U s'approche d'dle avec inquiétude, reprend courage en rencontrant son regard, et lui dit : «i Je te trouve de nouveau occupée à secourir les autce^,.à chercher un rafraîchissement pour ceux qui «n ont besoin. Maïs pourquoi vas «r tu seule à la source qui est si éli^ée, tandis que les autres se contentent de l'eau du vÙlage?»

Et Dorothée, le saluant .avec un regard ami, loi répondit: « Je suis d^) récompensée du chemin

que j'ai fait, puisque je trouve Thomme généreux qui nous a tant apporté de choses. Car l'aspect de celui qui donne est aussi doux à retrouver que ses dons même. Venez et regardez aussi ceux que vous avez soulagés) et recevez leurs actions de grâces. Mais si vous votalez^^savoir pourquoi je viens ici chercher de l'eau, je veux vous le dire : c'est parce que les chevaux et les boeufs ont troublé, en la traversant, celle du village; et les hommes l'ont aussi souillée en s'en servant sans précaution. Car au moment du besoin chacun ne pense qu'à se satisfidre promptement, et nt s'occupe pas de ceux qui viennent après lui"

Et en parlant ainsi , elle montait avec son compagnon les degrés de la source, et tous les deux s'assirent sur le petit mur qui l'environnait Elle se pencha pour puiser de l'eau ; lui , prit l'autre cruche et se pencha aussi Et ils virent leur image se refléter dans

Tazur de l'onde, trembler, se rapprocher et se sourire. «Laisse-moi boire," dit le jeune homme. Alors elle lui présenta la cruche, et tous les deux se reposèrent avec confiance l'un auprès

de Tautre.

Enfin, Hermann lui propose de venir chez ses parens, pour prendre soin de leur maison, et remplacer auprès de sa mère la sœur qu'il a perdue; h jeune fille croit qu'il veut l'avoir pour servante, et elle accepte. ËUe a rempli ses devoirs auprès de sa

(4ao)

compagne malade. Elle n'a aucun parent parmi celle foule d'émigrans , et elle ne sait quand elle pourra retourner dans sa patrie. «Et puis, dit- elle, il faut toujours que la femme apprenne à servir, c'est par là qu'elle parvient enfin à commander, à jouir du pouvoir^ qui lui appartient dans la maison. leune , ellç sert ses frères et ses parens, et sa vie n'est qu'une étemelle occupation d'aller, de venir, de porter des fardeaux , et de travailler pour les autres. ^ .

Hermann voudrait bien la détromper sur le but qui la conduit auprès d'elle, mais il aperçoit l'anneau qu'elle porte au doigt, et tremble que ce ne soit un gage d'amour qui empêche la jeune fille d'entrer chez lui comme il le voudrait U se résout donc à la laisser dans son erreur; il descend avec elle le chemin de la source , et retourne au milieu des voya* geurs. Là , Dorothée présente à boire à la malade et aux enfans, et au vieux juge. « C'est pour la dernière fois, leur dit- elle, que vous me voyez auprès de vous; je vais avec ce jeune homme auquel nous de^ vons tous de la reconnaissance. Je vous quitte avec douleur; oh ! quand vous serez un

jour d'été assis à l'ombre, auprès de la source fraîche, pensez k moi. •

Et tous les étrangers s'en vinrent l'un après l'autre dire adieu à Dorothée; les jeunes gens regardaient Hermann avec envie; les femmes embrassaient en pleurant la jeune fille j les vieillards lui donnaient

leur bénédiction; les enfiins s'attachaient à sa robe et ne voulaient pas la laisser partir; et, quand elle se fut arrachée à ces témoignages d'affection, de loin encore les regarda la suivaient, et les mouchoirs flottant dans les airs lui envoyaient un dernier salut. ' Hermann Tentraîne à travers les campagnes cou* vertes de blé, les arbres chargés de fruits. Les rayons du soleil couchant luisent sur eux ; la nuit s'abaisse par degrés et les enveloppe de son ombre. Le long du chemin Dorothée demande, comment elle devra faire pour répondre aux désirs de ses nouveaux maîtres; et Hermann lui peint avec toute la tendresse filiale et cependant avec vérité, le caractère de son père et de sa mère. ^Et maintenant, ajouta la jeune fille, comment faudra-t-il te répondre pour te plaire, à toi, qui vas bientôt me commander?^ Hermann lui prit la main, et lui répondit : «Laisse ton cœur te le dire, et abandonne -toi librement h ce qu'il t'inspirera. *

Il voulait ajouter encore quelque chose, mais il aperçut le fatal anneau, et craignit d'en trop dire et se tut

Pendant ce temps, le pasteur et le pharmacien sont revenus au Lion d'or, et causent d'Hermann» de Dorothée, avec l'aubergiste et sa femme; et de l'orage que l'on entend gronder, et de la pluie qui tombe. La bonne mère commence à être inquiète pour son fils, et blâme déjà au fond du cceur ses

deux amis de l'avoir quitté A t6t Mais tout à coup la porte s'ouvre. Hermann pardt, conduisant la jeune fille r «Recevez-la avec bonté, mon père» dit-il, eOe le mérite. Et vous, ma mère, interrogez-la sur tout l'arranganent d'une maison, afin, que vous yojieK par vous-même si elle s'y connaît^-*— «Bravo! mon enfant, s'écrie l'if ubergiste , je remarque avec ^oîe que mon fils a le même goût que son père. Tn toujours conduit la plus belle fille à la danse^ et la plus belle dans ma maison , en la choisissant pour femme. On peut reconnaître à la fiancée que rhonune prend, de quel esprit il est doué, et s'il sent sa propre valeur. Mais vous n'avez pas eu besoin de beaucoup de temps pour vous décider, car il me semble qu'il est difficile de ne pas suivre ce jeune homme.*

La pauvre fille, qui arrivait conmne une humUe servante dans cette maison, prend ces paroles de Taubergiste pour une amère plaisanterie, et se tour- Aant vers lui avec une noble indignation: « Je veux partir, dit- elle, je ne suis pas venue ici pour que l'on insulte à ma misère. Je suis malheureuse, je veux retourner auprès de m%s cotnpagnons de malheur. J'ai eu tort de les quitter, de prendre pour moi ce qu'il y avait de mâlleur. Oh ! laisseE-moi partir à traverS'Cet orage et oet^ pluie, je ne dois pas rester ici plus long-temp§. »

Cependant le pasteur veut la soumettre encore

k une nouvelle épreute) et Im reproche de 8'irriter d'une plaisanterie^

K Oh! s'écrie-trelle, l'homme sage tjiii pem nous donner un bon conseil dans le malhetir^ fie sait pas comlMen ses froides paroles sont impuissantes à délivrer notre coeur du lourd fardeau

que le destin £iit peser sur nous. Vous êtes satisfiiits et heureux , comment une plaisanterie pourrait*eUe vous offen^ ser ? Mais le moindre contact est douloureux pour le mdbde,*

D^à eUe a r^ris son petit paquet, elle s'avafbce près de k porte, tandis que la bonne mère d'Heiv niann cherche à la retenir, et que le père se lève avec humeur pour quitter la chambre. Mais Her^ niann se jette au-devant de lui. « C'est moi , dit-il j e'c»t moi seul. qui suis coupaUe. Je n'ai pas osé lui déclarer mon amour. Je l'ai amenée ici eoo^me ser^ vame. Ne devait-elle pas être étonnée et offensée de V06 paroles?* ,

Alors la jeime fille s'avance pleine de joie atrprès de Fauber^bte, lui tend la main et lui dit : « Par^ donnez à ma surprise ces larmes de chagrin et ces larmes de bonheur. Pardonnez-moi ce que j'ai éprouvé, et laissez -moi seulement jouir de cette nouvelle félicité qui s'ouvre devant moi. Que cette première douleur que j'ai ressentie chez vous, soit aussi la dernière ! et votre fiUe s'engage à remplir avec amour les devoirs auxquels la servante s'était vouée. ^

Le père attendri l'embrasse en pleurant, et le pasteur, lui prenant Fanneau qu'eUe porte au doigt, et prenant aussi celui de la mère, fiance les deux jeunes gens au nom de Dieu.

Pourquoi ne puis -je, au lieu d'analyser sèchement ce délicieux livre, en donner une traduction en vers, élégante et fidèle, comme elle devrâtTètre; et qui reproduirait à la fois dans son rythme harmonieux l'exquise simplicité et la poésie de l'original! Car Hermann et Dorothée est une œuvre à part, un poème achevé; une de ces compositions qui sont de tous les temps et de tous les pays, parce qu'elles sont empreintes d'un sceau de vérité inalté-

rable. Le caractère, les mœurs, les personnages dépeints dans ce poème, sont allemands, tout-à-fait allemands; mais l'ég^ogue n'en est pas moins un modèle pour toutes les nations, qm n'ont point encore eu d'œuvres de ce genre , ou qm n'en ont eu que de fiiusses. Hermann et Dorothée est un travail admirable, entre tout ce que Gœthe a d'ailleurs fait d'admirable; et l'un des mdlleurs livres à introduire dans notre littérature. {^^)

POESIES

Bilde Kûustîer ! Rede michi !

Nur sim Hauch sey iein Gediehi.

De tous les trésors littéraires que nous présente cette riche Allemagne, Fun des plus beaux, des plus féconds à exploiter, est sans doute sa poésie lyrique. Ches d'autres peuples cette poésie est quelquefois retombée dans le sommeil, elle s'est pliée paresseusement sous le joug de la tradition, sans £iire aucun effort pour se rajeunir, sans vouloir aller audelà d'une œutre de maître , d'une limite une fois tracée. Chez d'autres peuples, elle a tour à tour cédé le pas au drame, à l'épopée, au poème didactique, peut-être même au roman.

En Allemagne , la poésie lyrique a pris une plus grande extension, et n'a voulu céder la place à aucune autre. Depuis les Minesànger ^ vers lesquels elle s'est souvent retournée avec amour, jusqu'à nos derniers temps, elle a vécu sans interruption. Elle a poussé dans le sol allemand de profondes racines , elle a jeté en

tout sens ses larges ramifications , ses fleurs et ses fruits. Elle a eu aussi, il est vrai, ses

jours de deuil et de stérilité; mais à chaque époque de renaissance , à chaque printemps littéraire, on la vue la première se relever, battre des ailes, et reprendre une autre parure. Quand tout semblait dor« mir en Allemagne, quand le drame et la science se débarrassaient avec peine de leurs langes , cette poésie vivait déjà douce et puissante, grave ei mélodieuse. Le peuple lui donnût un abri sous son toit de chaume; les vieux contes l'appelaient le soir aiiprès du foyer; 1 amour l'admettait dans ses secrets; le Landsknecht la portait sous son armure. EUe était simple, modeste, naïve; elle avait les grâces de la jeunesse, et l'allure rustique d'une fille du peuple. Ce n'était point encore, conmoie die s'avisa de le devenir depuis, une grande dtfne, habillëeà la jnançaise, montée sur de hauts talon», portant une robe à queue, et allant à la cour. Ce n'était point encore une poésie lyrique comme celle de J. Bw Rousseau, la tète haute, le corps raide, ne sachant que car resser l'oreille par des rimes redondantes , par un rythme élégant et sonore, et du reste laissant h pensée à jeun et l'ame affamée. Cétait une bomie fille, qui pouvait s'asseoir au milieu d'une corpoiation d'ouvriers, chanter le vin du Rhin, onkUère dé Bavi^, pleurer à un enterrement, crier victoire avec un preux, baiser les mains blanches <f une bdk dame, et s'agenouiller dans une église.

Les hommes le» plus célèbres de rAUemagne ont

voulu TaToir pour compagne ; les jius grands fidu de rhîstoire ont été chantés par elle. Et d'âge en âge 9 de siècle en siècle, de sa vie bourgeoise, ou de sa vie de guerre, elle s'en est venue ainsi jusqu'à nous, pleurant, priant, chantant, s'imprégnant du besoin

de toutes les époques, se transformant, faisant école^ passant à travers les années, comme l'expression dé cet esprit humain, qui s'avance, recule, tente de nouvelles voies, progresse, et ne s'arrête que pour reprendre haleine et progresser encore.

Luther, en opérant sa grande œuvre de transformation, se hâtait d'introduire la poésie lyrique dans sa nouvelle Église. Paul Flemming lui confiait ses pensées douces et religieuses. Gûnther, le malheu* reux poète, la prenait pour consolation dans sa misère, et l'embrassait encore sur son Ut de mort Et si plus tard elle céda à l'influence d'une nation étran^ gère, si elle perdit sa fraîcheur et sa naïveté, en revêtant l'habit cérémonieux que lui imposait le goût du dix-huitième siècle, elle se lassa bientôt de cette parure d'emprunt, de cet air guindé auquel on voulait la façonner. Gellert, Gleim, U2, Hôlty, les poètes de Goettingue, en tète desquels se plaça Burger, commencèrent à la dé{>ouUer peu à peu de ses vètemens étrangers. Son front se découvrit^ ses membres reprirent leur souplesse. C'était encore une fois la poésie franche et ouverte des temps pas-

séé j i'enfant de YAUemagae. Pois vint Klopslod, qui h fit retentir au loin, et lui donna un essor plus hardi, nD son plus mâle.

, Après lui» quatre grandes écoles lyriques se sont formées; celle de Goethe, qui fit de ses chansons U peinture de la vie ; et tenta de réunir dans ses compositions l'art et la nature; celle de Schiller, qui peint avec tant d'enthousiasme la noblesse et la 1h berté de l'homme; celle de Tieck, Novalis, Schlegel, connue sous le nom d'école romantique, et qui, dans ses chants voilés d'une sorte de mysdcisme, tente d'échapper aux douleurs de l'époque, par le souvenir d'une époque passée; et se jette avec abandon dans le sanctuaire que lui ouvre la /bi religieuse; enfin, celle

d'Uhland, qui de toutes est peut-être la' plus large et la plus vraie; qui admet aussi ce que le passé lui rappelle, ce que le présent lui offre ^ qui chante Dieu et la nature , Famour et les joies du monde, retrace la ballade du Minnesonger j et combat aujourd'-hui pour leé libertés du peuple. A cette école appartiennent Charles Meyer, Pfizzer, Gustave Schvrab, l'admirable RûckerL (^ Les poésies lyriques de Gœthe doivent être mises à côté de ce qu'il a fait de meilleur. Les Allemands leur portent une admiration sans bornes ; et je connais tel jeune homme qui par métier n^est point littérateur, bien qu'il le soit assez par esprit, et qui depuis plus de dix ans n'a peut-être pas passé un

jour sans relire une de ces petites pièces de Goethe*

C'est ausâ une curieuse chose; après avoir suivi les

développemens d'une haute individualité dans Werther, dans Faust; après avoir vu la vie humaine ^

retracée avec un caractère différent dans Egmont,

dans le Tasse, dans Hermann et Dorothée; c'est,

dis-je, une curieuse chose de prendre ces deux volumes de poésies Ij^riques, et d'y voir toute cette

vie humaine qui s'y reflète avec ses nuances les plus

légères, ses Ëicettes, ses quarts d'heure de joie ou

d'ennui, tout ce génie du poète qui s'éparpille par

fleurs et par boutons, jette au vent les idées qui lui

viennent, et rime avec le même art ses plaintes

d'amour, ses rêves de jeunesse. Oui, c'est bien l'existence humaine qui s'y trouve dépeinte; l'existence

comme elle s'en va, triste, légère, voyageuse, pen-

sivef ici, pleurant une joie perdue; là, s'asseyant à

une fête; là, s'imposant une grave méditatiçu; là,

dansant avec les jeunes filles; et puis toujours poursuivie par quelque désir, toujours courant après une

nouvelle chimère, qui fuit devant elle comme un feu follet, et s'envole comme un rêve, aujourd'hui après la fortune, demain après l'étude, après la gloire, après le sourire d'un grand, après le baiser d'une femme.

Goethe la prend comme elle est, et la chante comme elle lui vient II ne court pas après l'événement 9 il ne grossit pas sou émotion ^ il écrit im jour-

Dal en vers, et dans ce journal entrent l'un après l'autre», comme il les a trouvés sur son chemin^ les sensations d'amour et les sensations dé rojage, les tableaux de la nature et les fines et fordyes impressions du cœur (^4). Quelquefois sa poésie n'est qu'une circonstance ordinaire (^^) du roman de la ^e, exprimée en quelques vers, comme par exemple cet adieu :

Laisse, laisse mes jeux te dire^ Cet adieu qui meurt dans ma voix.

Gomme il est lourd! comme il déchire!

Et f ai tant de force parfob !

Oh ! maintenant notre amour même M'apporte avec lui ^é chagrin.

Froide est ta bouche que j'aime, Faible ton serrement de main.

Naguère encore quelle fête ,

D'un haiser que f osais rayir! è

C'était comme la TÎolette Que le matin on va cueillir.

Et je n'aurai plus de couronne.

Plus de fleurs à cueillir pour toi; C'est 'le printemps qui ffenrironnè.

Mais l'automne est renn pour moi.

Qudquefois une pensée fugitive , dont le poète est le premier à rire.

Le rideau s'élève et s'incline Dans la chambre de ma voisine.

Sans doute qu'elle veut savoir S'il est possible de me rw,

J^l si la jalouse colère Qoe ce matin je n'ai pu taire ^ Pèse encore sur nos amours , Et doit durer toujours^ foujours»

•Mais aucune crainte pareille.

Ma belfe enfant, ne vous éveille.

Je Toîs le rideau se mouroir, Hèlas! mais c^est au rent du soir.

Quelquefois un cri que le regret lui arrache, et après lequel tout retombe dans le silence.

Ohl qui me rendra les beaux jours, ïju beaux jours des premiers amours!

Oh! qu'il me vienne encore une heure, Unç seule du temps que je pleure!

Dans ma retraite, plein d'ennui.

Songeant au bonheur qui m'a fui.

J'entretiens sans cesse mes craintes, J^exhale sans cesse rsiei plaintes.

Oh! qui me rendra les beaux jours Les beaux jours des premiers amours!

Souvent une simple et courte réflexion, un salut de joie aux jours de printemps, un billet à celle qu'il aime. Ce genre de poésie vraie, concise, partant de Tame, et s'exhalant comme une note de musique, conmie un souffle, mérite surtout d'être observé dans le recueil publié après sa mort, et qui porte le titre de Poésies de jeunesse. Poésies pour ceux qui aiment On y voit que de bonne heure il

s'était appliqué à tenir ainsi fidèlement compte de ses sensations, à traduire sa pensée en quelques mots. Il ne faudrait pas s'attendre à trouver là ce que l'on est convenu d'appeler la réçerie xm le vague allemand. Les images qui y sont peintes , les idées qui y sont exprimées, appartiennent toutes au monde réel, à la nature claire et vivante, plutôt qu'a cette nature mystérieuse où quelques poètes ont v.oulu plonger. L'amour même, tel qu'il l'exprime, n'est point cet amour rêveur, mystique, conune le platonisme l'a fait, comme Pétrarque l'a chanté, comme on le voit presque toujours représenté dans les poésies allemandes; mais

cet amour né sous le ciel ardent de l'Italie ou de la Grèce, cet amour qui appelle la jeune fille le soir sous un bosquet de myrtes, s'égaie conune Horace , se couronne de roses comme Anacréon. Cet amour traverse toutes les poésies lyriques de Goethe comme un doux rayon; il a le regard caressant, les niains pleines de fleurs, le sourire malicieux, mais charmant à voir; et même quand il pleure, son visage est rose, son œil brille, et soo front se penche avec grâce. C'est cet amour inconstant, léger, tendre et rieur, qui loccupe toute sa iie; qui le prend jeune homme à Francfort, le soit dans ses études, l'attend à Rome, et lui inspire encore à l'âge de soixante- quinze ans l'une de ses plus belles élégies, pour une jeune femme qu^il aimait, et qu'il voyait à Carlsbad :

«Dans la pureté de notre coeur il exWte toujoun un eflfort pour nous élever vers ce qui est grand, ce qui est beau, pour nous ramener librement par la reconnaissance auprès de l'Être étemel que Ton ne nomme pas. Éprouver ce sentiment, c'est être reli«» gieux; et je ressens ce noUe essor du cœur, quand je me trouve devant elle.*

Avec cette grâce et cette fraîcheur qui se trouvent dans les poââes légères de Gœthe, on conçoit le succès toujours durable dont elles jouissent en AUe» magne; mais la plupart d'entre elles sont malheureusement à peu près perdues pour les étrangers* La forme enveloppe de trop près l'idée, la forme est trc^ soigneusement, trop artistiquement travaillée; si on la brise, si on l'altère, Tœuvre du poète n'est plus reconnaissable. Souvent l'émotion qu'il peint, la pensée qu'il exprime, n'a rien de fort, ni de saillant; mais renfermée dans les beaux vers qu'il hii frçonne, balancée entré des rimes sonores, elle devient charmante. Sa langue est si douce et si souple, son rythme est si mélodieux; il enchâsse sa

pensée dans ses strophes comme un diamant dans un travail de bijouterie ; à le voir auparavant, vous pouviez le croire assez commun. Regardez mainte** nant comme il brille. Or, c'est précisément ce travail extérieur, cette forme plôtie de talent, cette enveloppe si précieuse, ce rythme et ces rimes qu'il est impossible de traduire' dans une autre langue;

et, «n les eokvaiit, qve reifte-t->U le plus soaTem? Ce qa'il reste k un taUeaa dont on été la couleur.

Cette réflexion est saut douce «pi^cflAle à k plopeit des poètes all^nands ^ qui trouvent dans la nchesse de leur bn^çue/'dans la grande liberté de ses toamures et de ses locudons, dans les nuances souvent si délicates de leurs nombreux synonymes, et dans leur variété de rythmes antiques et modernes, une foule de ressources que ne nous donne pas notre langue traditionndie, enchaînée par tant de liens de convention; et notre poésie <pû ne peut se •résoudre à divorcer avec la rime età essayer, comme les Anglais, le vers blanc Mais aucun poêle n'a usé de ces ressources avec pins d'art et de raffinement que Gcethe; aucun ne s'est mieux retranché dans le sanctuaire de sa langue et de sa n^ion.

Quand, par exemple, Sdnller, Uhland, Novalis, éeiîvent leurs odes ou leurs ballades, la partie eiscntielle de leurs comportions est une pensée morale, ou religieuse ou historique, cpii s'adresse à toutes les intelligences , et peut se traduire ches toutes les nations. Mus comment rendre ce murmnre msacal qui forme en quelque sorte l'essence des poésies de Gosthe, ce voile diapré qui les environne, oettepouslâère d'or qui les recouvre? Que l'on prenne, jesnppose, l'une de ses ballades les plus admirées: Le roi des jeunes. Traduite Uttécalement en français, c'est un homme qui s'en> revient le soir à cheval, et im

eùùm qui meurt dans ses biaa poursuivi par ùnniau* vais rêva. Mab dans Tori^^iial, il existe une sorte de cachet mystéiieuK, empranté aux vieilles croyances; la langue s'assoufAt^ chaage de tournures et d'ex* pression. Après ces quatre premiers vers qui nous représentent tout un tableau y le vent qui sou£Ble an milieu de la Buit, le cavalier qui prease l'enfant con« tre sa poitrine pour le réchauffer» les vers résonnent l'on après l'autre avec une harmonie particulière, et l'on distingue fibcilementt en les écoutant, la voix timide de l'enfiuit qui s'effrûe, la voix sévère du père qui le réprimande» la voix caressante de Tesprit des eaux. On peut en dire autant de la èallade du pécheur, de celle de la violette, de la dbamon de Mignon, et de presque Umjs les morceaux les plus admirés de Goethe. Pour moi, je me souviens qu'il me tomba, il y a quelques années, entre les mains un choix de aes poénes traduites en français. Je les lus avec le vague sentiment de prédilection que je lui portÀ d^à, pour avoir tant entekidu parler de lui; et j'avoue que, malgré toute ma bonne volonté, je ne pus comprendre les éloges excesnfs que Von donnait k ces poésies. Depuis j!ai pu les lire dans l'original, et je les ai senties, mais sans doute beau^ coup phis imparÊdtement encore que les hommes de sa nation.

Du reste, il fiiut diviser en plusieurs branches ce qui est renfermé en quatre volumes sous le titre

de Poésies lyriques. Les images de la vie humaine, que le poète yoiilait rendre, se sont encadrées tour à tour dans TépUre ou dans Télégie, dans Tode et la chanson, dans l'épigramme et FaUégorie, et toutes ces formes ne présentent pas à la traduction les mêmes difficultés.

L'un des rameaux les plus importans du lyrisme de Goethe , est sans doute la ballade qu'il a &ite si simple et si belle, si gracieuse et si crédule, comme une ballade des vieux châteaux du moyenàge, comme Uhland et Biirger l'ont seuls quelquefois retrouvée.

La Fiancée de Corinihe^ le Dieu et la Boy adiré ^ le Pécheur y sont de véritables petits chefe-d'onivre de crojance poétique, d'art et dlmagination. VÉlèçe en sorcellerie est on joli conte épigrammadque, qui ne déparerait point quelques-unes des scènes de Faust La Plus jolie des fieurs^ est une des plus suaves idées qui puissent venir à un poète sous un bosquet de roses par un jour de printemps.

Je dterai ici trois de ces balla«)es les plus justement estimées, et ce que j'ai dit plus haut de la difficulté de lès traduire, servira sans doute d'excuse à ma bonne volonté:

LE BOI DES AUNES

Qaî vojage si tard par la nuit et le reot? C*est un homme à cheval qui lentement chemine Et porte dans ses hms arec soin un enfant Qui! réchauffe sur^^sa poitrine.

<— - MoA fiUy pourquoi cacher ta ûgart àitc pear?'

— Le roi des atnet! yois^ yoîb son pftie Tisage, Sa couronne et sa qneue, et son corps de Tapeur?

— Non 9 enfant^ ce n'est qu'on nuage.

i— Mon doux ami, Teoz-tu t'en. Tenir aTee moi? J'ai des {eux si rians que nous jouerons ens^emble. Le sable est plein de fleurs , et ma mère a pour toi De beaux habits qu'dle rassemble*

— Oh ! mon père, as- tu donc compris ce que tout bas Le roi des aunes vient murmurer au rivage?

— - Taifr-toiy mon fils, tais-toi, repose dans mes bras, Ce n'est que le bruit du feuillage*

— Dis-moi donc, mon enfant, eh bien ! veux-tu venir? Mes filles vont t'altendre. Elles sont jeunes, belles. Elles dansent la nuit et veulent te chérir.

Te bercer, f avoir avec elles.

-* Mon père, maintenant regarde de pins près, Yots-tn ses filles? Vois, à eette place sombre.

— Mon fils, ne sont-ce pas les vieux saules des prés

Qui projettent ainsi leur ombr^?

— Je t'aime , doux enfant, tes beaux traits m'ont séduit. Et si tu ne viens pas je l'enlève à la terre.

— Mon père, le voilà qui me prend, me saisit.

Ah I comme il me fait mal , mon père.

Le père hAte sa marche et presse sur son sein L*enfant qu'un mauvais rêve alors semble poursuivre , Et lorsqu'à leur demeure ils arrivent enfin, Son fils avait 'cessé de vivre.

A Thulé vit la renomai4« D'an roi constant jusqu'à la mort; £lt cspittÉOty SR MflQKaimeo hù\f fie préBcnt d^ttn t«s« dor.

Il n'aiikiaîl nem da Biîeiik aa moiuk.

Aux jours de fête il l'apportait.

En vidant la coupe profonde 9 Dans ses jeux le bonheur brillait..

Quand son denier)<Mir vint â loire;.

Il distribua son trésor, . Et ses villesy et son empire^ Mais il garda sa coupe d'or.

Alors i la table royale , Aa milieu de ses obevalîen, n s'assit dans sa grande salle, El 1a mer grondait à ses pieds.

Là brillait sa coupe bénie , Ce ymu d'or, oe don sî efaer.

Il y bftt UD nsie de vie.

Et le lança loin dam là mer.

U le vit toumcjer, descendre.

Au fend des gouffres inconnus.

Pais il cessa de voir, d'entendre , Et désormais il ne but plus.

LA VIOLETTE

^ L» TÎolette^ au sein de la prairie^

Fleurissait triste^ ignorée i Fëcart} Un matiii vient la bergère {olie^ Qui, sana fêter sur elle un seul iregatd^ > MormuiiD sa chanson chérie Et ê^épje et court au hasard.

Hélas 1 ae dit la panne violette, I^Hifquoi ne paia>]e être an moins i présent L'une des fleurs qu'on cherche aux jours de fête, Pour arrêter cet être indiffèrent.

Et sur son sein, ou sur sa tête Me reposer un seul instant?

Hélas! h^las! la bei^gère cruelle Ne songe point à ces humbles couleurs.

Et sans la voir brise la fleur fidèle Qui tombe, et chante et dit dans ser donleais : Oh oui! c^est vrai, je meurs par elle; Mais c^est à ses pieds que je meurs.

Les EHégies sont imprégnées profondément dn caractère ttitique. Gœthe n'y copie point sans cesse, comme les poètes qui l'ont précédé, les termes mytholo^ques; mais il leur donne ce repos, cette m»jesté, ces formes pures et karmonienses, que nous retrouvons dans les anciens classiques. Cest l'élégie Yraiment plastique , avec son visage où se peint ime douce mélancolie, ses boucles de cheveux négligemment éparses sur le cou, sa tête qui se penche vers la terre. C'est quelquefois ausd Félégie toidre

et amoureuse, parfois un peu nue, comme Properéê l'exprime, comme Tibulle la soupire; jet quazid Gcethe y mêle le nom de Rome, et les riantes images du ciel d'Italie, on peut sans peine se laisser en* traîner à cette magie qu'il exerce, et se croire en* core au temps de la belle latinité, au temps d'Auguste. Ces élégies, mises à c6té des soi-disant élèves classiques que Ton écrivait en Allemaye un âèoie plus t6t, sont comme son Ipbigénie auprès des scidisant tragédies antiques. Et je ne sais dans les temps modernes qu'un ouvrage digne d'entrer en comparaison avec elles, ce sont les belles et douces élèves de notre Audré Chénier. Je ci-

terai entre autres celles», remarquaUe par son mélange d'idées graves et enjouées ;

« Je sens avec joie Fentbousiasme que ^e putse sur le scA classique. Le monde ancien et le monde du moyen âge me parlent ici à haute voix. Je suis le conseil d'Horace, je feuillette assidûment les oeuvres des anciens, et les feuillette chaque jour avec un nouveau bonheur. Mais, dans la nuit, Tamoar m'occupe d'une autre manière; et si je ne deviens savant qu'à demi , je suis au moins doublement heereux. Et cependant n'est-ce pas aussi m'instnme, que de mesurer avec ma main les formes d'un corps gracieux et d'un beau son? Après cela, sans doute, je comprends mieux le marbre, je rdléchis et je compare; je vob avec un çeil qui sent , je sens avec

uoe muim qui voit. Si ma nuHtrisfie^ m'enlève dans le)oiir qadques heures, elle me les rend dans la nuit Nous ne no^ embrassons pas toujours, nous causons quelquefois très-raisonnablement Puis» lors* que le sommeil s'entre d'elle» moi je reste là, et je pense beaucoup. Xai souvent composé des vers dans ses bras, et compté avec mes doigts sur ses épaules la mesure de mes- hezamèires. Elle resjnre doucement dans son sommôl, et son souflAe pénètre comme le fim ma poitrine. Alors l'amour veille à ce que la lampe ne s'éteigne pas, et rêve sans doute au temps où il rendait le même service aux trium*virs. •

Une autre non moins jolie est celle où sa maîtresse, bonne fille bien franche, eomme la Rose de Sainte-Beuve, entre en colère contre lui, et s'écrie avec un tel ton de vérité qu'on croirait l'entendre :

« Jamais un honime de Féglise n'a pu se réjouir de mes baisers* J'étais pauvre malheureusement I et jeune, et bien connue des séducteurs* Falcopieri m'a souvent regardé dans les yeux, et un entremetr tenr d'Âlbani m'a remis plusieurs billets, pour m appeler tantôt à Ostie, tantôt aux Quatre-Sources. Mais qui n'y alla pas? Ce fut la jeune fille. J'ai sans cesse baï souverainement les bas rouges et les bas violets. « Cest toujours vous , disait mon pèi'e, toujours vous, qui à la fin restez dupes;" bien que ma mère prit la chose assez légèrement Et me «voilà donc aussi

trompèt Tu fii» MmUatii de te Cacher coMre moi, prce que tu veux fuir. Eh bien! Ta. Vous entres homme» n'étei pai digne» ipoe Ton voue eime. Nom porioae les en&ae »oue la cesur, et Bouf portons aussi k fkléKitë; mais vous» avec votre ^«dence et vos dénrs, v^oue écriguee l'àasour dons vos embias*

Cette-ei eneore mérite d*ètre citée pour la peusée miré et vraie qu^eUe exprime :

ce n y a beaucoup de bruits que je redoute d'eutendre. Je hais surtout l'aboiement du chien, car il me déchire les oreilles. Mais à présent j'entends avec joie aboyer le chien que mon voisin a élevé, car il jaj^it ainsi quand ma maîtresse se glissaît à la dérobée chez fboi. Et lorsqu'il recoomience, je m^imagine toujours qu'elle vient, ou je pense au temps où elle venait *

Au reste , de cette vingtaine d'élégies qu'il a écrites, je ne saurais guère lesquelles préférer aux antres; car toutes sont également remarqu^les par l'art qui les embellit, la vérité qui y règne, si ce n'est par la pensée profonde qui les traverse.

Un autre genre de compositions, dans lequd il est peut-être unique en Allemagne ^ ce sont ces sttDces de deux, trois ou

quatre vers, où il r^ifenne un précepte moral bu une leçon d'art ^ ces espèces de devises philos(^hiques, de sentences savantes, dont la plupart doiveitl devenir proverbi^es par leurcon^

cisîos, pttr h sagoMo qui ^y fé$mûe. Ii^ il taimmB tout à la fois rarnoor et la nature, la vie humaiiie et Dieu. Dans ses autres œuvres, son ame s'épanche^ son inspiration enyahit librement le lai^ espace^ Ici, toua ses efforu sont employés à ressenw sa pensée, pour la rendre pins cdnpacte. et plna û* goureuse. Ailleurs, c'est le fleuve de poésie qui déborde; ici, c'est k source Stroîte eC profonde qui, dans le creux de son calice, réfléclіit pourtant la voûte du ciel.

Le poème des Quatre saisons exprime en strophes de deux vers les sensations du poète aux diverses époques de l'année, et chaque strophe es) comme une petite pièce de marqueterie que l'oupeitt prendre k part^ mais qui se. joint adroitamem aui autres.

Les poèmes qui portent le titre de Pensées proi^erbiates; Dieu^ le monde et Pâme; les Prophéties de Bakis; Êpigrammes; ne diffèrent guère entre eux ni par la forme, ni par le fond. Cest cette longue suite de réflexions que quatre-vingts ans d'ex-* périences en tout genre durent naturellement liu inspirer^ et qu'il jetait^sans doute sur le papier à mesure qu'elles lui venaient J'en rapporte ici avec plaisir quelques-unes; je pense pourtant que celles sur la politique ne seront pas du goAt de tout le monde. Goethe se retranchait dans son paradis poétique; il s'y trouvait si biœ, et il ne pouvait le quil-

ter avM jc^, pour 3e i^éler aiix orages qui agîuieot lafoule»

Je compare cette gondole an berceau que Toit balance, et cette petite caisse ne ressemble-t-elle pas i notre étroit cercueil? Oui, c'est ainsi qu'entre le berceau et le cercudl nous vacillons iosoncienx sur le grand canal de la Tie.

Si fêtais une feqnne mariée et qae f eusse de ^oi pour* voir â mes besoins, je voudrais être joyeuse et fidèle, et embrasser dexœur mon mari. Ainà me parlait un jour one fille à Venise , et jamais je n'entendis une prière plus piense.

Qu'est-ce que le destin veut de moi? Ce serait cbose hardie dé le demander ; car il est un grand nombre de personnes dont fl ne sinquiète pas. Peut-être veut-il finrede moi un poète? Son plan aurait réussi» si la langue ne s'était pas montrée intraitable.

Tu t'adonnes à la botanique et puis â l'optique? Pourquoi faire ? l^e vaut-il pas bien mieux émouvoir un cœur tendre ? — Bab ! vos cœurs tendres ; le plus sot écolier peut les émouvoir. P(fufmoi , puissé-je seulement avoir le bonbeur d'entrer en contact avec toi , 6 nature !

Dieiai combien d'actions dl grâces ne vous dott-je pas? Vous m'avez donné ce que l'homme demande, et ce n'est après tout presque rien.

On appela Calchas.iiuensé, on appela Cassandre insensée, avant que départir pour Troie et quand on en revînt;

car qui peut entendre parler de demain et d'aptès-demain? et si l'on parle dliier on d'ayant-bier, qnd est celni qoi Tons écoute?

Je vois des murailles renversées et des murailles nouyellonent élevées ; ici des prisonniers et là aussi beaucoup. Peut- être le

monde n*est-il qu'un grand cachot? Et bien libre est le fou qui se fait une couronne de ses chaînes.

Bakis te montre aussi le passé; car le passé, monde obscur, repose souvent comme une énigme devant toi. Celui qui connaitrâit le passé, saurait aussi le présent; tous les deux se réunissent au présent et forment un tout complet.

Comment? Quand? Où ? Les dieux restent muets. Tienst'en au parce que et ne demande pas le pourquoi f

Yeux>tn marcher dans Tinfini. cherche d'abord en tout sens le fini.

Vertu magnétique, explique-moi ceci : il n'y a point de plus grand secret que l'amour et la haine.

U est plus fàdle de tresser une conronne que de trouver une tète digne de la porter.

Si quelqu'un pénètre avant dans les petites choses ^ tu peux penser qu'il en a par lé attdnt une grande.

Crois que tu as beaucoup fait , si tu t'es habitué à la patience.

Il n'y auctit' pas fwr looi de pliu fgaod toonneat fie d'dire seul en pacad».

S'il en va mal de par le monde, fais ce que ta vondcas, Jdt tâche seMlement dç n*ayoir paa raison.

\ Après tout je ne suis tju'un pauvre diable. Mes rêves ne sont pas vrab, et mes pensées ne réusâssent pas.

Bien malheureux est l'homme qui abandonne ce qu'il peut faire et trayàille sur ce qu'il ne comprend pas. Rien d*étran]ge

alors sH échoue.

Laisse la haine et renvie se rongef rastMOeniCi^ ED« n'empêcheront pas que le bien se fasse ; car^ Dieu soit loué, c*est un vieil usage, ausM toîn que biile le soleil, aussi loin 3 échauffe.

Ke te fais pas de vains sonds, font vient pomtanl i point. Et si le ciel tombe, nous prendrons des alouetles.

' L'en^iii est me mauvaise plante, mois ^nw imc plante qui aide beaucoup i digérer.

L'homme doit povtant connaître, qnel qa*il sait» m dernier bonheur et un dernier jovr.

Il faut bien que tu t'accommodes de la mort, poarfDoi te faire un tourment de la vie?

Me cherche pas de vains remèdes. Le secret de notre maladie repose entre la précipitation et le retaid.

On, crie, exhale tei malédiclioiis, aptes cela les choses iront mieux ; car la consolation est m mot absurde » et cdni qni ne pent pas désespérer ne doit pas vivre.

la poésie tendre se repose comme Tarc-en-ciei sur un fond obscur. Voilà pourquoi l'élément de la mélancolie convient au génie du poète.

La pensée noble et le souvenir doux, c*est la vie dans toute sa profondeur.

Jouis de ce que le chagrin te laisse; si les douleurs sont passées , les douleurs sont douces.

Quel est cefaii qui reçoit la plus belle pafane du bonheur ? Cehtt fui agit avec foit et se réjouit de ses actions.

Dans ta patrie écris ce qui te plai|. LA sont les liens de Tamour, là est ton monde.

Quel est notre critique le plus sévère ? Un amateur qui se résigne.

Quel est le vrai souverain? Cest bien aisé â dire; celui que rien ne peut arrêter, soit qu'il veuille faire le bien ou le mal.

Ta as négligé beaucoup de choses; car tu as eu au yen de Faction, le rêve; au lieu de la pensée, le silence; au lien du voyage, le repos.

L'impatience ne sert i rien, et encore mains le regret.

Celle- là augmente les cbagriiis, et cdm-d ea crée de nouveaux.

J*ai toujours eu de réloignement pour les apAtres de la liberté; car, après tout, chacun d'eux ne travaille que pour soi.

Les rois veulent le bien, les démagogues aussi, disentils; mais ils se .trompent : ils sont hommes comme nous. Jamais il n'arrive â la foule de vouloir pour elle-méffle, nous le savons; mais que celui qui peut vouloir pour nous tous, nous montre ses preuves.

Les grands ont de quoi penser â l'histoire déplorable jle la France , mais les petits doivent j penser eacaet plus sérieusement Les grands furent ruinés, mab qui protégea la foule contre la foule ? Car la foule tyrannisa la foule.

Les princes font souvent imprimer leur image sur dn cuivre à peine argenté, et le peuple s'y trompe long-temps. Les utopistes

posent l'empreinte de l'esprit sur des nonsens et des mensonges, et celui à qui les moyens manquait pour l'éprouver, prend tout cela pour de l'or véritable.

Vous dites que ces hommes sont fous qui s'en vsot en France crier à haute voix dans les rues et sur les ^aces; à moi aussi ils me semblent fous. Mais un fou en lâierté

prononce des sentences sages, tandis, hélas! que la sagesse se tait chez lés esclaves.

Ne soyez donc pas si hardies , ëpigrammes ! Pourquoi pas? Mous ne sommes que des inscriptions; le monde rempUt les chapitres du livre.

Ce que les grands firent de bien,)e Tai souvent vu dans ma vie ; ce que les émissaires du peuple nous donneront, puissent nos descendans qui en jouiront s'en trou* ver contens !

Quand les anciens chantaient, les jeunes chuchotaient; maintenant que les enfans chantent, les vieux doivent en*tendre. Le meilleur au milieu d'un tel bruit, Vest de se taire et de se reposer.

A ces stances épigrammatiques il faut joindre les xénies '• Cdles qne Goethe appelait ses xénies aprivoisées ont été publiées dansFédition complète de ses œuvres ^ , qui vient de paraître» Ce sont aussi des ré^ , flexions morales et littéraires dans le genre de celles que nous avons citées. Celles-là provenaient encore de son penchant à la méditation; les autres, de ce juste sentiment de supériorité et de dédain avec le* quel il pouvait traiter certains critiques et certains poètes de son temps.

A Fépoque où Schiller était déjà célèbre, où Gœthe rétait encore plus, où ces deux hommes poursuivaient , avec toute la puis-

sance de leur génie

1 Xéoies {^ivoçp don de réciprocité).

a Stuttgart et Tubtngae, chez Goita, i853 et i834.

et de leur amour.pour rait^ les nouvelles voies littëraires qu'ils ouvndem à leur nation, il se forma contre eux une sorte de ligue, composée de quelques écrivains imbus encore d^ idées étroites et de mauvais goût des années précédentes, et qui, avec quelques bn^ifaux d'écrit de l'écok de Gott- 5ched, avec les vues mesquines qu'ils preBÔent plaisir à se fiire eux-mêmes, se crurent en droit de régenter TÂllemagne, et surtout de s'élever contre l'apparition du poète de Weimar et du poète ^léna. A la tête de cette doctrine faible et louvoyante, qui eût voulu continuer la littérature comme un filet d'eau, sans secousses et sans escarpemens» se plaça Nicolai, de Berlin. U avait pour a^gme aa BlUin thèque universelle oUêfRande^ qui se imna avec le même esprit de fadeur, de médiocriié.eidemanvûs goût jusqu'à son centième volume 9 mais suocombs enfin dans les dernières années du siècle dérider, sous les, rudes coups dn massue %ue lui porta le journal d'Iéna, et surtout sous le poids de Topinioa publique. Micolai avait connu Lessing et Itfoiae BSendelssohn , et fier de ses relation» avec ces deucx grancls hommes, il se croyait en droit de mépriser, oonune philosophe, Fiçhte; comme poètft, Geaike; H amt d'abord &it .une mauvaise parodie de Werther; il attaqua ensuite Gœtz de Berlichingen, Egmont, et tout ce que Gœthe: publia, avec la plus HuséraUe injustice et la plus grande acrimonie. A lui se joî-

goirent qudqoes poètes qui^ n*ayant pas k force èê s'âeverjosqu'à Técole de Goethe, trouvaient fixm oonunode de reater dans

ceUe de Voas; quelques savans euchainés religieusement aux vieilles théo* ries qu'ils avaient apprises sur les bancs, et des ecclésiastiques même, qui crurent voir la religion traitée avec trop peu de respect par Gcnhe et se hâtèrent, les brfcves gens, de venir k son secours*

Cétment les derniers soupirs de la critique ignorsnte et sans portée du dix-huitième siècle; c'était la lutte qui existe toujours, la hitte de la médiocrité contre le génie; la révolte combinée de qnd» ques hommes contre la force gigeintesque d'un' seuL

GoBthe je laissa long-temps, sans rien diie, bar» cder comme un noUe lion par ces moucherons, mais à la fin il se leva pour les chasser d'une seule fois ; et loi et Schiller écrivirent de concert ces fiuneuses xénies, qui parurent dans TAlmanach des muses en 1797 > , et mirent en rumeur toute l'AUemagne.

■■t^H««MMMtaa^B^i*MMitaH^Mi

1 Cet almansch Mt derena une TériUble rareté bibliographique. Qoelqnet x^ies ont été imprimées dans nne édition def poésiei Ijiiqnct de Sebiller, publiées k Beatlii^n en i8a6; mais elles |ie se trouvent pas dans les CBOTresdeGeethe, qni déclara lui-même ayant sa mort, qall.laî serait impossible de reeonnaitre lesquelles loi appartiennent et lesquelles appartiennent a Sebiller. On tronre dans la PhUasophU dSr Cœtke, par J. 8ehftts> plosiews opUcstions sur Us xénies^ et le professeur Weber, de Brème, les a publiées complète-

Cétaient autant d'épigrammes courtes, mais amères, poignantes, contre leurs critiques; contre les journaux, les ouvrages et les partisans de leurs critiques; Parfois le nom de celui à qui elles s'adressent , ne se trouve indiqué que par une initiale, le

plus souvent ii manque tout-à*4ait NicolaS seul eut la gloire d'être nommé en toutes lettres; mais, pour ceux qui ont pu se tenir au courant de la littérature de cette époque, rien n'est plus facile que de savoir à qui s'appliquait chacune de ces redoutables xénies , et lorsqu'elles parurent, ce n'était u^ mystère pour personne. Goethe et Schiller entremêlèrent leurs épigrammes, et il serait difficile de distinguer à qui les unes et les autres appartiennent On croit pourtant qu'il y a plus d'amertume dans celles de Schiller, plus de repos et de dédain dans ccUes de Gœthe. Du reste, ils en avaient écrit une plus grande quantité, qui n'ont point été publiées, parce qu'elles leur parurent 'ensuite trop violentes; mais on trou» vera déjà celles-ci assez fortes :

Le nécessaire.

Si ta avais Tiiiia^iiatioii, l'esprit , l'invention et le jageroent, en vérité, il né te manquerait pas beiocimp pour être Lessing ou Wieland.

ment, on j ajoutant plosienn autres de sa composition, 1 vol. in*i8. Francfort-«nr«-lo-Mein, 1827.

Le prophète.

C'est dommage que la natnre n'ait fait de toi quun honuBe; car il y avait assez d'étoffe pour faire un hqmme et un fripon.

Le mélange.

La* natnre opère toujours ses mélanges adroitement ; mais, hélas! elle a mêlé ici d'une manière trop étroite la noblesse et la bassesse de sentimens.

Nouvelle ,école.

Autrefois on avait un goût. Maintenant il y a des goûts. Mais dites-moi, je vous prie, quel est le goût de ces goûts?

La Biilioihêçue universelle.

Cest rhôpital, érigé pour les poètes invalides. La goutte et rhydropisie y sont traitées par la phthisie.

A MM. N., a, P.

En vérité, je vous plains beaucoup. Vous aimeries assez à chobir ce qui est bon,* mais par malheur la nature vous a tdnt-i-âiit privés de jugement.

L'empire allemand.

L'Allemagne? Où donc est-elle? Je ne saurais trouver le pays; la où la science commence, la politique cesse.

Caractère naiionaL *

AUeniaiids, tous espères en vain former m corps de nation; mais puisque votis le pouves, tâches de devenir des hommes plus libres.

Bui moral de la poésie.

Le poète doit nous améliorer ^ dites- vous. Ooi; et la canne de farcher ne peut-elle pas s'appesantir m noment sor votre dosf

NicoUù\

Nicolaï voyage encore , il voyagera kmg- temps ei ne trouvera jamais le chemin de ta terre dn jugement

L* Allemagne à la FVtutce.

Vous nous aves déjà donné plusieurs laquais comme des hommes d'importance. Cest bien, nous vous cipédierons Kr.. comme un homme de mérite.

Le Faust de Schink. '

Faust s'est déjà malheureusement donné friosiears feb au diable. Mais il n'avait pas encore condn ai prosifqnement le redoutable contrat.

Journaux savans.

Ici l'on tire les auteurs comme les naméros de la loterie ; comme ils arrivent ils sont reçus , senlémeat personne n'y gagne rien.

1 Un gros voluttie in-is, moitié prose et moitié T«rs, trb> long et h^s^enntQneox.

. Dans les poériies lyriques de Geethè -est encore comprise une grande quantité de chansons» pièces de cireonstançe, inscriptions, remarquables lés unes par leur gaîte , les autres par leur esprit et leur ^ré^ cbioi; mais qui perdent beaucoup de leur valeur boiis des lieux où elles ont été faites» loin des personnes et des occasions qui les ont inspirées.

Quelques Poèmes paraboliques^ dont le titre explique assez la signification* Quelques-uns sont trèsgraobuz et pleins de seL Je ne crois pas qu^on lise sans anotion ce beau conte de V/àigieet du Pigeon:

«Un jeune aigle déployait ses ailes pour s'élancer sur a proie; la flèche du chasseur l'atteint» et lui coufe le nerf de l'aile droite. Il tombe datis un bosçiet de myrtes» dévore pendant trois jours

sa douleur, et s'agite dans sa souffrance pendaiit trois longues nuits. Enfin le baume universel et toutpuissant de la nature le guérit II se glisse hors du bosquet h veut soulever son aile. Hélas! la force lui manqie. A peine peut-il voltiger à la surface du sol et s'euparer d'une indigne proie. Alors il se rqpose ave:: tristesse sur le rocher au bord du misseaa; il porte ses regards vers la cime du chêne» vers le ciel, et une larme remplit ses yeux.

« Dans ce moment un couple de tourtereaux arrive gaimen. à travers le bosquet de myrtes, voltigç^ s'agace, s'appelle» et joue sur le sable doré du ruisseau. liCur eil rouge se promène autour d'eux, et

ils aperçoivent le malheureux aigle. Aussitôt le pigeon veut faire sa connaissance, il s^approche de lui et le regardant avec douceur : Tu es triste , lui dit-il, reprends courage, ami. N'as -tu pas ici tout ce qu'il fiiut pour joiiir d'un bonheur tranqdUe? Ne peux-tu pas te plaire à voir ces verts raneaux qui te protègent (Contre là chaleur du jour, et le crépuscule du soir qui brille sur la. mousse e sur le ruisseau? Tu marches à travers la fradche losée des fleurs; tu peux trouver parmi les ârbriseaux une nourriture choisie, et te désaltérer à cette soirce d'argent. O ami, le vrai bonheur consiste dais la modération, et la modération a partout asses. # sagesse! répondit l'aigle, et il retomba dotilourosemeut sur lui-même; 6 sagesse! tu parles bien coame une colombe. ^

Enfin arrive le Uivan^ œuvre de lyrisme à part au milieu de toutes ces autres poésies lyriques; le Divan, o^vre orientale et œuvre allemand, frite à l'aide d'une étude laborieuse et d'une fore d'ima^nation toute-puissante. Nous avons déjà pltneurs fois eu l'occasion de remarquer comment G^the, avec sa nature objective, pouvait se transporta d*un Hea à l'autre, s^approprier le ca-

ractère d'uneépoque, la physionomie d'une nation. Dans son reueil d'élégies il s'inspira des poésies antiques etfit des âégies antiques. Dans son Divan il rechcfcha Tesprit de rOrieut II é(udia l'un après Tautrf les anciens

poètes hébreux, persans, arabes; s'imprégnit des <sar ractères de leurs ouvrages, et s'abandonna ensuite à son inspiration. Il ne voulait pourtant pas imiter servilement leurs poésies, se transporter en Palestine ou à Constantinople, pour y faire retentir un écho des anciennes lyres. Il voulait prendre leurs couleurs, leurs images, leurs rayons d'or, et les approprier à son idée allemsmd^ Il voulait fiâre comme le voyageur qui s'en irait au loip chercher les beaux cachemires, les colliers de perles et de corail, pour les rapporter dans une ville du nord de l'Allemagne à sa i>ien-aimée, et la voir sous cette nouvelle parure sourire avec ses doux yeux bleus et sa tète blonde. « Je demande, dit^il lui-mtene, à ce que l'on me regarde comme un voyageur qm a pris à tâche de s'initier aux mœurs, aux habitudes des pays qu'il visite, qui a étudié leur religion, leur histoire, leur littérature, leur langue, et qui, s'il se trahit encore par quelques expressions, par son accent étranger, montre pourtant qu'il a mis à profit ses relations et son voyage. Je demande ensuite que Ton me regarde dans mon pays comme un marchand qui s'en est allé recueillir les produits d'une industrie lointaine, les denrées d'une autre nation» et qui les étale de son mieux.'*

Ainsi le Divan est comme une nouvelle voie ouverte à la poésie allemande, une excursion que la littérature du Nord s'en va kive avec la caravane, à

(45«) ttuvtffi ies mot<{lie«s de marbre ou les plames àe l'Anbie. Gœtbe conçoit sa pensée en AUemand, « la colore en Orie-

malkce. Ses poésies présencem par]k un antre caractère que les Orientales de V. Huga Icî, le poète est tout^à-fait Français, ou ioairà-£di OrieniaKsSai On il reste à rêver le long des borda dela-Seînje. ouiLs*en va en Grèce, en Turque» ee fidsant Grec, se fiô-sant Turc» et d^mgnaia avsc le même entnonement Sara la bai-gneuse., ou la gdère capitane; les Djîns, ou la colère du pacha, (^lelques^unes de ses odes portent à tort le titre d'Otientalea, ù ce n'est pourtant par la chaude conlettr qui les revêt; léê autres sont toutes empruntes de ce Caractère de vérité locale que Thom-nie de. génie seul peut prendre par la pensée, sans avoir vu les objeu qu'il représente.

Mais le but de Gcsthe était bien moins de fiûre des poésies pu-rement orientales, que de rejoindre par sa conception, par ses vers purs et harmonienx, les deux peuples, les deux reli|^ons, les deux cane* lères du Nord et du Midi; en sorte que sa poéât plane librepient au-dessus du sol où elle ae tenait }usque-là renfermée; et de sa lyre d'or jette dans les airs des sons graves et doux, qui résonnent à la lois sous les vertes forêts de diêne de l'Allemagne, et les bosquets de roses du séraiL Ainsi, il ne quitte pas son iSrais jardin de ' Weimar, il y reste avec ses rêves de poète, et attire à lui les rayons de soleil

(469) dont il a besoin; ksparftittade BaSi^ les roses de Saadî, les chants mâancoKques qne k Bolbnl sou^ pire au bord des claires fontaines, les^naeigncmens de Mahomet, et la ceinture d*or des Hooris. Et il dkante. Et ses strophes et ses chansons re-tentissent Fane après l'antre comme des pures gotmes d'eau qui tombent dans un bassin de oristal, comme les .accords de mu-sique qu'une femme murmure nonchalamment assise sur les cousûns de soie de Tottomane.

Son livre est^ divisé en douze chants : celui du poète, de Haifis, de Famour, de la méditation, de la tristesse, des proverbes, de Timur, de Snlëilca, du cabaret, des paraboles, des Perses, du Paradis.

Je ne dirai pas lequel de ces chants me plaît le mieux, car il fiiut les lire tous pour voir comme ils s'harmonient bien ensemble, et y revenir encore cooune on revient dans les longues et nombreuses allées d'un jardin, où chaque fois que l'on passe on découvre une beauté nouvelle, un arbrisseau que l'on n'avait pas encore aperçu, une fleur qui semble s'être à l'instant épanouie, tant die est fraîche et .embaumée. Le livre du cabaret est ffi et folâtre, comme l'esprit de l'homme qui s'abandonne une fois aux jouissances de la vie, malgré la défense du poète; celui du Paradis renferme cette admiraUe mytholo^e des Houris, et ce prestige dont les Orienuux environnent ces belles jeunes filles. Celui de la

est noble et grave, comme un brge front de omsulman qui se p^che le soir avec sbn tur* ban vers le sable du désert» tandis que l'immensité l'environne, et que les étoiles brillent sur loi; et celui de Suleika est tendre et mélodieux, plan d'images, riant et passionné comme l'admiraUe Cantique des cantiques.

OEUVRES MÊLÉES

En commençant d'écrire ces études sur Gœthe , nous n'ayons point prétendu porter un jugement sur tout ce que Ton doit à ce grand poète. Il y a plusieurs choses de lui, plusieurs poésies charmantes, plusieurs petites compositions pleines de grîice et de fraîcheur, que ^ous aurons sans doute laissé ^happer; parce que,

quand l'on se chargé d'une corbeille pleine de fleurs , il est difficile de ne pas en laisser tomber quelques-unes de côté et d'autre sur le chemin. U est ensuite telle œuvre importante de lui, que nous ne pouvons analyser, parce que, pour le Éâre convenablement, il faudrait y employer des volumes entiers; de ce nombre sont les articles de critique qu'il publiait en 1771, 1775, dans le journal de Francfort (6^/fAr/« Anzeigen)\ en 1804, i805, 1806, dans le journal de littérature universelle d'Iéna; et plus tard dans ce savant et curieux écrit périodique qu'il fit paraître ches Cotta, sous

le titre de ; Arl et anîbfuki {Kunst und Ahêrîhuiny Enfin y il y a des IiTres de Goethe qui ont fidt Pétnde la plus sérieuse et la plus assidue de sa vie» qui emportent avec eux à la fois et le sceau de la scieDce, et celui du génie; et que je ne puis nuHement avoir la prétention de juger , parce que, pour entreprendre une telle t&che, il fiiudrait avoir vécu de la vie de Gœthe même; il faudrait avoir été comme Im artiste et savant, philosophe et naturalbte; avoir visité avec lui les beaux musées de lltalie, et étii£é les phénomènes de l'optique. Tels sont ses curieax arlicles Sur Fart antique, sur l'art moderne, r^ cueillis sous le litre de : Pdntw^s de Pkilastmtê; La cène dé Léonard de Finei; Porirmis hiUoHfues de Gérard; MuysdaS, poète; FieUles péMiares dé^ axmertes à Leipzig; Sculpturee; Médaittes; AnUieeture allemande ;Lss Propylées; Ijweoan; Vkdks peintures ; Veme^ 1 791 » etcTdi eal ce grcys vi-June qui» sous le titre d'^/if, reQ%me une quMuiié de ifeotices précieuses sur quelqutsmns des moaunifos antiques; sur des eQuvres de sculpture» d'archkeclure, de pëmute, ea Grtee, eu lêadm^ et daas f Allemagne moderne. Td est encore ce hA oMivi^ qu'il composa avec sou ami Meyer et le plntokgQe Wolff, sous le titre de WmckeUnofm^ j et dsnsle-

»*«-i^aWiV«>^>OTai«W*V>a«^^*««^Ma^^B^^a^iVia«a

i Nous deroB» à M. de Wandefèiish ^ne tidi^beiuis tfilinclion d« cot oeiosgt*

quel il dépeiat avee lant de savoir ei de juitesee ce que oe grand homme a fidt pour l'art Nous cite» roiis encore celle vie si pittoresque et si curieuse du poutre de paysage Aïokert; et enfin set frsgmcns qui portent le titre de Science maturelk; sa if/to-morphose Jes planées > et sa Théorie des cosêleofs (^; toutes œuvres qui font époque dans Hiistoive de la science, et qui élèvent de leur côté la réputation de Goethe trto^haut, tandis que ses oeuvres poédqnes Félèvent d*un autre c6té si haut

Le chanceher Mfiller a dit, en parlant de Goethe: « Lorsque, sans avoir nous-mème passé par une telle existence, nous observons sous- ses différeas-pointa de vue cette vie si riche, si actove, si infrtigsUe; et lorsque nous essayons de la dépeindre, nous nous trouvons di^is la ntuatîon d'un hoouae qui voudrait mesurer avec un compas trop étroit la grandeur du monde, ou déterminer^ d'après les homes de notre ^be, l'étendue même de l'univers.*

Or, ai le chancelier MûHer parle ainsi, que. devons nous dire, nous qui n'avQns, comme lui, ni passé de longues et hihotieuses auiéea dans Teiceiv cice de la science, ni trouvé, comm^ lui, dans des rapports intimes et jouraahera avec Goethe , le moyen de pénétrer ph» avant dans le caractère du poêle, et de le mieux dépeindre.

I M. Geoffiroi de SainUHilalre rendit compte de cet oninage dans une des séances de l'Institut (Juillet i83i).

Force nous est donc de restrrâidre notre cadre, de ne prendre dans cette vaste carrière qu'un des points de vue les plus &ciles à saiôr» .une .de ces oeuvres, que l'on puisse soumettre à Vanalyse de la réflexion et du sentiment, et peut-être nous reprochera-t-on encore de n'avoir que trop présumé de nos forces..

Sous le titre d'OEuçres mêlées^ nous comprendrcjus différens livres de Goethe, auzquds il serait difficile d'assigner un caractère littéraire détenxûné, comme on peut le faire pour ses drames et ses romans :

Xia traduction de Ben venuto Gellini

3.^ Le Neveu de Mameau, que Gœihe trouva par un heureux hasard , et dont il fit paraître la traduction en Allemagne, longtemps avant que rongmal fût connu en Fmnce. (^7)

S."* Poésie ^ vérité. Mémoires dç Goethe, confession charmante, pleine de grâce, d'abandon, de poé- «e, de détails précieux sur sa vie, sur son temps, sur les hommes qu'il a connus. C'est là qu'il faut étudier le caractère du poète, les d§velopf)emeiis de son enfance, les premiers travaux de sa jeunesse, .les luttes intérieures, les combats poétiques qu'il .eut k souffrir, les théories littéraires qu'il dut surmonter, et son séjour à Leipzig, et sœ amours à Francfort et à Strasbourg, et cette ame si avide de sensations, et cette vie qui.de bonne heure jette déjà

ses mnerax en tcKit lens. L'ournige o^tf^t mdlici;^ i^QMfl-BMDt pas tenniné. La dernière parde^ piéfiée dans aea asw(ns posthomes, nons tran^rte ettoôiv à Francfort, et nons retrace,

avec le récit de quel^ qaea ezcarnons littéraires an dehors » tous Jes dé* tails d'un amonr aussi fraîchement que naïvement dépeint avec une jeune fille, aj^ée Lila,

4." Le Journal de Gceihe (TagebiieA)^ fivre de fiôts et de dates, où il a enregistré brièvement les principaux événemens de sa vie; le canevas de R»ésie êi virUé^ non point le récit suivi et les déAi«âeax tableaux de cet ouvrage.^

5.° Les notices littéraires et bibliographiques sur la poésie otientale et les poètes hébreu^, persans, arabes les |dBs célèbres.

Ct^ Les notices comprises sous le titre de LUti* rature iimnfçhre^ publiées aussi dans ses œuvres posdmmes, et qui commencent à l'article : Parodie chez les mneiens\ et se terminent pour notre litté^ mmre au Li^re des cent ei un; le dernier livre fran* çais, avec Seize mois de M. de Salvandj, que Gœthe lût avant -sa mort Ces notices avaient déjà paru en partie dans le Kunst und Alterthwn. Gœthe les écr^ vait à la ibis et pour se rendre compte à lui^mêaae des ouvrages qu*il lisait, et pour remercier les Kbraires et iM^ueuvs qui lui en faisaient hommage. Il finit lire ces notices, pour voir comment cette prodtgjbBuse - activité de Gœthe s'étendait à tout;

cownoit tOttM les idika d^art et de poàîe étâeni li^rbieii combi&ées deiis « tète* tfiea paitam des pomts ks plw opposés, elles Im antfaieBt avec ordre et clarté. C'est oiiui qa'oB le voit pesaer sncofisivenifnt de la oritit{ue d'une pîèee d!Eiiripide aux dmines de B£ Fontaa; d'Aristou à la Gnxla de 'M. Mérimée; de Platon à Molière; poia, de la liuérsture française à la littérature anglaise, italicuDe, bohémienne 9 servienne, chinoise, etc. Tous ces ar^ tidies, pour la plupart très^courts, se reconunandent par, leur ca-

ractère de justesse, de netteté et de savoir sans ostentation ; et ceux qu'il a puUiés sur les ouvrages allemands deviendront un jour trèsprécient pour l'histoire littéraire de son tenqpsL

7.* Des maximes détachées; maximes d'art, de philosophie, de religion, cooune on en trouve èqk un grand nombre dans la seconde partie de Wd^ hebn MeisUr^ dans h^jéfiniUs éhetkes; maodnies pleines de sagesse et de profondeur, qui pouineat fotrmer, si l'on en fliisait un choix, l'un des livres les meilleurs et les plus intéressans à lire.

^"^ lues Émigrés alUmands. Sous œ tore Gcsthe a publié quelques nouvelles < qu'il a réunies kk Manière des conteurs italiena dans un même cèdres Une fiimiUe allemande, forcée de fw devant liantsion des Français, se retire dans un d|||eau écarté, et là, pour passer le temps, l'un des membres de la &mille apporte chaque soir quelque nouvean

(4Ô7) coma Les mi sont Cn^rauiift da caraetèr» aaiique, comme cdui àe VeaùiMi et du lion; lai v^ Vrm êMX prié dan» Téiemel ecmflit de aos paiMofty^ et ffapponée arec esprii et fineiae comme Goftihe pou¥iit le fiâie{. d'âuireii et eé iktf ioilt pas lei mùmê tniéreaflans, ioftt empraiitéi à cet obaear ei poédque problème d'aiidpall^ie et de. aympailûei étendu à tout ce qui eiiate dana la nature^ eommei par exemple I TlmUMre de ces deux tables à écrire» qui out été coupéei dans le même bois, conscruiles sur le même modèle» frçoimées par la même manii et dom Tune» trausportée à une lieue de distauce de l'autre» cvaqucy ae fend« se brise» sans que l'On y touche» à rheure même où l'autre devient la poii d'im iooiftdifl^ Cas cOniis som 4'ailleari coiinna eft France; et TuA des plus reularquaUesy celui de la sÎDgpliàre réapparition d'un jeune homme aiqprèi de la femme

qu'il a aimée» a été reproduit textuel* lemetit dans un de nos derniers Mémoires atttAin^ ti^eSf H l'aventure attribuée à M.^* Clairon.

9.^ Le Remake Fuehs^ cette fine et spirituelle satire de nos pères ^ pour laquelle les biUiographes allemands avec leurs infi-Migables recherches 1 ont si bien bataillé pour nous en enlever l'invention ' I Cet ouTFSge^ sur lequel lant de savans commenudres

dMk**^*É^ifc^k**aB««*^^k^lMs**A«.^Ma«i*'A^

1 yfâdÀet, Vêrhsungen Met iU GtsihUhit dir deutseien

ottt été fiiks^ (ut empFâiiié âfsh&fé k an poèoie bn tîn du neuvième siède, que Ton vient de piiklier ea AHemagne. De ce poème naquit vraisanblablement le Boj/nan du Renard français et le Rdnaeri f^os flamand de Wilhdm (i a5o); de celui-ci le Beinecke en bas-allemand , qui^parut à Luboâk en 1 498, et des troducûons anglaise, danoise, eie. En i5aâ îl (ut publié à Rostock, par Nicolas Baumann, qui en fax regardé comme l'auteur. Baumann était encore en i5a6 secrétaire du duc de MecUembourg; et Ton prétendait, quHrrité de quelques oflfcoses qu'il avait reçQi^, il avait voulu, pour se venger, dépôndre ainsi, sous le masque allégorique, les personnages de la cour où il vivmt En' y réfléchissant un peu, il est ftcile de voir pourtant que le Roman duRenardne peut plus être une satire restreinte dans les Bnùtes d'un État, entre les murs d'un palab; c'est plntàt k satire de la vie, la satire du monde, et les deux principaux'personnages de cette fable, le loup et le renard , en revêtant le caractère et les passions des bomr mes, représentent on ne peut nfieu^ ce que nous voyons arriver tous les jours, et par la mse et par li méchanceté.

Ce qui peut en donner une preuve sut» lante, c'est que cette satire a passé rapidement ebes tous les peuples, parce qu'elle appartoiait en ékt à tous les peuples; et qu'en soulevant le masque du roi ou de l'ours, du loi^ ou du renard, diacnn pouvait y reconnutre ce qu'il pouvnt s'appliquer à

litt^oiAiiit, OU appfiqoer à son voisin. Um det ciiiiqu€s M^tndft de FAllemftgne les pins jnstemeiyt estimés, M. Rosenkrans, isit remomer Torigiae de celle &Ue juaqa'à Bidpey; etipour'moi, |e me rap-*. peilè wair entendu, «iftnt, raconter le soir ji la veiUée, daos nos montagnes de Franche-Comté, trait pour trait pliisieurs des &its que je Ib aujourd'hui dana le poème de Geslhe. U y a loin des bordf sacrés du Gange, aux bords fleuris et escarpés dy Dotdbs, et de Bîdpay à l'une de nos vi^es femmes, qui vous font ces contes en teiUant le chaQvre. Mais plus la distance est longue, plus ce rapprochement est merveiUeui, plus il est admiraUe de voir com^ tnmi kl eagesse des nations se perpétue à travers les siècles, su^it aux ruines des empires, uaverse Tesr paoe, et arrive d'un palais d'Orient rédiauffer, sous son toil de pierres grises, la crédule imagination d'un âD&nt du If ord.

Hais pour ne parler que de Touvrage allemand, plusieurs bibliographes savans, et entre autres Bu» sching, rdusèrent d'admettre Baumann comme l'au* teur du SUmecke Vws; et il est en effet assez prouvé aujourd'hui qu'il n'en était que l'éditent. En 175a, Gollschèd publia une édition très-eslimée de ce livre; ^1 1783, le bibliothécaire Suhl en fil paraître une autre, et aujourd'hui M. Fallerdeben vient de le vtr produire, d'après l'édition publiée à Lubeck en 1 4^8. Gœthe, en se servant de l'ancien poème, a fiât avec

U7o) Ba bdle laBgm, ièss faêattit vm et Mn espm^ m poème Beaf, oii^a!, fit rtm des pins jol», dej plus spintuelB que PAllemagne possède.

lo.^ Voyage en Sqîsse* écrit avec ime ^aade «împlîôfé, mais aussi avec verve et ckaleor. Vnfobdes notes rapides, comme u» voyageur les prend es se Reposant le soir dans une auberge, et après cda des Térits admirables de style et de pensées. Au commencement de ces lettres, qui sont eensèes avoir ^é écrites par Werther, se tronVent quelques frs§^ luens humoristiques, quelques psges pleines de Terve, de tiîstesse et de passion , qui ne dépai«nMnt point les plus bdks scèùes de ce beau roman.

1 1 .* Second voyage en Suisse. Voyage aux bords du Rhin, riche de feits, d'observadons, ds p^traiis. I/auteur a déjà développé cette fteulté qui plus tard ee manifeste ches lui à un d haut degré; cette fii* culte de prendre sous un point dé vue intéressant les objeu en apparence les plus éhrfgnés de luL H ^arrête à tout, à l'examen d'un tableau^ à b sicoation d'un village, à Fétude dW grossier momnnent d'architecture, à une réflexion puMnent géogira^ phique, à son enthouëasme de poète, on sa sMeoe de géologue. Très-curieuses sont les vi^es traditions qu'il rapporte} et très-curieux ausâ le récit de ses rapports avec Jacoln, Lavater, les frères Boiaaerée, Dannecker, et plusieurs autres artistes cfc énrir vains célèbres de cette époqu«

(471) 12." Ctmfêffie de 1799 ea Ftamn^ CSett« emnpagne, qui s'ouvrit à la suite do t^mmàitc wmmUSmo du ducdiiBrunswicLf gK^md'iift 9wk coup Iiongwy^ VerdttDf et s'atsilça jusqu'au cœur de k Franot) li«Ddiâ4|iie Paiîs la vegardkit ibarohèr avec uMsarul de stupéfection, Goethe la fit ccuBUne cottseîller dà dufi de YféMxmTf Inen acctueilb» bien traîlé» ^fm^' une

bonne TOttnre à ^es ordiras, et tou^f» ^latM chevaux de réquisition» pour le tn^ier) ainai qa^ le dit Im-mème, au iviliea des flot» de soldats h pied» comme Pharaon an milieu des flou de ht ooer Rougai Cest une Inzarre histoire, que celle de cèue armée, et Gesthe n'en a caebé ni le triste, ni le pho* saut c^é. On la voit qui s'avancœ, avec une sorte de frénâaie, pour venger les premiers etcès de la ré* volution française; repousser à quelques sîàdes de là lea efforts des jacobins, et réubhr les rois de^ Fiance dsfis, leur légitimité et leur bcm droit par la volonté du duc de Bruwvick et du roi de Prusse^ lies premiers pas qu'elle fiiit doivent renôrgnëlfir; sa première bataille est un succès, son premier assapt une victoire. Les clefs du royaume tcmibent entre ses mcôns; le chemin de Paris s'ouvre devant dUb. FMsé Verdun, passé^ Sainte - Ménéfaould, les braves Allemands voient déjà, comme dit Geethe, s'étendre sous leurs yeux, les riches plaines de la Chan^iagne, et plongent d'avance leurs regards vers ses profonds celliers, comme vers une antre terre

(47V) ■ Mwmd Pok, voilà qoe r«iiottiie neet, ratuoume froid «c pkineax; les chemiiis sont boacax et dtf* fiçK^; ks Tifrctt n'arrivent plos aotti régo&it' mem; 3 fiiut aller k la inaraude, il fiftft eniplcjer la Tuse, pour tirer des fins paysans Lomms la ftrine on le cochon quHls tiennem soignenseoient. oadiék Au tien dé cette beiie promenade d'èië que iôsaiant les soldats» voici les kronl-Mards et le firaîd; an lien de ces besMx vignobles d'Ay et dlÊpemay, des diamps arides on déjà aniissonnés; «a Uèa de cet; accni^ fiateriiel que Fon s'attendait à trouver de la part des Français, àuxquds <m ramenait h (fime et les émigrés, de la défiance, des trsbisons, de la haine. L'embousiasme pouvait encore se saateiiir sous le fim des batteries de Verdiin; fenthon*^ siasme ne se soutenait plus deyalit ces contre-temps dé Tautomné, des routes

dégradées, des paysans rusés et peu bienveîllans, des bivouacs t^empés de pluie, et du dé&ut de vêtemens ou de nourriture: Puis, les soldats allemands ne pouvaient pas avoir cette réaohition que Ton porte à défendre sa propre cause. La plupart marchaient, parce qu'on les fiaani marcher, très •contrariés du reste de quimer leois bons poêles d'Allemagne et leurs jolis villages, pour s'en venir fidre une telle expédition. D'autres (et ceci coomiençait^à devenir dangereux) avaioit d^ sucé les principes républicains. Les harangues des mem» bres de l'assemblée nationale, qui pû*laient de liberté

(473) Cl &éff3aJiéf leur •emhiaient trèi-raMiiiiiAbs; Lw prodamations que les clubs de Psuris fiûaaieat ré^ pendre ptimi e«x, leur paraissaient toiit dussi âoqnentes et beaucoup (Ans sensées qae ceUè da duo de BransiricL U finti remarquer eneiire, que lesi ènigp^, en gagnant le sol de FAlleniagne, y aTaien» inspiré peu de sympathie. Leurs malheurs, loin do^. les rendre plus humUes, n'avaient Ail qufajouiar à: leur oi^gueB aristocrati^e un-seniiment de défiâno» et âtiff&ar^ qc^ils maniftsuàent partout- Ib s'en allaient dans les auberges, oonserrant minuiie|ise»-^ mem leur étiquette , exigeant qu'on les traitât commet de grands smgnenrs, et, après tom, diicabant snr> Je prix d'un cSîien A la fin on refiisait de les rece^voir; et Gîûethe, armant un soir dans saohaise de» poeteà la porte d'un grand hôtel, ne put y obtenir? une plaee, que quand on eût reconnu qu'il était l>ien AHemand. A Keu iife plaise que je veuille in-f suka- k la souîrence de ces milliers d'honnnes forèés ide eherdier aillenra un relîtge que le solnatal leur, refusait, âans prendre part à leurs opinions, <»(doit pourtant les plaindre de ce triste et doulôureuospèlerinage) qu'ils finsaient loin de leurs châteaux^ car, comme l'a dit un noble écrivain, émigré aussi.:.

Henreoz qpk n«^t\BBt poiat aaéu an fiagrer.étraoger. »

Mais je retrace des fidu, et des faits hippoffés'.

pif V» faoïmiMi ffo» Von m pwt aoeoier dé piMM- Uté et 4f ÎDjudoe.

. Dotteau'^ebdi&BJbmyetdatisraniiéeinèBieqm HOttsclwt pour écraser le réfublicÊmamtf lea îdéca répobbeaÎMa aTaiem d^)eié des genuet noBibiWtt «I ai jlm lard U ae mamftaia contre eUemne poi*eauteréaciMiiy c'est qoâ 179S étoofia ce ipxa 1789 avait aeinfe Ainâ les troupea alliées éiaieptoaitdcs oa iodifféreMles, ou. tottt-à*6k opposées à cette gnerre. Et voilà eonmeat il se fit ^pi^après avoir remporté plusieiirs victoires» après e'étre avai^oée â loiiit sana rencontrer encore les forie^ banières auxqndles eUa devait ^attendre» un beau jour l'armée se docouiagea» se débanda, tonroa le doe à Pêtisp et s'en revint en dés<Mrdre an point d'oè elle écait partie; nnoa cette fins ponrsinvie par les g^névanx de la répnUiipiet et traversant à la bâte le Rhini pour se sauver de ceux qn'ette awt baiMSL

GoBtbeest danscette campagne unUstorâen très* gnve et en mteie temps très<«nmsant IL prend nne p»pt aénaoie .a. «Tteemeo. de k 9Mrre, ma» a BB iiiiglig^ PM les scènes ooimqMs qu'dk Ini pré* sente. Il racoaite avec de grands détails le siège de hotkgwj et de Verdun; mais il n*ooUie pas de mconter le maraudage de ses soldats. Et deux on tnns de ses récits (bunûratent de plaisans sujets de earîr cature à Charlet Enfin, il entremêle adroiteanent individualité aux faits génétanx qu'il décrili il

poéyi|DeB; tt n'onUîe, a travem tts marches H oontie-marehet de l'aisDée, ni ses obtarfaiions éê k natw», ni aes tnivanm littérairci. Il a. toujours dasaaa umu nliepeiite phoe ré^rréeponr

pmndrè BOia d'nna obsenfatioa météonolopque ou anriehir ion camti da qndquaB ?ert; et il y a toiqoan » à tmyan hm bagages et laa caissons de la troi:qpe, un eoffisa à bn ponr rsnfisitacr sea mannaorita. Jamais les nmses pad&qucs n'ont si bien fiât k guerre, en 7 conpivnant même ceUes da Xénophon, de César^ de FanlrLonis Courrier, et de Th. Koraan {^)

i5.^ fitégede Ifsyenoe^ Gœthe y fut envoyé aoasi en qualité de conseiller du duc de Weimar. Le récSl pris bistoriquement est intéressant^ beaucoup moins eaptndant que k campagne en France^

14." Pour suivre foitlre chronologique, j^auma dA citer y avant ces deux derniers ouvrages, k Voyisge an ItaKe, maia je préftrais k gsrder pour k fin. Ce vojage fitt entrepris au mois da Septembre 17861 et lenniaé un an et demi après. Gœthe avait toui ce qu'il âlkitpour.k faire joyeux et oompleL Con^ aetUer kvori du duc de Weimar, son titre lui servait da lettres de noUesse auprès des familles ^ris^ tooratiques; poète, ses ceuvres devaient lui attirer l'attention des meilkurs écrivains et des meilleurs artistes;)€une homme, beau, riche et élégsnt, il pouvait sans crainie ae présenter aux yeux des bdles

(476) dfmes «feVeni^^tifo Eome, oase çlw^^ Baphâdl, une antre Eonaariiia ; .«t 9»Aégm roawBes BOUS attestent qu'il ne la diercha pas en ram.

Mais iliéudtvena en Italie pour s'y bmner à des études eéfimises , pour entrer dansunnouveaumMide dé poésie et d'art, et il y réussit Jamaià pem^^cre tant de fiundtés réunies ne s'étaient trpuTéea enmou^ Temeàt sur im temin si neù£ C'était llioamie du Nord .qui s'en aUaii puiser à oette ehaside sonros du .Midi j

c'était Fhotnme des petites villes d'Afie* niague,'<pn s'en allait d'un œil avide contempler ces monumens gigantesques qu'il n*avùt fidt eneore que rèyer. Que de trésors et de vie dans ceuè terre classique où il se jette avec tant d'enftbousîaaBiei Combien, de rêves de poésies au milieu ées rues désolées de Venise! Con^nen de couleurs pour seapinr ceaux^i^r cette large liaie de lïaples, ou dans cstte majestueuse enceinte du Colysée ! Ofat ! voyez comme sa pensée d'artiste s'échauffe; comme sa soif de scienoe cherche partout, trouve partout un nouvel alimcai; comme il est bien de ce qu'il découvre, inyiiet ds ce qui lui manque encore, cherchant sans cesse à agrandir son cercle , à ramener à lui ce que le psoé et lé présent offrent à sou observation, tournant «s études de savant là où la rêverie de poète n'sonit point de prise, et ses observations d'homme du monde, là où Fart dqit.se taire. Avec ce mervdiUemL pouvoir qu'il possède de smsir et de omu:evoir si

(477) biaii. toat' ce cpxHl soumei 4 iâ réflnion, av«c cet enthoiuiaiOM qat loi iii«n<>îii tout ce qui est art, tont ce qui est beiu et grand , il peut se naiger où bon lui semble; à Vérone, en Fentendant raisonner de Palladio , on le prend pour un architecie; à Rome, pour artiste; en Sicile, pour Cologne, et l'Académie de l'Ârcadie lui donne son brevet de poète. C'est qu'il pouvait à }uste droit s'arroger tous ces titrés;* c'est qu'il passait avec la même fiicilité du monde de fe création, des phénomènes de la nature, aux oeuvres sorties de la main des hommes. Rien ne lui était obscur, rien ne devait lui être caché; avec la lampe miracokuse. d'Âladin à la main , il s'en allait épier les cratères des montagnes, les vieux palais, les temples de l'antiquité; et ces cratères, ces palais, ce» temples, lui disaient le secret de leur formation et leur histoire. Il voulait» disait -il, prendre l'art dMs son essence

véritable, soulever le voile qui le recouvndt, pénétrer à fond Fidée même, sans s'arrêter aux noms, sans reculer devrait les notiops purement traditionnelles (^), et il fi t ce qu'il avait résolu : il étui£a l'art avec son instinct naturel, son génie, ea persévérance; il le prit à toutes les époques et soas toutes les Êices^ dans^^un monument d'architecture, comme dans un tableau; dans le MûnsUr de Strasbourg, comme dans le Saint-Pierre de Rome; et dans la musique, comme dans la plastique et la poésie; après quoi, il put se dire qu'il avait suivi

(47«) UbreiBent aon cfcenûii jua^'à k womoè^ «t nffgéé derrièrt k dernier ridîSi du Màoiimrt} tandis que h fook en étaîft encore au premier ^ éooataM les ezplicatioiM qu'on vodbit Inea ki doiànery et atttsdant qu'elle pà& anasi Toir k son toan

Ea même tempa qu'il powraiûvait aiiin aea oonrageuses études d'art, dans lesqiicUes tout auiit que lui eût couru grand riaquede fiôUir et 4eaedécottrtger^ il continuait- aussi a recueillir de Bowdks observations pour sa TMorie dés cmdawsj e. il s'alMaidonttait à ses travaux de poêle avec plus ^srdeur que jamaia. Il ëerît, soua Tiaspiraiion de ce beau del et de ces monuBiens dltaliet Iplûgépiet le Tasae, et achèye Egmonu II envoie cea pièosieB Attemagpe, pour les joindre à Ti^tion de ses oeuvres que puUie le. libraire Gôaclieii; et» an nifiea de ses courses, de ses réfleiiem, de sea redierdbes^ k retentissement du succès qu'elles obtiennent, &tt luire à ses yeux de nouveaux rajona d'cqiésanes, et lui apporte de nouveaux eneouragemena^

Ce vojage a été tradtnt en français, et nonanoas dispenserons d'en citer des entraits. U est écrit avec k plus grande simplicité et k meiUeure bonne Ai On voit que Gœthe ne cherche point à donner sax lieux ob il passé un intérêt romanesque. Il ne eonrt ni

après les brillante» descriptions, ni après les aven« tunes étrangi^y ni après les scène» dranurtiqœSk U raconte ce ^u'il voit i et conamê il k voit, sans eibit

(479) 61 San» eiii{dukte; Au wa^ea de son récit tuicdiici de Toyageor, qudqnes morocanz mentent oepen* dant d'être mis à part: ainsi, par exemple, sa des«cripdoD du camaYal de Rome; sa tbite i la fiuniUe de Gagliostro, et ses chapitres sur le théâtre et la littérature italiome, qui sont autant d'artidee das* siques.

Maïs VOL plus haut intérêt encore se rattadbe i ce voyage en Italie, c'est Tinfluence qu'il a eue sur Goethe lui-même. On peut diviser k. carrière de Gcsthè en deux parties : Tune toute d'efforts, l'autre toute de réflexions, et le voyage en Italie est comme le chaînon où ces deux moitiés de sa vie se rejoi^ gamt, où la première se fond avec k seconde. Llta- lie fut l<Mig-4emps pour lui un beau idéal qu'il brù* kit du désir de voin Bêtifiait, il* avait écouté avec avidité les récits que son père lui fiôsait sur ce pays. J^ine homme, s'occupent de poésie et d'art, il aVait été ramené à k terre classique de Part et de k poé^ aie. Il lisait les livres de voyage écrits sur l'Italie, il M mtf 2Ât à k sodété de ceux qui avaient viÂté cette

belle contrée. Cétàit pour lui comme un conte de

fées, comme une terre d'enchantemens. Et il y aUa >

et il vit d^un coup d'oeil combien de frnits il pou-

Tait y recueillir, et il les recueillit Au commencé^

ment il s'y jeta avec tout Temportement d'une ame

exaltée comme k nenne; il voulait voir tout à k

fois, tableaux t% paysage, églises et ihéitres. Sem*

èhUe à rbomuM qm pour, la preoMère fois tient «Dire seB-bcas. la:fiBimiié qu'il a loQg-ttnpa aimée, il a'atteodait pas que ces richesses. d'Italie se dévoilasseai peu à peu à ses regards; il voolaît que riea aie retardât sa bouillante impatience. A k fin, cette ardeur dé jeune. homme se rqpose; la réfteiion succède à cette inquiétude de Famé II a ét6 a Rome avec ses premières dotations; il s'est jeté aunûlieu du- G>ljfr8ée; dans la nef de Sainte Pierre; il a gravi en courant le capitole; il a fmnchi à la hftte l'espace qui le s^re de TivoH H y revient une seconde fins, et .déjà il n'est plus le même : il observe, il se recueille, il revient pliiôeurs fois au même endrdt, il s'»*réte à différentes r^rises devant le mime esbleau, il compare et il comfame. Il n'a rien perdu encore de son enthousiasme ; mais à œt enlhoumsme se joint le repos de l'homme qui veat mgement étudier, et le calme de celui qui voit ses dé* sirs prêts à se. réaliser, son but rempli

Ainsi de ce voyage, ainsi de sa vie. Dans la|>remière padtie, inquiétude, agiiatîûn, travaux pÛns diB force et de chajei^r, mais intérroinpus; l'ame 9111 re^rde de tous cdtés pour ^savoir quelle route eQe prendra; l'enthousiasme, qui déborde; la penséepoé-

tique qui ne tend qu'à se jeter au. dehors, et se trouve douloureusement refoulée sur dle-inâoie;la vie d'^uidiim) la vie ;iventurei||i^ de jeune hoBune; la vie de soMflhipces intimes, de pvesMères déo^

lîofts, de premiers rêves passionnés, qui produîstt Werther^ et cependant la vie d'inspiration, d'essais « d'étadtes, qui jeta le plan grandiose de Faust, et construisit deux fois Goetz de Berlichingen , et un peu plus tard Egmont

Pujs il va en Italie, et il trouve là les grandes idées qu'il avait déjà pressenties , les chefs-d'œuvre qui alimentent sa riche imagination, les monuoiens et les galeries qui réalisent tous ses rêves. Mainte^ nant il a vu Fart dans sa plus belle forme, et Fa étudié dans sa plus profonde conception; mainte^ nant il a vu la nature se développer dans toute sa majesté et sa splendeur; il a connu par lui-même ce qu'il n'avait encore ent^idu que raconter; il a vu de ses propres jeux ce que les autres lui pei"* gnaient, et suivi le cours de ses propres impressions en ùitt de ce nouveau théâtre. Maintenant il revient k Weimar, tout autre qu'il en était parti. Il emporte avec lui le souvenir des grandes choses qu'il a observées, et il les réfléchit. D'époque en époque ^ d'année en année, sa pensée se montre plus forte « plus reposée, et soft ame plus grave. Autrefois, il courait à travers la vie comme un enfant, pour y cueillir toutes les fleurs, tous les fruits qui se trouvaient sous sa main; à présent, il appdie majestueu» sèment à lui ces fleurs quand elles sont bien édosesi ces iruiu quand ils sont mûrs. Autrefois, il ouvrait péniUenient les nouvdles voies Uttérttres à travera

le roc ei les épines; à présent, îl marche d'un pas lîbreau milieu de ces larges voies ipill s'es4 frayées, et regarde avec joie la

jeune génération qui j marche après lui. Autrefois, il suppliait avec tant d'amour l'art et la nature de lui confier leurs secrets; à présent, il a vaincu l'art et la nature comme deux nouveaux Protée , et tous les deux lin obéissent

Il s'en est allé jadis glaner dans les champs les épis que la muse lui jetait dç distance en disunce pour le leurrer; et le voilà qui, pareil au riche laboureur, regarde ondoyer sous ses yeux sa moisson d'or, et peut faire à tout le monde des libéralités. Il a été élève, et il est maittne; sujet des grands sagneurs de la vieille littérature, et il est roi de la littérature actuelle, roi de la littérature à venir; un véritable roi d'Orient, qui s'assied sous un dais d'or et de pourpre , et se couche dans un tombeau chargé de fleurs et de pierreries.

Au milieu de ces prospérités, son ame revient à Dieu; car son ame a suivi toutes les pl^ases de la vie humaine : phase de poésie enthousiaste, de rêves et de lyrisme, d'étonnement et de doute, d'étude et d'incrédulité; j^uis la phase d'amour, la phase d'activité; puis celle de la réflexion sage, de Félnde vraie; et maintenant, l'amour, la poésie, la religion, anges adorables que le Ciel nous envoie, se réonis* sent pour lui aplanir ^on chemin. Les années a'aceumtdent sur sa tète, mus ces années lui arrivent

(483) toujours riantes et légères à supporter. Son front se ride, sa tète s'argente, son cœur* reste jeune. Il aime et il croit; il chante, et il prie; il pense à ce qu'il a fait, et il se dit : « Ce ne serait pas la pdne d'arriver à Tâge de soixante et dix ans, si toute sagesse humaine ne devait être que folie devant Dieu. *

A la fin de sa vie, il lève les yeux vers une montagpie, et il s'écrie :

Oh! si parfois^ pendant le jour.

Vers ces montagnes azurées, ' Mon œil se lève arec amour;

Ou si, par de belles soirées, •

J'observe l'astre qui nous luit, •

Oh! chaque jour et chaque nuit, Jlionore la loi de notre être :

Que l'homme vive, marche en paix Et fasse le bien : il doit être Heoreuz et grand A tout jamais! ('*}

NOTES

Non x.** (prâace, pag. ix).

' Le pare de Gœtfae était un homme îtoïd, nlencienz , i»glant méthodiquement ses démarches et sa yie. Gœlhe avait pris de lui l'amour de Tordre et de la régularité.

Sa mère était au contraire d'un caractère vif, jojeuz^ s^oo cnpant plutôt de repousser toute espèce de soucis que de •'appesantir sur des idées fUcheuses. Quand elle prenait un domestique k son serrice , elle aTait l'hahitudè de lui dire : Tous ne derez rien tenir me raconter de tout ce qui se passe dV>Fagenx^ de triste^ d'inquiétant dans la rille^ dans le roi* sinage ou dans ma maison. Une fois pour toutes , je ne Teuz rien en saroir. Si cela me touche de près^)e le saurai toujours assez t6t| si cela ne me regarde pas^ pourquoi m'en niqutélends»je? Si le feu est dans la rue, je ne tcux en étra instmile que lorsqu'il le faudra*

Note a (préf., pag. xj).

J. Fleck, l'on des hommes qui ont été le mieux à portée de oonnatU^ Gœthe et de pénétrer dans, son intérieur # dit CD parlant de cette objectîrité :

« Un trait particulier et caractéristique du génie de Gœthe, c^est qu'il pourait entrer jusqu'au fond de l'objet qui l'oocnpaît, et se transformer même jMr la pensée en cet objet, soit que ce §àl un homme, une pUnte, un oiseau. D^abord il le considérait seul à l'abri de toute opinion, de toute influence étrangère; puis, quand il croyait l'ayoir envisagé sous tontes ses facQi, il ^enquérait de ce que l'on' avait déjà avant

ff

lai observé y (Ut et écrit snr ce sujet ^ pnis se Téiouitsftît comme un enfiinty s'il j arait décoarcti un noureau point de vue.

« Ses Métamùrphases des plantes, sa Théorie des catdeurs sont de beaux monumens de oeft -esprit d'obserration. Ces deux ouvrages et ses Biographies de Voss et Wleland (deux bommes si différens de lui), soot profondément empreints de celte puissance de pénétration qu'il [portait dans le domaine de la science^ et l'pn doit moins j ebèrober la béante du tiuTuil que la preuve de cette merveilleuse faculté <pf il possédait âm lire dans la nalunoomoie dans un mirmr clair, poli> wm ftwbe^»

NoTB 3 (préf., pag. xj).

On a fait à. GfBtbe de grands reproches sur l'apathie avec laquelle il semble avoir pris la plupart des princâpau év^ nemens politiques de son époque* Voici comment ira de ses biographes s'explique i ce sujef :

. «Gcsthe était,, par la natuire mime de «on ceractéK, eu contradiction marquée avee fon temps. Gcslhe voulait aJeirucr et son époque voulait agir* Un)onr il disait : «la vSà^ga^ et la politique sont un triste élément pour l'art , aussi ks ai-je toujours, autant que possible, tenues i quelque distance de moi. ^

« Mais il arriva justement que la religion et la politique , rÉglise et l*État, furoit les deux p61e^ entre lesqueh le sicde voulut se mouvoir. Tonte là science , toute l'activilé morale se jetèrent suri ces deux points. Le diemin ê*owrit dans de fiiusses directions, et la foule, sans savoir ptéciaémait oi irfle allait, suivit l'impulsion générale. Le dairver^ant GeeAe découvrait bien le vice d'un tel entraînement , et veUi pèsrquoi tout cela lui devint à la fin si fatigant, voila povfaM il aimait mieux s^enlretenir dans le monde dfuiie Boovdlft de Boccace, que des gnves questions qui semblaient oeeoper tonte PEurope. »

Vu autie écrivain a. dit :

«U n'étai^jpat dans- la oature de Gœthe de prendre une part active aux débats politiques. De la hauteur du point de vue à laquelle il sfétait élevé^ rhistoire lui apparaissait comme un combat aécessairç^ perpétuel et sans cesse renouvelé entre là Iblic) les passions et les nobles. intérêts da la civilisation. n connaissait trop bien les dangers, ou du moins les résultats équivoques d'une tâche entreprise sans mission) il ne voulait pas troubler l'atmosphère pure de ses pensées par les illusions perfides de chaque jour, et encore moins se faire chef de parti, bien que Gall eût découvert en lui à un très* haut <legré , la marque distinctive de Forateur populaire.

«U était persuadé que, pour aider A l'homme, il faut moins agir an d^ors qu'au dedans , et qu'un véritable bienêtre peut avmr lien dans chaque forme de constitution.

« Avec cette pensée il s'attachait fortement aux principes d'ordre , de modération , comme aux véritables colonnes de la société 9 et tout ce qui pouvait retarder ou détourner de leur Toie directe la culture morale et intellectuelle , tout ce qui livhiit Its i^us nobles biens de la vie A la iufte des passions, a l'empire grossier de la foule, était pour lui une ehose tjrannique, ennemie de la liberté, intolérable. *

Note 4 (préf., pag. xiij).

Ou trouve, dans un des derniers livres écrits sur Gœthe, ce passage :

«iLe r^;ne du. duc Charles- Ai|guste de Weimar fut une époque splendide pour Weimar et pour l'Allemagne. Tous les gcxûes de TOuost et de l'Est accouraient A cette nouvelle résidence des Muses et voulaient se faire' un asile auprès de GiBlbe, Herder et Wieland. Bertuch, l'ancien trésorier du grand-doc, disait un Jour, qu'il j avait dans ses livres de con^pte un article spécial d'achat de bas, de pantalons, d'hap

biU pour les génies allemands qai se présentaient pailms aux portes de Weiitiar, assez dépoarras de toutes* ces choses-là.

Note 5 (prêt, pag. xîîj).

Aujourd'hui, disait GcBthe, la république dss lellnss en Allemagne rappelle ce qui se. passait à la chute de Teiinpire romain, où chacun Toulait régner et où personne ne savait au |9ste qui était Fem^reur. Les grands hommes TÎTent dans l'exiJ , et

chaque vÎTandier peut devenir empereur dès qiAI aW acquis la faveur des soldats et de l'armée. Mais un couple d'emperei^cs de plus ou de moins , qu'importe en pareil css? Il jr a bien eu trente empereurs à la fois dans les £Uiti lo- «pains, pourquoi en aurions- nous moins daoa noa£tals»* yans? Wieland et Schiller sont maintenant déchus de leun trônes. Combien de temps le mantisan. impérial restera- t-il encore sur mes épaules? vraiment, .c'est ce que je ne sais. Cependant quand le jour en sera venu, je suit bien décidé &, faire voir au monde que le glc^e et le sceptre n'ont pas pris racine dans mon cœur, et à supporter noa détronisa^on avec patience.

Novalis n'était pas un empereur, mais, il aurait pu en devenir un avec le temps. C'est dommage qull soit mort si jeune. Tieck fut aussi une fois empereur, mais il perdit bientôt le sceptre et la couronne. On dit qu'il tient trop du caractère de Titus, qu'il est trop doux et trop clément, et l'empire réclame aujourd'hui de l'énergie, on pourrait même dire une grandeur presque barbare. Ensuite «vinrent les Scklsgel , et cela valait mieux. Auguste Schlegel , premier de ion nom, et Frédéric, second, gouvernèrent avec la vignesr onyenable. Pas iiii''jbur ne se passa sans une sentence ^enl, •ans une ou deux- exécutions; et cela est juste. Le peapk est depuis long-tempis trés^partisan de telles choaes. Un ^oar, vn jeune débutant compara Frédéric Schlegel i rHcrcnle

«llemaiidy qm parcourt Tempire sa maisne i la main> et i«ttv«n6 tout 00 qui s'oppo«e à son passage, sur quoi la très* elémant empersor ëlera aussitôt la débutant an rang des pa** trioiensy et le nomma, sans plus de formalilé, Tun des 'héros de la littérature allemande. Le diplôme est li, tous pouTea le lire aussi bien que moi. H n'est pas rare aussi de voir les dotatibnsy

les domaines et les autres choses du même genre, que les sarans donnent a leurs amis dans ïté journaux, filais on a soin d*écarler du chemin les ennemis, on jette leun écrits de «6té et on ne les montre pas, ce qui n'est pas mal imaginé, tu que le publioallamand est d'une grande patience et ne lit guère que ce dont les journaux oçt d*abord rendu compte. La meilleure situation en pareille circonstance est cependant toujours assez dangereuse. Par exemple , Toili un homme qui s'en Ta un soir, aTCC sa qualité d'empereur, se mettre tranquillement au lit. Le lendemain il se réveille et s'aperçoit avec étonnement que la couronne n'est plus sur sa tête. £n Térité, c'est un triste accident, mais la tête de l'em* perenr, à supposer qu'il en ait une, repose toujours à la même place, et c^est autant de gagné. Il n'en était pas de même de ces vieux empereurs dont nous lisons avec frajeur rhistoire. On les étranglait par douzaine et on les jetait dans le Tibre. Pour moi, dans le cas où je viendrais à perdre le sceptre , j'espère bien mourir dans mon lit. Ce ne serait pas du tout une mauvaise pensée de Tooloir fonder pour la littérature allemande une chambre des pairs.

Lorsque j'étais jeune, je me suis laissé dire par des gens raisonnables , que tel homme aTait traTaillé long-temps pour dcTcnir peintre ou poète, mais cela est passé. A présent tout se 1^1 1 beaucoup plns'vite. Nos jeunes gens saTent mieux s'ar- I ranger, et ils sautent avec leur époque, si bien que c'est un plaiair. Ils ne se forment pas d'aprè^ le siècle comme cela dcTrait être , mais ils Teulent former le. siècle d'après eux , et si renlreprise ne va pas A leur gré, ils ^e plaignent améremen

de Ja Tolgahlé dhi pttl»lk>., ««qud» tenl il«ftt.îfmo<2fliily foal «embJe boa* Dernièrement , un jeuiie hoaraiei q» vewtami^

Heidelberg^ YÎnl me Toîr. Je pen«e qali «wJl à peine di>nenf àm. Mais il m'a«eaxa arec im gnuid aériens qu'il avait pria la ferme resolatioa de lire dësqrmais anaiî pea qne pe*- «ible, et de. cheroher à déyidopper dans les salons, ses aperças snr le monde , sans se laisser en rien'arrétery ni par Jes lanp gués étrangères > ni par les livres^ les recherches dessaTana. Voilà ce que j'appelle un beau oommenoemeat. Si qudqu'oa prcnd^son point de départ à rim, il ne peut naanqMrdsInre •n peu de temps des progrès notables. •

Note 6 (pré£, pag. xy)t

Gœthe était d'une taille grande^ forte, bien proportionnée, Tair majestueux, le visage noble, des cheveux noirs, des jeux noirs, larges et profonds, l'œil droit pourtant on peu plus bas que l'œil gauche 9 ce que l'on remarqua surtout â Ja fin de sa vie , et la bouche si belle que Schlegel discutûl sérieusement si elle n'était pas plus belle que celle de rApoUon du Belvédère.

Quoiqu'il se montrât ordinairemetat grave et sérieux, il avait cependant l'humeur caustique et enjouée, et Ton die de lui des traits qui prouvent assez sa malice d'esprit;, je me souviens entre autres de ceux-ci :

Un jour il était chez lui avec le duc r^ant de Wetmar, qui fut toujours son ami plutôt que son maître. Arrive oa jeune étudiant qui , ne voyant auprès de Gœthe qu'an hoaune déjà d'un certain âge et vêtu très -simplement , s'assied sua façon sur le canapé , prend la parole et se tnet à caoser^ brujamment de tout ce qui lui passe par la tète. Galbe l'écoute quelque temps en silence, puis, se levant avec beaucoup de sang-froid : Messieurs, dit«il^ je vpus demande psf-

é$ià dU ne fm. tous «mir prénot^ IWà Tant» : M. l'ila-' akBt P. dUi&$ S. A. 8. le dac régnant de Weimar.

Une antrevfcrît il ie tn>iiTait dans les appartemena du duc C'èUui en «ntomae; le dnc avait fait onrriT les fenêtres , et le Yc-sit froid incommodait beaooonp les daines ^ mais personne n^osait s'en plaindre. Gœthe s'en aperçut et «Uf fétmtr les fenêtres. Quand le duc xentra^ il parut offensé ^'on eèt ainsi enfreint ses ordres > et demanda d'un ton iflipêrieox qui TaTait fait. Alors Gœthe, baissant humble ment la tête et joignant les qiains avec un air profond de r^entîr, s'ayanoe auprès de lui : « Monseigneur , dit-il, tous ayez droit de rie et de mort sur yos sujets, yoici le coupable, prononcez. *

Une jeune dame de Weimar, douê^ Ae beaucoup d'esprit,^ mais maligne et piquante, ayait déji joué à la cour plusieurs espi^eries. A la fin le duc et Gœthe résolurent de s'en yenger. Ils la prirent un soir qu'il j ayait réception chez le duc, et l'entretinrent si bien que tout le monde partit, et qu'elle resta à eaoser ayec ses deux interlocuteurs. Pendant ce temps un maçon lui murait la porte de sa chambre, et quand elle

retourna chez elle , force lui fat de passer la nuit dans le

corridor.

Gœthe avait aussi, comnfe on l'a remarqué chez plusieurs grands hommes, l'esprit extrêmement superstitieux. Un jour il partît avec son ami Mejer pour les eaux de Baden-Bade. Non loin de la yille la voiture se brisa ; il fit aussitôt tourner bride et alla passer la saison des eaux à Tennstiedt. II avait dans sa chambre un calendrier surmonté d'un couvercle eii carton pour Fempécher d'être sali , et il aurait eu une grande peine i entreprendre

quelque chose d'important à un certain jour qui se trouvait marqué sur ce calendrier par une petite tache. Il regardait aussi, comme un jour de malheur, le 22 Mars, parce que ce jour-li, en 1810, son ami Voigt était mort, et qu*en 1825 le théâtre de Weimar avait *été incendié^

II GOMuerfa toi^oim une gmade véateation .pour NtpaMoiu Quand j'allai lisiler à Weimar aa maiaon^.)e troofai anr aa taUe i écrire^ dans son cabinet de tratail^ et pceique dam loQles les chambres^ un buste on on pprtnît de notre enpeleiir. L'une de œs effigies , entte antres ^ avait paar loi prk particulier. G^était nn nuMaillon en gypse qnH arail pendu à la oinraille; .le jour de la bataille de ^^f^fg fie médaillon tomba, sans que Ton pût en aucune lâçQn en eôihprendie la cause. Dans cette chute le. bord seul le brian. Gcetbe fit de nouveau attacher ce médaillon à la mèneçlaoef et écdiritsnr le reste du bord : *

Seiiicet immeiuo superest ex nomine mmttmm.

' Napoléon le traita toujours aussi arec les plus gnodes i|iarqufs de distinction. Il saval;! non-seulement epprédcr son génie de poète y mais aussi son caractère de ministre. Un jour il le fit Tenir à Erfurt pour s'entretenir avec lui de VtM de la Saxe. Il j arait là le maréchal Davoust 9 et je craîs Je général Bertrand. Goethe commence à développer ses i< sur todtes les questions qui lui étaient adressées , ellV •reur, assis dans son fauteuil , Fécoutait d'un air méditatif, la tête penchée sur sa poitrine. Tout à coup il se lève, prend la main du poète et s'écrie : « Monsieur de Gcethe vous êtes un homme, continuez.^

Note 7, pag. 46.

«Le mjrstère (Geheimniss) avait, dit le chancelier Mnller, un attrait particulier pour Gœthe, non- seulement sons k rapport poétique, mais parce qu'il met à l'abri des mtm profanes de nobles tentatives, et qu'il donne pins de ibrce i la volonté, et par là plus de garanties de succès. Dans son Wilhelm Meîster^ dans ses Années de vojage , il a souvent recours à ce qui est mjstérienx, et l'une de ses plus belle$, de ses plus intéressantes poésies (malheureusement die eil

îiMidîe?ée) porte* le dire de Mjst^. CUe devait repréieiiter^ tons le Toile de la pô^ie, l'histoire et lés différens caractère» de tontes les religions connues ^ et les conyiction» du poète. Ce même amour du mjstère^ il le portait aussi dans les cireonslances {oumalières de sa vie, et ne s'explîqnait que trèsrarement i PaTance sur ce qui Toccupait^ sur oe qu'il était résolu de faire. Ses contemplations de là nature lui avaient appris csomme tout ce qui est grand se développe, s'accroît en silence, et soi^ expérience du monde lui avait enseigné aussi que les plus nobles entreprises, si on les dévoile trop t6t^ peuvent rencontrer les obstacles les plus difficiles. Il possédait Fart de cacher pendant de longuçs années les plus belles productions de son génie, et c^est ainsi qu'il a tenu secrète jusqu'à sa mort la seconde partie de ^on chef-d'œuvre de Faust.»

Note 8, pag. 46.

lie prince de Ligne écrit dans une de ses lettres , publiées à Wetroar en 181a : «Je plains les hommes bégueules et les lemmes qui souvent le sont moins, de n'avoir pas trouvé dans ce livre, an lieu d'immoralités qui n'existe^ pas, tout le secret du cœur humain , les développemena de mille choses qu'on n'a pas seiities, parce qu'on ne réfléchit pas des tableaux du monde, de la natu-

rie, et. deux portraits piquans et ncfufs : Lucienne dans un genre, et Mittler dans un autre. Qael chefd'œnrre, même en français, qile les Tablettes d'Otbilie! et ^ne de profondeur, d'attachant et d'imprévu dans cet ouvrage ! »

Note 9, pag. 53.

Pour bien comprendre Gœthe, pour pouvoir parler de la moralité de ses écrits, il ne suffit pas de les avoir légèrement pâicoorus. «Ses ouvrages, a dit M. J. J. Ampère, gagnent k être ebnniis^ et pour les connaîtra il faut se donner la peine de les étudier; car souvent la bizarrerie de la forme voile

le Ê^ P«^oûd àfi Vidèû. l'rpêque ions les poto oui uftt

^flgto uniforme, frcîfo à obgeryfX^ei à Moirrcf mÙB Gcrthe tA

iffgjoungi aîfliiwl <'<» Autres et de lownéine^ cm wl û p«

oà itf pTeoén, «b derine sourent si pea ok U rm, il décœ*

«rie telJemeot lee habitades de la critique el même edl«

éo l^dnllratîon^ que Ton a besoin y pour le goûter kmtfa-

lier, de n'«Toir pas plus que lui de préingés Uttéraixea»*

NoTS lo, pag. 67.

M. Fauriel , dont on connaît la vaste émdîtion , racoDlr ainsi l'histoire du graal.

« Le graal est le vase dans lequel J^us- Christ célébra la cène avec ses disciples la veille de sa passion. Ce vase y doué des vertus les plus merveilleuses, fut emporté et gardé pa^r les anges

dans le ciel y jusqu'à ce qu'il se trouvât stir la teire vue lignée de héros dignes d'être préposés à sa garde et a son culte. Le chef de cette lignée fut un prince de race aaîttîgoey nommé Pérille^ qui vint s'établir dans la Ganle, oA sei des» oendans s'allièrent par la suite avec les desoendans dfuin ancien chef breton.

« Titucel fut celui de l'héroïque .lignée à qni lea sa^jcs ap> portèrent le graal pour en fonder le culte dans la Gank. U prince élu pour ce grand et mjstérieux oiBoe 8*eQ mentis digne : il fit bàtir> sur le modèle du temple de SdkNBon s Jérusalem, un magnifique temple dans lequel fut dépoié k graal. U ré^a ensuite le service. de la garde dn aaînt vase et tout le cérémonial de son culte. Ses delcendans n'eurent /Ais qu'à maintenir ses pieuses înstitQtions ; mais la tidie avait ses difficultés , et ils n'j réussirent pas toujours.

« Se tout pe qui a rapport aux vertus snmaturdlei éa giaal , i sa garde, à son cuite, je ne rapporterai qa» les tcûts prol^es à caractériser la peiisée qui domine dans toute cette mjfistique fiction et en marquer Fobjet.

là

« U j a dans U foiofic extérieure du gftal quelque chose de mystétwas et d'îneflSible que]e regard bumain ne peol bien aaîairy m nnn langue humaine décrire oqmplétenitat. Du resté y pour jouir de la yue même imparfaite du saint Tase^ il £iut aToir été haptisé^ il faut être chrétien; il est

ri absolument inTÎsible aux païens et aux infidèles.

)o «Le giaal rend de lui-même des oracles, des sentences ,

par lesquels il prescrit tout ce qui f dans les cas imprévus , doit être bât en son honneur et pour son serrice. Ces oracles ne sont point exprimés à Toreille par des sons , ils sont mi* raculeusement figurés i la. vue, en caractères écrits sur la surface du vase , et disparaissent aussitôt qu'ils ont été lus*.

« Les biens spirituels attachés à la ^ue et au culte du graal , se résument tous en une certaine |oie tnjstiquey pïessentU ment et avant-coureur de celle du ciel. Les biens matériels, eflfèts de la présence du saint vase, étaient beaucoup plus

:: faciles a énoncer : aussi lV>nt-ils été avec bien plus de détails

^ et de clarté. Ainsi il tenait liep i ses adorateurs de toute nourriture terrestre, ou leur procurait à l'instant même tout

^ ee qif ils avaient pu souhaiter en ce genre de rare et d'exquis. Il les maintenait dans une leunesse éternelle et leur assurait

. encore bien d'autres privilèges non moins merveillîeuz.

«Tout est symbolique dans la construction du sanctuaire eà est gardé le vase miraculeux, et du temple dont ce sanctuaire Terme la partie la plus secrète et la pins révérée, et chacun de ces sjmbdes se rapporte à quelqu'un des àûgme$ ou des rojstètes du diristianisme. Ainsi, par exemple, pour n'en dter qu'un seul trait , le templb a trois entrées princi* pales , dont la première est celle de la foi , la seconde celle de l'amour ou de la charité , la troisième celle des œuvres.

«li exisie «ne milice guerrier^,' instituée pour la garde, la défense et l'honnéV^ du grsal, pour en écarter de force tous ceux

qui mènent une vie impie , tons ceux dont la pré* sence serait une offense envers le vase miraculeux.

« Les membre» de ttelte milice te nomment les templi*li(^ comme qui dirnt ki cheralter» on les gardiens du temple« Ces templistes ëlaient sans relàcbe occupés ^ soit à des eserr eiees cbeyaleresqnes , soit i combattre les infidèles* Maïs en temps de paix ils n'araient qu*an jour de repos par setAûnef et dans le coiin de Tannée qnatre autres qui étaient ceux . des quatre grandes solennités de l'Eglise. La guerre dea cbevaliers du graal contre les ennemis 'dn saint vase était réputée le symbole de la gnerre perpétuelle ^ que tout dirtiicn doit faire aux pencbans désordonnés de la nature^ afin de nériter le ciel. »

(De Torigine de l'épopée tbeyaleresqne da moyen Ige^ page 78.)

* A cette notice de M. Fauriel nous ajouterons encore le pas* sage suiyant^ emprunté à une TÎeiUe tradition, écrite d^abord en latin 9 puis traduite par Robert Boron eh langue loroane^

« Le jour où le Sauveur souffrit le dernier supplice, fera* pire de la mort fut détruit, la vie nous fut rendue. Hors peu d'hommes encore croyaient à cette rédemption ; mais un fidèle serviteur, appelé Joseph d'Arimatée (une belle càlèdans le pajs d'Aromate), qui était venu sept ans auparavant à Jérusalem, avait embrassé le christianisme, mais il nToisit te professer ouvertement , par la crainte que Ini causaient les juifs. Il menait une conduite r^[uliere , sans oigoeîl et sam envie, et se montrait charitable envers les pauvres. Et Joseph habitait Jérusalem avec sa femme et son fils. Son pèfe navi* guait sur mer le long des cAtes qui appartiennent i FAngleterre, et que l'on appelait alors Grande-Bre-

tagne. Josiph avait été dans la maison où Jésus-Christ fit son dernier r^tas avec ses apâtres, et il avait trouvé le plat dans lequel le fila de Dieu avait mangé. Il le prit, l'emj^rta cbex lui, el s*en servit pour recueillir le sang qui décommt des plaies de Jéi Christ, et ce plat est appelé le saint Graal. ^

Note ii, pag. 60.

. M. Dunlop) Tauteur de l'Histoire des fictions, fait remonter celle-ci jusqu'à l'antiquité grecque^ et elle a été l'une des croyances les plus populaires du mojen âge.

« Dins le roman en prose de Tristran ^ où l'Arioste l'a proliablement prise ^ l'épreure consiste* à boire le breuTage contena dans une coupe ^ et a peine Tbomme qui a la conscience cbaigéede quelque^crimcy approcbe-t-il sei lérres de cette coupe ^ que tout ce qu'elle renferme se répand sur lui. Dana Perceforest et dans Amadis^ c'est une couronne de roses qui fleurit sur le front de l'amant fidèle ^ et se flétrit sur la' tête de l'inconstant. Dans la ballade de l'Enfant et le Manteau | publiée par Perej , la même rertu de divination est attribuée an manteau et à la coupe d'Eurora, la chaste et belle fian<9ée de Ginidoc. Albert-le-Grand affirme qu'un aimant placé sont le lit d'une femme qui manquerait a ses devoirs de chasteté ^ la jetterait infailliblement hors de son lit, et l'histoire dn Taae d'Agrippa s'est reproduite récemment par celle de la Goutte de neige. ^

{History afenglish poeiry. Eâitof^ s préface ^ pag. 60.) y. aussi les Kmder- und Hmus^Mâhnhin des frères Grimm.

Note la, pag. 68.

Unrol. petit in-8.* de 1296 pages, par l'auteur de l'Orateur bien informé , imprimé à Leipzig en 1 704 » remarquable par son mélange de science et de superstitieuse crédulité. Entre antres questions que ce livre Voocnpe de résoudre, on y troure

eelle-ci :

S'il est Trai qu'un)iiif erre de par le monde depuis le cmôfiement de JésusXhrist?

Si une femme peut derenir enceinte par le fait seul de. rimiigiiuition ?

Quelle est au juste la patrie de Gharlemagne? Quels ont été les «{ualrp fleures du paradis? Si le pape Jean YIII était une femme? * Ce qu'il faut penser d*une monarchie anivenelJe eo Europe? S'il est vrai qu'en Ecosse les oies croissent sur let arbres? etc. 9 etc.

Note i3, pag. j3.

Il existe aussi, sur Faust, une vieille chanson populaire , rapportée dans le Cor merveilleux de C. A. Aimin et C. Brentano.

«Ecoutez, âmes chrétiennes^ comment la vanité ^ara le D.' Jean Faust. Il éuit né à Anhalt, et se livra à rétnde avec aéle; mais l'orgueil s'empara de lui et le perdit, comme cela arrive depuis long^-temps. Par sa puissance mi^qne, if évoque de l'enfer quarante mille esprits, mab aucun dVoz ne lui convient, excepté Méphistophelés, qui vole eotmoe le vent. Et celui-ci doit lui apporter des confitures et de la pA» tisserie, de l'or et de l'aient autant qu'il en wut Jouer aux quilles & Ratisbonne, c^était sa joie. Pécher des poissons autant qu'il en désirait , c'était son passetemps. Il s*en alla a Jérusalem et traversa la plac^ où notre Sei-

gneur lut cnicifié et mouru^ pour notre rédemption. La il ordonne â Mcphistophelés de lui trouver trois aunes de. toile , et i pôoe avait-il parlé que Méphistophelés, prompt comme le vcai, lui apporte ce qu'il demandait. Maintenant il veut voir pcia* dre la belle ville du Porlu^ , et sur-le-champ la hcUe fife est peinte. Écoute k présent, dit Faust, tu vas une pdaAe le Christ attaché à la sainte croix , et tu n'oublieras pas d*/ mellrq l'inscription. Mais ie diable ne pent îtàst «le telle œuvre, et il se tourne avec douleur vers Faust et lui dit : ne i«pausse pas ma prière, j'aiv^e'uumix le reiube Ion eonliat , il m'est impossible d'écrire : Seigneur Jésus-Christ. Ibis plu-

t6l laiisoiM cela» car In ne trouveras point de pardon âupi^ de Dien,

« Alors un angt^ detocnd envojë par le Seigneur $ il chanta joyeuMment les louanges de Dîeu^ et il dit : D/ Faust, coq* rertis-toi pi»dant qu*il est encore temps. Dieu te recevra dans son étemelle clémence. D/ Faust convertis-toi.

« £t tant que l'ange fut là , Faust voulait se convertir, mai^ ensuite il se retourna du côté de Penfer. Le diable lui peignit une image de Vénus, et les mauvais esprits s'en vinrent le prendre et rentrainérent avec eux. ^

Note 14, pag. 14a.

Miller (Frédéric), connu sous le nom de peintre Mûller» était à la fois poète, peintre et graveur. U naquit en 1746 à Kreuznacb , et entra de bonne heure au service da duc de Deux-ponts. A l'âge de dix- huit ana il publia plusieurs gra* VURS dans le goàt hollandais, qui obtinrent un succès asse< marqué. £n 1776 il alla à Rome, et ae choiât pour modèle Midiel-Ange. Biais en voulant

imiter ce grand maître, il ne fit qu'outrer sa manière, et détruisit ainsi comme peintre les eqiéraiices que son talent préeoce avait fiiit concevoir. Comme poète, il s^est aoquia une hante réputation. Ses oeuvres furent publiées en 1811 à Heidelberg (5 vol.). Elles renferment quelques poéaica légères qui ne méritaient pas d'exciter l'ét* tention f mais en revanche plusieurs idylles charmantes ^ entre aaties Ulrich de Kosheim^ et les drames ûe Faust ^ de Geneviève , de Nîobé, qui peuvent être regardés comme ses cKbÇst d'cBuvre, et sont dignes d'occuper une place étorée dans H, littérature allemande. Mâller véicnt i Rome jusqu'à l'âge de quatre-vingts ans. 11 mourut le a3 Avril 18a 5.

Note i5, pag. 164.

Kliagev (Fréderic^fiiaximil." de) doit être «»mptéau nombre de ces hommes qui ont le plus contribué à xamener l'ancienne

(500)

littënture allemande hors des limites ordinaires où elle était restreinte. Il eut même la gloire dé donner son nom à une ëpoqîie; on Tappela la période orageuse ides dnines de KIîqger.Dans sa jeunesse il fit son étude fayorite de Sliaiespeare, et les OBUTres de J. J. Rousseau y et surtout Emile , étaient sa lecture habitaelle. Ce fut & l'école de ces deux grands hommes qu'il forma à la fois son esprit et son caractère. Ls premier lui donna sa poésie yraie^' prise dans la partie intiine de la nature humaine; le second sa loyauté âpre et son idcal do l'homme éleré d'après les lois de la nature. Atcc les dmis heureux dont il était doué, avec la grande aptitude qpTiX por* tait au traraiiy il fit, à part sa carrière littéraire, une adtre carrière dans le monde non moins brillante. 11 naquit & Franefort-sur-Mein en lySS, d'une famille bouigeoise,

fit ses études au gymnase de cette ville y et ses pcemiers essais littéraires se tournèrent du côté du théâtre, où il obtint un gnnd succès. Mais son goût dominant l'entraînait Ters la vie nuiitaire. 11 entra comme sous4ieutenant dans le corps anfridiien de Walter. En 1780 il partit pour Pétersbourg avec des lettres de recommandation du duc de Wurtemberg, et fut admis comme ofiicier dans les bataillons de la flotte, et comme lecteur attaché a la personne du grand-amiral, le- prinee Faul. U fit, a la suite de ce prince, un long vojage en Pologne, en Autriche, en Italie, en France et en Allemagne. £a 1784 il entra dans le corps noble des cadets , et fut éleré raj ment au grade de colonel; en 1799^ nommé major et directeur des cadets. Sous le régné d'Alexandre il recaf encore de nouvelles distinctions; la surreillahce da corps des pages lui fut confiée, et celle de l'établissement des deoioi^ selles nobles de S.** Catherine. En 1806' il reçut l'ofdre de Wladimir de deuxième classe, et en 1811 le brevet de lieutenant-général. U est à remarquer qu'il parrint à faire sa fortune à la cour de l'empereur, non point par de serviles eom- |)laisances, mais par la noblesse de son caractère et la

(50i)

fiance qa*il atait su se mériter. Après quarante ans de service il se retira arec une pension considénible et en conser* vant tous ses titres.

■ Son roman de Faust £ût partie d'un cjcle de romans pris dans tout ce que la nature humaine a de profond, et tout ce que la vie offre de crises intérieures poétiques et contra* dictoires. Si dans Faust l'a me de l'homme se déchire , elle se* relcTC avec force et dignité dans son roman de Giafar. Si l'Homme du monde et le Poète est un ouvrage rempli d'une douce tristesse , cette tris-

tesse disparait dans Sahir. La oolleo- 'tion de ses œuvres, formant la vol., parut pour la première fou, en iSio, i Kœnigsbeig.

Note i6, pag. 306.

BlocksUrg, montagne du Harz très-élevée, du haut de laquelle la vue se porte jusqu'à trente lieues de distance. C'était]a le siège de la fameuse ff^alpurgisnacht. C'est là que les démons et les sorciers se réunissaient chaque année Je premier. Mai pour tenir leurs conférences et recommencer leurs jeux, leurs danses et leur ronde infernale. On a sur celte montagne une vieille chanson :

In Thiringen ist sehr wohl hêkamU.

«Dans la Thuringe elle est bien connue, cette montagne appelée Blocksherg> Du haut de son sommet on découvre une contrée de trente lieues à la ronde ; on aperçoit la Hesse et la Saxe; car elle surpasse toutes les autres montagnes du Harz et de la Thurûige. Biais elle est surtout renommée par ses assemblées nocturnes au temps de la Walpuig. Là viennent, pour j tenir leur diète, les sorciers et leur engeance, les jeunes et les vieilles, le diable en tète poussant de grand» cris; toute la bande maudite saute, danse, s'enivre et a^abandonne à mille choses honteuses, comme les savans l'ont souvent np^

(50a)

porléf comme aussi les sorcières l'ont elles- mêmes |4asieun fois. avoué devant la justice, liait dés que le coq cbante^ toote la groupe part, se disperse , s'en va de par les coUlaes, deptr les ya-Hées^ jusqu'à ce que chaque sorâére ait vsgagné sa demeure. La elles se remettent à pratiquer leur mëkt impie , ne respectant ni Dieu ni seé saintes paroles; mais elles nt peuvent pourtant ,

comme on me l'a asaoré, nnii« en aneone façon aux âmes pieuses, autour desquelles la troupe des angles élève une forteresse puissante, comme nous l'apprend la ittute Ecriture. Et savex**voua quelle est la récompense de ees lor* oiéres? C'est le feu, la damnation, llgnomtnie. On peut même dire que si elles faisaient pépitence sur cette tene, elles ne seraient pas sauvées; car celui qui renie volontairement Jésus-Chrit sera renié aussi par notre père céleste au jour du jugement dernier, comme nous l'apprend la sainte Ecriture.

« Mais en voilà assez sur la sorcellerie ; nous voulons décrire d'une autre manière le Btocksherg. Donc, ladiez que cette montagne sert aussi aux observations du lal>oureur, cl quil peut, en la r^ardant, prédire à coup sûr le beau ou mauvais temps; car si un nuage épais s'en approche, bien eertalnement on verra le même jour tomber la pluie, et si elle s'élève an contraire libre de toute nuée obscure, alon on peut s'en aller tranquillement à son travail , se mettre en vojage, montera cheval, courir et profiter de mainte jourace riante, ce dont Dieu soit loué dans l'éternité!»

Note 1 7 , pag. ^09.

Ces paroles de délire que Marguerite chante dans sa prison se rapportent à une vieille tradition allemande» publiée par les frères Grimm dans leur fUndêr* und Haus^Mëkrdim. Un jnur la femme d'un homkne très-riche, en s'aaaejant sous on genévrier, exprima le désir d'avoir un aiGuit d'«ne beaulc

remarquable. L'en&nt naquit tel qu'ell^'avait souhaité ; elle en mourut .de joie^ et on l'enterra , comme elle Pavait demandé y sous le genérrier. Le man épousa une autre femme et en eut une fille. Cette femme dennt {alouse du premier enfant, Je tua et en

serrit tes membres i diner. Le père mai^e sans se douter de rien , et jette les os sous la table. La petite fille qui avait découvert par hasard le crime de sa mère, re» cueille ces os et va les porter sons lé genérrier ; l'arbre s'iagîte> une forme d'enfiuit s'élève vers les nuages, puis l'on aperçoit un oiseau qui chante ces paroles : Ma mère qui m'a tuée, etc. Une chose singulière, c'est que la même histoire se retn>UTe en Provence , accompagnée de la même romance. Voici cette romance en dialecte populaire, telle que M. Hajvard la rapporte dans les notes qu'il à {ointes à sa belle traduction anglaise de Faust.

M« maïrtttro Pigno-Pastro M'a bovlit E perbonlie

Morni paire

Lon taooraire (labonreur)

M'a manttat

E roniegat

Ma fturoto

La Lisoto

Ma plourat

£ conspirât

Tiotts un albré

M'a enterrât

Riou, tsiou, ttiott (imitation du chant de roiscau'j

Encaro souî bien.

La chanson allemande , rapportée par les frères Grimm , commence ainsi :

Afin Moder de mi slacht't Min trader de mi att, etc-

KoTE i8, pag. âi6.

Gœthe arait écrit encore pour Faust une scène très*plai. santé y qu^il a malheureoseroent cm deroir soppiûner.

Faust et Méphistopbelès anÎTent à Francfort à Tépoque du couronnement de remperenr, et demandent une audience à S. M. Faust est d*abord trèfr-embarrasséy et ne saitoe qu*iï doit dire à un si haut personnage^ mais Mëphistephdès le soutient et promet de venir à son secours dans le cas où il en aurait besoin.

Arrifës derant l'empereur , Faust commence un disooun pompeux, plein de science, de pensées nobles, de raisonnemens. Son esprit s'écbauffe, son inspiration s'éLève, la parole coule de ses lèrres, abondante, forte, et en même temps fleurie et doucereuse.

Maïs l'empereur l'écoute d'un air distrait. U détourne ItL tête plusieurs fois , et ne dissimule même pas quelques bail" lemens. Méphistophelès s'aperçoit du mauvais effet que produit le discours éloquent de l'orateur. Il se bâte de i^approprier la figure, les babits, l'extérieur de Faust, reprend la harangue là où il l'ayait laissée, et commence a jouer arec les mots et les idées, à faire mainte fiinfaronnade, a dire au hasard toutes les choses les plus bizarres qui lui passent par la tête. Alors l'attention de l'emperear se réreille, il écoate l'orateur arêc intérêt, il l'encourage par ses rc^rds pleins de bienveillance , et l'excite par des marques non équivoques de satisfaction. A la fin il le présente à toute sa cour comme rhomme le plus sage et le plus instruit qu'il ait jamais ioh

contré, comme un homme qu'il pourrait entendre parler des semaines entières sans se lasser. Le commencement de son discours était pourtant, dît-il, d'une sotte nature; mais il avait promptement abandonné cette fausse direction, pour montrer sous son jour le plus beau , toute sa sagesse et son éloquence. Bref, il va dans son enthousiasme jusqu'à Im offiir

une place de ministre^ et MéphistopheUs a de quoi se moqoer de la bonhomie de Faust.

Note 19, pag. a80.

A càiè des nombreux témoignages d*admiralion que l'on a prodigués de toutes parts à ce beau drame de Gœtz de Berlîcliingen , il est curieux de placer le jugement de Frédericle-Grandy qui^ comme on le sait, ne se souciait guère de la jeune et brillante littérature de sa nation, et ne craignait pas de placer bien au-dessous de MM. d'Amant, Palissot, etc., des hommes tels que Lessing, Klopstock, Gœthe, Mendelssohn, etc.

«Vous verrez représenter, écrit-il, les abominables pièces de Shakespeare , traduites en notre langue , et tout l'audiloire se pâmer d'aise en entendant ces farces ridicules et dignes des sauvages du Canada. Je les appelle telles, parce qu'elles pèchent' tontes contre les r^les du théâtre, etc. On peut pardonner à Shakespeare ces écarts bizarres ; car la naissance des arts n'est Janfiais le point de leur maturité. Mais voilà encore un Gœtz de Berlichingen qui paraît sur la scène, imitation détestable de ces mauvaises pièces anglaises, et le parterre applaudit et demande avec enthousiasme la répétition de ces dégoûtantes platitudes.*

(De la littérature allemande , Berlin, 1780.]

Note ao, pag. 3aa.

A l'appui de ce que je dis sur Egmont , envisagé sous le point de vue historique, je puis citer un article que Schiller publia en 1 788 dans le journal d'Iéna.

«L'histoire rapporte, écrit Schiller, qu'Ëgmont avait, lorsqu'il mourut, neuf enfans, d'autres disent onze. Le poète pouvait connaître cette circonstance ou l'ignorer, s'il ne songeait qu'à l'intérêt particulier qui s'jr rattachait; mais il ne

devait pas la négliger, dés qu'il admetfati dans son drantf les faits qui en étaient la suite. Le Téritable Egmonl avait ^ par son genre de vie splendide y mis le désordre dans sa fortune. U avait besoin du secours dn roi , et vmlà oe qoî apportait de grandes entraves à ses démarches. Ce fat sa famille qui, par malheur^ le retint à Bruxelles, lorsque tous ses amis prirent la fuite. Son éloignement dn pajs ne lui eill pas seulement coulé la perte de deux belles places , mais encore celle de ses biens situés dans les états du roî , el qui fussent tombés au pouvoir du fisc. Ni lui, ni sa femme, ducliesse de Bavière, n'étaieiit habitués à supporter le besoin, et leurs enfans ne l'étaient pas davantage. Tels furent les motifs qu'il représenta plusieurs fois an prince d'Oral^, quand celui-ci l'engageait à s'évader , et tels furent les motifs qui le rattachèrent à la plus faible des espérances, et le retinrent dans le parti du roi. Et par là vojez comme sa conduite est conséquente, humaine et naturelle! Il ne tombe ^ plus victime d'une aveugle confiance, mais victime d'une tendresse excessive pour les siens. Parce qu'il agit noblement envers une famille qu'il aime par-dessus tout, il se précipite dans l'abime. — Maintenant prenez l'f^mont du drame. Le poète, en lui enlevant sa femme et ses enfans, détrmt par là tout ce qu'il j a de grave et de réfléchi dans sa

conduite. II le fait demeurer à Bruxelles par une folle présomption, et diminue parla notre estime pour le héros, sans compenser cette perte par l'émotion du cœur. Au contraire, il nous enlève l'image d'un père tendre , d'un bon époux , ponr nous montrer celle d'un amant qui détruit à jamais le repos d^nne jeune fille qu'il n'épousera pas , lui enlève Pamonr gui eàt pu la .rendre heureuse, et cause ainsi, avec les mcilleares intentions du monde, il est vrai, le malheur de deux personnes ^ tout cela pour chasser les rides de son front. ÏX cet événement se passe aux dépens de la vérité historique, que le poète peut altérer, il est vrai, pour accroître l'intérêt de

toû drame y mais ooii point pour l'aiDiiblir. Ck>inbien Gœlbe nous fait dcmc pajer chèrement cet ^nsôde^ qoi^ considéré en lui-méine ,' est sans donte l'une de ses peintures les plus belles, et qni , dans une antre composition , où il eût été en rapport avec les événemens, aurait pu produire le plus grand eflèt ! »

Note ai, pag. 334.

E^mont fut joué pour la première fois à Weimar en 1796. Pour mettre cette pièce sur la scène, il fallut jr faire plusieurs changemens, et notamment plusieurs suppressions. Schiller fut chargé de ce trayail , et s'en acquitta, à la grande satisfaction de Goethe.

En i803 on représenta Iphigénie, après aroir fait aussi subir à cette pièce plusieurs coupures.

En 1804» GœU de Berlichingen , pour lequel Gœthe dut faire encore un troisième tramil, plus resserré que le seconde . En i805, l'Humelir de l'anionreuXy quarante ans après que Gœlhe eut écrit cette petite pièce.

La même année on donna les Complices. Cette comédie était écrite en vers, il fallut la traduire en prose pour satisfaire aux exigences des acteurs. Plus tard cependant Gœthe la reproduisit sur le théâtre dans sa forme primitive.

Le Tasse fut représenté en 1807, et le a8 Août 1829 , c'est^ à-dire le jour du quatre -vingtième, anniversaire de Gœthe, Faust, arrangé pour la scène par Tieck, parut pour la pre** mière fois sur les théâtres de Dresde et de Leipzig.

Note 32, pag. 434.

Le 28 Avril 1797 Gœthe écrit : «Le poème d'Herroann et Dorothée est achevé. Il renferme deux mille hexamètres , et)e l'ai partagé en neuf chants. J'j trouve une partie de mes Tceux réalisée. Mes amis' sont très-contens de cet ouvrage , et l'important est de savoir maintenant comment il soutien-

dra rëpreuTC deyanl tous. Le peintre de la natme fonmet ses compontîons à TOtre haut tribunal , et la qaeftîoo de savoir si , sons le costume moderne , vous pourrez reconnaître les véritables proportions de l'homme et la forme des membres.

« Le sujet est extrêmement henreux, c'est nne de œs idées comme on ne les rencontre pas deox fois dans sa rie. C'est da reste une chose plus difficile qu'on ne le pense, de trouver un bon sujet pour une véritable œuvre d'art. Voila pourquoi les anciens se tiennent toujours dans un cercle déterminé.*

Note 23, pag. 428.

Gœthe a lui-même tracé ainsi les diverses époques de la nouvelle littérature allemande :

De 1760 à 1770.

Tranquille. Assidue. Riche d'esprit et de cœur, ffonomble. Bornée. Fixée. Pédante. Pleine de respect. Guitare antitoofrançaise. Cherchant la forme.

De 1770 â 1790.

Inquiète. Hardie. Etendue, libre et honnête. Méprisant la considération. Culture anglaise. Détruisant volontairement la forme et la rétablissant avec réflexion.

De 1790 à 1810.

•. Tendre. Se restreignant. Gravement religieuse. Patrioti^w. Intrigante. Culture espagnole. S'éloignant de la forme.

De 1810 à i8ao.

Mécontente. Déterminée. Hardie. Cherchant à régner. Dou* blant le pas. Sans respect. Vieille allemande. Poorsoivant ses travaux tout-i-fait sans forme.

Note 34, pag. 430.

Dans ma |ennes8e, je regardais^ dît Gtcthe, mon talent poétise comme une chose innée ^ et si parfois certaines circonstances pouvaient donner à cette nature pins de moutcment et un caractère mieux déterminé^ le plus souvent elle s'emparait de moi sans que je le désirasse^ souvent même eontre ma volonté :

Alors je m'en «Ilaîs per les champs 9 par les bois. Sifflant le long du jour ma petite chanson.

Souvent la nuit, en me réveillant, ce besoin d'écrire me saisissait, et il fallut m'habituer à marcher dans l'obscurité, afin de

fixer les pensées qui me venaient. J'étais tellement accoutumé à composer une chanson de suite, que quelquefois, courant à mon pupitre, je ne prenais pas le temps de tourner du bon côté une feuille de papier qui se trouvait de travers, et que j'écrivais, sans changer de place, une pièce de vers d'un bout à l'autre, en diagonale. J'emplojais dans ces* occasions toujours de préférence le crajon ; car parfois le criaillement de la plume m'avait réveillé de mon somnambulisme poétique, et étouffé une de mes jeunes productions dès sa naissance.

Note 24 bis, pag. 430.

. Gœthe écrivait si facilement en vers, qu'il pouvait même parfois improviser. «

Wieland se plaisait i raconter « ce sujet l'histoire suivante : Un jour le poète Gleim arrive à Weimar, et le soir il est inrité à prendre le thé chez la duchesse Amélie, chez laquelle Gœthe, qu'il avait grande envie de connaître, devait venir m peu plus tard. Gleim apporte avec lui, comme nouveauté littéiatre, le dernier Almanach des Hases de Gcettingue, et sur la prière de la grande-duchesse , commence & en foire la *

niucritperduy et l'on en cita plasieun pU8^[«ft; mais cela n'alla pas plus loin.

Enfin y en i8ai y MM. de Sans et de Sjùnt-Geniès publièrent Le Neveu de Rameau , dialo^e, ouvrage posthume et inédit par Diderot. Ce n'était autre chose que la traduction de la traduction de Gœthe , qu'ils donnaient domme œuvre originale.

- En 1833^ cependant 9 le libraire Briére^ éditeur des ceorres complètes de Diderot ^ reçut de la marquise de Yandenil ^

l'unique fille du philosophe^ une copie du Neveu de Rameau, faite en 1 760 sous les jeux même de Fauteur. Mais quand il voulut la publier, on la traita comme une falsification; plusieurs journaux persistèrent 4 accepter la traduction de MM. de Sans et Saint -Génies comme l'ouvrage même de Diderot; d'autres ne voulurent voir dans la nouvelle publication de Brière qu'une nouvelle traduction ; et pour leur répondre, il n'avait malheureusement i leur opposer qu'une copie; car /e manuscrit de Fauteur avait été envojé au prince de Saxe- Gotha, et perdu. Dans cette triste perplexité, le Ubraxre eut recours à Gœthe, et en lui adressant l'édition du Neveu de Rameau qu'il venait de faire paraître, il le pria de vouloir lui-même juger le procès littéraire qui s'était élevé. Et Gœtbe, dans une lettre qu'il écrivit, attesta que cet ouvrage était absolument conforme au manuscrit d'après lequel il avait dit sa traduction.

Note a8, pag. 475.

' Tous les hommes qui ont écrit sur Gccthe, ont pris a ticbe d'exprimer l'amour avec lequel il observait la nature; ti en l'étudiant, on peut apprendre sans cesse sur ce sujet qaelque nouvelle particularité.

Un jour Falk va le voir après dîner dans son jardii», et le trouve assis devant une table avec un verre d'eau sucrée, et un petit serpent^ auquel il donnait i boire avec on tajau de

]plain69 et qu'il oonûdérait «ttentiTement* ^yojtt quel ôil iolélîgenti t^écimi Gœthey je sais sûr que cette petite béte me connaît 9 et qu'elle s'eflTorce de venir à moi aussitôt que son regard renoontte le mien.» D'un autre côte toîent des cocons de chenille y dont il attendait le défeloppement atec la joie curieuse

9 l'inquiétude d'un enfant; et derrière lui des plantes étrangères^ dont il Venait d'observer avec soin tous les bouigeons.

Uobjet le pins mince et eh apparence le plus insignifiant, pouvait être pour lui d*an grand intérêt; et pour être le bienvenu chez lui, il fallait seulement apporter quelque curiosité naturelle. Une conie de chamois, une dent de lion, ime peau d'ours de mer ou de castor, pouvaient lui fournir un sajet d'observations et le rendre beureux pendant pluâean Jours.

Cet amour inaltérable de la nature se mêle a toute sa vie. C'est de U que lui vient sa perspicacité de regard dans les événemcns extérieurs; de la aussi la fixité de son esprit, el le eontre-poids et le remède aux passions, et la sagesse qui le dirige comme un bon génie à travers mainte difficulté , mainte circonstance aventureuse.

Une fois il écrivait à la princesse Louise de Weimar ees |Muro-Ies remarquables :

«Le moindre produit de la nature porte en lui-même le cachet de la perfection; il ne &ut que le regarder pour s'en eonvaincrei et dès que j'en suis venu à découvrir ses rapports, |e suis sur que dans un petit cercle {e trouve une existence vraie et complète. Une œuvre d'art, au contraire, a son état de perfection au dehors d'elle-même. La meilleure part se titmve dans l'idée de l'artiste, qui né la réalise que rarement, si ce n'est jamais; ^ar tout ce qu'il tente, procède, il est vni, de certaines lo\f qui sont prises dans le génie même de l'art, mais qui ne sont pas si faciles à comprendre et i déchiffrer que les lois de la nature vivante. Dans les œuvres d'art il j

à beaoooop de tradition > mait le» oamgea de la nature «oui tflia}ottn oomme une parole fratcbement sortie de la iKWclit de Dieu."

Un antre font il disait : «Je laisse les objeli que je Tcnz connaître agir tranquillement sur moi. Ensuite fobseirre i'imptftssîon que fen ai reçue^ et je tâche de la rendre fidclo-ment. Voili tout le mjsiére de ce que Ton veut Hfoi appeler gfmaliié.»

M. F* do Mnllery son ami et Tun de tes plus ferrons abnimts-OTSy a|out» à eela :

« Ni les distractions de la vie extérieure , ni les aociétcsks pins afttrsr^antes y ni même les jouissances de l'art, ne po»> vnient l'arracher à ses contemplations de la nature. A Venise, sur les sahles du lido, il s^occnpe arec joie d'une tète de hrebis qu'il rient de trouyer, et en décourre l'oiganisme eC les n4»ports de construction. En Sicile , au milieu des minet d*Àgrigente, l'idée des plantes primitiTCS le poursuit; à Jfce^ lau, au trarers du tumulte de la guerre, il étudie i'analoaûe comparée ; dans la Champagne , au sein du dangtr oommc devant les hatteries qui assiègent Majence, il ledieidie les phénomènes chromatiques , et oublie, avec le Tocahulaire de physique de Fischer, foutes les inquiétudes du moment*

Un de ses biographes a dit eocore :

' «Je ne eonnai» pas un poète moderne qui ait pénétré dans la Tie uniTersclle de la nalure aree autant dVntbousiasme et de sérieux. SchtUer même ne possédait pas ce don; il est trop Ijriqne et ne sait pas asses se subordonner aux sojels qu'il veut contempler. Ce qui en donnerait la meilleure idée, c'est ce principe puis-

sant qu'arsiit Shakespeare de mpicswiwf le bon et le mauvais tel qu'il est, sans un autre desseîa qœ celui de vouloir montrer le monde comme dans on nireir**

Note 29, pag. 477-

«Marchez^ disait Gœthe^ Jeunes hommes de l'AUemagne, marcbez tonjonn^ ne yons lassez pas de scÙTre le chemin que nous avons fnji. Sonrenez-yons que tout ce qui nous sépare de la nature est faux, que le chemin de la nature est celui où Bacon 9 Homère , Shakespeare doivent nëcessairement se xencontrer. U jr a de toutes paris encore beaucoup à fiâre. Yojez seulement avec vos propres jeux et entendes avec vos propres oreilles.^

NoTB 30, pag. 483.

« A Toîr Gœâiey on ^firait que le sort, les eiroonstanoes et le génie primitif se sont réunis pour fomer un caractère de U plus noUe nature.»

Femgn quaUrfy rtmw, AoAt i832.

TABLE

tmkCË Ti|

L Lia Roiuiis z

Faust (U chronique) SS

n. Daima 102

Le Faust de Gœth^ (première partie). . . . i58

Idem (deuxième partie)• . . . 217

Gœtz de Berlichingen (la chronique). . . . a46

Gœtz de Berlichingen; — Egmont 277

Iphigénie en Tanride. — Le Tasse 335

La fiUe naturelle. ~ GlaTijo. — StdLla. . . 36<

m. CoiuDiis 389

HiKHAin IT Doiorui ^oa

Sources et licence

Texte : https://archive.org/details/tudessurgoethe00marmgoog. Domaine public ; numérisation mise à disposition par Internet Archive. Mise en forme : liregratuitement.com. Tout ce que nous ajoutons reste libre.